

**Chateaubriand et
son groupe
littéraire sous
l'empire; cours
professé à Liège**

Charles Augustin Sainte-Beuve

LIREGRATUITEMENT.COM

**Chateaubriand et son
groupe littéraire sous
l'empire; cours
professé à Liège en**

1848-1849. Nouv. éd., rev., corr. et augm. de notes par l'auteur

Charles Augustin Sainte-Beuve

[LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM](http://LIREGRATUITEMENT.COM)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze
minutes par jour.

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES 3, RUE AUBER

Droits de reproduction et de traduction réservé»

En octobre \SM , j'occupais un logement à Hnstitut, comme étant l'un des Conservateurs de la Bibliothèque Mazarine, et j'avais une cheminée qui fumait. Je me disposais à parer à cet inconvénient avant l'hiver, et, ayant mandé le fumiste, j'en venais avec lui au détail, lorsqu'il me fit observer que le travail à exécuter (quelque tuyau avec capote à établir sur le toit), dont le prix monterait bien à une centaine de francs, ne rentrait pas dans ce qu'on appelle les dépenses locatives , et qu'il y avait lieu de le mettre à la charge du propriétaire , c'est-à-dire , en ce cas , du Gouvernement. J'adressai , en conséquence , une demande au ministre de qui cela dépendait; la réparation se fit, et je n'y pensai plus.

La Révolution du 24 février ayant éclaté quelques mois après, je sentis dès le premier jour toute son importance, mais aussi son immaturité : sans être de ceux qui regrettaient un régime politique ni une famille , je regrettai du moins une civilisation qui me paraissait, pour le moment, fort compromise ; je n'avais pourtant pas l'imagination aussi noire que je la voyais à plusieurs des républicains de la veille, surpris et comme épouvantés de leur propre succès; je pensais qu'on s'en tirerait, qu'on s'était tiré de bien d'autres mauvais pas, qu'il y a plus d'un chemin de traverse dans l'histoire,

TOME I

et j'allendis avec la curiosité de Tobserveur, curiosité, je l'avoue, qui se mêlait de très-près en moi à l'anxiété du citoyen, le développement des faits.

Un mois après environ , vers la fin de mars , un de mes amis me dit que M. Jean Reynaud, qui remplissait au ministère de l'Instruction publique des fonctions officielles, mais qui, de fait, répondaient à celles de sous-secrétaire d'État, désirait me voir. Je connaissais beaucoup, depuis dix-sept ou dix-huit ans, M. Jean Reynaud, à tel point que j'avais dîné chez lui avec M. Charton le mercredi 23 février précédent, en pleine révolution. Profitant de la courte trêve qui parut tout d'un coup s'établir dans l'après-midi de cette journée du mercredi, j'avais pu traverser les Champs-Élysées, à l'extrémité desquels il habitait, et me rendre à une invitation qui datait de quelques jours. Je ne me doutais pas, et M. Jean Reynaud ne se doutait pas plus que moi, ce mercredi , à six heures du soir, qu'il serait le surlendemain un quasi-ministre au département de l'Instruction publique. J'appris avec plaisir que lui, M. Carnet et M. Charton , y avaient été portés : je savais toute leur droiture.

Appelé donc par M. Jean Reynaud , un mois environ après les événements , arrivé dans son cabinet et Tabordant avec mon air ordinaire, je lui vis un lémé ; il me dit qu'il se passait quelque » i

grave et que ce quelque chose me concernait, que des Listes contenant le chiffre des sommes distribuées par l'ancien Gouvernement, avec les noms de ceux qui les avaient reçues , Listes que le ministère sortant (MM. Guizot, Duchâtel , etc.) avait déposées

aux Tuileries pour y être revues de la signature du roi Louis-Philippe, y avaient été saisies, et que mon nom s'y trouvait... s'y

t'(>iiv->if fklîi^ii'iii-s rniç , , ri T»r»ur UUC S«'''V1»* . Tiniif
Hi»s

M. JEAN REYNAUD ET LES FONDS SECRETS

sommes assez considérables. Je me mis à rire d'abord; mais, voyant que M. Reynaud ne riait pas, et qu'il faisait (les appels réitérés à ma mémoire, je le pressai de questions à mon tour; je lui demandai s'il avait vu la Liste où j'étais nommé, — la somme, précise, — enfin toutes les circonstances d'un fait qui m'était si parfaitement inexplicable. Il ne put entrer dans aucun détail bien net, mais il m'assura que la chose était certaine, qu'il l'avait vérifiée de ses yeux; et comme c'était son amitié qui s'en alarmait avant tout pour moi, je ne pus douter de la réalité de ce qu'il me disait.

Je crois que je le convainquis d'abord, par la manière dont je lui répondis à l'instant, qu'il y avait là-dessous erreur ou fraude; mais j'entrevis que d'autres auprès de lui, derrière lui, et qu'il ne me nommait pas, seraient moins aisément convaincus; et, rentré chez moi, j'adressai au rédacteur du Journal des Débats, qui voulut bien l'insérer, une lettre de dénégation, un défi à la calomnie, sur un ton qui n'est naturel qu'aux honnêtes gens et à ceux qui se sentent sûrs d'eux-mêmes. Cette lettre, je le sus depuis, soulagea le cœur de M. Reynaud: il eut la bonté de m'en remercier comme

d'un service; pour preuve qu'il en acceptait le sentiment et les termes, il la fit même insérer dans le Moniteur du 31 mars 1848. Je compris que c'était une arme que je lui avais fournie contre des dénonciateurs du dedans.

Cependant je n'étais point satisfait; je voulus tirer au clair cette affaire; je fis des démarches pour me procurer la Liste en question et pour m'assurer par mes yeux du corps du délit. Cela me fut impossible : j'allai chez M. Taschereau, mon ami de vingt ans, et qui' publiait ces fameuses Listes dans sa l'levue rétrospective; il m'assura n'avoir point vu la pièce où mon nom était porté; je vis M. Landrin, procureur de la République ; je vis

iM. Carnot; je fis même questionner à Londres les anciens ministres, dont j'avais l'honneur d'être particulièrement connu. Rien; je ne pus obtenir aucun éclaircissement; personne ne savait de quoi on voulait parler. Je me lassai, et, tout en y songeant toujours, je ne m'en occupai plus.

J'oubliais de dire qu'en même temps que j'écrivais à la date du 30 mars 1848, jour de mon entretien avec M. Reynaud, et au sortir de son cabinet, la lettre insérée d'abord au Journal des Débats, puis au Moniteur, j'adressais à MM. Reynaud et Carnot ma démission de la place de Conservateur à la Mazarine. Je ne voulais pas m'exposer, avec d'autres qui eussent été moins bienveillants et dont j'eusse été moins sûr, à de pareils mtenogatoires, à des explications semblables.

J'irai au fond. Il y avait là, au ministère de l'Instruction publique, un homme tout nouvellement produit au pouvoir, et qui m'honorait d'une inimitié déjà ancienne. Je n'ai j'amaïs rencontré une seule fois dans ma vie M. Génin, et je n'ai pas vu son vi-

sage; mais le fait est qu'il m'a toujours détesté, souvent raillé de sa plume, et ridiculisé dans ses articles de critique tant qu'il a pu. Je n'agréais point à cet écrivain, que tous ses amis ont appelé un homme de tant d'esprit; je lui paraissais précieux et maniéré, et à moi, il ne me paraissait peut-être ni aussi fin, ni aussi léger, ni aussi neuf qu'il le semblait à d'autres. Esprit disputeur et proprement acerbe, il avait besoin de thèmes arides et secs pour paraître avoir son agrément; il n'a commencé à briller que quand il s'est fixé à des sujets de grammaire. C'est quand il est en pleines broussailles ou brouillades philosophiques qu'il se met le plus à scintiller. Mais il ne s'agit point de cela en ce moment. Un jour qu'un des articles de M. Génin avait été refusé par le directeur

M. GÉNIN ANIMÉ CONTRE MOT 5

la Revue des Deux mondes, j'avais été fort étonné de recevoir de lui, au timbre de Strasbourg, oh il était alors, une lettre injurieuse dans laquelle il imputait à mon influence occulte le rejet de son travail : je ne répondis point à cette lettre, et me contentai de la faire voir à celui de ses amis qui s'était entremis dans cette affaire auprès de la Revue (M. L...), qui me dit : // est ainsi! M. Génin, chargé de la division des Lettres au ministère de l'Instruction publique après le 24 février 1848, était certainement l'homme qui s'était prévalu contre moi de cette Liste otie, disait-on, figurait mon nom, et qui s'en faisait une arme d'accusation contre ma délicatesse. C'était lui-même un homme probe, mais qui, dans ses préventions et son âcreté d'humeur, aurait eu peu à faire pour être méchant.

Si M. Génin avait vécu dans le monde, dans la société, pendant les quinze années que j'y ai passées avant 1848, il aurait compris comment un homme de Lettres sans fortune, sans ambi-

tion, de mœurs modestes et se tenant à sa place, peut cependant, par son esprit peut-être, par son caractère, par son tact et toute sa conduite, obtenir une position honorable, agréable, et vivre avec des personnages de tout rang et les plus distingués à divers titres, qui ne sont pas précisément ses pareils, sur ce pied d'égalité insensible qui est; — ou qui était le charme et l'honneur de la vie sociale en France. Pour moi, pendant ces années, que je puis dire heureuses, j'avais cherché et j'avais même assez réussi à arranger mon existence avec douceur et dignité : écrire de temps en temps des choses agréables, en lire et d'agréables et de sérieuses, mais surtout ne pas trop écrire, cultiver ses amis, garder de son esprit pour les relations de chaque jour et savoir en dépenser sans y regarder, donner plus à l'intimité qu'au public, réserver

6 CnATEAUBILLAND ET SON GROUPE LITTÉRAIRE

la part la plus fine et la plus tendre, la fleur de soi-même, pour le dedans, jouir avec modération, dans un doux commerce d'intelligence et de sentiment, des saisons dernières de la jeunesse; ainsi se dessinait pour moi le rêve du galant homme littéraire qui sait le prix des choses vraies, et qui ne laisse pas trop le métier et la besogne empiéter sur l'essentiel de son âme et de ses pensées. La nécessité depuis m'a saisi et m'a contraint de renoncer à ce que je considérais comme le seul bonheur ou la consolation exquise du mélancolique et du sage.

Qu'il est loin, qu'il est à jamais évanoui ce temps meilleur, orné d'étude et de loisir, où, dans un monde d'élite, une amie irréprochable me disait, glissant sous l'éloge un conseil charmant : « Si vous tenez à l'approbation de certaines gens, je vous réponds que l'on tient à la vôtre. Mais voilà ce qui est bon, ce qui est doux entre gens qui s'esliment, tenir à l'approbation morale jusqu'à

concurrence de son indépendance, vouloir plaire et rester libre; c'est le moyen de bien faire. » J'avais accepté la devise, et je me promettais d'y être fidèle dans tout ce que j'écrirais; mes productions de ces années s'en ressentirent peut-être : — mais je m'ap-
crois que je m'oublie, et je reviens.

Quoi qu'il en soit, du moment que j'aurais pu renoncer à ma place de Conservateur à la Bibliothèque Mazarine (et ma détermination fut prise dès lors bien que, par égard pour MM. Cainot et Lleynaud, je consentisse à remettre l'instant de m'en aller jusqu'à ce qu'ils n'y fussent plus eux-mêmes), je n'avais guère à choisir : il me fallait vivre de ma plume, et la littérature telle que je l'entendais, — et même toute littérature, — était, pendant l'année 1848, une de ces industries de l'époque (■(>. à rin:it,iiit. d'interdit el de mort provisoii

MON DEPART POUR LIEGE

Ce ne fut que sous le ministère de M. de Vaulabelîe que j'envoyai celle démission jusque-là différée , en marquant bien à ce ministre, homme de Lettres estimable, qu'elle tenait à une détermination plus an[^]àenne et dont les motifs ne le concernaient pas : il me répondit par une lettre très-obligeante. Dans l'intervalle, j'avais trouvé mon emploi, mon moyen de subsister. Un ancien auteur dramatique, qui était un perpétuel candidat à l'Académie, et qui à ce titre, me visitait quelquefois, M. Casimir Bonjour, ami particulier de M. Firmin Rogier, le ministre de Belgique à Paris, m'ayant demandé en conversation si je ne connailrais point par hasard quelque homme de Lettres qui voulût accepter en Bel-

gique une place de professeur de littérature française, et m'ayant appris qu'on en cherchait un pour l'Université de Liège, je m'étais offert moi-même ; j'avais vu M. Firmin Rogier, j'étais allé à Bruxelles conférer de ce projet avec M. Charles Rogier, ministre de l'Intérieur, que je connaissais de longue date, et j'avais accepté avec gratitude les conditions qui m'étaient faites.

Je quittai donc la France en octobre 18⁴⁸ ; la presse de Paris ne s'occupa de ce départ que pour le railler: quand un homme de Lettres n'a pas de parti ni d'armée h lui, et qu'il marche seul avec indépendance (l'uo singulariter donec transeam), c'est bien le moins qu'on se donne le plaisir de l'insulter un peu au passage. Je rencontrai en Belgique des difficultés de plus d'un genre, et quelques-unes, très-imprévues, qui m'étaient suscitées par des compatriotes ennemis que j'ai retrouvés depuis en d'autres occasions encore. On publia à Bruxelles et à Liège d'incroyables brochures contre moi. J'eus fort à me louer de la jeunesse belge, qui, me connaissant peu, prit le parti d'attendre et de me juger seulement

par mes paroles, par mes actes. Je réussis nnlgré les obstacles ; le livre suivant, qui représente l'un des deux Cours que je professais, le Cours libre et public, était achevé, entièrement rédigé, et devait paraître à la fin de l'année 18 49, lorsque mes Causeries du Lundi, commencées à Paris en octobre, me détournèrent et m'accaparèrent tout entier.

Ce Cours, au reste, avait été comme la préface naturelle des Causeries ; je faisais une leçon régulièrement chaque lundi dans la salle académique de Liège, tout comme depuis, à pareil jour, je publiais mon article au Constitutionnel.

Je donne aujourd'hui ce Cours exactement tel qu'il était préparé en 1819, sauf les notes que j'y ai ajoutées en le revoyant; je le donne avec la Dédicace d'alors, avec la Préface d'alors. Bien des parties n'en sont plus nouvelles ; j'y ai puisé amplement à diverses reprises pour les articles que j'ai publiés sur Chateaubriand. Il m'a semblé cependant qu'il ne serait pas sans utilité d'offrir aux jeunes esprits que la littérature n'ennuie pas ces analyses étendues, sous leur première forme, dans toute leur clarté et avec tout leur développement.

L'ouvrage eût été neuf, je le crois, s'il eût paru à sa date, il y a dix ans. Qu'on veuille le prendre aujourd'hui comme une seconde édition, du moins, de tout ce que j'ai écrit sur M. de Chateaubriand et ses amis, mais une seconde édition très-augmentée. — On y trouvera d'ailleurs dans l'Étude sur Châteauneuf quantité de lettres originales qui ne sont que là, et qui éclairent de près l'intérieur de ces hommes distingués, leur physionomie et leur caractère aux meilleures années de leur vie.

P, S, J'allais oublier de reparler des fameuses Listes. Celle où figurait mon nom parut enfin dans le numéro 31

EXPLICATION DES CENT FRANCS

de *Idi Revue* rétrospective: «M. Sainte-Beuve, 100 francs; » c'est ce qu'on y lit. Les chiffres fabuleux s'évanouissent. La note obligeante que M. Taschereau a cru devoir y joindre, et qui suppose une fraude commise en mon nom par un officieux, n'a plus même d'objet. Je n'en étais pas à demander 100 francs à M. Duchâtel, pas plus, j'ose le dire, que lui à me les demander : l'impossibilité

morale était la même. Et personne n'eût osé se permettre une telle demande auprès de lui en mon nom : il n'y aurait pas cru. En voyant ce chiffre de 100 francs, un éclair a traversé ma mémoire ; j'ai pensé à ma cheminée et au tuyau d'octobre 18-47, qui avait dû coûter, somme ronde, à peu près cela. La dépense, ordonnancée par le ministère, s'était faite trop tard pour être portée au Budget de 1847. Telle est mon explication. Qu'en disent mes anciens amis du ministère Garnot? — Mais, sans cet incident, je n'aurais pas été amené à professer le Cours que l'on va lire, et c'est ainsi que l'un m'a induit à parler de l'autre.

MONSIEUR CHARLES ROGIER

UIKISTRE DG L'INTËSUUB, A BRUXELLES

Monsieur,

C'est à vous surtout que j'ai dû l'abri hospitalier que m'a procuré la Belgique en un mauvais jour. Quoique ce bienfait qui aurait pu se prolonger pour moi s'abroge plus tôt que vous ne l'auriez désiré, il me serait doux de le consacrer en laissant quelque trace de mon passage et de ma reconnaissance. C'est pourquoi, Monsieur, j'ai pris sur moi de vous offrir ces pages, si imparfaites qu'elles puissent être.

Veuillez agréer, 3Monsieur, l'expression de mon respect,

SAIiSiŁ-BEUYE.

Septembre 1849.

PRÉFACE DE 18i9

Henri Estienne adressant à M. de Mesmes son petit traité De la Conformité du Langage françois avec le grec, dans un moment où l'on attendait plus tôt de lui son grand Trésor de la langue grecque' disait, après le détail de quelques circonstances particulières : c(Depuis lequel temps , mon esprit , qui avoit long temps demouré coy et tranquille, a esté agité de tant de tourmentes et tempestes les unes sur les autres , qu'au lieu de tirer vers Orient, il a esté emporté vers Occident. Et en considération de ce, j'espère, Monsieur, que recevant de moy un œuvre tout autre que celui que je vous avois promis , n'imputerez ce changement d'entreprise (qui a esté ainsi forcé) à aucune inconstance ou légèreté. Car il m'en est pris comme aux marchands, qui selon le lieu auquel la tempeste les a jetez, sont contraincts de faire autre emplotte qu'ils ne déliberoient.)^ — Je suis un peu moi-même comme ces marchands voyageurs : j'ai dû obéir au goût de ceux chez qui les circonstances m'avaient porté; et voilà comment , au lieu du quatrième volume de Port-Royal (auquel on pouvait s'attendre) , les lec-

leurs recevront aujourd'hui une Étude sur Chateaubriand.

Je n'ai pas à expliquer au public, ni même à mes amis, pourquoi, sans y être en rien obligé, j'ai cru devoir chercher ailleurs non pas fortune, mais étude et variété de vie. Ce sont de ces motifs tout particuliers, qui n'ont nul rapport au sens commun, mais qui tiennent à la libre secrète. Si l'on voulait absolument des raisons , je n'en dirais qu'une, et la voici :

L'année 1848 a été une année folle et fatale. Puisque le monde était en démence, j'ai saisi ce moment aussi de faire mes folies ; et mes folies à moi, c'a été d'aller dans un pays ami vivre toute une année avec les illustres et aimables morts, Vilchardouin,

Joinville, Froissart, Commynes, Montaigne, tous en foule et à la fois, jusqu'à Buffon et Chateaubriand; de les accueillir en moi, de les entendre, de les interpréter, de me mêler plus intimement que jamais à eux, et d'oublier, s'il se pouvait, dans leur commerce, les sottises et les misères du plaisent.

Ce que j'avais résolu, je l'ai fait. Le Discours d'ouverture que je reproduis textuellement ci- après, et qui résume mon plan de cette année, dira à quel travail je me suis soumis.

Le Cours de littérature française, commençant avant Villehardouin et allant jusqu'au xviif siècle, a été professé dans toute son étendue pour les étudiants derUniversilé de Liège. Je n'en ai gardé que des notes et d'utiles souvenirs.

UNIVERSITÉ SAVANTE ET NON PÉDANTESQUE

Le second Cours, tout public, et qui entame l'étude littéraire approfondie des cinquante premières années du siècle, est celui qu'on va lire , et que je livre ici à très peu près dans la même forme où il a été donné : je dis à très peu près, car je ne lisais pas, je parlais ; le Discours d'ouverture a été la seule partie écrite et lue.

La fatigue que j'ai ressentie de ce double travail m'a averti que je ne pouvais le prolonger impunément, et j'ai dû, après cette première année, renoncer à une hospitalité bienveillante, dont j'avais d'abord compté jouir pour un temps plus long.

Cette année, pour moi si remplie, m'aura laissé de profitables enseignements.

J'ai vu un pays sage et paisible, laborieux et libre, un peuple sensé qui apprécie ce qu'il possède, et qui n'attend pas qu'il l'ait perdu pour le sentir.

J'ai vu une Université savante et non pédantesque, sans entre-mangeries professorales j comme dit Bayle, et sans aucune tracasserie. Je voudrais pouvoir séparer, dans mon court passage, y avoir laissé quelque chose de l'estime et des sentiments que j'emporte, avec moi.

J'ai vu un beau pays , une riche nature , et dans cette vallée de Liège où je pouvais me croire loin de la ville comme dans un verger, j'ai joui, pour la première fois peut-être, de la naissance d'avril et des premières fleurs du printemps. La tristesse qui s'attachait au souvenir de notre malheureux pays et des amis dont j'avais besoin, se gravait mieux dans cette vie calme, et chaque sentiment était dans son ordre.

16 CBATEAUBRIAND ET SOI\ GROUPE LITTÉRAIRE

Ma nomination n'avait pas été sans exciter un petit ou même un gros orage, bientôt dissipé. Je ne veux me souvenir que de ceux qui m'ont généreusement appuyé sans me connaître. M. Clément Mul- 1er, rédacteur du journal de M. Desoer, M. Henri Colson et M. de Jonghe me permettront de leur témoigner ici ma reconnaissance.

Ne pas nommer M. le professeur Lacordaire, ce serait paraître trop oublier les soins de l'amitié la plus attentive, qui a présidé à mon arrivée et m'a entouré pendant tout mon séjour.

Le Cours que je reproduis en ce volume ne paraîtra pas rentrer dans ma manière habituelle, qui jusqu'ici était plutôt de peindre que de juger. Cette fois j ■ n'ai voulu faire que de la critique judicieuse : cela a l'air d'un pléonasme , c'est pourtant une nouveauté.

J'ai profité de l'indépendance littéraire qu'on trouve à la frontière (elle n'existe pas à Paris) pour développer mon jugement en toute liberté et sans manquer à ce que je crois les convenances. Comme les convenances sont chose relative, je ne voudrais pourtant point paraître y manquer aujourd'hui, en venant imprimer à Paris ce qui a pu être dit ailleurs. On me permettra tjiuÛjiies e\|)li<-alions ;\ c< sujet.

J'ai jugé M. de Clateauljriand comme certes chacun est en droit de le juger aujourd'hui. Il est temps que pour lui la vie critique commence , à moins qu'on ne veuille faire de sa renommée, comme de celle de Bossuet et de Uacine, une de ces re-

INFLUENCE DE M*'"** RÉGAMIER 17

/trions ffrançaises' auxquelles on ne peut trouver mot à dire sous peine d'être excommunié. La dévotion et la critique ne vont guère ensemble. Or, les longs respects qu'on a payés au glorieux vivant sont tout près de se changer en dévotion, aujourd'hui qu'il n'est plus. Je n'ai pas cru devoir imiter ceux qu'une longue amitié enchaîne à ce rôle honorable, et rien en effet ne m'y obligeait.

J'ai eu l'honneur de voir souvent M. de Chateaubriand dans les vingt dernières années de sa vie, et même celui de le louer quelquefois. Mais mon jugement, longtemps suspendu, date de loin. Il ne serait pas difficile, à ceux qui voudraient prendre cette peine, d'en retrouver l'expression vers 1830- 1832, dans les re-

cueils oii j'écrivais alors. Depuis 183i environ, une influence aimable m'a tout à fait paralysé sur ce point, et n'a plus laissé place sous ma plume au jugement proprement dit. J'avouerai avec franchise que, depuis cette heure, je n'ai jamais été libre en venant parler en public de M. de Chateaubriand. Les amis qui m'ont introduit pour la première fois auprès de M^{""} Récamier savent bien que c'était là ma crainte, et que le critique en moi \ résistait : mais un si doux charme attirait d'ailleurs vers cette femme gracieuse qui s'était consacrée à René vieillissant, qu'il fallut bien céder en définitive, et faire comme tous ceux qu'elle a vaincus. Quand un critique cède pourtant, et qu'il se laisse aller à son plaisir, ce n'est jamais pour lui sans con-

* Expression du comte Joseph de Maislre

séquence : c'est en louanges qu'il doit payer son écot. J'ai essayé de rendre plus d'une fois ce qui! y avait de nuances flatteuses dans ce monde d 'élit où M. de Cliateaubriand ne s'encadrerait que par un Seul aspect; je me suis fidèlement prêté à la perspective, il m'est pourtant arrivé , même dans ce monde de bonne grâce, de résister plus d'une fois aussi, de me refuser tout net à parler au public de tels ou tels des ouvrages du maître publiés depuis 183 V. Même en cédant, j'insinuais mes réserves, comme lorsque j'ai parle de son dernier ouvrage sur Uancé : je me comparais tout bas à la cigale obligée de chanter dans la gueule du lion.

En deux ou trois circonstances, M. de Chateaubriand a daigné prononcer mon nom avec éloge : fy fus sensible comme je le dus, moins encoi peut-être qu'à la crainte de me voir enchaîné pai là, comme par un carcan d'or, au pied de sa statue. J'apprécie certainement les éloges personnels venant d'une telle plume; je n'ai

pas moins ressenti combien en toute circonstance M. de Chateaubriand s'est montré peu favorable et même contraire à Tordre d'idées et d'efforts poétiques auxquels ma jeunesse s'est associée , et que sa vieillesse étai faite pour accueillir, puisque la source avait jailli sous son ombre et comme entre les pieds du vieux chêne.

De tout cola il rùsultc (jiu* je nir *,uis coiiMmié comme parfaitement libre aujourd'hui, et quejaj usé de cette liberté en l'ap-
pliciant, selon la mesure de mon jugement, au plus illustre de nos écrivain»

LA CRITIQUE REDEVIENT LIBRE

modernes. Dégagé de tout rôle et presque de tout lien, observant de près depuis bientôt vingt-cinq ans les choses et les personnages littéraires, n'ayant aucun intérêt à ne pas les voir tels qu'ils sont, je puis dire que je regorge de vérités. J'en dirai au moins quelques-unes. C'est la seule satisfaction de l'écrivain sérieux dans la dernière moitié de la vie.

Septembre 1849.

ET

SON GEOUPE LITTÉRAIL^E

sous L'EMPIRE

AU COURS DE LITTÉRATURE FRANÇAISE

PRONONCÉ LE LUNDI 30 OCTOBRE 1848 DANS LA SALLE
ACADÉMIQUE DE L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE

Messieurs,

Mon premier mot est pour réclamer votre bienveillance. Nommé par le Roi, appelé par la confiance du Gouvernement à une chaire longtemps occupée par un maître excellent et vénéré associé tout d'abord comme collègue aux hommes distingués qui composent cette Université savante, j'ai beaucoup à faire pour justifier cet honneur. Tous mes efforts seront consacrés à y réussir. Vous seuls pourtant. Messieurs, pouvez me mettre à même d'atteindre complètement un but et un objet qui n'est autre que vous, La parole du maître ne saurait avoir son entier effet et son inspiration véritable que dans une communication vive et sentie avec le jeune auditoire. Ce n'est pas en un jour qu'une telle sympathie se conquiert; j'espère la gagner avec le temps; mais, dès le premier jour, qu'il y ait au moins entre vous un premier lien.

' M. Lcsbroussarl, auteur de Fables et d'un grand nombre
d'(i|crl)*

estimés.

Pourquoi ai-je désire venir ici, hors de mon pays, parmi vous? Messieurs, permettez-moi de m'adresser cette question comme en votre nom, afin de me donner le droit d'y répondre. Je ne voudrais pas, et vous ne voudriez pas qu'il y eût dans mes paroles rien qui pût paraître un reproche, une ingratitude pour ce que j'ai quitté; mais ce que je suis venu chercher en Belgique, Messieurs, je puis hautement le dire : j'y suis venu chercher un pays d'en-

tière et de véritable liberté. Cette liberté, je le sais (et je l'ai déjà éprouvé peut-être), a bien quelques petits inconvénients pour ceux même qui l'esliment à si haut prix; mais quand elle est véritable, c'est-à-dire quand elle sait elle-même se limiter au sein de l'ordre et respecter en définitive les droits de chacun, elle vaut la peine qu'on fasse quebjucs pas pour elle. On a, dans ces derniers temps, inventé ou renouvelé bien des devises dont les murs se sont tapissés et dunt les carrefours ont retenti : pour moi, je n'en sais qu'une que j'ai toujours ambitionné de voir inscrite au seuil, au foyer de toute existence d'homme de Lettres, et de la mienne en particulier : liberté et dignité.

J'ai hâte d'en venir aux sujets d'étude paisible qui doivent seuls nous occuper et desquels nous n'avons aucun de nos instants à distraire si nous voulons y suffire. Et d'abord il m'importe d'établir dans vos esprits comment je comprends mes nouveaux devoirs, et quelle différence je fais entre la charge du professeur et le rôle de l'écrivain.

L'écrivain (je paille surtout de l'écrivain critique, de celui qui traite à peu près des mêmes matières que le professeur) est libre, indépendant; il n'a, dans la variété de sa course, m suivre, s'il le veut, que son instinct individuel et ses goûts divers. Éclaireur avancé, armé à la légère, il pourra sortir souvent de la route tracée pour tenter Taventure, pour reconnaître ce qui a pu échapper au gros de l'armée, pour accroître, s'il se peut, le butin commun. Quoique, dans ce genre d'histoire qui s'applique aux monuments de l'esprit, le hasard ait moins de part que dans les résultats de l'histoire générale, il y entre aussi pour quelque chose : les livres et les auteurs ont leurs destinées, comme le reste. Il s'agit doue, pour rccrivaio

CARACTÈRE HISTORIQUE DE NOTRE ÉPOQUE

critique doué de curiosité et enclin à l'investigation, de réviser parfois les arrêts sévères, de corriger les prétérences trop in(^ gaies, de protester, — non pas, c'est inutile, — mais de dis*serter à propos de certains jugements consacrés, et d'amener ainsi des explications qui rendent les classements plus justes, les conclusions plus larges et plus compréhensives. En un mot, on pourra par moments avoir l'air de harceler la tradition,/ afin de la forcer à devenir plus complète et plus fidèle. Dans ce procédé du critique, il se glissera sans doute plus d'une chance de témérité et d'erreur : cela le regarde, car c'est en son propre nom, c'est à ses risques et périls qu'il se conduit./ La position du professeur est tout autre, et son devoir autrement tracé. Guide reconnu, il devra peu s'écarter de la grande route, ou, s'il en sort un moment, bien savoir d'avance où il se dirige, et ne se pas attarder dans les sentiers. Toute école buissonnière lui est interdite; il va droit aux monuments. Sans s'interdire ce qui peut en diversifier les alentours, il s'attachera surtout à ce qui peut en éclairer les accès. A l'époque de crir tique avancée où nous sommes parvenus, tout a été dit à peu^ près au sujet des principales œuvres, tout a été controversé,! de ce qui pouvait l'être. En tenant compte de la différence des points de vue et en tâchant d'en tirer de justes lumières, celui qui enseigne saura se garantir des partis exclusifs. Le caractère de notre époque est historique plutôt que dogmatique. Madame de Staël l'a depuis longtemps remarqué : parlant du premier écrit de M. de Barante, du Tableau de la Littérature au dix-huitième Siècle, et de l'esprit d'interprétation un peu circonspect que le jeune critique y avait porté : a Le dix-huitième

siècle, disait-elle, énonçait les principes d'une manière trop absolue; peut-être le dix-neuvième commentera-t-il les faits avec trop de soumission.' L'un croyait à une nature de choses, l'autre ne croira qu'à des circonstances. L'un voulait commander l'avenir, l'autre se borne à connaître les hommes. » Pourtant, connaître les hommes n'est pas assez quand il s'agit des œuvres; et tout en s'appliquant à bien caractériser les productions de l'esprit comme l'expression d'un temps et d'un ordre de société, on ne saurait négliger d'y saisir ce

qui n'est pas de la vie passagère, ce qui tient à la flamme immortelle et sacrée, au génie même des Lettres.

Ce génie, une fois excité, ne se tient pas immobile et ne s'enferme pas dans les formes toujours étroites des écoles. Ceux qui en sont dignes choisissent eux-mêmes l'autel où ils allument leur flambeau. Les uns entrent dans le royaume du Grand et du Beau par Homère et par Sophocle, les autres par Dante, les autres par Shakspeare. Gardons-nous de diminuer les accès et de fermer aucune voie. La route qu'il nous est donné de parcourir doit être une des principales; elle ne saurait être la seule. On ne peut étudier en détail que quelques monuments. Saluons de loin plus d'un temple sur les collines, indiquons les sentiers qui y mènent, et laissons faire : il est bon que chacun ait à gravir. Si le maître a, sur quelques points, des vues qui lui soient plus particulières, il se bornera à les faire sentir au passage, sans y abonder et sans y trop insister. Il informera la conscience littéraire des élèves, sans prétendre la soumettre. Il est un certain milieu éloigné de toute secte et de toute doctrine singulière : c'est la région véritable où l'enseignement doit rester.

La tradition a mille fils et mille nœuds dont l'ensemble faisait sa force : ces liens du passé sont en train de se briser • chaque jour; nous essayerons d'en renouer du moins quelques-uns. Nous vivons à une époque peu propice à la durée ; des choses délicates : et quoi de plus délicat que la transmission littéraire? L'autre jour, en quittant Paris (permettez-moi ce souvenir), je voyais un exemple frappant de ces vicissitudes qui ne se bornent pas seulement aux empires, et qui s'étendent au théâtre des choses de l'esprit. La Harpe, Messieurs, était un éminent critique ; ses défauts, tout le monde les sait aujourd'hui, et nous avons été assez vif à les dénoncer nous-même ; mais ses qualités littéraires étaient rares : il avait l'enthousiasme du goût. Le plus distingué des élèves de Voltaire, il fut en France le premier qui introduisit régulièrement l'éloquence dans la critique. Ses Cours que nous lisons encore avec profit, et qui pour de certaines pages d'analyse, dans les matières qu'il possédait bien, n'ont pas été surpassées, — ses

L'ATHÉNÉE, ESTAMINET DES NATIONS 25

Cours ont en, à leur début, un succès dont son livre, tel qu'il existe, ne saurait donner une juste idée. La Harpe lisait, mais ; il lisait admirablement, et l'on n'était point alors habitué aux miracles de la parole improvisée, de même qu'on n'eût pas supporté volontiers les tâtonnements et les à-peu-près qu'elle impose. C'était au Lycée (autrement dit à l'Athénée), vers 1787, que La Harpe lisait ses leçons durant les dernières années brillantes et paisibles qu'a eues le règne de Louis XVI. L'élite de la société se réunissait à ces séances, les lettrés, les jeunes gens, les femmes du monde : c'était une fête de l'esprit. Lorsqu'après les mauvais jours de la Révolution il reparut dans la même chaire du Lycée, il

y retrouva un succès paroïl, bien que moins pur et trop empreint des passions déclamatoires de l'époque. Quoi qu'il en soit, cette chaire du Lycée honorée par un tel succès, par un tel concours d'auditeurs, était restée célèbre : Garât, Chénier, Ginguené, Lemercier, — des savants diserts tels que Fourcroy ; — plus tard, Gall, Lenjamin Constant, M. Mignet, s'y étaient successivement assis. L'autre jour donc, depuis Février de cette année, passant par la rue Saint-Ilonoré, au coin de la rue de Valois, j'aperçus un magnifique estaminet, dit Y Estaminet des Rations, tout éblouissant de lumières : j'hésitai d'abord à y reconnaître les salons du respectable et toujours un peu sombre Athénée. Je montai pourtant, je voulus m'assurer du lieu : c'était bien le même. Là où les derniers vieillards du dix-huitième siècle s'étaient réunis, et où j'avais entendu causer Lacretelle aîné, Tracy, Daunou, on jouait autour d'un immense billard; et la place justement qu'avait occupée la chaire, le fauteuil de La Harpe et de ses successeurs, n'offrait plus à mes yeux qu'une table où fumait le punch : permis à tous de s'y asseoir. J'étais le seul qui apportât dans ces lieux un souvenir.

De telles transformations ne seraient qu'un accident, une simple vicissitude tombant sur des objets matériels, si l'esprit des choses du moins se maintenait et survivait, si la vie littéraire, éclipsée d'un côté, se transportait au même moment ailleurs, et s'il n'y avait que déplacement dans la marche toujours visible du divin flambeau :

TOME f

El quasi cursores vita3 lampatla tratîunt.

Mais à force de se déplacer souvent et de chan.?cr de mains, les lumières littéraires courent risque de s'éteindre; et, malgré rextremc progrès dont nous nous vantons, cette transformation du Lycée, je l'avoue, est restée pour moi un symbole.

Vous m'aidez à dissiper ce triste augure. Messieurs, et à croire que l'éclipsé n'est que passagère. Si l'enseignement a ses charges sévères, il a aussi ses douceurs. Aux heures d'aridité et de doute, on doit être heureux de retrouver du rafraîchissement au contact de jeunes intelligences. Un moraliste aimable qui a sa place à côté de Vauvenargues , un ami de Chateaubriand et de Fontanes, M. Joubert, parlant à un autre de ses amis poètes (GhèneJoUé) , qu'il voulait décider à accei ter une place d'inspec-teur dans l'Université, lui adressait des paroles qui m'ont paru d'une application plus générale et d'une vérité autant que d'une grâce insinuante :

Je vous préviens, écrivait-il à son ami au sujet de ces fonctions nouvelles, je vous préviens qu'il y a deux moyens infaillibles de s'y plaire : le premier est de les remplir parfaitement; car on parvient toujours à faire volontiers ce qu'on fait bien. Le second est de vous dire que « tout ce qui chiient devoir doit devenir cher. »C'est une de mes anciennes maximes, et vous ne sauriez croire quelle facilité étonnante on trouve dans les travaux pour lesquels on se sentait d'ahllH:4 le plus de répugnance, quand on s'est bien inculqué dans Tesprit et dans le cœur une pareille pensée; il n'en est point (mon i wj 'rience vous en assure) de plus importante pour le bon! ::i.

c<^'Il y a aussi, continuait M. Joubert, une manière d'envisager les devoirs dont il s'agit, qui leur ôte tout leur ennui (il s'agissait. Messieurs, d'une place d'inspecteur, non de professeur), et qui les rend même agréables et beaux aux initiés. "■" tions intelligentes : c'est de ne considérer dans les hommes que de jeunes âmes, et dans les maîtres que des flûtes, à qui l'on indique les eaux pures, et les poisons. On devient alors un inspecteur virgilien, qu'on peut dire :

BELLE AVENUE DE LA PROSE FRANÇAISE

Non insueta graves lentanunt pabula foetas, Nec inala vicini pecoris conlagia loecint.

« Il faut savoir aussi, poursuit toujours l'aimable moraliste, qu'en dépit du siècle, il n'y a rien de si docile et de si aisé à ramener au bien et aux anciens pâturages que ces troupeaux et ces bergers. De la fermeté, du bon sens, mêlés d'aménité et de sourires, font fleurir partout où l'on passe les semences des bonnes mœurs, de la piété, de la politesse et du bon goût. Tout cela est encourageant, et en voilà peut-être plus qu'il n'en faut pour décider un honnête homme, un philosophe et un poète. »

M. Joubert est poète lui-même plus qu'il ne le croit; il embellit, il aplanit ce qu'il touche ; mais quand même l'œuvre devrait être moins facile, et la tâche moins riante qu'il ne la fait, la vue qu'il nous donne a du vrai; c'est un idéal qu'il n'est pas mal d'avoir devant les yeux et qui repose.

Messieurs, le Cours que j'entreprends de développer devant vous embrassera la littérature française dans toute son étendue. Pour mieux y réussir et pour être plus certain d'atteindre les divers âges de cette vaste culture, d'en traverser, si je puis ainsi parler, toutes les saisons, je diviserai notre étude en deux parties, que j'entamerai simultanément, et que je poursuivrai, si j'en ai la force, d'une marche parallèle. La première partie du Cours, qui s'adressera spécialement à MM. les étudiants, comprendra la littérature française dans son cadre classique et régulier, à la prendre dès ses origines et à la mener aussi avant que possible à travers les grands siècles. La prose française se déroulera pour nous dans une perspective ininterrompue, et comme dans une avenue immense, depuis Villehardouin jusqu'à Buffon. Nous en suivrons le glorieux héritage formé de bonne heure, modifié d'âge en âge, et toujours transmis. La poésie française, moins heureuse que la prose, surtout moins constante, nous offrira, au contraire, bien des vicissitudes et des naufrages, des fuites et des retours, avant l'avenue de Malherbe, et même depuis. — L'autre portion du Cours, destinée à MM. les étudiants encore et à tous ceux qui

voudront bien y assister, portera sur une époque toute vivante et familière à chacun, ce semble, mais dont l'histoire littéraire est encore à établir; j'essayerai de poser devant vous les fondements de cette histoire à partir de 800, et pour la première moitié du dix-neuvième siècle. En un mot, j'ouvrirai d'une part mon sujet à Villehardouin, et de l'autre à Chateaubriand. Je trouve à cette division plusieurs avantages, dont un seul suffirait pour me décider. Ce n'est pas assez, dans l'étude littéraire, de s'arrêter à considérer le beau, si l'on n'arrive à recevoir, à communier le mouvement et la vie. Or, les monuments du passé sont toujours

un peu froids; et même quand on sent qu'on a affaire à de grands modèles, il semble, à travers la différence des temps et ce je ne sais quoi d'accompli qu'ajoute la consécration des âges, qu'ils soient d'une autre nature que nous. On n'y entre pas aisément ni tout aussitôt. Un critique éloquent l'a dit*, les modèles du passé, dans l'admiration traditionnelle qui les environne, ont quelque chose de la splendeur fixe des astres et de la beauté un peu froide^ des marbres. On peut dire d'eux qu'ils régneront, mais trop sou«é vent qu'ils ne vivent pas. Il n'en est point "ainsi des contempo-rains, ou de ceux qui le sont presque, dont les noms ont lui sur notre enfance, — de ceux dont la gloire nous a vus naître, et que nous avons vus mourir. Ils sont à la fois, pour les jeunes âmes, l'objet d'un culte et d'une espérance; on les voit bien haut, plus haut souvent qu'ils ne méritent d'être en cffe et qu'ils ne resteront sans doute; mais jusque dans cette illa sion même, on se dit qu'il ne serait peut-être pas tout à fait impossible de marcher sur leurs traces et de les atteindre. Ce sont ces images d'hier qui ont animé nos premiers rêves, qui ont éveillé et troublé notre imagination naissante, et auxquelles nous devons le plus souvent d'avoir été initiés au monde de l'esprit*. Chateaubriand! Staël! Lamartine! vous avez fait

* Coleridge, *Uigrajiha lUeiarra*, chap. i.

* Tŧ,v YÔtp ào'.oriv jjiâ)>ov inixÀcioua' dv^^unoi,

((Mytnie. 1,352.)

LES PLUS IRRÉGULIERS SONT LES PLUS CHERS

verser plus de pleurs, vous avez excité plus de pensées, en nos jours, que ne l'auraient pu de plus anciens que vous et de plus sévères. Ainsi Jean-Jacques, ainsi Voltaire parlaient à la jeunesse d'alors un peu plus vivement, je pense, qu'Homère et que Platon, ou même que Racine et Malebranche. J'étudierai donc avec vous. Messieurs, les derniers grands contemporains, ^ ces grands* séducteurs; je prendrai sur moi de les apprécier /réellement en les comparant à leurs devanciers, et de les mesurer sans les réduire. C'est par cette double étude menée de front, et comme mise en regard, que je chercherai à concilier la régularité et l'émotion, l'enseignement positif et la vie.

Dans la première partie du Cours, ce que j'appelle la vie, c'est-à-dire le sentiment vif et varié, le sentiment continu de notre sujet ne nous manquera pas non plus, je l'espère. A commencer par la prose, nous aurons à parcourir bien des diversités piquantes et des renouvellements avant d'arriver à une régularité qui n'a jamais existé qu'à un moment très-court, et encore pas aussi absolument qu'on l'a cru. Quoi de plus riche en contrastes que la série de ces premiers historiens, Villehardouin, Joinville, vos compatriotes Froissart et Communes, celui-ci déjà politique profond et raffiné, avec un reste, dans le parler, des grâces de l'enfance ! Le seizième siècle s'ouvrira pour nous par un grand écrivain en prose, Rabelais, — un écrivain si ample, si complet et si maître en sa manière de dire (pour ne le prendre que par cet endroit), qu'il y aurait vraiment à le comparer à Platon, si l'on ne voyait en lui que la forme /et non ce qu'il y a mis, et que l'on pourrait avancer

sans blasphème que la langue de Massillon (encore une fois, je parle de[^]la langue uniquement) n'est, par rapport à celle de Rabelais, qu'une langue plutôt de corruption, de mollesse déjà commençante et de décadence. Qu'aurai-je à dire sur Montaigne, que vous ne sachiez déjà? Comme La Fontaine,[^] on le retient, on le cite à tout propos, on l'aime; en fait de style aussi, quand ils réussissent, les plus irréguliers sont les plus chers. Nous arriverons de la sorte , en allant de nom en nom, jusqu'à Balzac et à l'établissement classique proprement dit, non sans avoir reconnu toute une formation

bien antérieure. Mais, pour avoir ainsi parcouru ces premiers âges comme à vol d'oiseau et en ne nous posant que sur les clochers, nous ne croirons pas. Messieurs, avoir épuisé notre étude, ni avoir conquis tout le pays; nous l'aurons effleuré seulement. La vraie langue d'une époque ne doit pas se chercher exclusivement chez les écrivains céh.'hres, chez ceux dont le génie ou le talent la frappe d'un caclift individuel, qui peut êtie rare ou même unique, et qui a droit de passer pour une exception. La langue moyenne d'une éputiue se rencontre plus sûrement chez les écrivains qui ne songent pas à l'être, ou qui le sont sans grande distinction originale , chez les traducteurs, les arrangeurs de romans en prose, — chez un bourgeois de Paris dont on retrouve par hasard le registre qu'il tenait pour son plaisir ou pour son ménage. De tels exemples fortuits ne nous feront pas tout à fait défaut; et les indiquer, les laisser de loin apercevoir, là même où l'on n'a pas le loisir de s'y arrêter, c'est déjà redresser la vue et tracer la voie. Ainsi je ferai pour les âges reculés; ainsi encore aux épu-ciues si belles du dix-septième siècle et du dix-huilième, à travers les intervalles des chefs-d'œuvre, je serai attentif à vous faire sentir le vrai ton, la vraie saveur de la langue, non pas seulement

chez les Pascal, les Bossuet, les Sévigné, c'est-à-dire aux lèvres des souverains génies, mais autour d'eux, chez ceux qui ne sont auteurs que par accident, chez un gentilhomme qui écrit au débotté sur ses négociations ou sur ses guerres, chez un religieux qui dresse des instructions pour ses moines, ou encore, comme le disait Paul-Louis Courier, chez la moindre femmelette de ce temps-là. Les petits billets de ces dames du grand siècle et du siècle dernier trouvaient moyen d'être à la fois sans beaucoup d'orthographe et du français le plus excellent. La qualité générale d'une langue cloute part légitime faite aux chefs-d'œuvre) se saisit mieux dans ces exemples tirés du milieu de la société ; on y prend sur le fait la langue parlée toujours différente de la langue écrite, et l'on voit aussitôt ce qui est sain dans la circulation et ce (|ui est dojà en train de se gâter, (iràre a celle façon d'envisager l'arbre avec toutes ses branches et scion tous les jeux de sa sève, ma prétention.

MARQUA UNE ÈRE NOUVELLE

Messieurs (et elle est grande), serait que, même aux époques les plus consacrées et les plus solennelles, cette étude que nous ferons en commun nous intéressât, et (tranchons le mot), sans rien perdre de sa gravité, nous awusù^,* car, on l'a trèsbien dit, là où il n'y a pas d'agrément, là il n'y a pas, dans le beau sens, de littérature.

En abordant la seconde partie du Cours, nous trouverons d'abord et tout directement la langue arrivée à la période extrême de son développement et à la veille de se corrompre. Cette cor-

ruption, déjà commencée et très-avancée au sein du dix-huitième siècle, était recouverte et corrigée par de magnifiques exemples, par des ouvrages empreints de génie, et par des habitudes encore exquises de langage dans la bonne société. Après dix années de révolution, de désastre et de mélange, où la confusion, la dégradation de toute chose s'affichait avec impudeur et menaçait de se lixer dans la langue même, il s'agissait de réparer. 1802 marqua une ère nouvelle; il y eut renaissance, retour à l'antique esprit ou du moins à de nobles formes de la tradition, en même temps que reprise du mouvement littéraire extrême du dernier siècle. La décadence fut de nouveau voilée. En un mot, l'automne continua, mais il y eut un air de reprise du printemps. Chateaubriand ressaisit et renouvela avec génie l'œuvre pittoresque de Bernardin de Saint-Pierre, de Bulfon et de Jean-Jacques; la forêt dans son feuillage immense se revêtit de teintes de plus en plus riches et belles, en même temps qu'un souffle plus doux faisait croire à je ne sais quel retour impossible de la fraîcheur. Messieurs, c'a été là l'inspiration et l'honneur de la littérature française des trente premières années du siècle : elle s'est crue jeune et, par conséquent, elle l'a été ; elle a eu espérance et vie; elle a conçu de vastes pensées, elle s'était fait de hautes,* de généreuses promesses; elle en a tenu quelquesunes : c'est assez, malgré bien des déceptions et des mecom]te5, pour que son renom ne reste pas sans écho dans l'avenir, pour que cette période brillante se détache sur le penchant des âges entre celles qui l'ont précédée et celles qui la suivront; c'est assez pour mériter une histoire.

CILATEAUBRIARID ET SON GROUPE LITTERAIIE

Vous me verrez toujours en parler, Messieurs, comme d'une période tout à fait accomplie et terminée. Elle n'est véritablement

close que d'hier^ mais elle l'est véritablement, je le crois. On peut dire avec certitude que le mouvement littéraire ouvert en 1800 par Chateaubriand et par M^o de Staël, continué depuis par d'autres presque aussi glorieux, est entièrement épuisé aujourd'hui. Depuis ces dernières années, ce mouvement, à vrai dire, n'en était plus un; il ne marchait plus, il traînait. Mieux vaut pour son honneur, peut-être, avoir clé coupé nettement, que de s'être prolongé outre mesure, si ralenti et si affaibli. Quoi qu'il en soit, la brèche a été faite; un flot impétueux s'est précipité. Le monde, aujourd'hui, apjiartient manifestement à d'autres idées, à d'autres sentiment?, à d'autres générations qu'il serait encore prématuré de définir. Ceux même qui, après avoir le plus marqué dans la période précédente, se posent résolument comme les guides et les oracles du mouvement présent, du mouvement futur inconnu, ne réussissent aie faire que parce qu'ils ont totalement roaipu avec leur passé, avec leurs souvenirs, leurs idées, leurs inspirations premières, — avec tout, excepté avec leur talent. Ce sont désormais des hommes nouveaux, et nous pouvons parler d'eux au passé tout à notre aise, avec le seul respect qu'on doit à d'illustres morts; car cela ne les concerne plus aujourd'hui. Depuis 1800, la période littéraire se partage et se coupt exactement en trois portions distinctes, et comme eu trois étages, en trois terrasses successives, le long d'une pente qu(nous descendrons : 1» Le Consulat et l'Empire; 2» la Restauration; 3** enfin ces dix-huit dernières années. Ces dix-huit années, j'ai hàle de le dire, ne deviendront jamais pour noi l'objet d'un Cours spécial et détaillé; elles se rapprochent tru| sensiblement de nous, elles tiennent à trop d'iulérèls et d a«j mours-propres tout récents et tout vifs; la libre critique poui rait y ressembler à de la polémique, ce que renseignomenl ne doit jamais faire. 11 nous suffira de bien déter-

miner le» caractères généraux de la littérature qui y a prévalu : les applications seront ensuite faciles à chacun. Mais l'Empire, mais la culture, voilà de riches et neufs sujets littéraires.

ÉCRIVAINS ET PHILOSOPHES DE L'EMPIRE 33

une succession déjà ouverte à l'histoire; il y a là de quoi nous retenir plus d'une année.

L'Empire d'abord et le Consulat. — Je vous ai nommé les deux grands noms alors rivaux, et depuis unis dans une admiration commune. Jusqu'en 1814, M. de Chateaubriand et Mme de Staël semblaient pourtant une exception; ils étaient jugés excentriques par rapport à la littérature de l'Empire proprement dite, qu'ils devançaient et qu'ils débordaient. Ce qui fait leur supériorité et leur gloire, c'est moins encore le talent direct qu'ils ont montré dans leurs œuvres, que d'avoir ainsi versé le souffle devant eux et communiqué la flamme. Mais en leur rendant cette haute justice, en les replaçant à leur rang d'initiateurs, nous nous garderons d'être injuste et écrasant pour les autres de moindre haleine, pour les divers groupes distingués et estimables que nous offrira la littérature de ce temps. Lorsqu'à côté de Chateaubriand, nous aurons étudié Fontanes, Joubert, Chénier; lorsqu'à côté de Mme de Staël, nous aurons désigné Benjamin Constant, Schlegel (un moment critique en langue française), M. de Sismondi dans sa jeunesse, M. de Barante à ses débats et quelques autres, nous ne négligerons pas les écrivains déjà formés, que la philosophie du dix-huitième siècle léguait au dix-neuvième; — les écrivains de la Décade, Ginguené en tête; — les membres de la petite société d'Auteuil, Tracy, Cabanis, Fauriel alors jeune, Pariset, Thurot; — Marie-Joseph Chénier et Daunou, se tenant un peu à l'écart; — le spirituel et très-aimable cercle qui se rangeait au-

tour du patriarche Ducis comme à l'ombre d'un vieux chêne, Collin d'Harleville, Picard, Andrieux. Les critiques de l'ancien Journal des Débats, Geoffroy, Feletz, Dussault, se rattacheront par Hoffman à ces autres critiques un peu usurpateurs du Journal de l'Empire, à ces feuilletonistes voltairiens qui entrèrent à la suite de M. Etienne, et qui seront plus tard les rédacteurs du Constitutionnel. Nous relèverons ainsi, durant la période de l'Empire, tout ce qui l'a traversée d'un peu mémorable pour le talent et (chose plus rare) pour la pensée, ce qui lui venait d'auparavant et ce qui s'est prolongé depuis : car ce serait injustement

34 CHATEAUBRIAND ET SON GROUPE LITTÉRAIRE

la restreindre, cette période, que de n'y voir et de ne qualifier de son nom que ce qui y a débuté et ce qui ne lui a pas survécu, et de lui donner pour type exclusif Luce de Lancival ou Esménard.

^_^

Aujourd'hui que les perspectives d'alors se sont éclaircies, que la distance a marqué les vraies hauteurs et que les classifications d'école, en un tel sujet, s'évanouissent, il nous sera permis, à côté (dirai-je au-dessus?) des noms de Chateaubriand et de Mme de Staël, de saluer un autre grand écrivain de l'Empire, et certes le plus imprévu de tous et le plus involontaire, le rival en tout de César, — Napoléon. On a bien publié les Œuvres de Louis XIV; nous parcourrons donc avec vous les Œuvres de Napoléon, qui ne forment pas moins d'une dizaine de volumes bien authentiques, signés en mainte page de son cachet, — de la griffe du hon.

A l'extrémité et au nord de l'Europe, à son belvédère de Saint-Petersbourg, nous aurons à noter un témoin au regard perçant,

un ironique et impitoyable juge, qui écrit, lui aussi, avec une plume dairain, Joscpii de Maistre; et dans ses montagnes du Roucrgue, M. de Bouaki, op/niâtre et boudeurj — es patrons tous deux et les prophètes d'une Restauration impossible. Ils nous donneront sous l'Empire les points extrêmes ide notre horizon *.

Quant à la Restauration, Messieurs, non telle qu'ils la voulaient, mais telle qu'elle s'est faite, il me serait difficile ici de classer par avance ses richesses littéraires si abondantes, et l'ensemble vous en est suffisamment connu. Les forces intellectuelles et littéraires de la Restauration émanèrent à la fois de trois foyers, de trois centres principaux d'action : du salon : de Mme de Staël; de la tête du parti monarchique, représenté ; par &I. de Cli.iteaubriand; et aussi d'une simple école, d'abord ' obscure, de l'École normale, et des élèves puissamment doués

♦ Le temps m'a manqiu' pour tenir tout re que promettait ce programme; mais ce qu'il ne m'a pu» été donné d'activer i>ousfjonne de Cours suivi eld'cn.sei;{iieiacnt, j^; raic-ssayo d puis Uns les Causeries du fAiwIi, en cliapitr>*s détachés et comme a bàtuns rompu'». Je n'ai pas tout à fait failli è mon engagement.

CORPS d'armée des lettres en BELGIQUE 35

qui s'y groupaient à la fin de l'Empire, au pied de la chaire de M. Royer-Goillard. On peut dire que ces trois courants divisés, ou rapprochés sans se confondre, traversèrent dans toute son étendue la Restauration, et la fertilisèrent régulièrement, comme en étant les artères principales. Mais il y eut en sus les accidents imprévus, les talents individuels, un Paul-Louis Courier, un Béranger, nés tout entiers d'euxmêmes; le génie poétique d'un Lamartine, descendu un matin on ne sait d'où , et nous dirions volon-

tiers du Ciel , s'il n'avait montré depuis combien il tenait à la terre. La poésie lyrique éclatant dans une floraison tardive et soudaine; l'histoire,— l'histoire philosophique, raisonnée et savante, — ou épique, narrative et pittoresque; la critique littéraire sous toutes les formes et sous celles même qui simulaient rorigi-| nalité et jouaient la création; l'intelligence impartiale et presque passionnée des âges précédents; une curiosité expansive et sympathique vers toute noble source, vers toute belle forme contemporaine étrangère : voilà en quelques traits l'aperçu d'une époque qui était encore en pleine production au moment où elle fut interrompue et où l'heure de la dispersion sonna. Ce qui la distingue par-dessus tout et ce qui faisait sa force, c'est qu'elle avait le sentiment d'organisation et d'ensemble, sentiment qui s'est fort affaibli depuis dans les Lettres, tellement qu'il a pu apparaître dans la période dernière des individus de talent, mais qu'il ne s'est plus reformé de groupe puissamment animé.

Je causerai devant vous (j'ai presque dit avec vous). Messieurs, de toutes ces choses. Ma pensée se complétera, se corrigera plus d'une fois en songeant en quel lieu et devant qui je parle. Je parle dans une contrée de langue française, mais qui, de tout temps, a eu son mode d'existence propre, et qui se rattache maintenant à une vraie nation. Tout pays qui a un vif sentiment de sa nationalité ne saurait manquer d'une littérature. La Belgique l'a déjà prouvé; et, avec ce sens qui la caractérise^ elle a pourvu d'abord, dans sa renaissance politique, au plus solide et à l'essentiel, à ce que j'a;)pellerai le corps d'armée de la lit-

36 CnATEAUBRIAND ET SON GROUPE LITTÉRAIRE

térature : elle a produit ses modernes historieDs; et il me serait facile d'en saluer ici même, sans sortir de cette enceinte *. —

Dans l'étude du passé, j'aurai plus d'une fois à m'instruire et à m'informer aux sources prochaines, à m» souvenir de ce qui me sera donné par les échos d'alentour. Le second monument le plus ancien en date de la langue romane du Nord, de celle qui deviendra plus tard la langue française, est sorti d'un monastère du Hainault : c'est le Cantique de Sainte Euûaïne. Le célèbre Roman de Renart qui faisait les délices du moyen âge — du moyen âge du Nord également, — l'une des productions d'alors qui ont le moins perdu aujourd'hui, est, selon toute probabilité, d'origine belge : et de nos jours ne retrouverait-on pas encore quelque chose de cette veine transmise aux environs, dans quelque conteur moraliste^ dans quelque fabuliste malin *? J'ai nomni<. Froissait et Comynnes, de vraies gloires. La Cour de Bourgogne fut le siège de celte décadence pompeuse des quatorzième et quinzième siècles, qui se délectait aux belles joutes, aux grands romans et aux contes. Les noms des seigneurs de Brabant, de Flandre, de Hainault, reviennent à tout momen* dans les vieilles histoires, et Ogier, dit le Danois, était de Liège ^. Mais le génie des lieux, pour rendre ses oracles, veut être consulté avec lenteur, et on ne le brusque pas en un jour. S'il y a des côtés prompts et saillants, il en est d'autres qui se dirobent. C'est d'ici, c'est de chez vous, Messieurs, qu'un malin, au siècle dernier, est sortie une voix harmonieuse qui a aussitôt enchanté le monde : il suffisait d'une oreille et d'un cœur l)our la sentir. Tout n'est pas aussi courant et aussi facile. Même (juand une contrée peut inscrire aux deux extrémités le sa zone brillante le nom de Uubens et celui deGrétry*, elle garde encore bien des richesses dans ses replis ^ de ces

' M. Ad. Uor{ncl, alors rectonr derUnivorsilé.est Pauteorde V/lis- (oire des Belges à In fin du AT///* siècle.

^ M. Rouveroy, de Lirge, a fait des Fables estimées dans le pays celles de M. le baron de Slassart sont connues en France.

* De Liège ou des environs. — Voir la préface du roman d'Oyic/ l'Aidenois, ^M\\[é par M. Uarrois (1842).

* nulicos Dé. il Anvers, Grétry k Liège.

CHANSON ET POESIE WALLONNE Si

produits intérieurs qui ne sautent point aux yeux et qui ne se livrent qu'avec le temps. Le sol a ses sources, il a ses mines profondes. Et, par exemple, la vieille langue, le vieux patois, sur ces confins des collines liégeoises oii s'est fait des l'origine le partage des idiomes germaniques et romans, tellement que Charlemagne, siégeant à Aix-la-Chapelle, avait presque un pied en terre française, — le vieux patois wallon a ses secrets et ses mystères que vos érudits sont en train de débrouiller *. La chanson wallonne a ses gaietés qu'il ne faut qu'être du peuple pour goûter et bien entendre. Vous m'accorderez quelque délai. Messieurs, pour prendre connaissance de ces singularités, et me former une idée des rapports qu'il serait intéressant d'établir entre notre étude générale et ce qui vous est particulier. Je crois sentir qu'avec du temps, et si vous voulez bien me faire un peu de crédit, mon zèle y pourra suffire. On a dit de certains esprits que, pour qu'ils soient à leur aise et qu'ils aient tout leur jet, il faut qu'ils se sentent dans Vair tiède de l'indulgence.

Et vous. Messieurs les étudiants, je vous adresserai ce dernier mot pour aujourd'hui. Mon vœu le plus cher serait, non pas d'exciter, mais d'entretenir en vous, à l'exemple de mon respectable prédécesseur et à la suite de tant de dignes maîtres, le culte des l)elles connaissances, ce goût des choses de l'esprit sans lequel

l'homme civilisé n'atteint jamais à toute la noblesse de sa destinée ni à tout le fini de sa nature. Il y a

* Le patois wallon n'a pas été assez étiklié en France par les jeunes érudits qui ont dclViciié notre moyen âge. C'est une branche essentielle, et mieux qu'une branche, de la langue générale des Trouvères. iM. Ch. Grandgaggiagc en publie un Dictionnaire étymologique dont deux volumes ont paru. M. Liltré en a rendu compte dans le Journal des Savants (décembre 1857). — Parmi les poésies en wallon, j'indiquerai un Choix de Chansons et Poésies wallonnes , recueillies par MM. Ferd. Bailleux et Jos. Dujardin (Li^ge, lS4i) ; et les Poésies enj^atois de Liège, recueil original de M. Sir.onon, le plus distingué de ces poètes du heu (Litgc, 1845). — Depuis lors, un l'ortjoli volume intitulé : Fleurs des vieux Poètes liégeois, a été publié par MM. Peetermans et Helbig, 1859 ; mais ce ne sont plus des poésies wallonnes; elles sont en langue française, do la seconde moitié du seizième siècle et de la première moitié du dix-septième ^1550-1050).

TOME I

38 CIIATEALi5uiA.>u ET SON GROUPE LIT! h r. .ai ut

dans les connaissances littéraires une portion positive, essentielle, utile, qu'un jeune homme qui a passé parles écoles ne saurait convenablement ignorer : cette portion-là, il faut l'acquérir, la posséder, prouver au besoin qu'on en est muni-, mais elle ne suffit pas. C'est dans quelque chose de plus vif, de plus désintéressé, dans ce qui n'est pas simplement utile, que consiste surtout l'honneur et l'inspiration des Lettres. C'est la douceur de

sentir et de rendre , c'est l'émotion élevée et généreuse, enfin c'est le charme aussi qu'il faut leur demander. Je ne vous dirai rien là-dessus que vous n'ayez déjà entendu de la bouche de Cicéron, c'est-à-dire du mortel qui les a le plus honorées et aimées. Ne craignez de moi aucun faux enthousiasme. L'utile, oh ! je le comprends, et je n'en veux pas* 'médire. Les études positives et sévères sont la base de tout. Acquérez le solide , Messieurs; en ces temps-ci, c'est la force de l'homme de tout porter avec soi. Mais à côté, mais audessus, laissez place à un peu de fantaisie, si elle veut naître, — à la flamme sur le front d'Iule — non pas sur le front seulement , mais dans le cœur. Après tout, quelles que soient les destinées futures du monde et la prédominance des intérêts sur les idées, rien ne vivra dans la mémoire, rien ne se transmettra que par les Lettres. Ces événements eux-mêmes qui le^e effacent un moment et les éclipsent comme aujourd'hui, ces catastrophes qui paraissent si considérables aux contemporains, que seraient-elles sans le génie des Lettres? Que sembleraient-elles à distance dans leur chaos, si l'historien ne les débrouillait, ne les présentait sous un jour plus net, . ne leur donnait, par la puissance de l'esprit, je ne sais quel ordre et quelle grandeur, que souvent il serait difficile < ■ leur trouver dans la réalité? Le peuple de l'histoire par conséquent, les Romains le savaient bien. Les moins purs d'entre eux par les actes et par les mœurs étaient capables de cette ferveur dans la pensée, de ce culte de l'avenir, qui ennoblit et qui relève. Relisez Salluste et lisez de ses in

toiros: »in. l o-latant hou -yrl* ' ! (.■

FOI DANS LES LETTRES

généreuse de ce qui est fait pour tomber et de ce qui doit survivre ! quelle part faite à la gloire du talent ! En des jours qui ne sont pas sans ressemblance avec ceux-là, redisons-nous les mêmes choses, pour relever et raffermir en nous le sentiment de la dignité, de l'énergie humaine. Enfants de ce monde moderne qui n'est que trop destiné à être positif par sa nature, tâchons du moins de prendre exemple, par quelque endroit, sur le peuple qui sut être à la fois positif et grand. Voilà, Messieurs, ce que je ne cesserai de vous redire, ou plutôt ce qui sortira insensiblement, je l'espère, de tout le cours de cet enseignement : car je suis de ceux pour qui la littérature ainsi conçue, ainsi aimée pour elle-même, est comme une religion ardemment embrassée dès l'enfance; et au milieu de tout ce qui semblait devoir en détacher ou en disti'aire, les années n'ont fait que la confirmer en moi.

« Car 11 n'est pins temps de le dissimuler, les écrivains de noire âge ont été, en général, placés trop l)aut. »

(Chateaubriand, Génie du Christianisme, 3« partie, livre IV», cliap. V.)

« Ce n'est pas qu'on veuille leur ôter leur réputa.ron ; c'est au contraire qu'on veut savoir bien au juste ce qui leur a valu celte réputation qu'on respecte, et quelles sont les vraies beautés qui o!it fait passer leurs défauts. »

(Voltaire, anicle Esprit, Diciionnuire)ibIlosophique.}

PREMIÈRE LEÇON

La vraie méthode avec les contemporains : — pourquoi l'on commence par Chateaubriand. — De la littérature du XVIII^e siècle ; son caractère ; — continuité de régime. — Des dix années révolutionnaires. — Littérature du Directoire : — ce qu'elle aurait pu être. — Inauguration de l'Institut ; discours de Daunou. — Les Écoles normales. — Mme de Staël sous la république.

Si l'époque du dix-neuvième siècle que nous abordons était aussi bien une époque ancienne, et que nous voulussions la traiter d'une manière soi-disant complète, tout à fait méthodique, qu'aurions-nous à faire pour en établir l'histoire? A noter, à relever par ordre d'apparition les principaux ouvrages publiés depuis 1800; à les classer peut-être par genres; ou bien encore, à parler des auteurs successivement et à mesure qu'ils nous seraient signalés par la date de leur mort. C'est ce qu'on appelle la méthode régulière proprement dite, celle des Bénédictins dans l'Histoire littéraire de France. Une corporation, une Académie n'en admettra jamais d'autre. De la sorte on n'omet rien; on croit être plus exact, et l'on ne fait que de l'histoire morte. L'avantage d'être contemporains, je veux dire, d'avoir l'esprit vivant de la tradition et le sentiment des vrais rapports, de l'importance relative des hommes et des choses, c'est de pouvoir sortir tout d'abord et sans témérité de cette voie de classification et de catalogue, et d'aller à ce qui a influé, à ce qui compte. Si pour

* Dans un article du Journal des Savants où il critiquait l'estimable ouvrage de la Poésie française à l'époque impériale par M. Bernard Juilien (janvier, ISiGJ pa; 17), M. Talin, en signalant les in-

44 CnATEAUBRIAND ET SON GROUPE LITTÉRAIRE

écrire Thistoire militaire des premières années du siècle, on allait au Ministère de la guerre relever le dossier des maréchaux, généraux, par ordre de grade dans la hiérarchie et suivant la date de leur mort, on ferait une histoire militaire bien confuse, et qui serait bien peu fidèle, en ce qu'elle mettrait sur le même rang ex œquo ceux qui ne le sont pas. Car qu'y a-t-ii eu, en réalité, au milieu de tous ces noms? quatre ou cinq grands généraux et vrais capitaines autour du plus grand. Le reste a servi sans doute, mais secondairement et à la suite. Toute la partie originale de l'histoire se retrouve, si l'on sait bien les faits et les combinaisons de ces chefs principaux.

A plus forte raison en est-il ainsi dans l'histoire littéraire, là où les soldats comptent moins, et où les chefs sont presque tout. Nous commencerons donc par le plus grand et le plus signalé des personnages littéraires qui parurent à l'entrée du siècle. Je vous ai Aiiit remarquer que la période des quarante-huit dernières années se partageait assez bien en trois périodes secondaires, de quinze ans à peu près chacune. Quinze ans, a dit Tacite, c'est un espace considérable de la vie humaine : quindecn annos, grande mortalis itvi spatiumK C'est le temps qu'il faut ù une génération pour se produire, pour

convt'nients de la méthode qui s'allaclic à des classiiicalions mortes, a très-l)ien monlié comment il fallait avant tout reproduire le mouvement, Tunitc el renscinble d'une époiie littéraire, et il a tracô le pla.» U'une histoire de la littérature de l'iLinpire, telhA qu'il la conroil. Jo suis heureux de m'iMre rencoutré avec lui dans la généralité du plau cl dans plus d'un détail.

* A;;ricoIx Vitn, III. Ce mot que chacun peut cmpnmter directement à Tacite a clé fort cité dans ces derniers temps, et par de< personne> même qui ne sont pas de {grands lecteurs de Tacite : M. de Cha leubrfani l'a mis en honneur et en circulation par rapptication qu'il en a faite en une de sos pages si lues; et lui-même il est fort possible qu'il l'eût remaniué et retcDu pour Ta-roir tu employé dans une excel-

RÈGNES DE VOLTAIRE ET DE CHATEAUBRIAND

naître, fleurir et régner, puis se trouver en face d'une autre génération nouvelle déjà grandie , laquelle à son tour lui dispute l'empire. Eh bien, il y a un homme qui a eu le privilège de durer et de persister, disons mieux, de régner durant les trois périodes, durant les trois fois quinze ans que nous avons traversés : trois âges d'homme 1 Sous le Consulat et l'Empire il brille du \ remier jour, dès le premier matin ; comme un météore. Sous la Restauration il est à son zénith; il la remplit. Bien plus, il est au cœur des choses et des luttes de chaque jour, et Ton reconnaît son épée à Téclair dans chaque mêlée. Sous le dernier régime ; il se tient à l'écart, et ne sort plus de sa tente que par intervalles; il n'a plus, si vous le voulez, qu'un règne honoraire^ surtout dans ces derniers temps; mais enfin, le respect, l'admiration ne se sont pas retirés de lui un seul jour; et celui dont nos pères , encore jeunes , lisaient avec étonnement et avec la surprise de la nouveauté ^^a/a ou René, voilà que vous cherchez chaque matin avec curiosité ses dernières pages sorties de sa tombe, et toutes parfumées pourtant (au moins quelques-unes) d'un certain souffle de jeu-

nesse et d'un reste de fraîcheur. Il y a là une destinée littéraire et plus que littéraire, une destinée vraiment historique et monumentale, à laquelle se rattache de loin aux yeux de la postérité toute une période accomplie. Ce sont des monarques dans la république des Lettres, que des personnages qui durent comme Voltaire ou comme M. de Chateaubriand. Ils obtiennent, ils usurpent une espèce de sceptre. Je ne prétends pas établir un rang, ni fixer la valeur des œuvres, mais seulement mesurer les rapports apparents et

l'icnle Notice sur RoUiii par s. n ami Gueneau de Mussy (1805). Mais le mot n'a relenli pour tous que depuis que le grand tcho l'a répété.

46 CUATKALiUŁAND ET SON GROUPE LITTÉRAIRE

l'étendue du rayon; et en ce sens, on peut dire que M. de Chateaubriand est et demeurera en pers];ectiv(le premier, le plus grand des lettrés français de son âge. 'Mais nous avons à voir en quelles circoüstances il s'est produit, et ce qu'était le monde littéraire à la veille de son apparition : car ce fut moins un auteur d'ouvrages complets et parfaits en eux-mêmes qu'un homme de mouvement et d'inilience; et la première des qualités de son génie se trouve encore l'à-propos *.

La littérature du dix-neuvième siècle est séparée de celle du dix-huitième proprement dit, par un intervalle de dix années qui s'étendent depuis la prise de la Bastille jusqu'au 18 Brumaire, depuis le moment où s'ouvrit la brèche contre l'ancien régime jusqu'au jour où l'on recommença Tère d'un régime nouveau. Cet intervalle fut tout révolutionnaire, sans aucun repos, perpé. luellement coupé par des catastrophes. La plus longue durée de

chaque régime (si l'on peut appeler de ce nom le règne éphémère de constitutions mouvantes) ne passa jamais trois années. Il ne se passa jamais trois ans sans une révolution, — je ne parle pas des insurrections, il y en avait tous les jours, mais sans une révolution; ou un coup d'État comme celui de Fructidor, qui venait avertir que rien n'était établi. Le dix-huitième siècle, au contraire, avait été une époque toute '• «im.' <>» imi,*..

' Cet à-pro|)ospourréclal. il l'eut toujours, depuis sa pron.icre eulrec jusque dans les diverses circonsUnces ciiliquesdcscâ m-- i.i.ii»*» dans ce qu'où peut appeler ses coups de tcle^ il savait pr< inps

et saisir le jfom/ des choses. On peut trouver qu'il n .1 . * tt a-

pro|>os que par Pheure de sa mort. Et encore, s en allant a cette heure tardive et confuse, il eut la satisfaction (satisfaction bien trisl«', mais enfin c'e^t la dernière des mourants) de voir s'accomplirce qu'il avait prédit. Il put croire que la sotnétés^en allait avec lui, de même qu'elle avait attendu son signal autrefois pour commencer à renaître.

LE XYIII*' SIECLE FAVORISE L ESPRIT

paisible ; depuis la mort de Louis XIV jusqu'en 1788, c'est-à-dire durant plus de soixante-dix ans, la France avait joui des bienfaits d'une paix intérieure, que les expéditions et les guerres du dehors n'avaient alarmée et troublée qu'à de rares moments, et n'avaient, le plus souvent, servi qu'à exciter et à ranimer. Fontenoy, Rosbach même, n'étaient que des émotions; la guerre

d'Amérique était une partie de plaisirs. « Après tout, écrit-il, a vait quelqu'un qui avait eu depuis à subir toutes les , « transes de la Révolution, et dont la pensée se repor- • « tait vers ces soixantedix années antérieures, ce sont ' {(encore celles, depuis le siècle des Antonins, où il a ' « été le moins difficile et le moins périlleux d'exister. » ' Grâce à une si longue paix et à un si parfait loisir, la civilisation était arrivée à une extrême douceur; la vie humaine avait acquis tout son luxe et tout son raffinement. Le luxe de l'esprit était en première ligne , et la bonne société le prisait avant tout. Cette botme société, ce qu'on appelait ainsi, s'était fort étendue, et formait un cercle imposant. « Des dix années de la Régence, a « dit Lemontey, il sortit un résultat général qu'on peut ((réduire à ces simples termes : Tinfluence de la Cour <(sur la capitale diminua considérablement, et l'in- « fluence de la capitide sur le royaume s'accrut au même ((degré. Toute la destinée de la France jusqu'à la fin <(du dix-huitième siècle sera la conséquence de ces ((deux propositions. » Les gens d'esprit qui voulaient se produire dans les Lettres avec distinction n'étaient plus, comme au dix-septième siècle, en présence surtout de la Cour, ils avaient à compter avec Vopinion; et cette opinion qui avait ses caprices, ses vogues ', ne su-

' Querellossur la Bulle, sur l'Encyclopédie, querelles sur la musique, sur le couiinerce des grains, etc, etc.

AH CILATEAUBiliAND ET SON GHOUPE LITTÉUAILLE

bit point, durant toutes ces années, de ces tempêtes et de ces secousses profondes qui changent l'atmosphère des esprits : dans la sphère morale, le même régime atmosphérique continua. Durant cette période heureuse et presque unique dans Thistoire, il s'éUiit composé de grands et longs ouvrages, des monuments; et

les écrivains célèbres avaient pu parcourir toute leur carrière, naître à la célébrité, se développer et mourir, sans être à tout moment interrompus, déjoués et harcelés par ces crises sociales et politiques qui brisent les plus prudentes destinées. Montesquieu avait pu fournir toutes les phases de son génie d'écrivain, passer des Lettres Persanes aux Considérations sur les Romains[^] et s'élever graduellement à l'Esprit des Lois, en vertu de son seul mouvement et de son seul progrès intérieur. De telles conditions heureuses aident fort à l'unité et à la dignité et si nous reportons notre pensée sur nos écrivains d'aujourd'hui, obligés de s'accommoder à deux ou trois régimes différents et souvent contraires, coupés en 1814 et en 1815, en 1830, en 1848, nous serons plus indulgents peut-être pour leur versatilité en apparence si étrange, et pour leur carrière bigarrée ; ou du moins nous nous l'expliquerons parfaitement.

Voltaire, de même, n'avait eu, dans sa longue carrière, à subir d'autre métamorphose que celle de son talent de journaliste en plus libre, de son humeur plus pétulante (s'il était possible) et plus audacieuse en vieillissant; d'ailleurs il se ressemble à lui-même d'un bout à l'autre, et il court risque de se répéter bien plus encore que de se contredire. Jean-Jacques n'avait eu à consommer que les inspirations de la nature, de la solitude, et de sa méditation mêlée de rêve. Ses plus grands orages, après ceux de la Sorbonne, étaient sortis tout formés de son esprit malade et de son pauvre cœur. Buffon en-

DÉSABUSEMENT APRES 89 -49

fin, le plus semblable à lui-même et le plus un des hommes de génie, avait pu élever, assise par assise, le monument de son Histoire naturelle, sans avoir à se déranger que pour aller et venir en

carrosse de sa tour et de son parc de Montbar au Jardin du Roi. Les hommes célèbres du dix-huitième siècle avaient pu mourir et disparaître successivement, Montesquieu (1755), Voltaire et Jean-Jacques (mai et juillet 1778), d'Alembert (1783), Diderot (1784), Buffon, le dernier, fermant la marche (1788), en croyant à un adoucissement véritable, à un perfectionnement presque définitif de l'espèce et de la race humaine, et comme, après tout, l'homme, même le plus supérieur, ne juge que par ce qu'il voit, il avait fini par se glisser dans le jugement même des plus sages et des plus fermes esprits d'alors, une part d'illusion et d'optimisme, qui était devenue le lieu commun des disciples et la déclamation enthousiaste des générations confiantes. On avait oublié tout à fait que sous l'homme, même le plus civilisé, on atteint vite le sauvage. Aussi, quand sonna l'heure de la Révolution de 89, tout le monde y donna, tête baissée, dès le premier jour; mais le choc fut prompt, le réveil terrible, le désabusement amer et cruel. La culture littéraire fut brusquement interrompue.

Jusqu'à la fin elle avait prospéré sans trop faiblir. Les *Études de la Nature* (1784) et l'adorable histoire de Paul et Virginie (1787), le *Voyage en Sicile et en Egypte* de Yolney (1787) et ceux du Jeune Anacharsis (1788), honoraient d'un pur éclat les dernières années paisibles du règne de Louis XVI. Le *Mariage de Figaro* (1784), à travers les applaudissements et les rires, était déjà un signal menaçant de l'attaque révolutionnaire.

89, en arrêtant les talents déjà formés, en produisit d'autres à l'instant, et la France naquit du même jour

à la vie et à l'éloquence politique. Les Romains, qui mettaient volontiers toute la littérature dans l'éloquence. Ce grand instrument de gouvernement (*Tu regere imperio...*), disait que rien

n'était plus favorable à la production des talents que les jours d'orage : v Nostra <(civitas, donec erra^it, donec se parlibus et dissentio- <(nibus, et discordiis confecit, donec nulla fuit in foro «pax, nulla in senatuconcordia, nulla in judiciis mode- <(ratio, nulla superiorum reverentia, nuUus magistra- <(tuum modus, tulit sine dubio valentior eloquen- <(tiam, sicuti indomitus ager habet quasdam herbas <t lætiores*. » Ce que Montaigne, sans en avertir, a traduit de la sorte : a L'éloquence a fleuri le plus à Rome lorsqu' « les affaires ont esté en plus mauvais estât, et que l'o- <(rage des guerres civiles les agi toit : comme un champ <i libre et indompté porte les herbes les plus gaillardes^. » Cela -était vrai pour eux plutôt que pour nous peut-être; c'étaient de rudes athlètes, et plus faits que nous à un antagonisme violent : mais sans contredire ici cette assertion classique, sans prétendre nier que le souffle des grandes tempêtes aille chercher jusque dans les profon- <leurs de la société et y exciter tous les hommes qui se sentent laits pour les luttes publiques et pour l'action, il n'est pas moins certain que ces époques en dévorent beaucoup avant l'heure de la maturité; et surtout elles effarouchent, elles font rentrer en elles-mêmes ces autres natures tendres, poétiques, rêveuses, si éminemment littéraires. Virgile court risque d'y périr, et ilorace attendra que la foudre ait fait silence pour commencer à chanter. Il suivra le précepte de Pythagore : « Dans la tempête il faut adorer i' ' En somme, il ne se fit

* Dialogus de Oratoribus, \ '

^ Essais, liv. I, ch. Li, De m vomie des paroles.

AITAHENT RARI NANTES 5!

oint, il ne put point se faire de grandes œuvres, de grandes compositions littéraires durant les dix années ardentes de la Révolution. La tribune eut ses moments de tonnerre et d'éclat, la scène eut ses soirées brillantes, comme la presse eut ses pamphlets du matin. Ces sortes d'œuvres n'excèdent pas le degré de suite et d'attention que permettent les circonstances. On peut avoir le *Phisique* de Fabre d'Églantine, le vieux Cordelier de Camille Desmoulins, et même l'*Agamemnon* de Lemercier : on ne se met pas à écrire l'*Esprit des Lois* sous la Constituante ni sous le Directoire; ou si on se mettait à l'écrire, la plume tomberait des mains bien des fois, et il y aurait tel moment de désespoir où l'on jetterait au feu le manuscrit. \/-

Je conçois même plutôt que d'illustres savants, des têtes puissantes comme celle d'un Lagrange ou d'un Laplace, s'isolent au sein des révolutions, s'enferment comme Archimède, dans la haute sphère, dans la sphère d'*Uranie*,

Edita doctrina sapientium Implere sereua,

et développent d'une plume aidée du compas leurs conceptions inaltérables, sans se soucier des troubles de la terre*. Mais pour des œuvres, littéraires, c'est-à-dire essentiellement humaines, dont la matière s'agite et bouillonne au même moment où l'écrivain la voudrait fixer, il n'y a pas moyen alors : il faut du loisir, du calme, une certaine sécurité pour l'artiste, un temps de repos de la part du modèle.

En un mot, l'artiste humain travaille sur une matière essentiellement mobile et mouvante; mais si elle passe

» L'*Exposition du Système du Monde*, par Laplace, est de 1796; la *Théorie des Fonctions analytiques*, par Lagrange, est de

à l'état de lave brûlante, ce n'est pas le moment de la saisir; il faut du moins qu'elle soit un peu refroidie. Ainsi donc, en ces années de la Révolution, il n'y avait pas de place pour composer un grand ouvrage. La circonstance dominait et inspirait tout. Deux ou peut-être trois générations d'orateurs bien vite dévorer (mais non, deux générations seulement, ceux de la Constituante et ceux de la Gironde, la génération de Mirabeau et celle de Vergniaud, — car ceux qui vinrent après tuèrent, proscrivirent; ils furent terribles, et se dispensèrent d'être éloquentes); — des auteurs dramatiques spirituels ou hardis, et souvent déclamatoires (Picard, J'hemerrier, Marie-Joseph Ghénier); beaucoup de vaudevillistes dont les gaietés frivoles contrastaient avec le fond sombre du tableau; — des poètes, comme Fontanes, se faisant journalistes; des critiques comme La Harpe redescendus à la polémique; — chacun vivant au jour le jour, et improvisant, brochant ce que dictait l'esprit de parti ou la nécessité: — tel est, avec des éléments assez riches, mais épars, le tableau peu flatté, classé fidèle, de l'ensemble de la littérature française, même depuis Thermidor jusqu'au 18 Fructidor, ou jii qu'au 18 Brumaire.

Pour qu'une littérature ait de la vie avec ensemble et consistance, il faut une certaine stabilité non stagnante; il faut, pour l'émulation, un cercle de juges compétents et d'élite, quelque chose ou quelqu'un qui organise, qui régularise, qui modère et qui contienne, que l'écrivain aille en vue et qu'il désire de satisfaire; sans quoi il s'émancipe outre mesure, il se disperse et s'abandonne. Au dix-septième siècle on avait eu Richelieu; on avait eu Louis XIV aidé de Lamoignon. Au dix-huitième siècle on

avait une société, l'Opinion, celle reine d'alors^{es} grands siècles littéraires ont toujours eu ainsi un juge, un

ÉLOGE DU DIRECTOIRE S

tribunal dispensateur, de qui l'écrivain se sentait dépendre, quelque balcon, ou pour parler comme la Bruyère quelque halusire, duquel descendait la palme et la récompense*. Aux époques tout à fait libres, il peut y avoir un moment d'inspiration générale, un souffle universel et rapide qui suffit pendant quelque temps à la production diverse et spontanée des œuvres; mais encore, en y regardant bien, on verrait le plus souvent audessous quelque nom de personnage essentiel, central, ralliant et sachant diriger, sans trop le faire paraître, quelque Périclès, quelque Médicis, une cour d'Élisabeth, ou de Ferrare, ou de Weymar, ou enfin ce cercle plus ou moins précis des jugements publics que les modernes ont compris par le seul mot d'Opinion. Or, sous le Directoire, dans ce pôle-môle, il n'y avait ni prince, ni opinion régnante, ni public rangé devant vous {corona} : de là, toute licence.

Pourtant, on saisisait un moment, vers 1795, où une littérature républicaine parut avoir quelque chance de se développer et de s'établir; les talents ne manquaient pas, non plus qu'une sorte d'inspiration particulière et *sxd generis*, dont on trouve des exemples dans les écrits d'alors, dans ceux de Garât, de Daunou, de M.-J. Chénier, de Lemercier, de Benjamin Constant, et dont Mme de Staël a essayé de construire la théorie dans son livre de la Littérature, publié en 1800. Si le Directoire,

* On ne rencontre nulle part, à aucune époque, un ensemble et un concert de réunions aussi accomplies que sous Louis XIV : Chantilly, Vécueil des mauvais ouvrages: la jeune Cour de Madame, où Mme de La Fayette et M. de Treville donnaient le ton; le monde de y\ de La Rochelou-Euld, do Mme de Sévigné, du cardinal de Retz. On se rapp^^^^ljux vers dans lesquels Boileau s'est plu à dénombrer tous cc^effic^hoisis, que couronnaient Chantilly et Versailles ;

Pourvu qu'avec (-clat leurs rimes débitées, etc. (Épiire VII, à Racine.)

Si CILATEAUBRIAx>-D ET SON GROLTE LITTERAIRE

en un mot, avait duré avec la Consilution de l'an III , il y avait possibilité de ce cûté à l'établissement d'une litléialure. Mais cette possibilité n'était que secondaire, et il était impossible que le Directoire durât.

M. Thiers, avec cette vivacité d'intelligence et cette émotion rapide qui le caractérisent, a ressaisi et rendu le sentiment de ce qui aurait pu inspirer cette époque , lorsque dans une page de son Histoire de la Révolution, terminant le tableau de la première campagne d'Italie , il s'estécriééloquemment(Je vous demande, Messieurs, la permission de vous lire cette page, nos leçons devant ainsi se composer en grande partie de lectures que nous ferons ensemble) :

« Jours à jamais célèbres et à jamais regrettables pour nous ! A quelle époque notre patrie fut-elle plus belle et plus ^^auile ? Les orages de la Révolution paraissaient calmes; les murnuires des partis retimtissaient comme les derniers bruits de la tcm[]ête : on regardait ces restes d'agitation comme la vie même d'un État

libre. Le commerce et les finances sortaient d'une crise épouvantable; le sol entier, restitué à des ?r industrielles, allait être fécondé. Un Gouvernement cou de bourgeois, nos égaux, régissait la république avec n ration; les meilleurs étaient appelés à leur succéder. 1\ les voix étaient bbrcs. La France, au cond>le de la puissance, était maîtresse de tout le sol qui s'clend du lUiin aux Pyrénées, de la mer aux Alpes. La Hollande, l'Espagne aliaien unir leurs vaisseaux aux sieiis, et attaquer de concert le despotisme maritime. Elle était resplendissante d'une gloire immortelle. D'admirables ai'mées faisaient llotter ses trois cor leurs à la face des rois qui avaient voulu l'anéantir. Vin^ héros, divers de caractère et de talent, pareils seulement pa l'âge cl le courage, conduisaient ses soldats à la victoire. Huche, Kléber, I)«*saix> Moreau, Joubert, Masséna, y^^n^fc, et unii foule dautrcs encore , s'avançaient cnsemB^^^^esait leurs mérites divers, mais aucun œil encore, si perçant (pi'il put être, fie voy- • ' "- génération de héros les

ENTHOUSIASME ÉMU DE M. THIIERS 55

ilheureux on les coupables; aucun reil ne voyait celui qui iit expirer à la fleur de l'âge, atteint d'un mal inconnu, ' li qui mourrait sous le poignard musulman, ou sous le feu rai, celui qui opprimerait la liberté, celui qui trahirait [latrie ; tous paraissaient grands, purs, heureux , pleins avenir ! Ce ne fut là qu'un moment; mais il n'y a que des 1)nientsdaris la vie des peuples, comme dans celle des indi- (liis. Nous allions retrouver l'opulence avec le repos ; quant

la liberté et à la gloire, nous les avions ! « H faut, a

«lit un Ancien, que la patrie soit non-seulement heureuse,

mais suffisamment glorieuse. « Ce vœu était accompli. Français, qui avons vu depuis notre liberté étouffée, notre patrie envahie, nos héros fusillés ou infidèles à leur gloire, nous offrons jamais ces jours immortels de liberté, de grandeur et l'espérance 1 »

Donnez dix ou quinze ans de vie au Directoire, et certainement l'esprit d'enthousiasme si vivement rendu dans cette page, et ressenti dans le temps par plusieurs, aura produit une littérature distincte, ayant sa marque à elle.

La fondation de l'Institut, dont la séance d'inauguration eut lieu le 15 germinal an IV (4 avril 1796), indique encore assez bien le caractère général et comme officiel qu'aurait eu la littérature du Directoire si elle avait pu s'établir. Ce fut Daunou qui prononça le Discours d'inauguration; ce Discours, ferme, serré, animé d'une certaine éloquence intérieure, marquant avec rigueur enchaînement des idées et la propriété des termes, exprime à merveille les espérances et les vœux que les amis sérieux du régime d'alors formaient pour la destinée connexe des Sciences, de la Philosophie et des Lettres; il n'offre pas seulement le programme des travaux futurs de l'Institut, mais encore celui de la littérature directoriale, datant de l'an III, — de cette littérature un peu sombre et abstraite, mais distinguée, qui

56 CIIATEACBttLAND ET SON GROUPE LITTErAir.E

révère Sieyès comme son grand pontife caché, qui peut montrer Garât comme le plus brillant de ses prosaïques Cabanis comme son Vicq-d'Azyr, son physiologiste r< quant, Ginguéné

comme son critique érudit, Uœ;!:.. comme strn journaliste ordinaire, et dont M.-J. Chéiie a fait entendre le chant du cygne dans son *Élégie de / Promenade* '.

Quoiqu'il en soit de cette belle *Élégie finale* (beili par le sentiment plutôt que par le style, et encore plu éloquente que poétique), il est sensible que le côôt faible de cette littérature était la poésie ^, On ne l'ad mettait qu'à la suite , à la fin , après les sciences mathématiques et physiques qui occupaient le premier rang après les sciences morales et politiques, et sous le con-

' Faiiriel, venu un peu après, aurait clé le criquel plus original de celte époque (pour peu qu'elle eût duré), — trop original même; el Daiinou , à qui il prodigua l'esliie, ne put jamais lui pardonner cellt originalité. — Vouu rallacrier encore à ce moment tous les noms essen tiels qui on porlent la marque, j'ajouterai que Condorcet en était comi; . l'orat le révééré : son ouvrage posthume, *V Esquisse d'un Tableau historique des Progrès de l'Esprit humain*, lut une des premières publications qui inaugurèrent la période que j'appelle de l'an III : eilt s'ouvrit en quchiue sorle sous ses auspices, et se mit comme en devoir de réaliser dans tous les ordres son philosophique testament. Ijb bel'e et noble veuve de Condorcet apportait elle-môuic sa part « lait riicritagecn traduisant la *Théorie des Sendmenls moraux d'Adam Smifh* (an VI), et en y joignant des *Lettres sur la Sympathie*, adressées à Cabanis, dans Iescpiélles elle cherchait à lixer l'accord de la sensibilité et de l'attendrissement avec la raison. Les travaux idéologiques (le M. de Tracy, enfin, porlent le cachet du même moment cl en sont peut-être le plus exact produit. — Quant à Viciorin Fabre que nous avons vu le disciple tardif de cette école, il n'en fut jamais,

saul quehiues bonnes pages, que le rhéloricien bouffi, el. comme on l'a dit un avorton hydroptque.

- \ la poésie de celle heure médiocrement propice, se rattache-
raient encore qnehiucs Contes spirituels, mais prosaïques, d'Aml-
rioux, et le [Kkinc de la Gastronomie de Berchoux, publié un peu
[lus Uurd (I8oI), 1:1 tis conçu et médité sous le Directoire. 11 sera
dit plus lom un mot dd la Guerre des DU'ux.

LA rOESIE SERVANTE DE LA PHILOSOTUIE 5/

'Ole de la philosophie, qui l'invitait, il est vrai, à s'élanciper, à
repandre son libre essor ; mais cette inviition là ressemblait un
peu à celle que l'Empereur usait adresser un jour aux Comédiens
français conviés n partie de plaisir à Saint-Cioud, et que M. de ia-
leyrandleur transmettait en ces termes: « Messieurs, l'Emlereur
entend qu'on s'amuse. » — La philosophie , 'analyse, permet à
Messieurs les beaux-arts de s'émaniper, à condition toutefois de
rester patriotes et répu-)licains. Voici, au reste, les passages du
discours de Jaunou qui se rapportaient aux beaux-arts, compris
lans la troisième Classe de l'Institut : ^

(c La troisième Classe ^ de l'Institut est dévouée à ces arti-
créateurs, qui semblent les chefs-d'œuvre de l'ndustrie hunaine,
les derniers produits de toutes les connaissances, de Loutes les
méditations, et dont néanmoins la destinée, jusqu'à ce jour inva-
riable, fut de commencer l'instruction de chaque peuple, de pré-
céder partout les sciences physiques et morales, std'en préparer
le retour. Séduite elle-même par ces arts enchanteurs, la tyrannie
ne s'aperçoit pas des écueils au milieu desquels ils l'entraînent;
elle se croit couverte de l'éclat des talents et forte de leur gloire,
tandis que, provoquant peu à peu l'audace de la pensée et l'éner-

gie des sentiments, les Lettres amènent la philosophie et appellent de loin la liberté.

«La Révolution cependant, alors même qu'elle consommait l'affranchissement des beaux-arts, parut d'abord peu favoriser leur progrès, et un moment le ralentir *. Ce n'est pas qu'ils n'aient aussi, durant ces années de commotions et de troubles, offert à la liberté des tributs honorables : souvent l'éloquence, la poésie ^, la musique, ont pris avec un éclatant

' Ce mot de Classe même sentait la gêne et était capable de faire fuir la poésie.

2 11 est obligé lui-même de reconnaître la décadence et rabaissement des Lettres durant la Révolution.

^ Au premier rang de ces tributs alors offerts à la liberté par la poésie, il faut compter sans doute les Odes républicaines au couple

58 CnATEAUBRIAND ET SON GROUPE LITTÉRAIRE

succès le noble accent du patriotisme; mais lorsque de si

grands intérêts occupaient tous les esprits, que de si pressants périls captivaient toutes les pensées, les arts de la paix jouvaient-ils se promettre, au sein de toutes les discordes, à aîlir et de ilxer sur eux ces regards rémunérateurs, cet hommage de l'admiration publique, dont l'espoir est nécessaire au talent pour qu'il soit tout ce qu'il peut être ? Que dis-je ? dir^lrait lui-même par tant d'événements, froissé par les partis, allant par les malheurs communs, et partageant surtout avec un dévouement assidu les saints devoirs que la patrie imposait à tous les citoyens, le talent retrouvait-il assez pleinement, pour ses travaux paisibles et soli-

taires, ce loisir calme, ce recueillement religieux, cette attention immobile et profonde réclamés peut-être à un degré encore plus éminent dans les beaux-arts que dans les sciences, et sans laquelle il n'est pas donné au génie de perfectionner ses ouvrages?

c< Mais qui mieux que la liberté, par qui tout s'agrandit et se régénère, peut rouvrir le Temple du Goût * et recommencer

français, par le cifoſſen Le Brun, imprimées par ordre du Comtél d Jnsiniclion puhli'iUf, aa lli ; on y trouve lOde sur le \ . le Vengeur, mais qui ue suffit i>as pour racluter d'horribles si. dans les pièces qui sont à côté. Marie- Joseph Chénier, dans ses i'oc-sies lyrtqucs imprimées en Tan V (chez Didot, à 2jO exemplaires), recueillait ses Hymnes et rlianls patriotiques, que dans la suite ses Couvres complètes n'ont pas tous reproduits. II y a qioliucB nobles et tiers acculs; mais le ton générai &it sec, aride cl déclamatoire.

' Le goût et la liberté! \h est le n^- " ^ -î. h • 'i i --t.-. i.. -r \ fi,...,^. est unique et ne prouve rien. 11 y a amis fort docte, et d'ailleurs bon r. .

joli lissai à faire, sous ce titre : Que la Censure a €(e < goût en littérature. Je ne conseillerais certes à personne < rélablir la Censure ; mais il faut être juste envers ses ennemis, surtout quand ils .^onl morts. Il on est de la Censure comme de la rime, clic r ser\i beaucoup à la pensée en luRènanl ; elle a forcé de s ingénieur, et trouver ce qu'en temps de pleine liberté on ne s«»> donno jyts la i>o!nf> chercher (^uanJ la Censure n'étoulTepas toute ., elle rai^-uisc. Cela a eu lieu en France an xvn tau ration. Témoin 1 ! ,i juilicieux ami. i

<lc la première rei cifSfi où il était

•onn«, il écrivit un amciu iuikux, injunt-ux; la Censure d a;-rs
rciii'»*

TALENTS AIGUISES PAR LA CENSURE 51)

n siècle de gloire ? Ce peuple qui jadis brilla, dans la Grèce, :
immortel éclat des arts, était un peuple républicain, et iUi nous,
sous l'empire même de la monarchie, c'étaient re les leçons et les
exemples des nations libres, leurs molents et leur histoire,
c'étaient les pensées, les sentiments ' génie de la République qui
fécondaient les talents et leur

nrlsalion. Nouvel article, furibond encore; — nouveau refus.
Tout le réduisit à faire l'article : Relation (Vune grande bataille
(voir ..iiiiée littéraire, 1760, tome V, p. 209) qui est en son genre
un petit hef-d'œuvre, et où il triomphe de la difliruUé avec tout le
lion g ùt ïo'it il est cai^ahle. Il ne Vaurait jamais fait sans les obs-
tacles que la Censure opposa à sa première colère toute brute. La
Censure doima de a finesse, même à Fréron. — Il > a beau jour,
au reste, que l'abbé Gaiani prédisait à cet égard notre avenir ; il
écrivait sous Turgot dans v.hi lettre à Mme d'Épinay (Naples, 2'i
seplem.bre 177i) : « Dieu vous (préserve de la liberté de la
presse établie par édit! Rien ne coilrin bue davantage à rendre
une nation grossière, à détruire le goût, à : ' abâtardir l'éloquence
et toute sorte d'esprit. Suvez-vous ma délini- X lion du sublime
oratoire? C'est lart de tout dire, sans être niis à t la Bastille, dans
un pays où il est défendu de rien dire. Si vousoui vrez les portes à
la liberté du langage, au lieu de ces cbefs-d'o-uvre c d'éloquence,
les remontrances des l'arlements, voici les remon- « trances
qu'un Parlement fera : «Sire, vous êtes un.... » La con- « trainle
de la décence et la contrainte delà presse ont été les causes « de
la perfection de l'esprit, dugoiU, de la tournure, chez les Fran-

çais- « Gardez l'une et l'autre, sans quoi vous êtes perdus. Une liberté, telle

« quelle, est bonne ; on en jouit déjà Si vous accordez par un édit

« la liberté, on n'en saura plus aucun gré au ministère, et on l'insul- « tera, comme on fait à Londres. La nation deviendra aussi grossière a que l'anglaise, et le point d'honneur (l'honneur, le pivot de votre « monarchie) en souffrira. Vous serez aussi rudes que les Anglais, sans « être aussi robustes. Vous serez aussi fous, mais beaucoup moins « profon Is dans votre folie. Bonsoir. » — Je cite tout ceci sans autre but que de montrer que la question de l'accord entre la liberté et le goût n'est pas aussi simple que la po-
sait l'orateur officiel de l'an IV. — (Ce qui précède a été écrit en 1849. Depuis Inrs l'expérience a continué; après le régime de la liberté absolue si favorable à la grossièreté, on a eu le régime de la liberté restreinte, de la liberté avertie et intimidée-, je n'en parle qu'au point de vue du goût : il me semble que quelques écrivains en ont profité pour montrer bien de l'esprit, pour donner à croire qu'ils auraient bien du talent s'ils étaient moins gônés. M. Prévost- Paradol, par exemple, n'a pas à se plaindre de ce régime-là.)

inspiraient des chefs-d'œuvre. Quelle renaissance auguste est donc promise à ces arts sublimes, quand la France est devenue plus que jamais leur patrie, et qu'environnés d'institutionrépublicaines comme eux, ils se retrouvent dans leur antique et naturel élément !

« Il est vrai que l'on a contesté quelquefois l'utilité politique des beaux-arts; des hommes qui les idolâtraient * oi;* feint de re-

douter leur influence. Mais l'expérience que de grands événements ont donnée, et le progrès qui doit en résulter dans l'étude du cœur humain; mais l'établissement des fêtes publiques, et surtout cette alliance solennelle que contractent dans l'Institut le goût et la raison, la littérature et les sciences tout annonce que désormais, plus éclairée et moins ingrate, la philosophie ne méconnaîtra plus dans les beaux-arts ses organes les plus éloquents et les interprètes qu'elle a besoin d'avoir auprès des nations. Elle sentira tout le prix de l'enthousiasme qu'ils propagent et sans lequel il ne s'est opéré rien d'utile et de grand sur la terre. Si, dans les sciences même les plus sévères, aucune vérité n'est éclosue du génie des Archimède et des Newton sans une émotion poétique et je ne sais quel frémissement de la nature intelligente, comment, sans le bienfait de l'enthousiasme, les vérités morales saisiraient-elles le cœur des humains? Comment circuleraient-elles privées de ce véhicule; comment, dénuées de cette chaleur animatrice, pourraient-elles, au sein d'un grand peuple, se transformer en des sentiments, en des habitudes, en des mœurs, en un caractère? Que deviendraient tant de maximes sociales, tant de généralités abstraites, si les beaux-arts ne s'en emparaient pas pour les replonger dans la nature sensible, les rattacher aux sensations dont elles dérivent. Il faut redonner ainsi des couleurs et de la puissance!

« Voilà, Citoyens, quelles ont été jusqu'ici parues, et, v. quelles peuvent devenir sous les auspices de la liberté, les

* Platon, par exemple.

211 i>ailc pour les Jeux-arts et pour la poésie devant la géométrie et la philosophie dominante; et il a besoin de précautions; il

stipule en quoique sorte les garanties. Belle liberté pour les peuples!

' Admirable d'expression et de pensée. — Ce morceau de Daunou est la page vraiment classique du moment.

BONALD ET DAUNOU, DOS A DOS

destinées des sciences, de la philosophie et des arts, dont l'Institut national est appelé à seconder les progrès. » .

Quoi qu'on puisse dire de ces nobles vœux et quelque ingénieuse que fût la rédaction de l'alliance proposée, a chaîne était courte, et on la sentait. Et c'est ce même Daunou qui, présidant le Conseil des Cinq-Cents, répondait deux ans après (18 septembre 1798) à une députaion de l'Institut : a Il n'y a point de philosophie sans patriotisme; il n'y a de génie que dans une urne républicaine. »

Du temps de Louis XIV on aurait tout aussi bien dit, levant l'Académie, qu'il n'y a de génie que dans une âme monarchique. Et à cette même date où nous sommes, dans un écrit imprimé hors de France dans sa *Théorie du Pouvoir* (1796), M. de Bonald soutenait que le génie des Lettres ne peut atteindre à la perfection qu'au sein de la monarchie. C'est la prétention systématique inverse. Bonald et Daunou, il faut les renvoyer tous les deux dos à dos. Le vrai génie se rit de ces distinctions et se pose où il lui plaît. — Et la philosophie elle-même, est-ce qu'elle ne se rit pas du patriotisme et de ces distinctions de peuple à peuple, de ces diffé-

rentes formes ^e la politique ? La philosophie n'est ni française ni anglaise. La vérité est la vérité.

A côté de l'Institut, une autre fondation qui fut de eu de durée, mais qui débuta avec un certain éclat, 2S Ecoles normales ont laissé, dans leurs Leçons imprilées^, un témoignage honorable de l'esprit et de la sntative de l'an III. Elles s'ouvrirent le 1" pluviôse par 3S leçons de La Place, de Haüy et de Monge. Bernarlin de Saint-Pierre, nommé professeur de Morale, et

* 10 vol. de Leçons et 3 voi. de Débats, en tout 13 volumes in-8*.

TOME I

pris au dépourvu, parut seulement pour dire qu'il demandait trois mois de répit : « Je suis père de famille et domicilié \ la campagne... » A ces simples mots les applaudissements éclatèrent. Daubenton trouva moyen d'être applaudi dans sa seconde leçon sur l'Histoire naturelle en disant : « Le lion n'est pas le roi des animaux ; il n'y a point de roi dans la nature. » Malgré ces légers ridicules malgré les lacunes et l'interruption trop prompte, il y eut une certaine impulsion donnée. G;irat, en quelques séances, se livra selon son usage à de brillantes généralités sur l'Entendement humain cl chanta une hymme à l'analyse : après quoi, il rentra ' son repos'. L'abbé Sicard, plus positif, expos i

' Je donnerai ici une note sur Gciiui .^u. j\i rcnu-, u % a années, eu venant de causer de lui avec l'un des hommes qui 1 le mieux connu : «< Garât était un lionune très-bon , très-spiiuntu

mais très-faible de caractère, et dont la tête se montait aisément dont l'imagination était fertile à trouver des prétextes après quoi)* esprit d'imagination de soubiste brillant. Il commença à marquer dans le monde littéraire par ses troisiloges; couronnés de Suizim-, Lamartine, et de Fontenelle. Il a beaucoup écrit dans la Première Révolution. A ses débuts on citait de lui le récit d'une pièce chez Diderot, récit piquant dont celui-ci se montra le portrait de Diderot et en charge, mais d'une esquisse gracieuse. — Au temps de l'Assemblée constituante, Carat rédigeait le Journal de Paris les comptes rendus de l'Assemblée dont il était membre; c'était un travail tout neuf alors, et dont il s'acquittait d'une manière distinguée. Condorcet fit la même chose pour les séances de l'Assemblée législative; Daunou essaya ce rude métier dur: quelques mois pour le Consolida Cinquante-Cents. — Avant la Révolution Garat a fait un petit volume sur le chevalier de Runnard, ses poésies légères; sous la Restauration il a fait deux grands volumes à M. Suard, autour duquel il lui faisait teindre le dix-huitième siècle. Il a écrit des journaux en tout temps, et s'y est distingué. Vers l'an V, il eut avec Chénier et Daunou un journal, le Conservateur, qui continuait

ses idées politiques et littéraires de l'an III. On le vit se tourner vers cette époque dans une quantité de publications périodiques. Il a eu sa part de plénitude dans le clat sous le Directoire; mais sa considération sérieuse était déjà atteinte. Garat, ministre de la Justice par les Girondins (en 92), avait eu la faiblesse de les abandonner. Pour premier acte <

GARAT

Suite de judicieuses considérations sur le langage, Yolney fit un petit nombre des fortes leçons sur le degré de certitude, les genres d'utilité et les diverses méthodes de l'histoire. Mais la littérature, représentée par La Harpe qui traita de l'éloquence, et particulièrement de celle des Anciens, n'occupait dans ce vaste programme qu'une place très-secondaire*. La fondation

sa défection, cédant à un inconcevable onlraîiemml, il était venu faire à la Convention une espèce d'apologie du 2 septembre. Peut-être avait-il dessein de blâmer, mais son peu de fonds, sa versatilité, son sophisme inéridir.nal (un peu de peur aussi le poussant), l'emportèrent : il se mit à s'extasier sur ces jugements foudroyants du peuple souverain qui tout à la fois accuse, juge, condamne, exécute. — Plus tard, sous Napoléon, il se laissa de même engouer. Il avait des vellétés d'opposition, mais qui ne tenaient pas. Aux objections de ses amis républicains contre le glorieux despote il n'avait qu'une réponse : « Oh! c'e-t bien différent, voyez-vous, quand on le coniaît de près, lorsqu'on s'est approché de son cime! » Garât croyait du moins à Vdmc de îSapoléon, sinon à râmc en g'néral : il se retrouvait spiilualiste par là. — Il a fait aux Écoles normales une ouverture de Cours de pliiosophie, plus spécieuse que solide : c'était Tliomme des prospectus et des promesses. J^e théosoplie Suint-lMartin le combattit avec élévation, et Garât n'eut pas les honneurs dans cette joule. — Garât, vers ce même temps, et depuis plusieurs années déjà, professait l'histoire à l'Athénée; ce devait faire un étrange historien : car jamais honmie p^ut être ne poussa plus loin la faculté de ne pas voir les choses comme elles sont; mais rien n'a été imprimé de ce Cours. — En résumé, on reconnaît en lui un esprit brillant,

mobile, épars, essentiellement divaguant; ayant bien étudié de bonne heure et ne s'étant jamais fixé ensuite, s'étant laissé dérouter par la Révolution; caractère faible, tête vive et prompte à mettre en branle, mais sans lest, sans consistance; imagination déliée, complaisante, verve facile jusqu'à être banale, phraséologie gasconne abondante, sans rien de ce qui porterait nerveux, sec et fort dont use son compatriote Montaigne; et malgré tout, et quand on a dit tout cela, nature très-aimable et très-sociable. » — On aurait bien dû faire pour lui à temps ce qu'on a fait, déjà un peu tard, pour Fontenelle : recueillir ses cendres littéraires, clore son urne. Daunou m'y conviait, en sollicitant obligeamment de m'y aider; j'ai laissé passer le moment.

* Je lis dans la Décade philosophique, le plus estimable recueil de ce temps, un excellent article critique sur ces leçons trop restreintes de La Harpe, avec un plan étendu et vraiment nouveau de ce qu'il faut.

de CHATEAUBRIAND ET SON GROUPE LITTÉRAIRE

des Écoles normales de l'an III me fait l'effet de ces édifices tout en façade, qu'on improvise pour une cérémonie; on admirerait volontiers le frontispice, s'il n'y manquait le corps du bâtiment.

Un grand écrivain qui, à cette époque de sa carrière, était très-lié avec les hommes de la Constitution de l'an m, et qui leur prêta le concours de son talent, Mme de Staël se préoccupa vivement des destinées nouvelles de la littérature sous ce régime républicain dont elle désirait le maintien et le triomphe. En abordant ce sujet et en y jetant les regards, elle ouvrit de toutes parts des aperçus, elle agrandit aussitôt les horizons. Mais le livre qu'elle com-

posa à cet effet, et qui; contenait toute la théorie de ce qu'aurait pu être une littérature républicaine et libre en France, ne vint au jour qu'en 1800. c'est-à-dire après le 18 Brumaire. Quelle que parût la vitesse d'esprit de Mme de Staël, et quoiqu'elle fût (comme on l'a dit avec bonheur) de ces esprits prompts > I qui sont habitués à tirer au vol, elle arriva trop tard sur ce sujet et quand cette littérature était déjà frappée au cœur par le renversement des Institutions, qui, seules, auraient pu la favoriser et la garantir. Mme de Staël, qui a tant d'idées, qui est surtout remarquable par là, qui en a bien plus que M. de Chateaubriand (lequel, lui-même en a plus qu'on ne le croirait à ne juger que par le brillant), n'avait pas, à cette époque, le sentiment vif de la ; seule idée qui pût faire vibrer tous les cœurs et gonfler toutes les imaginations. Elle était trop abstraite trop romanesque pour cela , trop personne du monde et d'analyse subtile, et de conversation, je ne sais comment dire, -^^ ou plutôt, d'un seul mot, elle n'était pas

il n'y eut alors un Cours annuel. Miour de B^lles-LcUres. Cet article parut dans le t^re de GUiguené (n^ du 30 ventOsc. an VIj.

DEUXIEME LEÇON

Du livre de la Littérature •— iduc qui n'est pas; partie la plus intéressante et la plus importante. — Manière de composer de Mme de Staël. — Des causes de décadence littéraire sous le Directoire : — vulgarité et manque d'émulation. — Licence. — Pronostic de Mme de Staël sur l'avenir de la poésie; — son tact en défaut sur ce point; — Fentanos devine mieux. — Sa prédiction d'une apologie du Chris-

tiauisnic — plan idéal qu'il en trace à l'avance. — Belles pages i..édites.

C'est surtout dans le livre de Mme de Staël, intitulé : De la Littérature qu'il est intéressant pour nous de rechercher, non pas ce que cette littérature directoriale et républicaine fut, mais ce qu'elle aurait pu, ce qu'elle aurait voulu Être.

Je dis ce qu'elle aurait voulu, car, dans tous les cas, le livre de Mme de Staël était trop spirituel pour être littéralement prophétique. Les choses àans la i" «Hiô ne se passent jamais si spirituellement que cela.

Celle vue d'avant-scène nous est d'ailleurs nécessaire pour notre objet. M. de Chateaubriand ne s'y trompa point : c'est bien à Mme de Staël qu'il s'en prit dès le premier jour, comme à son adversaire naturelle; c'est en opposition avec elle, tout d'alord. an'îi se produisit, j

La première partie^du livre est toute hisiuique, ei contient les vues de l'auteur sur le passé, sur l'histoire littéraire et philosophique des Grecs, des Romains, des nations modernes; la seconde partie est loi:t"" "■ "î'^

' De la Littérature considérée dans tet rapport* avec le4 Itutions sociales.

PROSPECTUS d'un romantisme FUTUR 67

lute d'induction, et l'auteur y cherche à deviner, à réliT l'avenir. Voici en peu de mots l'analyse du livre, telle ue je l'emprunte à l'un de mes prédécesseurs et à l'un es maîtres de la critique française * :

« La littérature, pense Mme de Staël, est dans le rapport le plus intime et le plus essentiel avec la vertu, la liberté, la gloire et la félicité publique. Une force de progrès déposée dans le sein de l'humanité, une loi de perfectionnement imposée à la destinée de l'espèce humaine, a partout, d'époque en époque, levé à la fois le niveau des mœurs et celui de la littérature ; - le progrès est indéfini, il est irrésistible; il est assuré à l'avance comme il a été accordé au passé; il doit marcher de concert avec le progrès des institutions, c'est-à-dire avec l'affermissement du gouvernement républicain et des mœurs républicaines; et il aura pour caractère distinctif le triomphe du sérieux sur la plaisanterie et de l'esprit du Nord sur l'esprit du Midi. »

Voilà, dit M. Vinet, l'analyse fidèle du livre, si tant est qu'une analyse d'un écrit de Mme de Staël puisse être idèle, car on y supprime forcément ce qui est si essentiel et si naturel à ce grand esprit, les beautés inappréhendables, les aperçus fertiles, et ces bonheurs de talent qui laissent à chaque pas.

On sent combien le cadre tracé précédemment par saunou et adopté par ses amis, était ici dépassé et élargi. Unsi, à bien des égards, l'ouvrage qui avait été destiné primitivement à proposer l'idéal de la littérature émanée de l'an III, et qui n'en offrait plus au moment où il parut la théorie, en quelque sorte rétrospective, devenait

* J'avais sous les yeux, et je n'ai cessé de consulter, en faisant mon cours, celui que M. Vinet avait donné en 1844 à Lausanne sur Mme de Staël et M. de Chateaubriand. Ce Cours, qui d'abord n'était qu'un auto-épigraphe, a paru depuis imprimé à Paris, en 1849, sous le titre d'Études sur la littérature française au XIX^e siècle, par A. ViucL

(on l'a dit) le prospectus d'un romantisme futur, qui d devait téclore et porter ses fruits que bien des années après L'ouvrage de Mme de Staël naissait un peu comme Janus il regardait le passé, et ne regardait pas moins l'avenii

La première partie, qui était historique, présentai aussitôt, dans ce champ de TAnliquité si peu accoutuni à de pareilles vi-sites, une foule de vues piquantes, neu vcs, parfois bien empres-sées et hasardées, sur les Grecs les Romains; Mme de Staël n'hé-sitait pas à mettre cciv ci au-dessus des premiers pour la philoso-phie, et môm (chose singulière!) pour la sensibilité. Elle préten-da fixer l'ûge du monde où la mélancolie, disposition ju qu'alors inconnue, s'était introduite. On lui répondra par Job, par Salo-mon, même par Homère {se rassasie) jouir de sa douleur, comme Ménélas'; décorer son cœu comme Bellérophon-). — Toutes ces idées, plus i moinsvérifiables,mais certainement distinguées, étaiei accompagnées de jugements très-fins, de connaissanct très-variées; et on pouvait s'étonner, même en la coi tredisant, qu'une femme du grand monde et de la S(ciélé fût arrivée d'elle-même, dans son tourbillon, à ui intelligence aussi présente de tant de choses anciennes < réservées, ce semble, aux études pro-fondes du cabine

Ceci s'explique à la fois par la supériorité de son espi et par sa manière de composer. Et Ton me permell bien quelques détails sur ce dernier point. Le plus grai nombre des idées de Mme de Slaël lui venaient par conversation. En composant, me disait quelqu'un q l'a bien connue, elle écrivait d'abord, elle jetait ses idé sur des chiffons, et ce premier brouillon, elle le mo trait peu puis «lie se recopiait, et dans ce second éta

* Odyssée, IV, 102.

MANIÈRE DE COMPOSER DE M^o® DE STAËL

'le lisait quelquefois à des amis. Un secrétaire lui reiait cela ensuite, d'une belle écriture, sur du papier i mi-raarge; et alors" elle lisait plus volontiers, et demandait des conseils, se montrant assez docile. Enfin ^llc revoyait elle-même ses épreuves, et y changeait encore. Mais durant tout ce temps, et pendant ces diverses 'oilettes successives qu'elle faisait subir à sa pensée, elle en était tout occupée et partout; elle amenait la conversation sur ces mêmes sujets qu'elle traitait dans son livre. Tout ce qu'elle voyait, tout ce qu'elle entendait chemin faisant, tout ce qu'elle disait (et qui était bien souvent le plus piquant), y entraait d'une manière ou d'une autre, (jiiand celte conversation où elle avait toujours sa grande part, se tenait entre des hommes, comme Benjamin Constant, les Schlegel, les Humboldt, son cortège habituel, on conçoit tout ce qui devait s'y agiter et s'y soulever. Son livre, en un mot, se conversait en même temps qu'il s'écrivait. Chacun de ses ouvrages représentait ainsi tout un moment de sa vie ; « J'ai vu de la sorte, disait M. de Barante, plusieurs de ses ouvrages, et, par exemple, Corinne^ passer devant moi'. »

Mais voici qui est plus précis encore. Chônédollé, qui était à Goppet vers 1798, nous dit : «Elle s'occupait alors de son ouvrage sur la Littérature, dont elle faisait un chapitre tous les malins. Elle mettait sur le tapis, à

' Et dans une lettre adressée en juin 1825 par M. de Sismondi à une jeune femme qui venait de faire une Étude littéraire sur Mme de Staël, je lis : « J'ai passé quinze ans dans cette intimité qui m'a fait éprouver des jouissances d'esprit que rien ne peut plus me rendre. J'ai vu naître ces ouvrages que vous analysez avec tant d'âme et de talent : j'en ai souvent entendu développer les idées mêmes dans ces éloquentes conversations qu'avec raison tous ceux qui l'ont vue de près mettent au-dessus de ses écrits : car l'inspiration était en elle instantanée ; tout un ordre d'idées se présentait à la fois à son esprit , et le travail n'y ajoutait rien. » (Lettre de M. de Sismondi à Mme de Staël.)

70 CHATEAUBRIAND ET SON GROUPE LITTÉRAIRE

dîner, ou le soir dans le salon, l'argument du chapitre qu'elle voulait traiter, tous provoquait à causer sur (texte-là, \q parlait elle-même dans une rapide improvisation; et le lendemain le chapitre était écrit. C'est ainsi que presque tout le livre a été fait. Les questions qu'elle traita lorsque j'étais à Coppet, sont : de l'Influence du Christianisme sur la littérature; de l'Influence d'Osian sur la poésie du Nord; poésie rêveuse au Nord, poésie des sensations au Midi, etc. Ses improvisations étaient beaucoup plus brillantes que ses chapitres écrits; ce ne sont que des ébauches brouillons qui demandent à se changer en livre.) Ce dernier jugement pourra paraître un peu sévère mais la faute en revient en quelque sorte à Mme de Staël elle-même. C'est bien d'elle qu'on pouvait dire ce qu'on a dit d'une autre femme : « Vous trouvez qu'elle écrit bien : si vous l'entendiez parler, vous trouveriez qu'elle écrit mal. » Quoiqu'il en soit, on s'explique parfaitement ainsi la quantité de connaissances imprimées dont Mme de Staël faisait preuve dans ce livre de la Littérature. Elle vivait surtout par la

conversation e dans la conversation : c'était son élément, c'était là qu sa pensée s'excitait et se mettait en veine d'invention c'est par où elle s'instruisait et se renouvelait sans r.^ ^ plutôt que par la méditation prolongée. La conver.sti: -i était son inspiratrice et sa muse*.

* lùUe avait, avant tout, ce besoin de conversation. Un jour, vor 1816, M. Mol< ^, cnlranl chez elle, la trouvait occupée à « crire >« ir m, déranj;»', lui dit il, vous «-tes au travail. « — « Oh ! non pas. di - . vous nVtespasun ennuyeux, et loin de là ; m;n< - - ' ' ' •
•■ ••■ :i

un cnuu>cux qui entre, (piaud je suis seule, < i

et me fait toujours plaisir, et cela, quand je sii-., - , lu

intéressant de mon travail. » — Kilo disait encore (ce qui est carac ti* rislique et prouve jwur sa vive ciiriosilë sociale plus que p-Mu- m) amour de la belle nature), elle disait à un homme d cs-piil qu\!! s < tonnait de voir aimer et admirer la camp.igne : ■ Si ce n • tail le rr-pci humain , je n'ouvrirais pas ma fenêtre i)our voir la baie de >aples pou

CORINNE A MAL YU LE CAP MISÈ.NE

Cela dit, il faudrait bien se garder d'en conclure que es idées de Mme de Staël sur tous ces sujets n'étaient oint à elle. Un excellent juge, qui accueillit l'ouvrage L sa naissance par les plus sérieux articles dont puisse e vanter la critique du temps * , Fauriel se hâtait de le econnaître : «La première observation qu'on peut faire, lisait-il, c'est que l'auteur, en parlant de la littérature les

différents peuples, en rend compte d'après des impressions immédiates, et non d'après des impressions transmises. Toutes les observations de Mme de Staël ne sont pas nouvelles ; mais on sent que toutes sont le fruit de sa propre réflexion, ou le résultat d'un assentiment raisonné. Alors même qu'elle a senti et jugé comme d'autres, on s'aperçoit qu'elle a été la maîtresse de ses jugements et de ses idées. « — Mais laissons pour le moment cette première partie si riche à la fois et si aventureuse; laissons aussi, de la seconde, ce qui n'était que conjecture d'avenir, et voyons seulement ce qui se rapportait à la littérature d'alors. — Et d'abord, tout en marquant sa prédilection pour la philosophie et pour la pensée, Mme de Staël ne disait point, comme Daunou, qu'il y a de génie que dans une âme républicaine : elle était trop sortie de chez elle, elle avait trop voyagé en tous sens dans le monde de l'esprit pour dire de ces choses-là.

« La poésie est de tous les arts, écrivait-elle, celui qui s'aproxime le plus près à la raison. Cependant la poésie n'admet ni

la première fois, tandis que je ferais cinq cents lieues pour aller causer avec un homme d'esprit que je ne connais pas. » — Si Ciateaubrian n'était pas venu enseigner le pouvoir de l'image et la magie de certains lieux, elle n'aurait peut-être jamais eu l'idée de mettre Corinne au cap Misène; — et encore elle l'y plaça mal. Le lieu vu de près ne répond pas au tableau ; il y avait mieux que cela à côté, sur un tout autre point du golfe.

* Dans la Décade des 10, 20 et 30 prairial an VIII.

l'analyse, ni l'examen qui sert à découvrir et à propager les idées philosophiques. Celui qui voudrait énoncer une vérité nouvelle et hardie écrirait de préférence dans la langue qui rend exac-

tement et précisément la pensée; il cherchera plutôt à convaincre par le raisonnement qu'à convaincre par l'imagination. La poésie a été plus souvent consacrée à louer qu'à censurer le pouvoir despotique. Les beaux-arts, en général, peuvent quelquefois contribuer, par leurs jouissances; mêmes, à former des sujets tels que les tyrans les désirent. Les arts peuvent distraire l'esprit, par les plaisirs de chaque jour: de toute pensée dominante; ils ramènent les hommes vers les sensations, et ils inspirent à l'âme une philosophie voluptueuse une insouciance raisonnée, un amour du présent, un oubli de l'avenir très-favorable à la tyrannie. Par un singulier contraste, les arts qui font goûter la vie, rendent assez indifférents à la mort : les passions seules attachent fortement à l'existence par l'ardente volonté d'atteindre leur but*; mais cette vie consacrée aux plaisirs amuse sans captiver; elle prépare l'ivresse, au sommeil, à la mort

La seule puissance littéraire qui fasse trembler toutes les autorités injustes, c'est l'éloquence généreuse, c'est la philosophie indépendante, qui juge au tribunal de la pensée toutes les institutions et toutes les opinions humaines. »

Elle préfère la philosophie et l'éloquence; mais elle reconnaît la poésie là où elle est, et ne la lire point soi-même en lui donnant des leçons.

Après avoir suivi l'histoire de l'esprit humain, depuis Homère jusqu'en 1789, elle abordait la société à partir de cette date, qu'elle considérait comme une nouvelle ère pour le monde intellectuel, et elle recherchait ce que pouvait y devenir la littérature. Des doutes mêlés à des coliques se mêlaient à son examen, et jetaient comme un voile de tristesse sur cette spirituelle analyse :

* Voilà de ces pensées inséiicuscus et fines comme elle en Iro perpétuellement.

LE LIVRE DE LA LITTÉRATURE AU 18 BRUMAIRE

.(Toutes les fois que je parle des modifications et des amérations que l'on peut espérer dans la littérature française^ suppose toujours l'existence et la durée de la liberté et de zalité politique. En faut-il conclure que je croie à la possiité de cette liberté et de cette égalité? Je n'entreprends point

résoudre un tel problème; je me décide encore moins à lancer à un tel espoir. Mon but est de chercher à connaître elle serait l'influence qu'auraient sur les lumières et sur

littérature les Institutions qu'exigent ces principes, et 1« s Eurs que ces Institutions amèneraient. »

Elle parle au conditionnel; elle sent que le maître est jà venu, que la littérature en essai depuis 1795 est en

i spicion et sera demain en interdit. Au travers de utes ses perspectives on voit se dresser ce 18 Bru-

(aire qui a sitôt rais à néant le régime qu'elle préten-

i it doter et décorer*.

' Je sais un témoignage bien direct et bien fidèle des dispositions de ne de Slaël après le 18 Brumaire : c'est une lettre d'elle à Røederer leiid tinain de la levée de boucliers de Benjamin

Constant au Triluit, et au sujet des représailles qui s'ensuivirent aussitôt de la part certains journaux, organes du pouvoir ou inspirés par lui. Ilöderer, n des hommes les plus actifs de Brumaire , initié à l'avance à ce mé coup d'État, et qui donna d'abord trop en plein dans l'idée du ^ime consulaire pour pouvoir jamais bien entrer dans lespi it du rène impérial, n'avait pas envers Mme de Staël les torts qu'elle paraît nposer, et elle le sentait bien elle-même en lui demandant avec tant

vivacité une explication amicale. Voici cette lettre tout émue, ite palpitante et comme haletante. On y verra en même temps qu'il

faudrait pas s'exagérer la portée de l'opposition de Mme de Staël à rigine : les choses n'en vinrent à l'extrême que par degrés.
« 15 nivôse an VIII (5 janvier 1800).

1 Mais expliquez-moi donc, je vous en conjure, Røederer, ce qui se passe de-

is irois jours, ce déchaînement, cette violence contre Benjamin, ce Journal

• Hommes libres lancé contre moi, seulement parce que je suis l'amie d'un

nme qui a prononcé un discours indépendant sur un règlement? — Mais

nraes-nous revenus à toutes les fureurs, à toutes les intolérances des épo-

es les plus terribles de la Révolution, et va-t-elle recommencer en poussant

- s'espérer les amis mêmes du Gouvernement? Une simple opinion est-elle un

non-seulement pour Benjamin, mais pour moi qui ne suis pour rien as-

ient dans son discours, et qui l'aime sans le diriger? — Je suis plus éton-

lilus confondue que je ne l'ai jamais été. — Est-ce là ce que vous m'aviez

TOME

Elle ne se dissimule en rien , d'ailleurs mal jugé sa au progrès, les effets déjà produits par la Révolution même : ces effets sont au détriment des mœurs , lettres et de la philosophie; mais de même qu'elle montrait précédemment, dit-elle, que le mélange : peuples du Nord et de ceux du Midi avait causé ; un temps la barbarie, quoiqu'il en dût résulter. ; suite de grands progrès pour les lumières et la circulation, de même suivant elle, l'introduction d'une nouvelle classe dans le gouvernement de la France va produire un effet semblable , et faire faire un

promis? — J'ai besoin de m'expliquer avec vous. Vous avez tu vu pour vous lorsque vous étiez malheureux. Je ne croyais pas, je n'aurais pu ce fût mon tour d'être persécutée , lorsque je voyais en place ceux qui n'ont cessé de recevoir de moi des preuves d'affection. Co. ..., dévouée. Je comptais sur vous comme défenseur, et j'apprends que vous savez que Bonaparte a cité comme lui ayant dit ce qu'on prétend qui s'est dit lui-même. — C'est une véritable folie que

toute cette persécution. Où ir m vous des êtres plus intéressés que nous à ce que les Jacobins ne -. r: pas? Quelle femme s'est montrée dans tous les temps plus enthousiaste et digne? — Quel est le but de toutes ces persécutions contre rjn iju. > ; ses indépendantes, et que des menaces trop fortes deux jours ;i\ a. it '■ ni être rendu tels (sic) parce que les âmes généreuses sont ainsi faites? Le gouverner que pousser ses amis dans les rangs de ses ennemis, (;i ■.id manifeste que rien n'est plus contraire à leurs intentions, à leur goût. à leurs goûts? — Toute cette insolence est-elle dans votre tête? Convient-elle à vos lumières? — Uéveillez-vous et venez m'en: , i, Ir Ai-je cessé d'être un caractère bon et généreux? Ai-je cessé d'être: , il. vous a aimé et défendu pendant deux ans? Benjamin n'est-il pas celui, le premier entre les amis de Sieyès, vous a rapproché de lui. — il donc établi en révolution que celui qui arrivera le premier doit , , perdre celui qui lui a tendu le premier la main? — iv. iu- m. , i, société, de bonté, est-elle finie? Faut-il uniquement • les uns les autres? — Mais alors les moyens de nuire H' aujourd'hui, demain un autre. — Roederer, je vous ennuie une: . tretien: je vous aurais offert à dîner deux fois avec Leiaï ai cela vous . i, » . mais au moins assignez-moi une heure pour causer avec vous, demain, chez vous. — Je ne vous cache point que depuis trois jours je suis. iTh que je n'ai souffert de ma vie. — Ccsl vous montrer que vous pouvez du bien beaucoup, et vous savez si Je suis ingrate? — On s'«ii; ! voyant; on s'éloigne pour jamais en ne se voyant pas. — Ilâicz dm, cette absurde guerre, cl soyez l'organe de la paix. ■

Tel était l'orage moral intérieur, telles étaient ses fluctuations» n de l'illustre et sensible écrivain au moment où ci! -f' » •■ ^ -u. i ^ / allait paraître.

VULGARITÉ ET MANQUE D'ÉMULATION 70

eau pas au monde, après avoir simulé la barbarie-*--

c(Cette Révolution peut à la longue éclairer une plus grande ^
^""î lasse d'hommes; mais, pendant plusieurs années, \sivuhjai-
tè^ du langage, des manières, des opinions, doit faire rétrorader,
à beaucoup d'égards, le goût et la raison. Personne e conteste que
la littérature n'ait beaucoup perdu depuis que i Terreur a mois-
sonné, en France, les hommes, les caractères, 3s sentiments et les
idées. »

Elle attribue cet effet prolongé à deux causes ; elle éduit à
deux principaux les obstacles qui continuent le s'opposer au dé-
veloppement des esprits : 1° la perte le l'urbanité des mœurs; 2°
celle de l'émulation que pouaient exciter les récompenses de
l'opinion. Fidèle à sa loctrlne de la perfectibilité, el le veut cher-
cher, dit-elle, iprès avoir analysé celte double cause de la déca-
dence, iuel est le moyen de la conjurer, de corriger, s'il se ^eui,
les erreurs révolutionnaires, sans abjurer les vériés nouvelles qui
sont le point de départ, et de faire iortir un vaste progrès pro-
chain pour l'Europe, de cette barbarie accidentelle et apparente.

Dans toute cette moitié du livre domine une idée trèsaelle qui
revient sous mille formes et qui en est comme .l'âme, à savoir le
besoin et l'urgence , dans le règne des idées démocratiques, de
maintenir, de relever d'autant plus la culture de l'esprit, pour
faire contre-poids à la brutalité et à la violence qui est la pente
naturelle.

Le contraste entre ce qu'elle désire , ce qu'elle appelle, et ce
qu'elle a sous les yeux, est frappant :

a L'on est assez généralement convaincu que l'esprit repu-

' C'est ell<' qui a risqué ce mot pour la première fois; il deYe-
nait indispensable pour désigner l'habitude sociale nouvelle. —
Le mot urôanité avait été mis en circulation el était entré dans la
langue au coinnmencenjent du xvii® siècle; il était juste que le
mot vulgarité y enlrut

la fin du XMu*.

blicain exige un changement dans le caractère de la 1 ^ ture.
Je crois cette idée vraie, mais dans une acceptio; rente de celle
qu'on lui donne. L'esprit républicain cxi. : de sévérité dans le bon
goût qui est inséparable des ! :, mœurs. Il permet aussi, sans
doute, de transporter dan- ' i ! térature des beautés plus éner-
giques, un tableau plus {■ phique et plus déchirant des grands
événements de Montesquieu, Rousseau, Condiliac, appartenaient
d'avancet l'esprit républicain, et ils avaient commencé la révolu-
tion d sirable dans le caractère des ouvrages français : il faut n ' .v
cette révolution. La république développant néccssaii. iric des
passions plus fortes, l'art de peindre doit s'accro; même temps
que les sujets s'agrandissent; mais par un 1 .i contraste, c'est sur-
tout dans le genre licencieux et frivole ^ \ i'^ a voulu profiter de
la liberté que l'on croyait avoir acquise > littérature. »

Le genre licencieux! Mme de Staël touche iri :\ Je/^ ^ J(-
^plaie du Directoire, à ce qui fait que cette litléi.uu t» ^ ^ /' aurait
eu peine à vivre d'une vie saine et vigouivus ' même quand le ré-
gime se serait prolongé. La Vuai due à l'absence de tout frein
dans l'opinion, et à (. • chaînement d'épicuréisme qui suit un
lendemain terreur, passa toutes les bornes et fit, à certains é.; u J
de ce temps une orgie dont le renom est devenu pi verbial. Les

deux dernières années du Directoir» marquées par des publications dont la liste seule rait pour indiquer l'étendue et la profondeur du rai Parny, Tex-abbé No6l, Lemerancier lui-même, déjàante d'Agamemnon, d'autres encore (des hommes r(.i mandables, remarquez-le) se permirent des pu! .i(tions dont ils n'auraient point eu l'idée à d'autre- i quesl Un cynisme dégoûtant d'incrédulité s'alll w dans le Dictionnaire des Athées de Sylvain Maréchal, littérature républicaine honorable, celle que favoris en ce moment Mme de Staôl, ne faisait nullement >

UN NOBLE ET SINCERE ARTISTE, MÉRIMÉE

-poids ; et loin de donner l'antidote , elle autorisait poison. L'a Décade philosophique, i^arV organe de Gin- 8né, recommandait et servait par extraits à ses lecirs le poème licencieux de Parny^. Cabanis, l'honnête, scellent Cabanis, si distingué par le ton et le talent,

qu'Andrieux put un jour comparer à Fénelon sans isphème^ n'avait pas (excepté dans ses dernières an- 3s, où de plus hautes pensées eurent comme leur ;ue aurore dans son âme bienveillante), — non , — -même n'avait pas et ne cherchait pas d'autres conisions à offrir que celles justement de Sylvain Maréû et de Lalande. [^

Dans son chapitre sur l'Emulation, Mme de Staël déoppe un point que nous avons déjà touché : il faut

but à l'écrivain , un motif de se produire, de se per- 'tionner, sans quoi la paresse naturelle s'endort et s'aidonne, ou la fantaisie licencieuse se joue. Un des écrivains les plus distingués de ce temps-ci

disait un jour une chose fort juste et fort délicate: 'ans le peu que je fais, je rougirais de ne pas m'adres-

à ceux qui valent mieux que moi, de ne pas cherir à les satisfaire. » Là en effet est le clh^t de tout ble et sincère artiste. On peut se tromper^ mais il l avoir en vue le cercle d'élite, il faut viser à saîis-

e ses égaux {pares) ou ses supérieurs (car on en a jours), et non pas écrire pour ceux qui ont moins goût et d'esprit que nous n'en pouvons avoir; en un

t, il faut viser en haut et non en bas. At'rd

^.t ici. Messieurs, ce n'est plus seulement du Direc-

C'est à ce poème que pensait M. Joubert en écrivant : « Des bla- 'iKies mielleux, ou plutôt des ordures vernissées, d'où le bla- ;me découle avec douceur comme un miel empoisonné , voilà \y ... w Je ne i>arle pas seulement du sens chrétien, mais le sens soy est violé.

toire que je parlerai, '^" ^st de nous. Les grands écrivains , les poètes '^ue la France possède , los romancier célèbres, qu'ont-ils fait depuis quelques années? Ils s sont mis, à partir d'un certain jour, à ne plus écriir que pour une classe plus nombreuse qu'éclairée; ii ont voulu accaparer le nombre , plutôt que se concier la qualité. La quantité plutôt que la qualité, a été leu devise : a Ce n'est pas pour vous que j'écris, disait à qu voulait l'entendre un

grand poète qui se faisait historien (et historien révolutionnaire), c'est pour le peuple, c'est pour les ateliers, à Tel romancier de même, au lieu d s'adresser aux cœurs délicats et blessés, aux imaginations nobles et sensibles, n'a plus visé qu'aux proies taires. Chacun a voulu la grosse gloire, plutôt que la grande. « Et nescio quopacto vel magis homines juvenc gloria lata quam magnat » Presque tous les hommes cherchaient encore mieux la banalité que la gloire. Ils prenaient l'étendue et la masse pour la puissance. Où est celui qui saura unir la vraie puissance avec la délicatesse

Mais c'est assez parler de nous et de nos fruits ; et venons au Directoire.

Mme de Staël disait donc qu'il fallait un but, un motif d'émulation au talent : « Quelques esprits s'alimentent du seul plaisir de découvrir des idées nouvelles

• Plin le Jeune, *Epist.*, liv. IV, 12.

2 « La force : — elle ne régnait autrefois que dans l'ordre ;. Et politique; elle règne aujourd'hui et triomphe, même dans le spirituel et intellectuel , là où régnait la beauté, la finesse, la science, l'ironie gracieuse, là où souillait l'esprit léger de la Mithras ; . . n'est plus qu'un slogan de la force à tout prix, de la force appliquée à tout ou mal employée, d'une parole ée à fort et à travers : la gloire est aux yeux la pensée, comme on les appelle ;. « Voyez Vulcain et Cyclope. Ils li quiez, forgez, que tout le monde retentisse de vos coups, - laissez-les / à haut, à l'aveugle, des quartiers de roche, lancez-en beaucoup et s'en va : vous serez admiré, vous serez divinisé. » (Pensées inédites.

MOEURS ET LITTÉRATURE RÉPUBLICAINES

les sciences exactes surtout, il y a beaucoup

names à qui ce plaisir sufflt. » Mais Tartiste , Téci-
» n,dont la pensée doit avoir un résultat moral , poli-
\\ ne ou sympathique , ne saurait se passer de commu-
î citation ni de stimulant extérieur : il lui faut le jour et
à soleil , — l'applaudissement, laus. Or, il n'y a rien de
I] is décourageant pour la pensée que l'esprit révolution-
'] ire (j'analyse toujours Mme de Staël); toute distinc-
lîm, tout talent lui est une aristocratie qu'il envie,
p [il dénigre et qu'il sape. Comme il prend la forme
: l'opinion publique, il est même plus accablant, plus
rasant que ne le serait un seul despote : il décourage
us sûrement.

« Il paraît, au premier coup d'oeil, que les troubles civils, ren-
versant les rangs antiques, doivent donner aux facultés .turelles
l'usage et le développement de toutes leurs forces : en est ainsi,
sans doute, dans les commencements; mais au lut de très-peu de
temps, les factieux conçoivent pour les mières une haine au
moins égale à celle qu'éprouvaient les iciens défenseurs des pré-
jugés. Les esprits violents se servent 'S hommes éclairés quand ils

veulent triompher du pouvoir abli ; mais lorsqu'il s'agit de se maintenir eux-mêmes , ils 3ssayent à témoigner un mépris grossier pour la raison ; ils pendent sourdement que les facultés de l'esprit, que les idées lilosophiques ne peuvent appartenir qu'aux âmes effémi ".es, et le code féodal reparaît sous des noms nouveaux ^ »

' Il est très-vrai que les mœurs vraiment répul]]icaines au sein d'une îmocratie organisée , en y admettant même et en y comprenant tout ; développement de l'intelligence , impliqueraient dans leur vigueur ne sorte de rudesse , et supprimeraient nécessairement certains côtés Mirais et nuancés qui tiennent à une société aristocratique. Des républicains comme Mme de Staël et comme Benjamin Constant sont des 'publicains de salon , des raffinés , et, avec toute la bonne volonté du londe, ils sont pétris de restes d'ancien régime. Je conçois donc u'un homme de grand talent et de forte logique , mais appartenant)ut entier à la démocratie future, — dans un livre récent (1858), —

Elle caractérise avec une grande vérité cet esprit sauvage :

« Si cet état se prolongeait, l'on ne posséderait plus . i homme distingué dans une autre carrière que celle des .1 : rien ne peut décourager l'ambition des succès militaires arrivent toujours à leur but, et commandent à l'opini .. qu'ils attendent d'elle. Mais, dans ce libre échange d'ouila gloire des écrivains et des philosophes, les idées naisseii pour ainsi dire, de l'approbation même que les hommes su. disposés à leur accorder. »

Nous saisissons bien ici la différence qu'il y a enl; la société moderne et Tancienne , celle des Romains et la parole de Mme de Staël , mise en regard de ce qu'a été dit dans le Dialogue des Ora-

teurs, nous expliquent la contradiction. Chez les Romains, dans cette république forte, munie d'aristocratie, aguerrie aux luttes et d'un tempérament robuste, les orages politiques étaient jusqu'à un certain point, l'état normal habituel; il trouvaient les courages et les talents tout préparés, et ne faisaient que leur offrir plus de chances, leur ouvrirent un champ plus vaste. En France, sur ce sol mobile et dans cette arène tourbillonnante, le souffle, l'ouragan révolutionnaire ne laissait rien debout : « Ce n'est qu'une poussière, disait Benjamin Constant (qui s'y connaît

dans un chapitre intitulé : *Le Vêtement féminin sur la littérature française, a été dénoncé comme* » affirmait toute une école « *Tout (l'écrit vainement les véritables éloquents, émus et troublés)* » commencer par Jean-Jacques Rousseau et y compris Mme de Staël > « Le moment d'éclosion de la littérature française, dit M. Proudhon commence à Rousseau : il est le premier de ces femelles qui donnent naissance à l'idée se troublant, la passion ou affectivité à la raison... » Mais à la date de Mme de Staël, celle-ci avait à un autre ordre d'adversaires très peu raisonnables, très-impétueux, et, en présence de leur grossièreté, elle n'eût pu que trop fonder sa plainte.

ACCENTS PLUS GRANDS QUE L'ÉPOQUE

lit), et quand arrive l'orage, cette poussière devient une labouche ^ »

Nous n'avons pas à nous occuper du caractère et du

quelqu'un de Staël aurait désiré voir prendre à l'é-

fluence républicaine d'alors, puisque toute cette partie

e son ouvrage est restée à l'état de vœu honorable et
c projet. La forme élevée, noble, grave, de Oicéron,
e Brutus, de César même , voilà l'idéal qu'elle propo-
t grait volontiers et dont elle a démêlé aussitôt la gran-
i eurdans cette ancienne langue latine rapidement en-
levue. La littérature républicaine du Directoire et du
lOnsulat n'a point laissé de pages plus belles et plus
; irilement émues que celle-ci , par exemple :

« Les plus beaux morceaux de prose que nous connaissions
Dnt la langue des passions évoquée par le génie. L'homme ms ta-
lent littéraire aurait trouvé ces expressions que nous dmirons, si
le malheur avait profondément agité son âme. Sur ;s champs de
Philippes, Brutus s'écrie : « o vertu, ne serais-tu u'un fantôme? »
Le tribun des soldats romains, les conduisant

une mort certaine pourforcer un poste important, leur dit :

Il est nécessaire d'aller là, mais il n'est pas nécessaire d'en
3venir. Ire illuc necesse est, unde redire non necesse. » Arie dit à
œtus,enlui remettant le poignard : «Tiens, cela ne fait point e
mal. «Bussuet, en faisant l'éloge de Charles!*', dans l'Oraim
fuîêbre de sa femme, s'arrête, et dit, en montrant son ercuei : «
Ce cœur, qui n'a jamais vécu que pour lui, se éveille, tout poudre
qu'il est, et devient sensible, même sous e drap mortuaire, au
nom d'un époux si cher. » Emile, prêt

se venger de sa maîtresse, s'écrie : « Malheureux! fais-lui on-
cunmal que tu ne sentes pas. » Comment distinguer dans etels

mots ce qu'il faut attribuer à l'invention ou à l'histoire.

* Ce ne sont plus là ces herbes gaillardes tlonl parle Montaigne herbus lætiores), que produit un champ inaonipté. Les Romains valent une terre forte. Ici nous avons une terre meuble , trop léère. Notre premier Forum a été la salle d'un manège.

à rimagination ou à la réalité? Héroïsme, éloquence, amr.ur tout ce qui élève l'âme, tout ce qui la soustrait à la prr n. nalité, tout ce qui l'agrandit et l'ionore, appartient à la puissance de l'émotion *. »

Je le répète, Messieurs, quelques discours de Garât, surtout de Daunou (l'Éloge du général îToohe, le Discours d'inauguration de l'Institut), ces pages de Mme de Staël, l'Élégie de Marie-Joseph Chénier, ce sont là les témoignages, les inspirations les plus honorables et les plus mémorables qu'ait laissés cette littérature, ou ce projet de littérature républicaine, qui ne s'est point réalisée, que le Directoire si gâté n'aurait point eu sans doute la force de mener à bon terme , auquel le 18 Brumaire coupa court, et qui reçut comme son coup de grâce dans l'élimination du Tribunat et dans la suppression de la Classe des Sciences morales et politiques à l'Institut : frappée à mort en Brumaire , la lilléralure de l'an ÏII donne un dernier signe de viesous le Consulat et achève d'expirer à la veille de l'Empire*.

* Et encore : en parlant de riommc, du citoyen généreux qui lu?! avec les événements et avec la fortune : « Il a recours, dans ^ quiétude, à ces livres, monununls des meilleurs et des pltis sentiments de tous les âges. S'il aime la liberté, si ce noi blique, si puissant sur les âmes Hères, se réunit dans sa \ mage de toutes les veilus, quelques Vies de Piutaïque, i Erulns à Cicéron, des

pari»losde CatondCtique dans la 1 dison , des réllexions que la liaine do la tyi " ' ' ' "

senlin»ents recueillis ou supposés par hrelèvent l'âme que fléirissaient les cvéï.ti.... Mme de Slacl avait liouvé 1^ vraie note répi. élevée; mais U France se souciait très-pcu dV..

-Je dis que le Directoire (même sans le 18 Bru! de force à mener une littérature saine a bon tern disent les plus judicieux conl» mporains, « tout était i Révolution el sous le Dirodoirc au dernier degré * ' < "

désordre , de ruine. Cela se voyait cl sautait aux j eux en lo ^

Pas une maison n'était répari e , pas une porte co(lière ne l-
^ance, le luxe étaient si oubliés que, dès qu'il y en avait quci iU(

jime DJ3 STAËL FAUX PROPHÈTE EN POÉSIE 83

^ Si distingué que soit à nos yeux l'ouvrage de Mme de Staël, si plein qu'il nous paraisse d'idées d'avenir, il tenait trop immédiatement au régime cessant, aux idées régnantes que l'auteur aurait voulu continuel en les épurant et les vivifiant, — il tenait trop au passé d'hier pjour être le vrai signal de l'ouverture du siècle nouveau. L'auteur qui n'avait cessé d'opposer en toute rencontre le sentiment à Yanalyse dont c'était alors la mode, avait lui-même ce don d'analyse au plus haut degré; il coupait souvent, on Ta dit, une idée en quatre; et cette finesse extrême d'aperçus s'accordait peu avec l'imagination proprement dite. Aussi , Mme de Staël déclarait-elle le règne de celle-ci terminé :

« La poésie d'imagination, disait- elle, ne fera plus de progrès en France : l'on mettra dans les vers des idées philosophiques ou des sentiments passionnés; mais l'esprit humain est arrivé, dans

notre siècle, à ce degré qui ne permet plus ni les illusions, ni l'enthousiasme qui crée des tableaux et des fables propres à frapper les esprits. Le génie français n'a jamais été très-remarquable en ce genre; et maintenant on ne peut ajouter aux effets de la poésie, qu'en exprimant, dans un beau langage, les pensées nouvelles dont le temps doit nous enrichir. »

Au milieu de tant de lueurs et comme de divinations heureuses, c'était là un oracle malencontreux à la veille de *Atala*, de René, du Génie du Christianisme et des Martyrs,

petit retour, on s'ébahiissait et on criait merveille. Un ambassadeur russe qui vint à Paris vers ce temps-là avait un attelage on tandem; on se ruelait aux fenêtres pour le regarder passer, w Ainsi pour la littérature; je me rappelle encore avoir vu dans mon enfance ce respect et cet étonnement pour la plus petite page littéraire imprimée. — Au reste, nous qui avons vu, pas plus tard qu'hier, combien il suffit de quelques mois, de ([uelques semaines, pour que le niveau de la civilisation baisse tout d'un coup et que la dégradation se fasse, nous comprenons ce que ce pouvait ôlre après dix ans de catastrophes.

Elle faisait ses réserves, elle donnait ses explications sans doute; elle reconnaissait et proclamait, tout à côté, « qu'un nouveau genre de poésie existait dans les ouvrages de J.-J. Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre: c'est l'observation de la nature dans ses rapports avec les sentiments quelle fait éprouver à l'homme ... », « Mais Mme • de Staël, en réalité, aimait peu, sentait peu la nature directement et en elle-même' ; c'était son esprit qui reconnaissait ce nouveau genre de poésie , plutôt que son cœur. Il y a' dans toute cette partie de son ouvrage , beaucoup de vague; et le point juste qui, bien touché, devait faire vibrer alors toutes

les âmes, toutes les imaginations, elle ne l'atteignit pas, elle ne le pressentit pas. — Elle n'eut dans cet ouvrage, comme on l'a dit encore, que des commencements de vérités.

Aussi, quoiqu'elle ait précédé de beaucoup M. de Chateaubriand dans la publicité, et qu'elle ait disparu longtemps avant lui, ce n'est point par elle que s'ouvre véritablement la littérature du xix^e siècle, en ce que celle-ci eut de tout à fait soudain et nouveau. En 1800, Mme de Staël est encore une personne du xviii^e siècle ; elle en est l'esprit le plus avancé, mais elle y plonge encoi. Elle ne subit toute sa transformation qu'après Delphine. durant son voyage d'Allemagne de 1801, dans le commerce qu'elle eut avec ICsSchlegel, les Goethe, les Humboldt. LaMme de Staël toute moderne, rinilialricevéritable de tout un ordre de générations modernes, date de là.

Et même, suivant moi, pour l'étudier au complet,^ pour la saisir lout à fait à son avantage, à son plus haut

* m. Mme tle Staël a i te iU\ ans tu |»r. .>oncc des Alpes sans avoir une image : elle n'était donc pas née ess« ntu'llemenl avec de Timagination. Son imagination a eu besoin d^ôtre aTertie par celle de Chateaubriand. »

(Cnt>Kl)OLLÉ.)

FONĬANES PRESSENT CHATEAU BMAND Sô

point d'élévation et de développement, il vaudrait mieux encore la prendre en 1818, c'est-à-dire h l'entrée de la Restauration, qu'elle sut si bien comprendre dans son esprit, et dont elle apparaît comme la muse historique et politique par son beau livre posthume des Coni^idérations sur la Révolution française. Mme

de Staël n'est complète que de ce jour-là; la pleine influence de son astre ne se leva que sur sa tombe. 6-

Je tiens. Messieurs, à bien vous marquer tous ces tanps : l'histoire littéraire n'a son vrai sens que de la sorte. Les catalogues, les bibliographies donnent la date de la naissance et celle de la mort, la date de la publication de chaque ouvrage : il y a quelque chose de plus à faire pour l'unique qui veut ranger, échelonner selon la méthode naturelle toutes ces lignes qui seraient sans vie. C'est ainsi que l'histoire littéraire reprend sa vraie marche et son mouvement. — C'est ainsi que les groupes s'y succèdent , s'y entrelacent sans se confondre , et s'y dénouent harmonieusement comme dans un chœur.

Un écrivain distingué , d'un autre bord que Mme de Staël, qui critiqua l'ouvrage de la Littérature et y mit une sorte d'acrimonie polie, M. de Fontanes, avec bien moins d'idées et un fonds incomparablement moins fertile, avait un sentiment plus net, une vue plus éclaircie de la situation. Fontanes avait connu ou plutôt retrouvé en Angleterre, oh il s'était réfugié après la proscription de Fructidor, un jeune émigré breton, aimant les Lettres, un peu bizarre d'humeur, sauvage par habitude et singulièrement aimable par accès. Il s'était promené avec lui à l'ombre de Westminster; ils avaient visité ensemble le Coin des poètes ; ils avaient causé de Milton, de Gray, de cette mélancolie rêveuse qui faisait le caractère des derniers poètes anglais, et que l'âme des deux exilés était d'autant mieux disposée à sentir;

il avaient pleuré ensemble en regrettant Argos. Lorsque, dans ce petit monde d'émigrés spirituels dont était le chevalier de Pannât, on raillait le jeune rêveur pour quelqu'une de ces excentricités et de ces boutades qui semblaient des prétentions peu fon-

dées au génie, Fontanes prenait la défense de l'absent, et disait : « Vous riez, Messieurs, laissez faire, il nous passera tous. » Rentré en France, Fontanes était resté en correspondance avec son ami de Londres, qui le tenait au courant de tous ses projets. Vers cette date de 1800, ayant eu l'idée de recueillir ses poésies, ses œuvres complètes, Fontanes avait déjà donné à l'imprimeur la traduction de l'Essai sur l'Homme de Pope, et de plus, un essai de traduction libre en vers du cinquième Chant de Lucrèce. Il avait cru intéressant de rapprocher Lucrèce de Pope, et il avait joint à ce second essai un Avant-propos très-remarquable. Mais sur ces entrefaites, la faveur du Consul vint trouver l'élégant écrivain : appelé à prononcer aux Invalides l'Éloge funèbre de Washington, il y manifesta le talent d'orateur dont il était doué; et, se sentant à la veille d'une destinée politique, il ne voulut point la compromettre d'avance par une publication littéraire qui offre toujours prise à la critique. Il arrêta donc l'impression, presque terminée déjà, de ces volumes, et n'en laissa rien paraître. J'en possède pourtant un exemplaire d'épreuves qui s'est conservé. L'Avant-propos, mis en tête du cinquième Chant de Lucrèce, a cela de particulier qu'il nous laisse voir Fontanes beaucoup plus philosophe au fond qu'il ne le parut le lendemain, ou du moins n'ayant pas encore son parti pris si vertement.

* Cette élude de Lucrèce avait déjà beaucoup occupé André Chénier dans son poème de 1795; en général les poètes de cette fin du XVIII^e siècle avaient été, la plupart, tentés d'écrire le poème de la Salure.

CINQUIÈME CHANT DE LUCRÈCE PAR FONTANES

Tout cet Avant-propos est court; il est comme inédit L inconnu; c'est du Fontanes et du meilleur avec quel- [ue chose même de plus net et un sens plus ferme qu'il l'en mit depuis dans ses rôles officiels. Lisons donc :

((J'ai cru, disait-il, que le rapprochement de Lucrèce et de , ^ope pourrait intéresser les lecteurs : tous deux ont été poètes et philosophes. J'ai choisi, dans le poème latin, le cinquième Chant, parce qu'il forme, si je ne me trompe, ressemble le plus intéressant. 11 renferme d'ailleurs un grand nombre de détails, semblables à ceux de la troisième Épître de l'Essai sur l'Eomme. Si ma faible version donnait quelque envie de relire l'original, je ne serais point surprisqu'on préférât à l'énergique précision, aux traits brillants de l'esprit moderne, la majesté simple et les riches développements du génie antique.

c(Ce cinquième Chant offre de grands tableaux. Lucrèce, après avoir peint rapidement la faiblesse et les misères de l'homme, les vicissitudes des éléments, les anciennes révolutions de la terre, et celles qui l'attendent encore ; après avoir indiqué les différents systèmes astronomiques connus de son temps, Lucrèce trace l'origine du monde et de ses habitants. Il conduit le genre humain depuis son berceau jusqu'à la naissance des sociétés, des langues, des arts, des lois et des religions. 11 s'arrête où la tradition commence. Il nous a rendu cette partie de nos annales, qui n'était gravée, ni sur la pierre, ni dans les livres, ni dans la mémoire. On verra que ce grand homme a prévenu plusieurs opinions de nos philosophes les plus illustres; il a résolu plus d'une

fois, en peu de mots, les questions qu'ils ont agitées longuement après lui. On se convaincra plus que jamais, que les idées dont notre orgueil s'attribue la découverte, ne sont bien souvent qu'un héritage de l'Antiquité.

« Vous verrez le poète romain, dans le tableau des anciens désastres arrivés à notre globe, tracer quelquefois la rente à Buffon[^]; et, dans l'examen des causes qui ont répar[^]du chez tous les peuples les cérémonies religieuses, précéder l'auteur de

- Époques de la Nature.

l'Antiquité dévoilée et des Recherches sur le Despotisme oriental *, ouvrages que les érudits dépouillent sans cesse depuis vingt ans, et qu'ils oublient soigneusement de citer. En peignant les mœurs sauvages des premiers hommes, Lucrèce semble aussi les préférer, comme Rousseau, à celles de la civilisation; mais sa philosophie, aussi sage qu'élevée, le défend des exagérations de la misanthropie. Occupé de saisir des résultats utiles, il ne s'appesantit point sur des opinions vaines. Qu'importe, on effet, de comparer le bonheur du Sauvage à celui de l'être social; de chercher si le luxe, les arts, le commerce ou la découverte du Nouveau-Monde, ont apporté plus d'inconvénients que d'avantages? Toutes ces questions, qui rentrent les unes dans les autres, et dont s'emparent toujours les rhéteurs, sont indignes d'occuper longtemps les bons esprits. Il faut observer l'homme tel qu'il est dans son état actuel, et non dans celui que conçoivent fort gratuitement quelques rêveurs enthousiastes. C'est sur la situation certaine des choses, et non sur d'incertaines conjectures, qu'on doit arranger le plan du bonheur général. Il serait temps de renoncer, même dans les Académies, à ces lieux communs, à ces frivoles

jeux d'esprit, trop multipliés dans les meilleurs livres modernes.
»

Il fait allusion au sujet proposé par l'Académie de Dijon, mais on voit bien, à son ton epigrammatique, qu'il n'est encore ni du Sé^{nt} ni de l'Académie. Plus un homme de Lettres arrive à tous les honneurs de la société, moins il ose avoir tout son esprit, toute sa pensée, dans ses écrits et dans ses discours.

Les opinions philosophiques de Fonlanessembleraient, à un certain endroit, pencher d'un côté s'il osait s'y livrer, tandis que ses sentiments et ses désirs de cœur pencheraient plutôt d'un autre :

« L'Athéisme, disait-il, n'a jamais été soutenu avec plu^d d'audace, ni même avec de plus fortes preuves, que dans ce morceau de Lucrèce. L'existence du m^û physique et du mal

* Boulanger.

IMAGINATION CHRÉTIENNE D'UN ÉPICURIEN 89

moral, la difficulté de concevoir l'action d'un être immatériel sur la matière, et d'admettre la Création, qui suppose un temps où rien n'a existé, voilàtes principales objections d'Épicure et de son disciple. Les Athées de ces derniers temps n'ont rien dit de plus solide ou de plus spécieux. Il est vrai que les raisons les plus convaincantes des Déistes sont aussi les plus anciennes. Ils triomphent encore de leurs adversaires, en montrant l'ordre de l'Univers : *Coeli enarrant gloriam Dei*. Ce premier élan de l'âme du poète est le dernier argument de la raison du philosophe. »

Mais voici qui va devenir prophétique : cet épicurien (comme je le définis) qui a l'imagination chrétienne, l'imagination catho-

lique', nous révèle à demi ses espérances. Il va nous tracer le plan du Génie du Christianisme tel qu'il le conçoit, tel qu'il le développera maintes fois en conversation ou par lettres en s'adressant à son ami, tel qu'il le lui fera corriger et refaire, aussitôt le retour en France ; car la première forme de l'ouvrage était incohérente, et le style en bien des endroits pourrait sembler rebutant. Ce plan est simple, pur, séduisant, irréprochable : c'est ainsi qu'à sa manière le critique aussi montre du génie. Tout critique qui aide la gloire du poète pourrait prendre pour devise : Non sine me tibi-parius honos, comme le disait Tibulle s'adressant à Messala. C'est la consolation à la fois et le seul orgueil du rôle secondaire :

' Et en effet qu'était-ce, après tout, que Fontanes et même Chateaubriand.? des Épicuriens qui avaient l'imagination catholique. — Il y a des hommes qui ont ainsi ^imagination catholique indépendamment du Cond^de la] croyance. Les pompes du culte, la solennité des fêtes , l'harmonie des chants, l'ordre des cérémonies, l'encens, le rayon mystérieux du sanctuaire , tout cet ensemble les touche et les émeut. — Il y en a d'autres qui (raisonnement à part) ont plutôt la sensibilité chrétienne. Une vie sobre, un ciel voilé , quel(|ue moitification dans les désirs, une habitude recueillie et solitaire , tout cela les pénètre, les attendrit et les incline insensiblement à croire. J'en connais de cette sorte.

a Si on se rappelle^ écrivait Fontanes, toutes les absurdités du Paganisme, on s'étonnera moins que Lucrèce s'élève avec tant d'énergie contre l'influence des opinions religieuses, et qu'il la regarde comme si funeste au genre humain. Un homme de génie, qui voudrait prouver aujourd'hui l'utilité de ces mêmes opinions, devrait chercher d'abord s'il est certain que t les peuples et les siècles ont toujours été florissants et heureux ■ avec elles, et s'ils

ont véritablement vu disparaître leur gloire et leur bonheur, quand elles se sont affaiblies. Il faudrait suivre d'âge en âge et de contrée en contrée l'ouvrage de la morale et de la religion; bien distinguer ce qui appartient à l'une ou à l'autre, et n'appuyer jamais ses preuves que sur des faits non équivoques. Il faudrait éviter soigneusement les vaines déclamations, et cette métaphysique vague, obscure et insuffisante, qui n'est point fondée sur la méthode et sur l'analyse. Une vaste érudition, un esprit clair et juste, ne suffiraient pas encore. On exigerait un style digne du sujet; l'élévation et la sensibilité y domineraient, mais sans faste et sans effort. C'est là qu'on aimerait cette heureuse suite de mouvements et de raisonnements qui forme l'éloquence : car dans un tel ouvrage, il faudrait tour à tour forcer la conviction et parler à l'enthousiasme. Le charme, qui persuade, y serait peut-être plus nécessaire que la logique victorieuse, qui subjugué la raison. C'est donc à une âme douce, plutôt qu'à une âme fière, qu'il appartient d'écrire sur les opinions religieuses. Ce livre important reste encore à faire : il mérite un grand écrivain. »

Le grand écrivain était tout trouvé ; Fontanes le connaissait, il l'avait deviné ; mais il s'efforçait par ses conseils de faire que ce jeune et grand écrivain eût toutes les qualités n'eût aucun des défauts de sa nature. Cette page que nous avons citée est à la fois le plan le plus parfait du Génie du Christianisme tel que nous l'avons, et (par anticipation) la critique la plus discrète

' Il y a ici trace de cette manie du temps qui mûrit en avant à tout propos Vanalyse.

e l'ouvrage sur certains points où le conseil n'apas été uivi. Fontanes veut qu'on distingue ce qui est de la ■digion d'avec ce qui est de la morale; qu'on n'appuie amais ses preuves que sur des faits non équivoques. Il eut l'érudition exacte et la justesse de l'esprit, nulle léclamation, une élévation et une sensibilité sans faste 3t sans effort. En un mot, il touche à tous les points délicats en critique sûr et en ami tendre.

Malgré les défauts qu'il ne sut pas tous éviter, l'ouvrage de M. de Chateaubriand, à sa date, justifia suffisamment le programme tracé par son ami ; le poète s'inspira surtout là où le critique avait désiré, et rendit le son qu'on demandait de lui : « Après tant de dissertations et d'analyses, il sentit qu'il fallait chanter, et il chanta ^ » Il chanta les sujets éternels qu'une éclipse funèbre avait trop longtemps voilés, que la persécution elle martyre avaient rajeunis, — les pompes religieuses et sociales qu'il égalait, en les retraçant, par la splendeur de ses tableaux, et sous lesquelles il introduisait (au risque d'en altérer l'esprit) je ne sais quoi d'ému, de sensible et même de troublant, qui les rendait plus mystérieuses encore et plus chères. Il combina, par un mélange hardi et où les contrastes choquaient moins qu'ils n'éblouissaient, la poésie de l'Antiquité dont il était plein, avec une poésie toute nouvelle du Moyen- Age, etaussiavec une peinture merveilleuse des scènes naturelles immenses, auxquelles les derniers grands écrivains eux-mêmes n'avaient point accoulumé. Ce fond si dissemblable, et qui n'aurait point supporté le regard du froid examen, mais si admirablement revêtu , saisit à l'instant les imaginations lassées et altérées^ qui voulaient à la fois retrouver, adorer ce qui leur était cher,

' M. Vinet.

et le retrouver cependant sous une forme légèrement inconnue. De là son succès, qui donna le signal d'une renaissance, et qui ressemblait tout ensemble à une reprise de possession du passé et à une marche en pompe vers l'avenir.

Quel était donc, Messieurs, ce jeune émigré breton qui entra ainsi brusquement dans la gloire, et dont la première apparition était un événement au lendemain de Marengo ? Il nous faut l'aborder et le connaître d'un peu près dans ses origines et dans ce qui l'a préparé.

TROISIÈME LEÇON

Chateaubriand enfant ; — de Saint-Malo comme La Mennais. — Sa sœur Lucile ; et des sœurs de grands hommes. — Éléments d'histoire : — caprice ardent ; — honneur. — Équilibre instable en politique. — Premier séjour à Paris. — Des hommes de Lettres en France.

Ferdinand (et non Auguste) de Chateaubriand était né à Saint-Malo le 4 septembre 1788, et non le 4 octobre, jour de Saint François, comme lui-même semblait le croire. Quant à la date de l'année, il la mettait volontiers en 1769. Cela veut dire qu'il se rajeunissait un peu, soit pour faire coïncider sa naissance avec cette année 69^e à laquelle on se plaisait à rapporter plusieurs naissances illustres, soit tout simplement pour se rajeunir. Et ici je noterai tout d'abord un trait qui paraît futile, et qui tient pourtant à une ligne, à une racine profonde dans cette nature de

poète. — « Vous me paraissez bien triste aujourd'hui, » lui disait un matin Mme de Pastoret en le rencontrant seul dans une allée du parc de Ghampplâtreux. — « Ah! Madame, vous l'avouerez-je? » répondit-il; il m'arrive aujourd'hui un grand malheur. » — « Et quoi donc? » — « C'est que j'ai aujourd'hui quarante ans. » Il voulut du moins se donner ces malheureux quarante ans un peu plus tard que nature. — Le poète est tout à fait comme la femme : il tomberait à genoux, s'il osait, devant cette faux qui tranche ja

jeunesse: « Monsieur le bourreau, encore un moment l' » La maison où il naquit, rue des Juifs, n'était pas loin de celle où devait naître quatorze ans plus tard M. de La Mennais. Ces deux hommes, qui sentent si bien le cru de Bretagne, se sont rencontrés depuis dans la vie et leurs rapports seraient curieux à noter avec vérité. Ce qu'on peut dire, c'est que, de prime-abord et d'instinct ils ne s'aimaient pas; ils étaient plutôt antipathiques l'un à l'autre. L'auteur de l'Essai sur l'Indifférence débuta en 1817, sous la Restauration, comme l'autre avait débuté, quinze ans auparavant, sous le Consulat. Il venait, ce semble, à sa manière et avec un surcroît de zèle, prêter main-forte à la même cause. C'était une recrue ardente; on devait être tenté de les comparer. Tant que cela fut possible, ils n'eurent que du froid l'un pour l'autre. Ils s'étaient rencontrés d'abord dans les bureaux du Conservateur, au milieu de cette série chaude d'ultra-royalisme, tous deux en étant alors les organes au premier chef, ils s'étaient perdus de vue quand M. de Chateaubriand était devenu libéral, faisant la guerre à son ancien parti; M. de La Mennais, lui, tenait toujours alors pour le parti absolutiste et ultramontain. Ils se retrouvèrent en 1835, quand M. de Chateaubriand était redevenu royaliste, au moins d'apparence, après la chute du trône légitime, et que M. de La Mennais était déjà passé dans les rangs de la démocratie

* .(Peu de gens savent vieillir, » a dit M. de La Hochefour.n' M. de Clialcaubriaiid le savait moins qtic personne , mais il sul Jeune bien longtemps. Une leinmc d'une giàcc suprême (c'est i Mme Récamier}, qui s'est consacrte à orner et à enibellir lant a pu cette vieille.-se peu soumis , un jour quMic {larlait jeunes amis, ajouta tout à coup : » Mais le \Ams> jeune de tous m< c'est ceilauiemeiit M. de Ciiateaubiiand. >. Le mot Otail jusi les toutes deruières aooées, il était par l'iroagiDation la jeuuc même .

MONSIEUR l'abbé ET MONSIEUR LE VICOMTE 95

J'assistais par hasard à celte entrevue, non sans sourire. Que de chemin ils avaient fait tous deux hors de leur premier camp I Dès le premier abord il y eut, des deux parts, des raccrocs et des raccords de souvenirs qui juraient d'une façon piquante avec le présent ; ils étaient encore l'un pour l'autre monsieur l'abbé et monsieur le vicomte. Ils continuèrent de se voir dans les douze dernières années et même, par moments, comme si le goût mutuel leur en était venu; il y eut à la fin une sorte d'intimité. M. de Chateaubriand goûtait assez M. de La Mennais, surtout quand celui-ci ne lui fit plus office d'auxiliaire dans le même parti, et ne fut à ses yeux qu'un Garrel ou qu'un Béranger de plus. La concurrence cessant, la courtoisie commença.

Je n'ai qu'à parcourir très-rapidement ces premières années de Chateaubriand, dont vous lisez tous les matins la peinture par lui-même * : nous avons là une autre édition de Bené, tout aussi poétique sans doute, ou même (je le crois) plus romanesque, mais aussi plus détaillée et avec des circonstances réelles qui particularisent le récit. , ' ,

11 était le dernier de dix enfants dont six vécurent, quatre sœurs et un frère aîné. Lui, le cadet, dit le chevalier de Chateaubriand, était destiné, selon la mode des cadets en Bretagne, à entrer dans la marine royale. En attendant on le mit en nourrice au village de Plancouët. Sevré et rentré au logis, il y trouva une vie austère, un père silencieux et craint, une mère bonne, mais grondeuse-. Nous connaissons cette digne domestique,

* Les Mémoires (V) Outre-lomhe paraissaient alors en feuilletons dans la Presse.

^ J'aime à croire pour tout qu'il y a quelque lapsus calami dans cette phrase des Mémoires : « Mon père était la terreur des domestiques , ma mère le fléau. »

l'excellente Villeneuve, la seule qui eût quelque soin alors du pauvre délaissé. Le point le plus à noter, N détaille plus touchant et certainement le plus vrai ! cette première enfance, de cette éducation si négligée et si dure, c'est l'affection bien délicate dont il s'unit en grandissant à la quatrième de ses sœurs, né, comme lui, et qu'il nous peint d'abord l'air malheureux, maigre, trop grande pour son âge, une robe disproportionnée à sa taille, la poitrine droite enfermée dans un corps piqué dont les pointes la blessent, avec un collier de fer garni de velours brun au cou, et une toque d'étoffe noire rattachant ses cheveux retroussés sur le haut de la tête. Mais bientôt un souffle de grâce et de mollesse passera sur ce jeune front et y éveillera l'esprit d'un des rêves. Cette sœur Lucile est le type virginal, innocent, de l'Aînée de René*, Il n'en dira rien de trop quand il parlera plus tard de sa beauté, de sa grâce, de sa mélancolie qui la lui fera comparer à une Cécile funèbre. Je possède, par une autre source, des détails Ultimes sur cette sœur charmante ; je vous en entre la :idrai peut-être un jour. Elle avait

l'instinct de la pocsie et elle devina cet instinct cliez son frère; elle fut la i>remière à l'exciter ; et comme, dans leurs promenades au grand mail de Combourg, il lui parlait avec ravissenienl de la solitude, elle l'avertit d'un mot, elle lui fit signe

' « Amélie avait reçu de la nature qi:elque chose de diviii . avait les mômes grftces innocentes que son corps; la douceur sentiments tMait inlinic; il n'y avait rien que de suave et d'un \ veur dans son es; rit ; on eût dit que son cœur, sa i»ensce et > soupiraient C(-rame de concert; elle lcnait de la femme la limi l'amour, et de l'Ange la pureté et la mclodie. - — Une question voudrait repousser se glisse malgré nous : René est bien Hené. est bien Lu'ilc; qu'est-ce donc ? et qu'y a-t-il eu de réel au (m\ le reste du mystère ? Toële . comment donner a deviner de tcIllo.-> tions, si elles ont eu quelque chose de vrai? Comment lcsdomici supposer, si elles sonl un rêve ?

SŒURS DES GRANDS HOMMES

di^^doigt comme la Muse : « Tu devrais peindre cela! » /J'ai souvent pensé que les sœurs de grands hommes, d'hommes distingués, quand la nature les a faites les dignes sœurs de leurs frères, leurs égales par l'esprit et par le cœur (ce qui s'est vu plus d'une fois), se trouvent plutôt supérieures à eux à d'autres égards ; elles se maintiennent plus aisément à la hauteur première. Je m'explique : — la nature, comme ici dans cette famille de dix enfants, produit un homme de génie, et elle crée en même temps un génie-femme comme Lucile : eh bien, le génie-femme sera ou restera plus volontiers supérieur et meilleur , moralement, poéti-

quement. Les hommes, à un certain jour, font leur métier d'hommes ; ils sortent du nid paternel, ils se prennent à tous les buissons ; la poussière du chemin les ternit; s'ils ne se perfectionnent beaucoup en avançant, ils se gâtent : cela arrive souvent. Les femmes, si elles restent ce qu'elles doivent être, gardent le foyer, et aussi, dans toute sa délicatesse, elles y gardent le culte de l'idée première, de l'idéal (s'il y a poésie); elles sont comme les prêtresses domestiques de cette chose sacrée que nous allons dissipant^ dépensant, exploitant au profit souvent ou de notre ambition ou de notre amour-propre, de ce qu'on appelle la gloire. Elles restent fidèles avec religion, avec discrétion et mystère : elles ont en dépôt jusqu'à la fin et accroissent plutôt de leurs larmes le premier trésor*. Ainsi fit Lucile en regard de René. On la définirait bien d'un mot : C'est

* J'ai eu l'occasion souvent de vérifier cette observation et de m'en pénétrer, dans le travail que j'ai entrepris sur Port- Royal; cela surtout y est très- sensible, car les sœurs des hommes éminents, des grands hommes, entraient au cloître, et là on les peut observer dans toute leur conservation, si je puis dire, dans toute leur intégrité morale. C'est ainsi que pour tous ceux qui ont étudié ce sujet avec intelligence, la sœur de Pascal (Euphémie) a paru l'égale de son frère

TOME I

le génie de son frère, dégagé de tout alliage d'auteur de toute complication littéraire, mondaine, politique et vaine, le pur génie avant qu'il ait revêtu ou après qu'il aura rejeté l'enveloppe mor-

telle. — « Cette âme ^ nale, a dit quelqu'un qui l'a bien connue, était et effarouchée des hommes et de la vie. » — Vers ; dévoré d'une mélancolie incurable, et versant, dii^ui elle agréablement, /?/ws de pleurs que l'Aurore, mais son avoir comme elle le don de produire des fleurs \ sa raiso reçut quelques atteintes qui ne la laissaient pas moin^ à ce qu'il paraît, adorable et d'une décence charmanti Elle se rendait compte de ces atteintes, elle retira vei ce temps la promesse de sa main à un homme qui l'a mait passionnément et voulait l'épouser. Entrée dar une maison de retraite à Paris, elle y mourut*, etTo craint même qu'elle n'ait, dans un instant d'égaremen hâté la fin de ses tristes jours. Les Mémoires à'Outrt tombe contiennent d'elle des lettres, de petites comp. sitions ravissantes. Il y a déjà bien des années un ai diteur qui ttvait assisté à cette lecture écrivit, au sort

l'esprit, et sa supérieure philôl parle caractère. C'esl ainsi quel*'» sœ du grand Arnaiild et de M. d'Andilly, la m<Te Angélique, la _;[m abbesse el rt'iiorinatrice , leur est supérieure à quelques égards p»; ti force s mple et un inàle oubli d'elle-même dans les épreuvo. ('(ainsi encore que la seconde Angélique paraît plus ferme et plii- ; •! d'esprit et de caractère que sou frère du monde et de la Cour. 1 Pon)i>o!uie. (Voir Port-Iioyal, t III, p. 359, édition de 1806.) ♦ Celait dans des vers à un ami ;

Que j'aurais h l'offrir de fleurs

Si, siiiible à l'Aurore, Comme elle j'avais, par mes pleura, Le don d'en faire éclore 1 J'ai entendu citer d'elle une conversation ravissante sur la mosicp (|u'elle sentait à la manière des Anges; sur les fleurs, el les oiseii qu'elle prcft-rait aux fleurs, parce qu'ils étaient plus près du Ciel. Se promenant avec M Jou-

berl par une soirée Irès-sereine, elle disait : «< C'était lii sans doule la couleur de Tul) mpe. » ,

^ Le 9 novembre 1804 '

L AMÉLIE DE RENÉ

Q là, l'impression qu'il venait d'en recevoir' ; et je vous emanderai la permission de vous lire ces lignes comme ésumant ma propre pensée :

« On a entendu dans cette même lecture d'admirables pages e Lucile sa sœur, V Amélie de René, génie de mélancolie égal u sien, qui aurait eu l'art, si elle avait voulu, mais elle 'Utiqua la sensibilité plutôt que de la dépeindre. Inquiète, lallieureuse d'imagination et assiégée de terreurs presque omrae Jean-Jacques, elle se dévora. Ce que René a dit, elle a fait. Quelqu'un entendant ces lettres de Lucile regrettait u'elle n'eût pas écrit. — « Laissez donc, répondit un plus âge, laissez un peu de sensibilité à l'état de nature et d'enièrè sincérité; il en faut aussi comme cela; on n'a pas derc ret à avoir : à chacun son rôle ; ils se le sont partagé ; il a critpour elle, elle est morte pour lui. »

Ces scènes du fonds natal , ces souvenirs d'enfance, [ui sont maintenant révélés à tous; la maison de l'aïeule naternelle à l'abbaye près Plancouët; la sœur enjouée le l'aïeule vénérable, mademoiselle de Boiteilleul; ces rois vieilles filles nobles d'à côté qui, averties chaque our par un coup de pincette, apparaissent comme par essort et viennent faire partie du quadrille,

Portraits comme on en voit sur les tapisseries;

a mort peu à peu qui envahit cette petite société et ^ompt le cercle : une chambre qui se ferme, puis l'autre, 3t le quadrille qui finit faute de partners ; ces premières impressions déjà profondes sur l'enfance rêveuse et in-

* Ces Mémoires ont eu deux moments de lecture bien différents, bien contraires. Les premières fois, avant la publication, ils n'étaient lus qu'à un petit cercle diniliés , dans un sanctuaire délicieux, avec tous les arrangements de la grâce et les demi-voiles du mystère. La seconde fois, découpés en feuilletons au milieu des tempêtes civiles, ils ont été jetés par lambeaux dans les carrefours et ont pu être lus , comme du Rétif, au coin de la borne.

consolée, je ne vous redirai point tout cela; vous. le sa vez d'hier et de ce matin ; je n'ai qu'à courir. Je me borne à relever chaque sentiment essentiel à mesure qu'il éclôt et qu'il lève dans cette jeune âme.

De Saint-Malo, où l'enfant a passé ses premières années à errer parmi les rochers, à écouter le bruissement*. des vagues sur les écueils, à béer aux lointains bleiiâtreft le voilà tout d'un coup transplanté avec sa famille a château de Combourg, autre cadre plus silencieux e tout mystérieux, la secrète patrie du poète. A peine enlr» .sous ces grands ombrages, le charme mélancolique l' isaisi, l'ennui enchanté commence. — Envoyé au collégt de Dol, il étudie les matliématiques, et sait par coea ses logarithmes ; il fait des vers latins, surtout il lit h quatrième livre de Y Enéide. Ce quatrième livre, un Ho race complet, les volumes de Massillon, où sont les ser mons de l'Enfant prodigue et de la Pécheresse, ne sortent bientôt plus de ses mains; il a le temps de couvrir ce mêmes rêves durant les vacances solitaires de Combourg un monde nouveau s*entr*ouvre pour lui; un nouve homme

s'éveille, qui ne mourra plus. Notons bien Taveii — Mais les passions ne viennent jamais seules; « elK se donnent la main comme les- Furies ou. comme h Muses. » L'honneur donc (et ceci est un nouveau trait dislinclif, désormais aussi ineffaçable), l'honneur, «cetl exaltation de l'âme qui maintient le cœur incorruptibl au milieu de la corruption, ce principe régénératèu placé auprès du principe dévorant, « allume en celt jeune âme un foyer qui ne va plus s'éteindre, et qui ser jusqu'au dernier jour son culte le plus intime peut ètr(en même temps que le plus apparent. Ce sentiment d l'honneur se révèle en lui à l'occasion d'un châtimei déshonorant qu'il se refuse à subir. — Je crois, en vérilc que tout est complet déjà; et si nous osions pénétrer toi

LB1 SOLITUDLXEM... POESIM APPELLANT 101

'^bord dans cette âme jusqu'à prétendre en co.-pter mobiles essentiels, les éléments {Très imbris torti ios) , je les énumérerais ainsi, en ne donnant la préainance à aucun, et en les mettant tous sur la même .e.

Xe trouvez pas, Messieurs, ce que je fais ici trop témè- ;iire. Je parle de l'homme éminent qui fait le sujet de lotre étude avec la même liberté que je parlerais de L the ou de Byron. La postérité est venue, et l'examen Stable commence. L'admiration, en définitive, retrouvera son compte, mais nous tâcherons de ne la faire • porter que sur les portions vraiment dignes d'être adn:irées.

Premier élément, la rêverie ou l'ennui. — La mère du Régent disait de lui qu'il était né ennuyé. Combien cela est plus vrai à dire de M. de Chateaubriand I « Je crois, disait-il, que je me suis ennuyé dès le ventre de ma mère. » Il a comme engendré cet ennui incurable, mélancolique, sans cause, si souvent doux et en-

chanteur dans son expression , sauvage et desséchant au fond , et mortel au cœur, mortel à la bonne et saine pratique familière des vertus, — le mal de René, qui a été celui de tout notre âge, maladie morale qui, après avoir régné cinquante ans plus ou moins, et avec des variantes sans nombre, est aujourd'hui à peu près disparue , qui du moins n'est plus endémique , et qui a fait place à je ne sais quelles autres dispositions plus positives de la jeunesse, lesquelles ont bien aussi leur danger. Pareil aux fleuves descendant du sein de Jupiter, le voilà donc à sa source cet ennui qui va s'épancher à travers le monde^/ qui cherchera partout l'infini et l'indéterminé , \q désert; qui le ferait autour de soi plutôt que de s'en passer, et qui appelle cela la poésie {Ubi solitudinem faciunt y poesim appellant) : — poésie en effet qui a révélé au poète qui

nous occupe, et lui a inspiré de peindre, comme il n'a été donné à nul autre, la sublimité des grands horizons, rétendue illimitée des savanes, l'infini du désert de l'Océan, et cet autre Océan canadien (comme il Tapp» i îtout de verdure et d'éternelles forêts, l'infini désol., ■ [si plein de grandeur des Campagnes romaines, l'infini du cœur et du dedans le plus vaste et, si Ton peut dire, le plus irremplissable de tous.

Second élément, — comment dirai-je? comment l>f!^ pellerai-je? le culte de la jeunesse et de l'espèce de délirey à' illusion romanesque qu'elle amène avec elle, et qui d'ordinaire avec elle aussi s'évanouit et disparaît. Cet idéal d'ivresse qui est si bien peint dans le quatrième livre de l'Enéide, dans Atala, dans l'épisode de Vellrda, le poète dont nous parlons le caressera et le rôvera jusqu'à la fin. Jusque sous la première conception du Génie du Christianisme et dans le cadre de ses Martyrs (all(?z au fond), il avait introduit; en la voilant, cette flamme profane et trop

chère; il la portera, il la couvrera partout, et jusqu'au milieu des scènes et des sujets les plus faits pour ramènera l'austérité simple. Elle transpirera, je l'ai dit ailleurs, comme un parfum d'oranger voilé. J'ai regret d'avoir à insister sur ce point, mais il est essentiel ; quand on fait une étude sur un homme considérable, il faut oser tout voir, tout regarder, et au moins tout indiquer. D'ailleurs, on parle beaucoup de décadence : je crois en effet, à mon grand regret (et j'ai résisté tant que j'ai pu à le croire), que la littérature est en pleine voie de se corrompre ; mais il faut voir en quel sens et comment. Car, si l'on remonte surtout à une / quarantaine d'années en arrière, ce n'est pas une déca- Idence tellement manifeste et tellement déclarée; il importe d'en bien saisir les causes et les sources. Ce n'est point parce qu'un écrivain de talent se permet une

DU CALVAIRE A L'ALHAMBRA

pression plus ou moins hasardée pour rendre une lance de sa pensée, qu'une littérature est proprement L décadence : ce serait prendre les choses trop à la rface et par l'épiderme. La vraie décadence, dans unel Icrature brillante et qui compte encore des talents) lissants, prend sa source dans le [désaccord qu'il y ce lire l'inspiration véritable et le résultat apparent, dsLXià manque d'harmonie et de vérité au sein des plu| aux ouvrages. Or, nous touchons ici à l'une des causes ; disparate et de désaccord les plus intimes et les plus 'ofondes. Ainsi, par exemple , M. de Chateaubriand va Jérusalem ; il est censé y aller pour visiter en pèlerin s saints lieux, et il le proclame lui-même. Eh bien I à prendre plus tard par ses propres aveux, que vient-il)us confesser : « Mais ai-

je tout dit dans Yltinérai^e, sur ce voyage commencé au port de Desdémohé et d'Othello (Remarquez le choix des noms et les associations d'idées')}? AUais-je au tombeau du Chiist dans les dispositions du repenlir? Une seule pensée m'absorbait, je comptais avec impatience les moments. Du bord de mon navire, les regards attachés sur l'Étoile du soir\ je lui demandais des vents pour cingler plus vite, de la gloire pour me faire aimer. J'espérais en trouver à Sparte, à Sion, à Memphis, à Carthage, et l'apporter à l'Alhambra. Comme le cœur me battait en abordant les côtes de l'Espagne I Aurait-on gardé ^; mon souvenir ainsi que j'avais traversé mes épreuves?... » En s'en tenant à son propre aveu, et sans op vouloir approfondir ce qu'il allait chercher ainsi à renade, à ce rendez-vous de l'Alhambra, à travers le

^ Comme Léandre, comme tous les amants de VAnlhologie^ comme -'1 amoureux dans la gracieuse invocation de l'ïon : Chtre Étoile du soir, belle lumière d'or, De l'aimable Aphrodite, etc.

grand détour de Jérusalem et du Calvaire, il est bi(certain maintenant pour qui vient de l'entendre , qu allait chercher autre chose que Téraotion toute dév d'un pèlerin ; sa dernière station ne devait pas être plus sainte. De là ce qu'il y a de factice dans Vltinéra — Dans la Vie de Raacé, ouvrage de sa vieillesse, et (il avait moins la force de retenir son secret, il a trou moyen de laisser échapper à tout instant les regrets 1 plus profanes, le plus en contradiction avec l'austè sujet. Il avait bu de bonne heure le philtre, et il n*a j mais voulu l'oublier. Ceux qui l'ont connu savent qu n'a jamais pu se consoler de vieillir, qu'il n'y a jamt consenti; il a pris la vieillesse comme un simple affroi et nul n'a mené si bruyamment le deuil de la fuite de jeunesse ; il était, à ce sujet, comme ces rois d'A qui, de colère, déchirent leurs vèle-

ments*. Ce sec< élément, très-positif eu lui, est celui que j'appelk
l'élément profane et païen. C'est l'homme de. désir au s^

*Si nos pères regrettaient aussi de vieillir, combien c'était plus
l renient -.

Ahl que vous m'ennuyez, Vieillesse!

souj)irait Charles d'Orléans dans un gracieux roudi au. Ainsi
l'on se p gn.il à demi- voix jusqu'à Voltaire. Mais le ton a bien
changé. Je sais qui a dit : « Le Tenips nous frappe au visage ,
comme Ces. Pharsale ordonnait à ses vétérans de frapper au vi-
sage les jeunes i valiers do Poinpéo. » M, de Chateaubriand, qui
n'avait de beau {\ \ \ této, mais qui l'avait si belle, ne pard<inna
jamais au Trmps de I . avoir touchée et d'en avoir fait même une
belle tôle de vitillard considérait comme un outrage singulier et
personnel d'être .itt int le Temps. Humilié etiadigu- dn vieillir,
non moins que s'il eût o(é demi-dieu , il avait un cerlain regard
de colère, d*^ douleur, de jalo fierté, qu'il lançait h la jeunesse;
ce n'était pas le lelxim imbelU- s icfn de Priam, c'était encore la
flèche d'Apollon. — Un jour (revenait de l'Académie où il avait
voulu aller pour une élection, i! disait ironiquement et en mai
quant chaque syllabe : « J'ai vou aller, mais cela m'a coAté, Mon-
sieur ; j'étais là avec mon vieil Jouy, qui ressemblait à une vieille
femme. » (Lire, après cela, pou

SENTIMENT d'honneur CHEZ CHATKAUBRIAND 103

ticiirien, — le désir prolongé et toujours renouvelé une Eve
terrestre.

' " troisième élément, qui nous est signalé par luiiie, et qui
perce également dès son enfance, c'est i honneur ; il était bien

important que celui-ci vînt s'in- ^ oduire au plus tôt comme correctif à côté de ces deux i^ lire éléments si dévorants et dissolvants, à côté de j ennui immense et de cette disposition à chérir avant jut, à poursuivre le_songfi. rapide, l'éclair du__dé\$ir, .l'honneur, qu'il a si bien défini et dont l'idée s'associe abituellement à son nom, il l'eut donc dès l'origine, . le conçut et l'embrassa de bonne heure : par là il fut éritableraent de l'ancienne France, il garda quelque hosedes anciens preux. Lui si différent à tant d'égards, ^ [retint par cet anneau la tradition de ses pères, et il se trouva de leur sang par instinct dans chaque situation mémorable. Cette disposition de l'honneur, elle-même, st plus altière et scabreuse que stable et tout à fait asise : elle tient plus de compte de la gloire que de la/ ertu, et souvent participe plus de la générosité que de 'équité et de la justice. On est prodigue, libéral, plein l'éclat et de noblesse; on s'expose, on se sacrifie un noment; mais à ce prix on se passe bien des passions ttous ses caprices. Du moins il y a là un ressort puissant, quelque chose qui se révolte contre toute lâcheté, outre toute cupidité sordide , contre toute bassesse. zansun temps dont M. Royer-CoUard disait : «L'abaissement éclate de toutes parts, » il y a là du moins quelpie chose qui ne vous rabaisse pas.

Je crois, si l'on peut avoir un jugement formel en de elles analyses, que ce sont là les trois éléments essen-

conlraste du ton, la jolie pièce de Voltaire qui a pour titre, les Désagréments de la Vieillesse.)

tiels, et tous les trois extrêmement aigus et vifs, qu composèrent cette personnalité si accentuée et si brillante de M. de Chateaubriand. Ajoutez-y ce vaste d ploiement d'imagination, cette magie incomparable < plume qui lui fut donnée, et qui, au

milieu de mil. défauts choquants de. ^ôût, réussissait toujours à prendre; avec cela un esprit qui dans les jugement: ... dinaires (non pas toujours dans l'action) avait beaucoai de justesse et de positif; une amabilité et une sorte d naïveté de bon enfant, qui était réelle quand il voulait ^ la permettre, qui était rare et habituellement nuli quand on le voyait dans le monde, mais qu'on lui re trouvait par moments à l'improviste dans l'intimité voilà un premier trait, une première ébauche de cetU grande physionomie que ses ouvrages seuls n'exprimen pas tout entière.

Mais on remarquera encore combien ces trois éléments sont tous les trois, si je puis ainsi parler, hasar deux, imprudents, et singulièrement propres, poi. employer le langage de la chimie, à une combinaisoï fulminante : d'une part, l'ennui sauvage, avide, insa tiable, comme base et comme fond; — d'autre part sillonnant ce vague ennui, l'éclair idéal, électrique, d désir; — et l'honneur seul, l'honneur chevalere^n) pour tenir et maîtriser tout cela. Avec de tels coi à son char et un tel guide, on doit être tenté à tout m ment de raser comme Phaéton le bord de l'abîme', i chercher l'émotion et l'éclat, dût-on se briser et périr

- AiiiM, a la Calaractc de Niagara , 1 ecliolle de lianes qui serait d". dinaire aux Indiens élaiit rompue, il voulut néanmoins desceniire bas (le la Chute jar un rocher a pic donviron deur cents / n ' hauteur (je n'entre pas ici dans les inexactitudes qui ont élé rel il ne s'y cassa que le bras. — Et dans Jiené, au voyage de! h. ni 6€ représente assis sur la bouche du volcan et pleurant sur les niori

LES POETES SONT DE DANGEREUX PILOTES

n est, en un mot, poussé à jouer, sui* la moindre [miice provocante, le imtpomMAûut. Et voilà pouruoi, l'avouerai-je en passant? j'ai toujours frémi quand ai vu des poètes, de vrais poètes, se prendre à la potique et prétendre à devenir nos pilotes. Ohl que Plajn les connaissait bien quand il voulait les couronner e fleurs et les bannir de sa république I Et pourtant il e connaissait que les poètes selon Homère, selon Sohocle et selon lui-même. Mais chez les modernes, ces *^)Oêtes selon René sont les plus dangereux de tous; ils ntrent avec ravissement dans les mois des tempêtes; ils ont repris pour un rien du dégoût de la terre, de cette erre qu'ils veulent pourtant gouverner ; ils dévorent les iècles en un jour; ils seraient tentés à la moindre conrariété, au moindre défi, de mettre le feu au vaisseau ;t de s'engloutir eux et tout l'équipage, c'est-à-dire la ociété tout entière, comme le vaisseau le Vengeur, pour Lvoir une belle mort sur l'Océan'.

[onià peine il voyait à ses pieds les demeures : « C'est ainsi que toute ma vie j'ai eu devant les yeux une création à la fois immense et imperceptible , et un abîme ouvert à mes côtés. » * « L'idée de n'être plus me saisissait le cœur à la façon d'une joie ; subite... Il y avait dans le premier succès de l'amour un degré de félicité qui me faisait aspirer à la destruction. » Quand on a dit de es mots-là, et qu'on les a sentis, et qu'on a voulu se tuer, on m'est oujours suspect comme pilote; on tient médiocrement au salut des lutres et de l'ensemble. — Et qu'on veuille peser encore cette parole inale, non pas du René embelli et légèrement arrangé pour le Génie lu Christianisme, mais du René primitif et brut des Na-

tehez : « Je (m'ennuie de la vie ; l'ennui m'a toujours dévoré : ce qui intéresse ' les autres hommes ne me touche point. Pasteur ou roi, qu'aurais-

< je fait de ma houlette ou de ma couronne.!' Je serais également fatigué t de la gloire et du génie, du travail et du loisir, de la prospérité et

< de l'infortune. En Europe, en Amérique, la société et la nature m'ont

< lassé. Je suis vertueux sans plaisir ; si j'étais criminel , je le serais

< sans remords. Je voudrais n'être pas né, ou être à jamais oublié. » Leltre de René à Céluia }. — Après de tels aveux une fois proférés,

il n'y a i»lus rien.

io8 CHATEAUBRIAND ET SON GfxOUPE LITTÉRAIRE

Ces enfants du caprice, de la fantaisie et du rêve so d*une race tout opposée et ennemie de celle des vr. hommes d'Etat, des Auguste, des Richelieu, des C j: well, des Guillaume d'Orange, des Piit, et, pour i>.c dre un nom sans tache, des Washington. A un m . miJ degré, entre M. de Villèle et M. de Ghateaubiiaul, c tait une haine de race.

Après le collège de Dol, vient le collège de Renni où le chevalier en entrant hérite du lit du chevalier • Parny (un pan de cette robe de Nessus lui est tonjoi; resté), et où il devient le condisciple de Moreau il Limoëlan. De Rennes il va à Rrest, pour y cherclier s brevet d'aspirant qui n'y est pas : ses instincts tle voj geur s'ex-

citent à contempler tout le jour cet Océan sa bornes, à la pointe de ce Cap extrême. Il est comi ces cygnes sauvages, qui, retenus malgré eux parc q les ailes ne leur sont pas encore venues, souffreni sais quoi d'inexprimable'à la saison des migrali -. ressentent une nostalgie immense *.

Mais le vent tout d'un coup a sauté, comme lii-i les marins : de Brest il retourne sans savoir poui <* Combourg. Ce « château paternel, situé au milic . » forêts, près d'un lac, dans une province reculée, » ik il parlait sans le nommer dans liené, il nous le déc aujourd'hui dans ses tours et dans ses salles pleines mystères. C'est là qu'il nous donne une nouvelle pe ture de son rêve, de sa poursuite de l'idéal, sous le n(de sa Sylphide. Cette Sylphide qu'en l'écoulant aulref

* Toute sa vie M. de Cliatoaubriand garda cet instinct natal navigateur cl du marin. Passant bien des années après en Angleterre il était ambassadeur (1822), à peine lo pied sur le bateau, dari'; "in»* ; niblc traversée de Calais à Douvres; par une grosse mer, il ot / gaieté folle, cbantait, sautait, giimpail aux inâts, se moquait d. - un passagers malades : l'élève de Brest, le pur Maluin se retrouvait.

JEAN-JAGQUES ET RENÉ ATTEINTS DU MÊME MAL

n'ai pas été des derniers à applaudir, je ne Taime pour- Lil pas de tout point autant que je l'admire encore. îcidément il sejoueun peu, en vieillissant, avec ce qui ait plus triste et plus simple dans

le premier René . Il raconte qu'un jour, dégoûté de la vie , il voulut l'élancer la coupe de ses lèvres et la lancer vers le ciel. Il s'enfonça dans un bois avec un fusil, et ne fut arrêté que par la rencontre d'un garde, que la scène soit plus ou moins réelle ou poétique, elle a fait que résumer et fixer une pensée funeste qui est le fond de cette disposition mentale, de cette maladie ? René, laquelle était déjà la maladie de Rousseau. Et lui-ci finalement y a succombé; car, — il n'y a guère moyen d'en douter aujourd'hui , — Rousseau s'est tué à cet effet.

Le chevalier était retourné à Saint- Malo , près de partir pour les grandes Indes , lorsqu'un brevet de sous-lieutenant au régiment de Navarre le retient en France, et l'envoie à Cambrai ; de là jusqu'à Paris et à Versailles

n'y a qu'un pas.

A Paris (c'était vers 1788), il voit les gens de Lettres,

* L'inconvénient de ces Mémoires, s'il faut le dire, et l'effet qu'ils produisent tels qu'on les lit de suite aujourd'hui, c'est que le narrateur s'élève un peu tout cela à distance, et qu'il ne réussit pas à l'arranger complètement. Un très-bon juge me dit à l'oreille ; « Quant au fond

se rappelle les faits, mais il semble avoir oublié quelque peu les impressions, ou du moins il les change, il y ajoute après coup, il surlonge. Ce sont les gestes d'un jeune homme et les retours d'imagination d'un vieillard, ou, s'il n'était pas vieillard alors qu'il écrivait, 'un homme politique entre deux âges qui revient à sa jeunesse dans ces intervalles de son jeu, de sorte qu'il y a bigarrure, et que par moments l'effet qu'on reçoit est double : c'est vrai et c'est faux à la fois.» - >Ce genre d'inconvénient est précisé-

ment celui qui se fait sentir ans le Raphaël de M. de Lamartir.e. La vraie poésie, celle m[^]me de otre propre jeunesse, est co[^]me une maltresse jalouse ; elle ne nous eut pas à demi.

TOUE I

et aspire, comme il le dit aujourd'hui en plaisari ii, à insérer quelque idylle dans le Mercure ou dans Y .', nach des Muses K L'impression qui résulte des ill'; ^lr Mémoires ne m'a jamais paru la plus exacte et 1 ; pi vraie sur cette époque de sa vie 2. En fait, le jeun : cier fut beaucoup plus homme de Lettres alors; il .<• ! plus sérieusement dès Tabord qu'il ne veut nous ! hier aujourd'hui. Pour s'en assurer, il suffit de 1 qu'il disait sur les gens de Lettres de cette époqu !. V Essai sur les Révolutions : on y trouve les vrai> ne ments qu'il portait sur eux. Il vit dès lors Fontan s, noua avec lui une première liaison, qui se ressci! i (suite à Londres et y devint la plus étroite amit; \ T 1788, il visitait Parny, qu'il appelait le Tibullefn çc

* Il parvint en effet à faire insérer une idylle [l'Amour des Ch. mr par le chevalier de C.) dans WUrnack des Muses de 1790 , : entre des vers de Pons de Verdun et d'Iloffman : elle n'était gne du voisinage, et aurait pu être signée de Berquin ou de I Il est curieux de voir comme M. de Chateaubriand, dès qu'il ! vers, devient un talent pacifique et doux. Ce n'est plus du même ima; ^ination. lia perdu son instrument, son élément. I; l'effet de ces coursiers indomptés qu'on embarque, el qui, un l'air, sont les plus apprivoisés du monde.

2 Non pas, encore une fois, ((ue ces Mémoires ne so>nt ^ mais ils sont surtout poétiques et n'ont que ce genre de tine vérité tCarliste. Or, l'arlisle ici rend son émotion, s telle quHl l'a au moment où il écrit, non pas toujours (elle qtil eue dans le moment qu'il raconte. Il substitue à son tnsn «c-^ i pr sions et ses effets d'aujourd'hui à ses senliraeuts v

un petit exemide que j'ai pu vcriûer. Je lis dan^ Chateaubriand à Fontanes, datée d'Avignon. > <« J'arrive de Vaucluse ; je vous dirai ce que R tation. Quant à Laure la bégueule et retrar<]U(> \c « m'ont gâté la fontaine. J'ai pensé me casser le cou

« au '■ ■ ^ " ' - -'■ --

« ne

onn\i..... ...V K. , . , , , , , , ■ V». !

a écrite sur Pétrarque et sur Laure, en — 11 n'y a de tout à fait vrai qnc ce qui volontaire échappé dans le temps mAin»

LES AMIS DE

comme il surnommait Fontanes le Simonide^. Il consultait La Harpe, qui lui témoignait de la bienveillance ; il avait un faible pour Flins, un ami, un diminutif de Fontanes ; et même il ne repoussait pas le Philosophe de la nature, Delisle de Sales, dont il a tracé plus tard un gai portrait en caricature *. Le jeune Breton voyait I beaucoup son compatriote Ginguené, déjà produit honorablement dans les Lettres; et par lui il connaissait \ le poète Le

Brun, surtout Chamfort, qu'il invitait queli quefois à souper dans sa famille, et dont la conversation

' Sur Parny, notamment, il écrivait en 1798 celle note que j'ai sous les yeux, manuscrite, et qui nous permet déjuger du degré exact de leur liaison neuf ou dii ans auparavant :

•Le chevalier de Parny est jjrand, mince, le teint brun, les yeux noirs enfoncés, et fort vifs. Nous étions liés. U n'a pas de douceur dans la conversalion. Un soir, nous passâmes six heures ensemble, et il me parla d'Éléonore. Lorsqu'il était près de quitter i'Ilc-de-France, lors de son dernier voyage, Éléonore lui envoya une négresse pour le prier d'aller la voir; cette négresse était la même qui l'avait introduit en de plus doux rendez-vous. Le vaisseau qui devait ramener Parny en Europe était à l'ancre : il devait partir dans la nuit. Qu'on juge des sensations que l'amant d'Éléonore dut éprouver lorsque, après douze ans de silence, il reçut ce message, au moment de son départ, par cette négresse I Que de souvenirs I Éléonore était blonde, assez grande, non belle, mais attrayante, mais respirant la volupté. Au ;es <',il m'a dit que les sites décrits par Saint- Pierre dans Paul et Virginie étaient faux; mais Parny enviait Bernardin. —

« Fontanes m'a fait faire un dîner fort gai dans ma vie. Nous étions pour convives, moi, Ginguené, Flins, le chevalier de Parny. La Harpe, qui prétendait qu'il n'allait plus à ces parties de jeunes gens, nous avait envoyé sa

femme. Mme Du F , la poétesse et la maîtresse de Fontanes, y était, et, ce

qu'il y a de bien Français, c'est que le mari y était aussi et qu'il ne s'apercevait de rien. Grande chère, bon vin, pas trop poètes;

cependant nous ne pûmes nous empêcher de l'être un peu. »

^ « Ciiaque année, au printemps, il faisait ses remontes d'idées en Allemagne. » Ce trait plaisant me paraît faire anachronisme dans le portrait de lui que donnent les Mémoires d' Outre-tombe. Je ne vois pas que Delisle de Sales soit allé plus d'une fois à Berlin. L'aulcur semble avoir eu ici en vue le germanisme de certains de nos philosophes modernes, et il leur a lâché sa chiquenaude sur la joue du pauvre Delisle de Sales c[ui n'en peut mais. Celui-ci a payé pour M. Cousin ou pour tel autre.

112 CHATEAUBRIAND ET SON GROUPE LITTÉUAIRE

piquante, pleine de saillies, lui faisait passer des moments heureux. Dans son Essai sur les Révolutions, où se retrouve un Chaleaubriand primitif , sauvage, non encore dégrossi ni dégagé, mais plus vrai et plus naïf que depuis, un Chateaubriand sans parti pris et avant la gloire , il parle de la plupart de ces hommes comme les ayant beaucoup connus et fréquentés; ses jugements d'alors sur leur compte sont plus indulgents, plus équitables, plus sains, selon moi, que ceux qu'il y a ajoutés et par lesquels il a souvent prétendu corriger et rétracter les premiers. Dans cette édition de 1826, où il se flatte d'être un bien meilleur juge , c'est trop souvent le ministre, l'homme monarchique et religieux, qui a son rôle à garder, — c'est trop souvent cet homme officiel qui fait la leçon au lui-même d'autrefois, et on peut le trouver surtout tranchant et rigoureux à l'excès pour ces anciennes connaissances de sa jeunesse.^* Dans ses Mémoires d'Outre-tomôe, il se borne à être léger à leur propos, et il les traite un peu sousiambe en badinant : cette légèreté va jusqu'à être cruelle pour quelques-uns. La véiilé est qu'il les connut et les goûta fort, à son début dans le monde littéraire : il aspirait à y entrer sous leurs auspices

et comme leur confrère. Nous aurons à signaler aussi dans l'ic^{sc}* ses premiers jugements réels sur les écrivains célèbres du dix-huitième siècle, notamment sur le grand Rousseau auquel il se rattachait si directement alors, et dont il a tout fait pour se séparer et pour divorcer depuis.

Une remarque littéraire qui nous importe est celle-ci : M. de Chateaubriand avait commencé en 1788, si

' Un criliiucà la fois sagare et indulgent (M. Vinci) a t'ii . ii. ,ie Chateaubriand dans son Essai ne l pas plus sincère i{uc dans .tel autres ouvrages (voulant dire qu'il Test partout), mais il est plus na» turel. » J'accepte cette rédaction-là.

LA RÉVOLUTION A DÉGAGÉ CHATEAUBRIAND H3

la Révolution n'était pas venue rajourner et l'interrompre, il serait évidemment entré dans le monde littéraire, comme disciple de Rousseau et des autres. Ses dix années d'éloignement et de malheur solitaire lui donnèrent le moyen de s'écarter, de prendre de l'espace, pour faire ensuite souche à part. Virgile, parlant du jeune arbre, du rejeton trop près de son père, dont l'ombre l'étouffé et le gêne a dit :

Nunc altcC frondes et rami matris opacant, Crescenlique adii-nunt Aetiis, urimlque feientem*.

Chateaubriand, s'élevant à deux pas sous l'ombre de Jean-Jacques, de Bernardin de Saint-Pierre, en eût été d'abord gêné et offusqué dans son développement, brûlé dans ses premiers fruits. C'est à cela que scrvenîdu moins les révolutions : elles transplantent en déracinant; elles rompent ce qui se suit de trop près,

etrecommeniënt le grand mélange. 11 y a chance pour qu'au sortir de là il se produise quelque chose d'original et de nouveau.

Cependant l'instinct des voyages, l'inquiétude aventureuse qui était propre à sa nature, le sentiment qu'il n'y avait ni jour ni place pour lui dans ce monde-là à cette heure, arrachent tout d'un coup de Paris le jeune officier. Au moment où la Révolution de 89 a l'air de faire trêve, à la veille de redoubler, il part pour l'Amérique du Nord, muni des instructions de M. de Malesherbes, dont son frère aîné était le petit-gendre. Le goût de la géographie et des grands voyages d'exploration était fort en honneur sous Louis XVI; les succès et les infortunes de Cook et de Lapérouse avaient enflammé les imaginations. Le jeune officier partait donc, en s'i-

' Géorgiques, II, 55.

i\A CHATEAUBRIAND ET SON GROUPE LITTÉRAIRE

maginant qu'il allait la découverte du Passage polaire, du Passage au Nord-Ouest du Continent américain : j'admire ces grands desseins tels qu'en cent endroits il nous les expose, mais il n'allait chercher en réalité que des sensations, des images, et un champ illimité pour ses rêves.

Il ne partait pas comme Volney, comme ce ferme et sévère observateur dont il avait pu lire le Voyage en Orient, avec un dessein bien arrêté et précis; l'histoire, à cet âge, ne le tentait pas encore : il tournait le dos au vieux monde , et voulait avant tout s'enivrer d'une existence nouvelle inconnue.

La vie sauvage était aussi un des rêves, un contras le idéal des plus caressés dans cette société raffinée d>' Louis XV et de Louis

XVI. Jean-Jacques l'avait mise à la mode. Diderot nous peint avec délire une Oiaiti selon imagination et selon son cœur. Le jeune ChateaubrHN^ méditait déjà un poème des Natchez qui devait 1nic;<;pTXj^p loin ks Incas, et il voulait en visiter la S(" le naturelle. Plus tard méditant les Martyrs^ il ira ainsi en Grèce et dans l'Orient. Entre les divers buts solennels ou mystérieux qui présidèrent à tous ces voyages, il en est un qui reste pour nous bien clair : le j ' î^t- • ■ U faire sa palette et amasser ses couleurs.

QUATRIÈME LEÇON

core les hommes de Lettres de 89. — Chamfort et Ginguéné vengés. — Chateaubriand en Amérique. — Journal. — Nouveauté de peinture. — Ce i qu'on n'a qu'une fois.

Pendant que notre voyageur fait route pour l'Améri-
ae, je voudrais revenir un peu en arrière, et insister
Avantage sur un point déjà touché. J'ai parlé des rela-
ons du jeune chevalier de Chateaubriand, venu à Pa-
s vers 1788, avec les hommes de Lettres d'alors; j'ai
iché de vous présenter ces relations sous leur vrai jour,,
L non pas sous la couleur complaisante qu'il est facile
î e leur donner après coup, aujourd'hui que M. de Gha-
I jaubriand est devenu célèbre et immortel, et que la)

] lupart de ces hommes de Lettres, distingués en leurj

jmps, sont oubliés, ou retombés dans cette espèce dei

• répuscule, de pénombre croissante qui attend les/

I ommes simplement secondaires. Nous avons des' \ loyens
sûrs d'atteindre sur ce point à la vérité autre-

lent que par Qonjecture. En effet, cinq ou six années ■ près
avoir quitté la France et les relations qu'il avait

u former à Paris, M. de Chateaubriand a consigné ; ans un ou-
vrage publié à Londres ses opinions, ses seni iments sur la' plu-
part des personnages littéraires dont

I I avait encore le souvenir tout à fait présent; et comme ! 1
écrivait alors loin de son pays, il n'avait aucune rai- 1 .on de les
flatter ni de les ménager. Il en était même ,

IIIG CIIATEAUBIIAND ET SON GROUPE LITTÉRAIRE

comme Chamfort, qui étaient morts dans l'intciville. Nous
pouvons donc savoir de lui-même, de sa propnbouche, comment
il les jugeait alors.

De plus, lorsqu'en 1826, il se décida à publier luimême à Paris,
dans la collection complète de ses Œuvres, cet ouvrage autrefois
publié à Londres, et qu'il l'accompagna de Notes qui avaient pour
but de ré trac: ou de corriger, nous savons encore comment il
s'ex^ mail sur ces hommes de Lettres, à trente ans de distance.

Enfin, aujourd'hui que paraissent ses Mémoires d' Outre-
tombe, nous avons, ce semble, son dernier mot sut leur compte,
son jugement suprême. Qu'il me soit pen d'examiner si ce dernier

jugement qui m'avait déjà qi. que peu choqué lorsque je l'entendis pour la premi fois, et que je viens de relire avec une impression péai ble, estleplusé({uitable, le plus juste, — j'allais presque dire le plus sincère; — mais nous-même gardons-noui de faire injure à une nature si mobile, à une imaj:in;Uioi puissante et rétro-active qui teint à son insu les oltjols du ses couleurs, des couleurs de son caprice ou de sa passion

Le point sur lequel j'insiste a de l'importance : ' paroles que jette M. de Chateaubriand ne meurent \ elles ont avec elles un mordant qui les grave; il a genre d'amertume qui accompagne la force. Si d se? iroles avaient l'air de tomber comme une flét sure sur quelques hommes de Lettres estimables, il 1 draît voir avant tout si elleé sont méritées, et si iu même, en d'autres temps, ne nous fournî pas une ré fulation victorieuse de ce que lui a dicté en dernier ! le sentiment de sa force, de sa supériorité désorn hors d'atteinte, et aussi peut être le ressentiment l* tain de l'amour-propre blessé '•

* « La férocité naturelle fait moins de cruels que Tamour-propre,

INJUSTICES DE LA SOUVERAINETÉ

Il en est des grands hommes littéraires comme de tous les hommes : s'ils se sentent tout-puissants, souverains par la parole, par l'admiration qu'ils inspirent, semblables à des monarques sans contrôle, ils sont tentés d'abuser, de se passerions leurs caprices, tous leurs dépits ; et la légèreté même produit quelquefois

sous leur plume le même effet que produirait l'injustice préméditée ou la haine.

Nous ne cherchons ici que la vérité : je ne me plais pas à faire ressortir les contradictions de jugement d'un illustre auteur ; ce serait un plaisir bien chétif et puéril. Je conçois de plus (et ici je réponds à une observation qu'on m'a fait l'honneur de m'a[j]resser) , je conçois très-bien les variations dans les Jugements , selon qu'on les porte à différents âges de la vie. M. de Chateaubriand, jeune, admire Jean-Jacques et l'imité ; plus tard il s'en détache, et il le juge en le réduisant : rien de plus naturel et de plus légitime. Mais si M. de Chateaubriand , au moment où il juge Jean- Jacques avec sévérité, ajoute qu'il n'a jamais pensé comme lui*, et

dit La Rochefoucauld. On suppose engénial les gens de Lettres plus susceptibles que d'autres; je ne sais si cela est bien exact, et il n'y aurait rien de bien étonnant en effet, si l'on prend en considération la délicatesse de leur sensibilité nerveuse, sans cesse aiguë par la nature de leurs travaux. Peut-être aussi n'ont-ils cette réputation d'irritabilité que parce qu'ayant une plume à leur service pour s'exprimer, leur passion laisse plus de trace que ne fait l'amour-propre blessé des autres hommes. Les vrais grands poètes, d'ailleurs, Shakspeare, Goëthe, Molière, Dante, Sophocle, ne devaient pas être irritables ; mais on se les figure plutôt jouissant d'une égalité, d'une sérénité ou d'une sévérité et d'une mélancolie majestueuse, au sein de leur force de création féconde. L'irritabilité est réservée aux hommes de Lettres proprement dits, grands encore, mais de moindre puissance, les Pope, les Voltaire. M. de Chateaubriand, par sa nature, est entre les deux. 11 a du grand et du petit, de la différence et du

dépit. — (Voir sur cette question d'irritabilité Coleridge, *Diogmphia Liieraria* , ch. II.) ♦ Comme dans la Préface de la première édition à'Atala.

le prend sur un ton de hauteur et de dédain qui sent un fond de mépris, je Tarrôte, et j'ai droit de lui opposer ses aveux, ses hommages d'autrefois. Si en présence des mêmes faits, des mêmes souvenirs, il substitue la malveillance à la bienveillance, j'ai droit de lui en demander compte. Je ne fais d'autre rôle que celui de l'enclave antique qui avertissait le monarque qu'il était xin homme, G'est là en partie le rôle du critique — du critique historien; et c'est celui où je voudrais m*élevei enfin en me dégageant de toute vaine complaisance. Si j'entends prononcer un jugement saillant, en termes pleins d'éclat, tombé de haut, mais dur, écrasant, injuste, j'en souffre, et mon devoir est de rétablir les faits et la vérité, ne fût-ce que relativement à des littérateurs estimables et secondaires qu'on veut sacrifier.

Estimables! — mais en effet, ils n'ont eu queTestimc. et c'est pour cela qu'il ne faut pas la leur ravir I Lv génie d'un grand écrivain a bien des droits et des prérogatives, mais il n'a pas ce droit-là. Au reste, que chacun soit juge.

J'ouvre les Mémoires d' Outre-tombe , et je lis du ,o .^ portraits que l'auteur y trace des hommes de Lettres qu'il a connus à Paris en 1788 :

«L'auteur de Vllhtoire de la Littérature it'u.iv.ua-, qm aCisinm dans la Révolution à la suite de Chamfort, nous arriva (chez les sœurs de M. de Chateaubriand) par ce cousin tous les Bretons ont entre eux. Ginguené vivait dans \v sur la réputation d'une pièce de vers assez çv fessionde Zulmé, qui lui valut une chitiie y.

reaux de M. Neckcr; de là sa pièce sur son entrée au Contrôle général. Je ne sais qui disputait à Ginguéné son titre de gloire, la Confession de Zulmé; mais dans le fait, il lui appartenait *.

' Si celle jolie pièce est bien de lui, pourquoi donc Gommacer par donner à euteodrc qu'elle pourrait bien être d'un autre?

DÉNIGREMENT DE GINGUENÉ

((Le poète rennais savait bien la musique et composait des omanes. D*ÏÏumble qu'il était, nous vîmes croître son oriieil, à mesure qu'il s' accrochait^ à quelqu'un de connu. Vers temps de la convocation des États généraux, ChamfortremloysiBiharbouillier des articles pour des journaux et des discours Jour des clubs : il se fit superbe. A la première Fédération il lisait : a Voilà une belle fête! on devrait, pour mieux l'éclairer, brûler quatre aristocrates aux quatre coins de l'autel... » « Ginguéné eut une connaissance anticipée des meurtres évolutionnaires. Mme Ginguéné prévint mes sœurs et ma V;mme du massacre qui devait avoir lieu aux Carmes et leur na asile; elles demeuraient Gul-de-sac Fêrou, dans le voisi- o du lieu où Ton devait égorger.

« Apres la Terreur, Ginguéné devint quasi-chef de l'Instruction publique; ce fut alors qu'il chanta l'Arbre de liberté au Cadran -Bleu, sur l'air : Je l'ai •planté, je l'ai vu naître. On le jugea assez béat de philosophie pour une ambassade auprès d'un de ces rois qu'on découronnait. Il écrivait de Turin à M. de Talleyrand qu'il avait vaincu un préjugé ; il avait fait recevoir sa femme en pet-en-l'air à la Cour. Tombé de la médiocrité dans l'importance, de l'importance dans la niaiserie et de la niaiserie dans le ridi-

cule, il a fini ses jours littérateur distingué comme critique , et, ce qu'il y a de mieux, écrivain indépendant dans la Décade : la nature l'avait remis à la place d'où la société l'avait mal à propos tiré. Son savoir est de seconde main % sa prose lourde, sa poésie correcte et quelquefois agréable. »

Il Yeut redevenir juste à la fin, il voudrait le paraître, mais il n'y a plus moyen après des traits aussi san-

* Notez les termes dénigrants, méprisants, appliqués aux actes les plus simples. Ginguené couimence, comme la plupart des jeunes gens , par avoir une petile place; celte place est chétive. Son mérite le fait connaître; il trouve des amis : le voilà qui s'accroche; tout à l'heure \\&Hnsi7ivait. Et plus loin, s'il écrit des articles, il les barbouille.

2 Comme preuve que l'érudition de Ginguené n'était pas de seconde main, et que l'historien de la littérature italienne s'adressait bien directement aux sources, il suffirait de parcourir le Catalogua de sa Bibliothèqne pubh ; par sa veuve sous la direction de DauU' u.

420 CHATEAUBRIAND ET SON GROUPE LITTÉRAIRE

glants. Il proie à Ginguené des paroles atroces qu'on ne sait comment réfuter, vraiment; il fait plus, il lui prête une complicité qui serait criminelle : Ginguené eut une connaissance anticipée des meurtres révolutionnaires l Quoi! parce que Mme Ginguené vous a transmis un avis par humanité, parce qu'elle a caché chez elle votre femme et vos sœurs, vous en concluez que son mari était quasi le complice ou du moins le confident des bourreaux I Rien dans la vie de Ginguené ne justifie et n'autorise de telles insinuations. 11 était du parti de la Révolution et de la république;

mais il en était comme Daunou, comme Chénier, comme les hommes de cette ligne. Il put avoir dans son ton quelque roideur, quelque morgue à certains moments; ce sont des faiblesses humaines. Des personnes qui l'ont bien connu m'assurent qu'en général, dans l'habitude de la vie, il était d'une urbanité parfaite; ces contradictions n'ont rien d'impossible: mais certainement il fut et resta toujours honnête homme, citoyen estimable, soit qu'après la Terreur il s'efforçât de communiquer à l'instruction publique une impulsion salutaire et réparatrice, soit qu'ambassadeur à Turin sous le Directoire, et diplomate très-impropre (je le conçois), il y amassât les matériaux pour son Histoire littéraire d'Italie ^ soit qu'écrivain indépendante la Décade, il tînt bon, selon ses principes, contre le despotisme d'un homme. — Je continue :

« Ginguéné avait un ami, le poète Le Brun. Ginguéné protégeait Le Brun, comme un homme de talent, qui connaît le monde, protège la simplicité d'un homme de génie; Le Brun, à son tour, répandait ses rayons sur les hauteurs de Ginguéné. Rien n'était plus comique que le rôle de ces deux compères, se rendant, par un doux commerce, tous les services que se peuvent rendre deux hommes supérieurs dans des genres divers.»

PORTRAIT DE LE BRUN

Voilà Le Brun et Ginguéné traités de compères et presque ridicules. Est-ce bien là l'effet qu'ils firent réellement sur le jeune officier en 1788?

En ce qui est de Le Brun d'abord, nous avons mieux [ue nous ne pouvions espérer pour constater le jugeant vrai du jeune chevalier sur son compte. Je tiens ou à relever moralement Le Brun, caractère assez peu honorable ; mais il ne convient pas, quand on est poète ,\ le rire purement et simplement d'un poCte de cet ordre d de cet essor. Or, Chateaubriand appréciait à tous égards Le Brun, et, en grand peintre qu'il est, il a rendu)on impression sincère et complète quand sur un exemplaire de V Essai sur les dévolutions, chargé de ses Corée lions et de ses remarques', non content de ce qu'il avait dit dans le texte (à la page 128), il ajoutait en marge cette note manuscrite, qui est de 1798 :

« Le Brun a toutes les qualités du lyrique. Ses yeux sont I âpres, ses tempes chauves, sa taille élevée. Il est maigre, pâle, i et quand il récite son Exegi monumentum , on croirait entendre ; Pindare aux Jeux olympiques. Le Brun ne s'endort jamais i qu'il n'ait composé quelques vers, et c'est toujours dans son ' lit, entre trois et quatre heures du matin, que l'esprit divin 1 le visite. Quand j'allais le voir le matin, je le trouvais entre I trois ou quatre pots sales avec une vieille servante qui faisait ! son ménage : a Mon ami, me disait-il, ah! j'ai fait cette nuit quelque chose! oh! si vous l'entendiez ! » Et il se mettait à

^ Ce curieux exemplaire qu'avait conservé par hasard M. de Chateaubriand, qu il donna un jour sans trop y prendre garde à J.-B. Soulié de In Qito^/rf<en/ie, amateur et bibliophile, a passé depuis dans la bibliolhèque de M. Aimé-Marlin, puis dans celle de M. Tripier, et à mon tour je le possède. J'en userai plus d'une fois. (Il a été vendu, à la mort de M. Sainte-Beuve , en vente publique avec ses antres livres: mais les noies manuscrites de Chateaubriand , qui étaient dessus , ne sont pas perdues pour la pos-

térité. M. Sainte-Beuve les avait imprimées à leur place dans une édition de V Essai sur les Révolutions ^ publiée par MM. Garnier frères.)

122 CHATEAUBRIAND ET SON GROUPE LITTÉRAIRE

Compter sa strophe, tandis que son perruquier, qui enrageait lui disait : « Monsieur, tournez donc la tête ! » et avec ses deux mains il inclinait la tête de Le Brun, qui oubliait bientôt le perruquier et recommençait à gesticuler et déclamer. »

J'ai interrompu, pour n'avoir pas à revenir sur Le Brun; je reprends les pages dénigrantes des Mémoires d'Oulre-impie. Plus loin, il y dira de Chamfort :

((Mais, sans contredit, le plus bilieux des gens de Lettre que je connus à Paris à cette époque était Chamfort; atteint de la maladie qui a fait les Jacobins, il ne pouvait pardonner aux hommes le hasard de sa naissance. Il trahissait la cause fiancée des inaisons où il était admis *, * il prenait le cynisme de son langage pour la peinture des mœurs de la Cour. On ne pouvait lui contester de l'esprit et du talent, mais de cet esprit et de ceux qui n'atteignent point la postérité. Quand il \ que sous la Révolution il n'arrivait à rien, il tourna contre lui-même les mains qu'il avait levées sur la société. Le bon rouge ne parut plus à son orgueil qu'une autre espèce de corruption, le sans-culottisme qu'une sorte de noblesse dont H Marat et les Robespierre étaient les grands seigneurs. Furieux de retrouver l'inégalité des rangs jusque dans le monde de douleurs et des larmes, condamné à n'être encore qu'un vicaire dans la féodalité des bourreaux, il se voulut tuer pour élire par aux supériorités du crime ; il se manqua : la mort sur ceux qui l'appellent et qui la confondent avec le néant .

Maintenant j'ouvre ï Essai sur les Révolutions pu! lié Londres
trois ans après la mort de Cbamfort; éc

comnT' b^ ' -^ *^ -^* !;f:' '..■,. M» ;

* Où a-t-il pria du Iclioo iaipalalions odieuses? On va voi' i\\>i
certainement pas dans les rapports qu'eut Ciamfort av» avec sa
famille.

^ Ciamfurl vuului se tuer, comme se tua Condorcet, pour é

auxbo i ' ' ' ' . ■ ,. .

ne cr*^'

le pOiSuil *n. <..iiMiii', Il \ an .ii<i.i, ,m, - ^

viorl se ni de ceiLt, clc, est d'un parfa l : non-sens. Il semble-
rait <y-\ '""'•■ "» ri' "• <' • croire à une autre vie.

PORTRAIT DE CIAMFORT 123

vite le lecteur à lire le volume des Maximes deChamrmaiitle
quatrième volume des Œuvres complètes, pus à Paris par M. Gin-
guené, homme de Lettres lui-même tii du malheureux académi-
cien : la sensibilité, le tour cri l, la profondeur des pensées en font
un des plus intéres- ^ comme un des meilleurs ouvrages de notre
siècle. Ceux «nt approché M. Chamfort savent qu'il avait dans la
conition tout le mérite qu'on retrouve dans ses écrits. Je l'ai ent
vu chez M. Ginguéné *, et plus d'une fois il m'a fait sr d'heureux
moments, lorsqu'il consentait*, avec une e société choisie, à ac-
cepter un souper dans ma famille. 3 l'écoutes avec ce plaisir
respectueux qu'on sent à enre un homme de Lettres supérieur. Sa
tête était remplie ecnotes les plus curieuses, qu'il aimait peut-être
un peu à raconter... »

! uit un portrait de Chamfort plein de vérité et d'ex-
ssion. Trois hommes fort distingués à cette époque,
mfort, Rivarol et Rulhière, aigris et desséchés par
I ie sociale factice poussée à l'excès, par l'habitude
I i l'épigramme, de l'ironie et du persillage, tentèrent,

I .s leurs dernières années, de s'élever à un rôle supé

ir, comme publicistes, comme historiens, et ils n'y
ssirent qu'incomplètement; mais cet effort même
loigne de leur force secrète et de leur énergie ^,

Chez Ginguené. — Il allait chez Ginguené, qu'il nous a représenté o àriieure comme se faufilant chez lui et chez ses sœurs, grâce au 3 de Bretun-, les rôles ici sont inverses. Déjà, en effet, Ginguené imençait à être connu, et le jeune chevalier aspirait seulement à re.

Ici c'est Chamfort qui consent à accepter un souper de famille; et effet c'élaïl un homme à la mode que Chamfort. Les hommes de 1res et les gens d'esprit à la mode tenaient le sceptre dans cette iélé finissaiïle ; on se les arrachait. Les vrais rôles, intervertis tout 'heure, sont encore ici rétablis.

■ La première manière, toute littéraire, de Chamfort avait bien de distinction et delà grâce; ses Éloges académiques, qui lui

valurent > couronnes à ses débuts, rappellent assez hi façon dont M. Yillelin toucha depuis le même genre. Ou a très-bien cUt de son Éloge de

a Chamfort (continue M. de Chateaubriand dans VEssatj (d'une taille au-dessus de la médiocre, un peu courbé, d' figure pâle, d'un teint maladif. Son œil bleu, souvent f et couvert dans le repos, lançait l'éclair quand il venait à nimer. Des narines un peu ouvertes donnaient à sa pljysi< mie l'expression de la sensibilité et de l'énergie. Sa voïï < flexible, ses modulations suivaient les mouvements de âme; mais, dans les derniers temps de mon séjour ;; i'; elle avait pris de l'aspérité, et on y démêlait l'accent i.^ii impérieux des factions. Je me suis toujours étonné qu'un hoi qui avait tant de connaissance des hommes, eût pu épousi chaudement une cause quelconque^. Ignorait-il que tous les [vernements se ressemblent; que républicain et royaliste sont que deux mots pour la même chose? Hélas! i'infort philosophe ne l'a que trop appris.

« J'ai cru qu'un mot sur un homme aussi célèbre dan Révolution ne déplairait pas au lecteur. La Notice que M. (guené a préfixée à l'édition des Œuvres de son ami doit, d leurs, satisfaire tous ceux qui aiment le correct, l'éléganl chaste : mais pour ceux qui, comme moi, connurent la lia> intime qui exista entre M. Ginguené et M. Chamfort, qu'ils geaient dans la même maison et vivaient pour ainsi dire semble, cette Notice a plus que de la pureté; en n'écrh qu'à la troisième personne, M. Ginguené a été au cœur, e |ouleur de l'ami, luttant contre le calme du narrateur, i 'Thappe pas aux âmes sensibles. Au reste, je dois dire qi parlant de plusieurs gens de Lettres que je fréquentai ao fois, je remplis pour eux ma tâche d'historien, sans a

La Fontaine : « Chamfort a loué le plus naturel des poètes avec
 traits les plus brillants et les plus choisis de Tesprit du xviii^e siècle
 — Sur Clément dont j'ai eu à parler plus tard (voir tome 1^{re} : Cau-
 series du Lundi), j'ai paru moi-même trop sévère à (M. de) La Fontaine. Je
 conseille à ceux qui veulent compléter leur idée de ce bon distin-
 gua mais controversable, de chercher ce qui en est dit au tome des
 Œuvres du comte de Noëderer, t. II, p. 133-138.

' Relevons en passant ce fond d'indifférence pour le r^e et l'^e.
 L'aot avant les partis pris et les irritations politiques. . (r

en lui persista toujours. Nous touchons le tuf. M lui

depuis et en déclinant, n'a été qu'un grand acteur cherchant,
 comme tous les grands acteurs, à flatter et à déployer son talent.

CHAMFORT ET GINGUENÉ \ENGÉS 123

jeu de chercher à m'appuyer sur leur renommée. Lorsque \
 écu parmi eux, je n'ai pu m'associer à leur gloire : je n'ai pu leur
 que leur indulgence. »

Ainsi, voilà Ginguéné qui, par sa Notice, a su aller au cœur et
 intéresser les âmes sensibles! L'auteur de l'Essai aurait-il parlé
 ainsi de lui sans y être obligé, il l'avait cru initié aux meurtres ré-
 volutionnaires? Et ne devient aussi, je vous prie, cette disposition
 de Ginguéné à s'accrocher à des amis connus (c'est-à-dire, entre
 autres, à Chamfort), lui qu'on nous montre remplissant discrète-
 ment ici, et en s'effaçant, le rôle d'un ami dévoué et fidèle? Ces
 contradictions sont misérables, surtout si l'on se pose cette ques-
 tion ;

« Que s'était-il donc passé dans l'intervalle du premier juge-
 ment au second? »

Ce qui s'était passé? — M. de Chateaubriand avait Publié le Génie du Christianisme, et Ginguené, jugeant 'ouvrage contraire à ses principes et à ses vues philosophiques, en avait fait la critique dans la Décade ^1^

Si Ton avait averti M. de Chateaubriand de la rancune

Ginguené remplit, bien des années après, le même rôle auprès de Le Brun, dont il recueillit et publia les Œuvres.

^ M. de Chateaubriand n'en est pas venu du premier coup à ce jugement amer et inique sur Ginguené. Dans sa Défense des Martyrs (1809) il disait, en faisant allusion aux souvenirs de leur ancienne liaison et à leur rupture : « D'autres littérateurs distingués, que je fréquentais à cette même époque, ont suivi des routes différentes de la mienne : ils se sont déclarés mes ennemis, sans que je les aie provoqués ; ils m'ont attaqué dans leurs écrits avec violence. Je ne me suis pas plaint de leur infidélité au souvenir d'une ancienne liaison; j'ai lu les critiques qu'ils ont faites de mes premiers ouvrages, j'y ai remarqué du goût, de l'esprit, du talent, du savoir... Je me plais même à reconnaître que les rudes leçons d'une amitié changée m'ont été utiles, et (jue, si les Martyrs ont moins de taches que mes précédents écrits, je le dois à ces jugements, peul-être un peu rigoureux. » On retrouve là l'estime encore à travers la plainte; mais, en vieillissant, les nuances s'effacèrent, les tons se confondirent, et la rancune couvrit tout.

126 CUATEAL-BRIAND ET SON GiiU.i.b Liiiii.à\ii.L

à laquelle il obéissait presque à son insu, il eût peut être changé et modifié ses expressions, car il était un» nature généreuse; mais il n'était pas une nature essentiellement clémente , ni une

nature juste. — RevenoD bien vite à ce qui nous trompera le moins chez le hommes d'un haut talent, à l'étude de leur talent mème

Gelai de M. de Chateaubriand commença à se déve lopper dès ces années, de 91 à 99. Mais il eut cet avan tage inappréciable, durant cet intervalle, de ne pas si produire devant le public français, et de mûrir à l'étranger, loin des regards. Le public n'eut pas à êtn initié à ses tâtonnements de manière, et ne le connut que quand il en eut une à lui bien décidée. Le Nil cacha sa source, et il ne nous apparut que grand fleuve.

Aujourd'hui, c'est notre profit et notre plaisir d'étudier, de surprendre ce talent dans son développement intermédiaire et aux divers degrés de sa transforma;! :i. La relations du Voyage en Amérique , et surtout V Essai ^ui les RévolutionSy nous le livrent tout à fait dans sa mue. 11 se forme à vue d'œil à mesure qu'il s'applique ' dernier ouvrage, dont le second volume est bien - ^ rieur au premier. L'auteur ne se décida cependant poui sa neuve et vraie manière qu'en juillet 1798, ép où la nouvelle de la mort de sa mère lui donna j sais quel ébranlement de tout l'ôtre moral et détermin la dernière crise. Et encore, il ne reçut tout à fait It dernier poli qu'en 1800, à sa rentrée en France, sous l'œil et de la main de Fontanes.

Au printemps de 1791, il s'embarquait donc à Saint- Malo pour les États-Unis; il était revenu à temps pour émigrer avec son frère en juilict 1792. Il ne passa môui pas une année entière en Ant.'ii m.' '. Ce qu'il fit du

* II paitit de France quelques jours a^ic» U luorlde Mirabeau (arril

CHATEAUBRIAND EN AMÉRIQUE 127

cette année si remplie, il Ta raconté, peint, iraaot romancé à cent façons; mais nulle part il n'a plus naïvement son but vague et son avidité de ance infinie que dans cette page de VEssai où, avoir traduit et transcrit au long l'antique Voyage [sous le nom de Périple d'Hannon, et l'avoir mis ^ arallèle avec la relation du capitaine Gook, du sait navigateur, déjà « resserré de toutes parts par les âges du globe, et connaissant désormais la mesure de ire planète comaie le Dieu qui l'a arrondie entre ses lins, » il ajoutait :

K Cependant, il faut l'avouer, ce que nous gagnons du côté
3 sciences, nous le perdons en sentiment. L'âme des Anciens
I naît à se plonger dans le vague infini; la nôtre est circon-
; ite par nos connaissances. Quel est l'homme sensible qui
: s'est trouvé souvent à l'étroit dans une petite circonférence
quelques millions de lieues? Lorsque, dans rintérieur du
mada, je gravissais une montagne, mes regards se portaient
iijours à l'Ouest, sur les déserts infréquentés qui s'étendent
ns cette longitude. A l'Orient, mon imagination rencontrait
ïssitôt l'Atlantique, des pays parcourus, et je perdais mes
aisirs. Mais à l'aspect opposé, il m'en prenait presque aussi
al : j'arrivais incessamment à la mer du Sud, de là en Asie,
Uà en Europe, de là... J'eusse voulu pouvoir dire, comme

s Grecs : « Et là-bas! là-bas! la terre inconnue, la terre amense! » Tout se balance dans la nature : s'il fallait choisir entre les lumières de Cook et l'ignorance d'Hannon, j'aurais, ! crois, la faiblesse de me décider pour la dernière *. »

Une autre page de ses voyages et de son Journal, dans 791); il quitte la terre d'Amérique le 10 décembre même année. Cela est huit mois <le séjour en tout. ,

' Essai, (orne I, page 214, édition de 1826. — C'est dans un sentiment tout semblable qu'un grand poète de l'Italie moderne, Leopardi, parle de Christophe Colomb dans sa Canzone à Angelo Mai (Portrait & contemporains, tome III, page 87, 1840; — tome IV, page 382, IK71).

laquelle l'élève de Rousseau, transplanté sur une scène plus vaste, se donne toute carrière et déploie tout talent de sa première manière déjà bien ferme et vraie, ment grandiose, c'est encore celle-ci; on croit entendre l'hymne triomphal de l'indépendance naturelle et chant d'ivresse de la solitude :

« Journal sans date (c'est de 1701, onze ans avant la publication du Génie du Christianisme). — Le ciel est pur sur: tête, l'onde limpide sous mon canot, qui fuit devant une gère brise. A ma gauche sont des collines taillées à pic flanquées de rochers d'où pendent des convolvulus à fleurs blanches et bleues, des festons de bignonias, de longues graminées minces, des plantes saxatiles de toutes les couleurs; à droite régner de vastes prairies. A mesure que le canot avance s'ouvrent de nouvelles scènes et de nouveaux points de vue tantôt ce sont des vallées solitaires et riantes, tantôt des c

lines nues; ici c'est une forêt de cyprès dont on aperçoit quelques portiques sombres, là c'est un bois léger d'érables, où le soleil se joue comme à travers une dentelle.

« Liberté primitive, je te retrouve enfin! Je passe comme cet oiseau qui vole devant moi, qui se dirige au hasard, n'est embarrassé que du choix des ombrages. Me voilà tel que le Tûut-Puissaint m'a créé, souverain de la nature, peu triomphant sur les eaux, tandis que les habitants des fleuves accompagnent ma course, que les peuples de l'air nous chantent leurs hymnes, que les bêtes de la terre me saluent, que les forêts courbent leur cime sur mon passage. Est-ce sur le front de l'homme de la société ou sur le mien qu'est gravé le sceau immortel de notre origine? Courez vous enfoncer dans vos cités, allez vous soumettre à vos petites lois; gagnez votre pain à la sueur de votre front, ou dévorez le pain du pauvre; égorgez-vous pour un mot, pour un maître; doutez de l'existence de Dieu, ou adorez-le sous des formes superstitieuses* moi j'irai errant dans mes solitudes; pas un seul battant de mon cœur ne sera comprimé, pas une seule de mes pensées ne sera enchaînée; je serai libre comme la nature; je reconnaitrai de Souverain que celui qui m'alluma la Uam

CAILLON'S DU GRAND PEINTRE 129

anciens, et qui, d'un seul coup de sa main, fit rouler tous les rochers.»

Sur les idées, pour le ton, pour le geste et l'expression, nous reconnaissons là du Rousseau et du meilleur, du Rousseau ressaisi et rajeuni déjà par Gatteaume.

à sentiment personnel et que j'appellerai royal, do-

e, — le sentiment d'Adam glorieux et souverain
5 Éden. Il prend possession du désert, et il dit mes
Mes. Car on remarquera que ces trois grands pein-
et descriptifs français, Eousseaa, Bernardin de_
it-Pierre et M. de Chateaubriand , qui sentent si bien
I ature et qui l'embrassent d'une si forte étreinte, s'en
ichent pourtant, en demeurent distincts et ne s'y
I fondent jamais. Ils restent spiritualistes, déistes, et
I sont pas panthéistes, comme on dit. C'était difficile
j ux de s'en tenir à ce point, avec le sentiment si
I in et si débordant qu'ils avaient de la nature; il fal-
. qu'ils eussent, pour y résister et faire contre-poids,
3 personnalité bien énergique ; et il est vrai que ce
st pas ce qui leur a manqué.

fout ce Journal, ces simples notes sont curieuses; n ne rend
mieux l'impression vraie, toute pure, à sa irce : ce sont les cartons
du grand peintre, du grand ysagiste, dans leur premier jet. Il
entre dans une fo- . vierge :

^ « Trois heiïres.

« Qui dira le sentiment qu'on éprouve en entrant dans ces rets
aussi vieilles que le monde, et qui seules donnent une ie de la

Création telle qu'elle sortit des mains de Dieu? Le ur, tombant d'en haut à travers un voile de feuillages, ré-

' Voyage en Amérique, tome I, page 68, édition de 1828.

130 CUATEAUBRIAND ET SON GROUPE LIITÉUAIIE

pand dans la profondeur du bois une demi-lumière rf géante et mobile, qui donne aux objets une grandeur faii tique. Partout il laut franchir des arbres abattus, sur losq s'élèvent d'autres générations d'arbres. Je cherche m une issue dans ces solitudes; trompé par un jour plus Mi, vance à travers les herbes, les orties, les mousses, lt.,> u. et l'épais humus composé des débris des végétaux; inxi n'arrive qu'à une clairière formée par quelques pins t :: Bientôt la forêt redevient plus sombre; l'œil li'apeir i des troncs de chênes et de noyers qui se succèdent Ic^ um autres, et qui semblent se serrer en s'éloignaat ; ii.Io l'infini se présente à moi^ »

On a fort critiqué, je le sais, les ù- iails de ce voy de Chateaubriand en Amérique. Sa description des bo du Meschacebé dans Atala a été particulièrement c testée; on a prétendu qu'il n'avait pas visité tous lieux qu'il décrit, et qu'il avait transporté aux uns qui n'est vrai que des autres. On est même allé, er prévalant des inexactitudes, jusqu'à insinuer qu'il i vâit peut-être pas vu la Cataracte de Niagaiu -. Oi ques inadvertances de souvenirs ne surprendroii } sonne parmi ceux qui connaissent l'habitude à 1 1 grandiose et négligente, le procédé composite v[h

* Voyages, tome I, pages 71 et suivantes (IS28).

- Les articles rriliques auxquels je lais allusion parurent eu 183 m 183i dans Vinvarlablej nouveau Mémorial ca'ho']vr, s'imprim

maît a Fribourg, en Suisse. Un amaleur ! Mauris, a raitdei»uis ré-imprimer ces articles à un plaires pour les joindre aux GLuvres ctimpleles de L;. Rendant compte d'un Voyage de Markoiisje «lans le l Chateaubriand commit une erreur g. > relevée dans la Décade du premier tr page 375). 11 supposait «luil n'y aur de terrain à parcourir du fond de la ! Behring en suivant ii" ^ ■>' "'- ^ ' . ■• Terre-à-terre, lui »i

huit cent soixaute-i... ^- , v

espaces à franchir ne lui coûtent pas.

MOTS DE CHEVALET

de M. de Chateaubriand. Mais dans ce Journal iate, dans ces forêts sans nom, en descendant ce ? qu'il ne nomme pas davantage, c'est là qu'il est leine vérité, qu'il abonde et qu'il nage en plein .ti-raient de la nature américaine. Et qui donc nous vélée le premier comme lui? Continuons à ses cotte marche, heure par heure, à l'aventure ;

« Six heures.

.(J'avais entrevu de nouveau une clarté et j'avais marché 'S elle. Me voilà au point de lumière : triste champ plus lancolique que les forêts qui l'environnent! ce champ est ancien cimetière indien. Que je me repose un instant dans te double solitude de la mort et de la nature : est-il un le où j'aimasse mieux dormir pour toujours?

« Sept heures.

« Ne pouvant sortir de ces bois, nous y avons campé. La verbération de notre bûcher s'étend au loin; éclairé en ssous par la lueur scarlatine^, le feuillage paraît ensananté; les troncs des arbres les plus proches s'élèvent comme !S colonnes de granit rouge; mais les plus distants, atteints peine de la lumière, ressemblent, dans l'enfoncement du iis, à de pâles fantômes rangés en cercle au bord d'une nuit •ofonde.

« Minuit.

« Le feu commence à s'éteindre, le cercle de sa lumière se 3trécit. J'écoute : un calme formidable pèse sur ces forêts; a dirait que des silences succèdent à des silences...

* Ces mots-là sentent le peintre pur; ce sont des couleurs crues; il ote et copie les choses au vif pour rn fixer le souvenir, l'exacte nuance, 3mme il l'a vue. Plus tard quand il transportera ces tableaux dans autres ouvrages, on lui fera changer ces mots de chevalet; il les adouira, comme sentant trop la couleur pour la couleur. Il leur subslilera d'autres teintes mystiques ou morales, qui, jointes au sentiment if et vrai du fond, produiront un effet singulier, ineffable; car on aura la fois ce sentiment primitif de la réalité, et la réfraction au moral, ' ne sais quel reflet mystique qui se jouera sur tout cola.

132 cuatea7;briani> i.x

« Minuit et demi.

« Le repos continue, m.iis l'arbre décrépît se ronir tombe. Les forêts mugissent; mille voix s'élèvent. Bitiilû bruits s'affaiblissent; ils meurent dans des lointains près imaginaires; le silence envahit de nouveau le désert.

« Une heure du matin.

« Voici le vent; il court sur la cime des arbr^{es}; il les coue en passant sur ma tête. Maintenant c'est comme le de la mer qui se brise tristement sur le rivage.

« Les bruits ont réveillé les bruits ; la forêt est toute b monie. Est-ce les sons graves de l'orgue que j'entends, tai que des sons plus légers errent dans les voûtes de verdu Un court silence succède ; la musique aérienne recominen partout de douces plaintes, des murmures qui renferm en eux-mêmes d'autres murmures; chaque feuille parle différent langage, chaque brin d'herbe rend une note pa kuhère... »

C'est là du Buffon, mais plus animé, moins ordoi avec majesté, du Buffon plus humain et moins imp sible. C'est du Rousseau , mais du Rousseau plus vas plus étendu, et qui a pénétré plus avant dans les p fondeurs naturelles et dans les mystères du Génie di solitude. On sent l'homme qui a écouté, qui a veill» Nature à tous ses instants — de sommeil , de rév. qui a entendu ses sou-pirs, et comme surpris s(cieuses pulsations.

Le sentiment de la nature, et le pittoresque vi produit, ne remontent pas très-haut dans notre l...v lure. On peut dire que les premiers grands exemples sont pas d'avant le milieu du xviii* siècle et datent ?« lement de Rousseau. Avant lui il n'y avait que des aj çus et des vesl ges. M. de Stendhal (Beyie) citait t jours , dans la Princesse de C lèves, une certaine aV^e

ALLÉE DE SAULES ET ALLÉES DROITES

ailles où M. de Nemours va promener sa rêverie' : c'était, selon lui, le premier léger indice du pittoresque ;hez nous. On en trouverait encore, par-ci par-là, d'au- •^s échantillons; mais le progrès en ce genre nous est

-bien figuré par la petite rangée de saules mise en égard de ia forêt vierge du Canada. Quand les romaniers du xvii^e siècle ont à parler d'un désert, ils en,)arlent toujours comme étant affreux et horrible à voir;^ Is y entassent les rochers selon leur fantaisie : ou bien e sont des déserts fabuleux et imaginaires, comme

s Vuistrée. La vraie nature n*a pomt de placée II y vait à côté du parc des Rochers (en Bretagne) un charnant petit lac, un étang; Mme de Sévigné n'en parle >as. Elle ne sortait point de ses belles allées droites»

isseau à cet égard a été le grand initiateur.

lais remarquez la gradation :

De même qu'aux xv* et xvi^e siècles chaque navigateur lardi revenait avec sa découverte, de môme au xviu® haque grand écrivain, chaque peintre, au retour de es voyages , apportait et versait dans la langue les coucurs et la flore d'une nouvelle contrée :

* « La passion n'a jamais été si tendre et si violente qu'elle l'étoit lors en ce prince. Il s'en alla sous des saules, le long d'un petit ruisau quicouloit derrière la maison où il étoit caché. » (La Princesse eClèves, quatrième partie.)

- On cite un mot de Mme de Rambouillet, qui exprime la manière

de sentir assez générale dans la société de ce temps-là : « Les esprits

jux et amateurs des belles-lettres ne trouvent jamais leur compte à

la campagne. » — • C'est ainsi qu'au XVIII^e siècle le grand jurisconsulte

Bothier, allant à la campagne pour huit jours, disait : « Cela est liès-

1, sed non habemus hic manentem civilitatem. » — Et Mme de-
Maus dans le même sens que Mme de Rambouillet, disait qu'elle aime-

la culture de l'agriculture, si cela sentait moins le fumier. Mme Ro-
bert, au contraire, cette sincère élève de Jean-Jacques, étant à la
campagne où elle prenait du lait d'ânesse, écrivait sans prudence
: « J'a-

■ ne à force et m'occupe de tous les petits soins de la vie co-
chonne de

la campagne. Je fais des poires tapées qui seront délicieuses... »
On a

^utes les variétés de ton,

TOME I

Rousseau avait découvert et peint la nature alpestre, le jardin du Pays de Vaud, et les belles forêts de nos climats ;

Bernardin de Saint-Pierre nous révéla le ciel et la végétation des Iles de l'Inde ;

Mais à Chateaubriand, le premier, échut le vaste du Désert américain, de la forêt transatlantique.

Ce fut sa grande conquête. Depuis il a su peindre le maître bien des cieux et des contrées, la Campagne romaine, le rivage attique, la vallée du Jourdain : il a pu être plus parfait, plus correct de ligne qu'il ne l'avait été d'abord, plus classique : nulle part il n'a égalé ces premières pages de descriptions, celles que nous retrouverons dans *Atala*, pour la grandeur, l'étendue, la vive cité originale des impressions, la majesté toute neuve qu'il relie des tableaux. C'est qu'au moment où il les écrivait il sentait ces grands objets dans leur entière nouveauté. et avec cette fraîcheur avide de l'âme, qu'on n'a qu'une fois. Il semble que le fond d'une âme d'artiste (comme de celles qui ont, en apparence, le don de se renouveler plus d'une fois) soit avide d'un certain idéal : connu, d'une certaine impression première : comme ces murailles préparées pour la fresque, elle boit à la fois la première couleur, les premières images de la nature, ce grand peintre, y jette en courant. Plus on peut ajouter à ce fond ; mais il domine, il prévaut, on ne relie plus ; et aucune couche nouvelle, si riche qu'elle soit, ne saurait le remplacer ni le recouvrir. Plus de six ans après, voyageant en Italie, M. de Chateaubriand rendait admirablement ce changement dans ses impressions en face de la nature, cette sorte de satisfaction qui fait qu'on

ne sent plus deux fois avec la même vivacité, avec le même développement et la même puissance :

SENSIBILITÉ DÉCROISSANTE

« Je VOUS dirai plus, écrivait-il à M. de Fontanes *, j'ai été ramené du bruit des eaux (des eaux de Tivoli!), de ce bruit qui m'a tant de fois charmé dans les forêts américaines. Je ne souviens encore du plaisir que j'éprouvais lorsque, la nuit, milieu du désert, mon bûcher à demi éteint, mon guide ■ raant, mes chevaux paissant à quelque distance, j'écou- ^ la mélodie des eaux et des vents dans la profondeur des s. Ces murmures, tantôt plus forts, tantôt plus faibles, issant et décroissant à chaque instant, me faisaient tressaillir; chaque arbre était pour moi une espèce de lyre harmonieuse dont les vents tiraient d'ineffables accords.

« Aujourd'hui je m'aperçois que je suis beaucoup moins sensible à ces charmes de la nature; je doute que la Cataracte de Niagara me causât la même admiration qu'autrefois. Quand on est très-jeune, la nature muette parle beaucoup; il y a surabondance dans l'homme; tout son avenir est devant lui (si mon Aristarque veut me passer cette expression); il espère communiquer ses sensations au monde et il se nourrit de mille chimères. Mais dans un âge avancé, lorsque la perspective que nous avons devant nous passe derrière, que nous sommes détrompés sur une foule d'illusions, alors la nature seule devient plus froide et moins parlante; les jardins parlent peu ^ . Pour que cette nature nous intéresse encore, il faut qu'il s'y attache des souvenirs de la société ; nous nous suffisons moins à nous-même ; la solitude absolue nous

pèse , et nous avons besoin de ces conversations qui se font le soir à voix basse entre des amis ^ . »

^ Lellre à M. de Fontanes sur la Campagne romaine, imprimée d'abord dans le Mercure du 3 mars 1804.

^ La Fontaine, dans la fable de l'Ours et V Amateur des Jardins (fable x, livre VIII).

^ Si c'est une allusion au vers, lenesque sub noctem susurri (Odes, I, IX, 19), Horace entend par là quelque chose de mieux encore que des conversations e?i/'/e amis. — J'ai à faire, au sujet de tout ce morceau, une remarque assez singulière. D'ordinaire ce sont les poètes de son temps qui ont rais en vers les pages de M. de Chateaubriand : ici c'est lui qui s'est souvenu de Dclille et qui se l'est approprié. Au chant premier de l'Homme des Champs publié en 1800, c'est-à-;lire quatre ans environ avant la Lettre à Fontanes, on lit ces agréables vers dont

Il est bien irai que la jeunesse seule a le don par excellence de peupler la solitude : elle porte en soi des essaims de rêves. Plus tard, quand les rêves se sont envolés et que bien peu sont revenus avec lejrameau, quand l'ombre s*est retournée, qu'elle seule désormais marche et grandit devant nous, et que le soleil déjà couchant est derrière nos têtes, les souvenirs peuvent être doux, mais ils sont tristes aussi; ils sont plus froid», plus lents, ils nous font moins de bruit, et surtout ne remplissent point une âme avec ivresse. De là aussi la solitude a des attraits moins animés. Pourtant la nature en elle-même ne cesserait jamais sans doute pour ses vrais amis d'avoir le même charme puissant, mais c'est à la condition qu'ils lui soient restés fidèles. Si vous vous êtes pris vi-

vement aux choses de la société, si Tarabition vous aune fois
mordu le cœur, si le démon lit-

les derniers ont l'air d'être une Iraduction de la grande pro>e
qu'on vient d'admirer :

Mais c'est peu des beaux lieux, des beaux jours, de l'élude,

Je veux que l'amitié, peuplant ma solitude,

Me donne ses plaisirs et partage le miens.

o joui s de ma jeunesse hélas! je m'tn souTiens,

Épris de la campagne, et l'aimant en poCte, |

Je ne lui demandais qu'un désert pour retraite,)

Pour compagnons dns bois, des oiseaux et des (leurs.

Je l'aimais, je l'aimais jusque dans ses horreurs :

J'aimais à voir les bois, battus par les tenij têtes.

Abaisser tour à tour et rcdrrssfT leurs têtes ;

J'allais sur les frimas graver mes pas errants.

Et de loin jVcoutais la course des torrents.

Mais tout passe ; . ujourd'hui qu'un sang moins vif
m'enflamm**-

Que les besoins dos sens font place à ceux de l'irae,

S'il est longtemps d(îsori, le plus aimable lieu

Ne me plaît pas longtemps; tes arbres partent peu.

Dit le bon la Fontaine; et ce qu'un bois m'inspire.

Je veux à mes côtés trouver à qui le dire.

i < ur ;. iirerc pensc^c est la même qt!echlo»!t» li.ilzac : « T >
- ■ ' ' - 1« est vérilahleinenl une belle chose, mais il y a plaisir
d'avo i

qui sarhc n^pondre, à (pii on puisse dire de temps en leiii; . l

une t}elle cliose. » (El aussi voir Cicéron, De AmicitiatCiL
xxiii.)

INSTABILITE DU POETE 137

raire vous a irrité et piqué, si les autres passions faciès et se-
condaires se sont logées en vous et vous ont oculé leur fièvre,
vous êtes moins propre en effet à la Uludey au commerce avec la
nature. Un doux poète iglais, le dernier des Lakistes survivants,
\Yoi'ds\vorth, i remarqué quelque part : la nature a ses mystères,
■s secrets, ses replis; elle est sainte ; elle ne se comunique pas en
un jour à l'ambitieux, à l'homme du onde ou déplaisir, qui, dans
une heure d'ennui ou de recompte, vient lui demander une dis-
traction passa- gre, et qui croit en jouir familièrement parce qu'il
Ta ne fois aimée et connue. Elle ne s'ouvre tout à fait u'aux âmes
restées je ne dis pas innocentes, du moins impies, qui lui re-
viennent avec franchise et qui n'ont as de but plus cher. J.-J.
Rousseau, Bernardin de aint-Pierre jusqu'à la fin de leur vie, ce-
lui qui écrivit)berman, y sont restés autant sensibles peut-être
qu'au Temier jour. C'est qu'ils n'avaient pas joué à tous ces 3UX
de la société, surtout à ce jeu dévorant de l'am-)ition, et que cette
fièvre, la plus desséchante de toutes t dont on sait le moins se
passer quand on en a été tteint, ne les avait jamais saisis. Un

grand poète, Lanartine, au temps de ses jeunes et belles douleurs, 'est écrié :

Mais la nature est là, qui t'invite et qui t'aime ; Plonge-toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours : Quand tout change pour toi, la nature est la même, El lô même soleil se lève sur tes jours.

ledirait-il aujourd'hui les mêmes paroles? et s'il les disait, la nature lui répondrait-elle comme autrefois ? Notre jeune voyageur, encore précédé de tous ses L'ôves, s'ébaltait donc à travers les forêts vierges, méditant tableaux et poèmes, lorsqu'un soir, arrivé proche des défrichements américains ii une ferme oii il reçut

138 CHATEAUBUIAND ET SON GROUPE LITTÉBAIRE

riiospilaiité, il trouva un journal anglais qui racontait fuite dp Louis XVI, son arrestation à Varennes et réunion de presque tous les officiers de Tarmée royr sous les drapeaux des Princes : ii crut entendre la v(de l'honneur, et il partit, rompant à l'instant tous s premiers projets.

Il y a dans le cœur humain, surtout dans le c(v\'\' poète, un certain besoin d'instabilité et de revirem, qui fait que même les choses les plus chères et plus désirées, si elles se prolongent, on est heureux les rompre à la première occasion qui s'offre , et S) tout si l'on peut se figurer qu'on les sacrifie.

CINQUIÈME LEÇON

tour en France. — Émigration. — Eudore aux bords du Rhin; Vauvenargues en Moravie. — Chateaubriand à Londres. — Essai sur les révolutions; idée du livre. — Système du cercle en histoire. — Défauts de composition. — Pages à tiroir, -- Du sentiment du ridicule. — Une jeunesse qui

rit [ans.

I Que voulait; après tout, Chateaubriand dans cette

jointe en Amérique, une fois son premier but du Pôle oublié ? Il voulait faire ce qu'il a fait en tous ses voyages, obéir à l'instinct de migration, échapper au secret en-

» lui, voir, changer, ravir en courant ce qu'il lui fallait de idéalité pour peindre ensuite ses fonds de tableaux et pour décorer ses mondes. Il lui advint là, d'ailleurs, ce

I qu'il éprouva toute sa vie : à peine arrivé dans un lieu, l'ennui le reprenait, et il repartait aussitôt. Il harassait son guide, le grand Hollandais, comme plus tard en Grèce il mettra sur les dents domestique et janissaire, ne leur laissant pas un instant de repos, et menant les voyages comme la guerre, brûlant le pays comme on dit. Les figures romanesques, les chers fantômes qu'il promenait avec lui et qu'il commençait à animer d'une vie immortelle, nous les connaissons : lui d'abord, René, la grande et principale figure de ses tableaux; puis cette charmante Lucile, si poétique, si tendre, si mystérieuse, qu'il se plaisait à déguiser à peine dans le personnage d'Amélie, en lui prêtant ou en lui dérobant avec art des sentiments troublés; d'autres figures encore, dont il lui avait suffi d'entrevoir, en passant, quelques traits

terrestres pour achever de les rêver et de les diviniser* dans le monde idéal de la poésie et de la passion, douce Céluta, la fière Atala, et aussi le vieux Sachei) Une fois ces traits rapides saisis avec flamme, que fallait-il encore? revenir vite sur le théâtre du monde combiner, fixer dans une œuvre brillante ces trésors nouveaux, en tirer parti pour la gloire; intéresser, ravi conquérir à sa manière cette société maudite qu'il avait fuie un moment; se mettre en règle avec elle, lui payer la dette de l'honneur, obéir en un mot à ces autres instincts mondains non moins puissants chez lui que celui du solitaire, bien qu'alors moins déclarés.

Il revint en France, prit terre au Havre (janvier 1793⁹ rejoignit sa famille en Bretagne, se maria (moment si goulièrement choisi) pour complaire, dit-il, à sa sœur Lucile et partit le lendemain, ou peu s'en faut, de son mariage pour l'armée des Princes. Ce qu'il raconte dans les Mémoires d'Outre-tombe de ses appréciations politiques à Paris, en y passant, demanderait à être confronté avec ses vraies opinions d'alors sur les hommes et sur les choses, telles qu'on les lit dans V Essai : mais ce côté nous importe peu ici. Il assista au siège de Thionville, et il a rendu ses propres sensations durant les veilles nocturnes du camp, dans le récit d'Enlil quand celui-ci est aux avant-postes de l'armée royale : il sur les frontières de la Germanie. En général, j'ai mieux saisi ses impressions personnelles, là où ne se pose pas directement pour nous le problème : il y a chance pour qu'elles sortent plus sincères, plus naturelles. Il est plus vrai sous le nom d'EuJore qu'en son propre nom :

* Sur Ci' in;ui;i. !■ il in.t II»- liituiMC li'i (ranges choses : jt-unaijH

(lire ce que j'en ai su, à la fin de ces volumes.

EUDORE AUX BORDS DU PJIIN

« Épuisé par les travaux de la journée, je n'avais durant la

■ lue quelques heures pour délasser mes membres fati-

Souvent il m' arrivait, pendant ce court repos, d'oublier

a nouvelle fortune; et lorsqu'aux premières blancheurs de

ube, \eh trompettes du camp venaient à sonner l'air de

ane, j'étais étonné d'ouvrir les yeux au milieu des bois. Il y

ait pourtant un charme à ce réveil du guerrier échappé

ix périls de la nuit. Je n'ai jamais entendu, sans une certaine

ie belliqueuse, la fanfare du clairon, répétée par l'écho des

• cher», et les premiers hennissements des chevaux qui sa-

: aient l'aurore. J'aimais à voir le camp plongé dans le som-

, eil, les tentes encore fermées d'où sortaient quelques sol-

tsà moitié vêtus, le centurion qui se promenait devant les

isceaux d'armes en balançant son cep de vigne, la sentinelle

immobile qui, pour résister au sommeil, tenait un doigt levé

ns l'attitude du silence, le cavalier qui traversait le fleuve

loré des feux du matin , le victimaire qui puisait l'eau du

orifice, et souvent un berger appuyé sur sa houlette, qui

gardait boire son troupeau *. »

Tels deviennent ses souvenirs , armés et vêtus à la roaine; telle devient la réalité réfléchie dans cette imanation merveilleuse. N'admirez-vous pas comme le taeau se compose et s'achève ; comme de vingt traits)ars observés un à un, puis rassemblés et groupés, il it faire un toutou rien ne manque? C'est l'art suprême, n aimable auteur moraliste, et peintre aussi, Vauve ^^ires, parlant à un jeune ami sur la Gloire et l'y ttant , a rappelé également avec vérité et sentiment, moins d'art, mais d'une manière qui me touche encore, ses souvenirs de soldat, qui font vibrer la e de l'honneur au sein de ce xviii* siècle amolli, qu'il est bien entendu que nous sommes dans une e littéraire et que nous n'avons pas plus à nous pres-

' Us Martyrs, livre VI.

ce

ser que nous ne ferions dans une promenade, nous im permettrons ici le rapprochement :

« Quand vous êtes de garde au bord d'un fleuve, où pluie éteint tous les feux pendant la nuit et pénètre dans habits, vous dites : Heureux qui peut dormir sous une cab écartée, loin du bruit des eaux! Le jour vient; les oml s'effacent et les gardes sont relevées; vous rentrez lî.ni camp; la fatigue et le bruit vous plongent dans un duu.\ .meil, et vous vous levez plus serein pour prendre un n délicieux. Au contraire , un jeune homme né pour la vei que la tendresse d'une mère retient dans les murailles d' ville forte, pendant que ses camarades dorment sous lat et bravent les hasards, celui-ci qui ne risque rien, qui ne rien, à qui rien ne manque, ne jouit ni de l'abondance ni calme de ce séjour : au sein du repos, il est inquiet cl a^' il cherche les lieux solitaires; les

fêtes, les jeux, les spectn ne l'attirent point; la pensée de ce qui se passe en Moi occupe ses jours, et pendant la nuit il rêve des combats des batailles qu'on donne sans lui K »

On a ici le sentiment de l'honneur, de la verta, patriotisme dans toute sa pureté et son ingénuité sentiment moral, exquis, antique, plus antique celui d'Eudore, malgré le costume romain de ce nier. C'est la différence du moraliste au poète pitt^ que, au peintre. •;

Eutlore ne fait encore qu'exprimer les sensations! velles de son auteur, dans ces paroles qui contras si bien avec ce que nous avons vu des perspective; finies du Désert américain; on dirait qu'il étouffe ilk tenant dans cet automne brumeux de nos contrée:

« Mais lorsque jetant les yeux autour de nous, nous ap vious les horizons noirs et plats de la Germanie, ce ciel

* Vauvenargues, Discours sur la Gloire.

VASTE LOTERIE HUMAINE

re qui semble vous écraser sous sa voûte abaissée ^ , ce

impuissant qui ne peint les objets d'aucune couleur;

d nous venions à nous rappeler les paysages éclatants de

Grèce ^ la haute et riche bordure de leurs horizons, le

rnm de nos orangers, la beauté de nos fleurs, l'azur velouté

ciel oii se joue une lumière dorée ; alors il nous prenait
sir si violent de revoir notre terre natale, que nous
près d'abandonner les Aigles. »
tout M. de Chateaubriand, jeune, faisait la même

à travers ses fortunes diverses, en Amérique ou

anp de Gondé, il ramassait des images que l'art du
and écrivain devait employer et distribuer un jour. Il
j)rtait dans sonhavresac Atala, et déjà il préparait, sans
I songer, Eudore. Une paraît pas d'ailleurs avoir épousé
r en vivement cette cause des Princes; il fit alors ce
I i'il jugea de son honneur comme émigré, mais rien de

\ Il a raconté lui-même comment , atteint de maladie ? arant
la retraite des Prussiens, en 92, on le crut mort, I L on le laissa au
bord d'un fossé , d*où il arriva comme ■ put à Namur. S'il avait
péri là, que de trésors litté- I lires nous manquaient I Quelle di-
rection, quelle impul- I ion puissante aurait fait faute, et comme
un seul aneau brisé aurait changé la suite et l'enchaînement de i
tradition littéraire, telle qu'elle s'offre à nous aujour- I 'hui 1 — Et
I Messieurs, on parle toujours, comme d'une Drce fatale et
comme d'une cause souveraine, de l'esprit lu siècle, de V esprit

du temps : cet esprit du temps à cha- [ue époque, il faut bien le savoir, n'est qu'un effet et un

* Ce sc\'t de ces expressions comme il les aime et comme il les crée, ,ui peignent d'un trait et comme d'un son : ainsi la cime indéierinée des forêts : le désert qui déroule ses solitudes démesurées ^ le tel noyé de la Scandinavie...

^ Lui, au lieu de Grèce, il se rappelait alors ou se figurait ce qui l'avait pas moins d'éclat, — un paysage des Florides au printemps.

produit. Ce sont quelques hommes supérieurs qui le fo et le refont sans cesse en grande partie et qui le déte minent, cet esprit de tous, en s'appuyanl sans dou sur ce qui est à l'entour et en par tant de ce qui a pi cédé, mais en renversant aussi d'ordinaire tout un él de choses, même au moral, et en le renouvelant. A ch =que tournant de siècle, il y a de ces hommes puissan qui donnent le signal, — c'est trop peu dire, — q donnent du coude à l'humanité et lui font changer « voie. Supposez Bonaparte noyé dans la tra versée en r venant d'Egypte , ou Chateaubriand mort de la fièvre quelques lieues de Namur, et demandons-nous ce q» deviendra la double force initiale du xix'^ siècle, la d rection nouvelle dans l'ordre politique et, subsidiair ment, dans l'ordre poétique et lit téraire. Ne faisons p comme cet historien de nos jours, homme de talen que j'entends d'ici, dogmatique et ingénu, me dire av« aplomb, à la seule supposition de tels accidents : « Ma cela n'au rait pu être. » Sachons seulement qu'il y a e qu'il y aura toujours, dans cette vaste loterie humain de ces chances contraires et de ces malheurs. Parla des beaux génies perdus dans le nombre des homme: — perdus et étouffés par diverses causes (car la mo n'est pas la seule chose qui lue) , Montesquieu dis8 avec piquant : u

Comme des mai chauds, ils sont mor sans déplier. » Gray a célébré et presque envié ces géni' inconnus des autres et d'eux-mêmes, dans son immc telle Élégie. Et quand Chateaubriand pauvre et luttant Londres contre le malheur traduisait ou imitait cet Élégie {les Tombeaux champêtres)^ il faisait sans doute le amer retour sur lui si obscur et sur sa propre destini encore si douteuse.

Là donnent dans loubli des pocics sans gloire, Les orateurs sans voii, des héros sans vicloire...

ESSAI SUR LES RÉVOLLJTIOÎIS 145

Ainsi brille la perle au fond des vastes mers; Ainsi meurent aux champs des roses passagères Qu'on ne voit point rougir, et qui, loin des bergères, D'inutiles parfums embaument les déserts '.

Arrivé à Londres, après bien des traverses, malade et e croyant atteint mortellement, M. de Chateaubriand, gé de vingt-six ans, se mit à écrire en 1794 son Essai ur les Révolutions anciennes et modernes, considérées dans eur rapport avec la Révolution françaisCy dont le premier olume, énorme et qui ea fait deux des nôtres, parut à .ondres en 1797. La suite n'a jamais été donnée, les dées et les visées de l'auteur ayant changé avant qu'il >ût mené l'ouvrage à fin. C'est dans ce livre incohérent, nais vaste et curieux, qu'on peut étudier tiès-bien, je ai dit, le Chateaubriand primitif, non encore façonné n bien loin d'avoir atteint la perfection de sa forme, mais aous livrant davantage son vrai fond 2.

Pour être juste toutefois, il convient d'abord de faire dans ce livre deux parts : il en est une qui est celle encore de l'écolier et du disciple , que l'homme non moins que l'écrivain dépouillera

naturellement en avançant, et qu'il ne faudrait pas lui imputer comme essentielle et propre. Ce n'est, à parler franc, qu'une première gourme qu'il avait à jeter. Mais cette partfaite, il en est une autre qui est bien celle de l'homme même, son fond de pen-

* En vers M. de Chateaubriand est rarement poète; mais ici il l'est véritablement. Le sentiment ému a triomphé de Tenrave. On peut comparer son imitation de l'Élégie de Gray avec celle qu'en a essayée Marie-Joseph Clénier; la comparaison est toute à son avantage.

^ Avant même d'aborder V Essai, si nous voulions suivre exactement l'ordre chronologique, il faudrait nous occuper des JSatcheZ', de cet immense ramas qui se composait d'abord de 2383 pages in-folio ; mais, une fois entrés dans cette espèce de forêt primitive du talent de M. de Chateaubriand, nous n'en sortirions pas : pour en avoir quelque idée, nous attendrons Atala qui n'est qu'une portion détachée et un fragment soumis à l'art.

TOME I

sée et de nature primitive, jusques et y compris son loo de talent et de manière, — ce que j'ai déjà appelé 1 tuf, — son fond d'opinions qui se dissimulera souven ensuite (et parfois à ses propres yeux) dans des inspi rations acquises et des excitations passagères, mais qu persistera malgré tout et se retrouvera à chaque inter valle , surtout vers le soir de la vie. Le commencement et la fin se rejoignent plus qu'o'n ne pense. Ce jeun homme de V Essai., chez M. de Chateaubriand , ce ser un jour le vieil homme.

Lorsqu'en 1826, pour faire taire certains mauvais bruit qui exagéraient la portée philosophique et la tentlme d'incrédulité de ce premier ouvrage, l'auteur crut devoi le comprendre dans l'cdi-lion de ses Œuvres complôlof il raccompagna, comme c'était son droit, de Noies € de réfutiitions qui font aujourd'hui de cette lecture le plu singulier mélange. L'écrivain de 1826 se critique , s gourmande, se dément, se raille au passé sur tous k tons. Il se croit corrigé, mais il ne l'est pas. i?es >"»lei^ je l'avoue, sont impatientantes : il ne se tance que pou se louer; il nous fait souvenir à tout instant de ce me de La Uochefoucaidd qu'il cite : « On aime mieux dir du mal de soi que de n'en point parler. » Si, dix ans plu tard, en 1836, M. de Chateaubriand, vieilli et hors del scène , dégagé davantage de son rùlc officiel de 18|\$ n'ayant plus là en face de lui M. de Villèle et la Congté gation, et ce porte-feuille de Ministre du Roi perdu d'hie et toujours en perspective , — s'il s'était rais à donne une troisième édition de V [Jssai, je me figure, sans tnj de crainte de me tromper, qu'il aurait fait d'autres Noé critiques sur et contre ses Notes de 1826, et qu'il auri donné raison plus souvent à ce jeune et libre auteur quf. était aloiS) au temps de Londres et dans les années î Vexil. ^

ÉMOTION DÉBORDANTE DE M""* DE STAEL

J'ai dit précédemment qu'un livre tel que V Esprit des

Loisne pouvait se méditer, s'écrire en pleine révolution,

't qu'il n'aurait pu se produire de 1789 à 1799. L'ouvrage

lu jeune émigré n'était qu'une tentative liardie et impos-
ible pour fixer le brûlant sujet social en fusion, qui se
lérobaît à sa prise , et pour saisir les lois de la foudre
DUS les coups redoublés de la foudre même. Il faut sans
i loute un orage pour l'expérience de Franklin, mais il
aut aussi qu'il ne soit pas trop violent, et que la terre
r ;lle-même , à tout coup, ne s'entr'ouvre pas. M. de Mais-
re, isolé par ses antécédents et par sa position, put
I icrire sur la Révolution française des Considérations éle-
F ées et perçantes, mais qui n'excèdent pas les bornes
i i'un jugement historique supérieur et d'un sublime
; Jamplilet, comme celui de Burke, jaillissant de la cir-
l îonstance. Ces Considérations paraissaient au même mo-
f nent que l'Essai, en 1797. Un an auparavant, Mme de
; îtaël écrivait à Lausanne son livre de l'Influence des Pas-
\ ions sur le Bonheur des individus et des nations, qui n'est
\ L bien des égards, sous sa forme sentimentale, que la
I)réoccupation des mêmes problèmes et l'agitation des
nêmes pensées. Ici, comme Mme de Staël, malgré tout,
;st femme, l'émotion extrême se trahit, l'impossibililé

lu sang froid est évidente :

« Honte à moi, s'écrie-t-elle en débutant, si, durant le cours !e deux épouvantables années, si pendant le règne de la Terreur en France, j'avais été capable d'un tel travail; si j'avais »u concevoir un plan, prévoir un résultat à l'effroyable mélange de toutes les atrocités humaines! La génération qui lous suivra examinera peut-être la cause et l'influence de ces ieux années; mais nous, les contemporains, les compatriotes les victimes immolées dans ces jours de sang, avons-nous pu onserver alors le don de généraliser les idées, de méditer des •bstractions, de nous séparer un moment de nos impressions

pour les analyser? Non, aujourd'hui même encore, le raisonnement ne saurait approcher de ce temps incommensurable*. Juger ces événements, de quelques noms qu'on les désigne, c'est les faire rentrer dans l'ordre des idées existantes, de< idées pour lesquelles il y avait déjà des expressions. A celU affreuse image tous les mouvements de l'âme se renouvellent on frissonne, on s'enflamme, on veut combattre, on souliaitde mourir; mais la pensée ne peut se saisir encore dan de ces souvenirs; les sensations qu'ils font naître absoiboi, toute autre faculté. C'est donc en écartant cette époque nions trueuse, c'est à l'aide des autres événements principaux de l Révolution de France et de l'histoire de tous les peuples, qu j'essayerai de réunir des observations impartiales sur les goi vernements, etc., etc. »

On voit comme tout cela est saignant et palpitant L'Fssai affecte une forme plus stoïque et plus mâle.

L'idée de l'Essai, s'il fallait chercher une idée princ pale à un livre aussi peu cohérent, serait celle-ci :

L'expérience sanglante que la France et le monde viei nent de faire dans la Révolution n'est pas nouvelle : el s'est opérée autrefois , la môme presque à la lettre, d^ les révolutions des anciens peuples, dans celles des Grè« et des Romains. Si l'on sait bieu lire l'histoire anciem

* L'émotion débordante dn Mme de Staël, en présence des horrc de son temps, me rappelle par contraste une pensée de M<Hi>.aigne vivait dans un siècle qu'on a appelé le siècle le plus tragique de lo; l'hisloire; il n'en était pas autrement ému : « A veoir nos guerres viles, qui ne crie que celte machine se bouleverse et que le Jour Jugement nous prend au collet? sans s'advier que plusieurs pi choses se sont veuos, et que les dix mille parts du monde ne laisS' pas de palier le bon temps ce pendant : moy, selon leur !i ence el i punité, admire do les veoir si doulres et molles. A qui il grei^le sut teste, tout l hémisphère semble estre en temjMîste et orage... K' sommes insensibleniont toulis en cette erreur. « (Essais, lir. I, cli XXV.) Sans doute l'époque de la Terreur n'a guère pu être surpas en aucun temps ; <1isons seulement qu'il y a eu quelques autres é\ ques aussi affreuses que les conlemporains jugeaient également b de toute comparaisoù et de toute mesure.

SYSTEME DU CERCLE EN HISTOIRE 14i?

ins ses moments principaux qui sont : 1° rétablissaient des républiques en Grèce; 2° la sujétion de ces 'publiques sous Philippe de Macédoine et Alexandre; " la chute des rois à Rome ; 4° la subversion du gouvernement populaire au profit des Césars; 5** enfin le renverament de l'Empire par les Barbares; — si l'on étudie ien ces cinq grands moments, on possédera tous les iéments d'une comparaison qui atteindra à la rigueur l'une science. « L'-

homme , faible dans ses moyens et dans son génie , ne fait que se répéter sans cesse ; il circule dans un cercle dont il tâche en vain de sortir; les arts mêmes qui ne dépendent pas de lui , et qui semblent tenir au jeu de la fortune, se reproduisent incessamment dans ce qu'ils ont d'essentiel. » Et l'auteur en conclut contre le goût des innovations, persuadé, comme Salomon, qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Il croit même qu'on pourrait tirer de cette étude du passé un pronostic certain sur l'avenir de la Révolution française et sur la question de savoir si elle se consolidera. Il incline tout à fait à croire que non; mais on entrevoit cette solution négative plutôt qu'il ne la donne explicitement.

«(Le passé prédit l'avenir, » a dit énergiquement l'auteur de V Essai exprime la même pensée en poète : « Celui qui lit l'histoire ressemble à un homme voyageant dans le désert, à travers ces bois fabuleux de l'Antiquité qui prédisaient l'avenir. »

Les pensées de ce genre sont continuelles dans VFssai et sortent à chaque pas. L'idée générale peut paraître

* Chateaubriand a retrouvé cette idée de VLssai dans ses Mémoires d'Outre-tombe (tome VI, page 261) : « L'histoire n'est qu'une répétition des mêmes faits appliqués à des hommes et à des temps divers. » — L'abbé Galiani avait eu la même idée : « L'histoire n'est que de l'histoire ancienne sous d'autres noms. »

150 CHATEAUBRIAND ET SON GROUPE LITTÉRAIRE

très-contestable. L'illustre auteur, critiquant son ouvrage en 1826, a protesté contre ce cercle dans lequel il voulait alors en-

fermer l'humanité : devenu libéral et partisan de la perfectibilité tout autant que Mme de Staël, qu'il avait d'abord combattue sur ce point-K[^], il assigne à la marche de l'humanité une série de cercles concentriques qui vont en s'élargissant, et dont la circonférence s'accroîtra sans cesse dans un espace infini, cV>tà-dire qu'il a substitué à l'image du cercle simple celle de la spirale, montant en cercles de plus en plus élargis. Plus vieux et jeté hors de l'arène, je ne sais trop ce qu'il y avait fond il pensait et du cercle et de la spirale. Ce qui est certain, c'est que, tout en ne voulant pas se brouiller avec la république future, il ne parlait jamais de l'avenir que comme d'un épouvantable chaos, et que sa prédiction habituelle revenait à dire : Après moi le déluge! ie ne prétends pas chercher un lien entre ces contradictions tmp visibles, aux différents âges'. Je me garderai encore moins d'exprimer un avis sur ces immenses et, selon moi, insondables questions; je remarquerai seulement que l'auteur de 1826 paye tribut à l'esprit et, à j'ose dire, au lieu commun de son temps : le jeune auteur de 1707 y résistait mieux. Certes, même en faisant la part des différences essentielles propres aux sociétés modernes, on pourrait encore soutenir, après avoir étudié les révolutions anciennes avec les Thucydide et les Aristote, que toutes les formes sont déjà sorties du coulé naturel des choses et de la rjue de la fortune , et q\i4 l'expérience toujours perdue et toujours vaine recon* mence'^. Les sciences, il est vrai, comme le remarqua

* Ce serait, je crois, un soin superflu. Il y a?att de sa pari, sur quoslions, plutôt des boila<tos qu'une haute et constante vue : ce fat «m'îln'a pas «'te propiv;iu'nl un grand esprit.

^ Lu lionujie d'État ccluiié a pu écrire le 23 décembre 1819 : «Jl

iteur de VEssai, sont des inconnues qui se dégagent is cesse; mais aussi, comme il ne le remarque pas jins (après Pascal), le vice et la vertu, selon l'hisre, paraissent une somme donnée qui n'augmente ni ne ninue^. Or (et c'est toujours lui que je cite) il f^stbien)ins question de la ressemblance de position, en poique, et de la similitude d'événements , que de la siition morale du peuple L\esmœu7^s, voilà le point oii il it se tenir, la clef qui ouvre le livre secret du Sort. •ut cela n'est pas si déraisonnable, même aujourd'hui. J'ai besoin d'ajouter qu'une telle analyse de VEssai, duite à ces termes généraux, bien que fondée sur des xtes, donnerait de l'ensemble une idée très-incomète, très-infidèle, et le ferait juger beaucoup trop rai-

sse mes soirées avec Thucydiile, Démoslhène et Plutarque, et plus vance, plus j'admire ce peuple auquel nous devons toutes nos luères. Tout ce que nous savons en science de la vie et du tiouvcrinent, les Grecs l'ont su avant nous, avec celte différence t]ue chez us c'est l'apanage du petit nombre, tandis que chez eux c'était rendu dans la masse; souvent un seul mot grec délinil mieux la chose e des traités entiers des modernes. » (Lettre d'Albert Reng^er, an- 'n niinislre de la République helvétique, au général La Harpe.) ^ « Les inventions des hommes vont en avançant de siècle en siècle : bonté et la malice du monde en gériéral reste la même » C'est ce 'on lit dans les anciennes édilinns des Pensées de Pascal ; on a rémmnt prétendu que celle pensée était de celles ({ue les éditeurs aient modiliées : quel qu'en soit l'auteur, elle est fort belle. — Les téraleurs en général, ceux qui ne sont que cela, battent la campagne r celte question de la perfeclibilité; ils se prennent a des mirages jù l'on peut tirer indifférem-

ment des inductions contraires. Le seul ogres net de l'esprit humain est dans la marche el dans les résultats des sciences mathématiques, physiques et naturelles, et aussi de science historique, en tant qu'elle procède de l'observation comparée qu'elle ne cesse de s'armer, en tous sens, d'une critique positive, est grâce à ces sciences seules que se modifie et se modifiera à la rigueur, lentement, - bien lentement, — mais d'une manière certaine à fond, l'état moral et intellectuel de l'humanité". Pascal l'a très en entrevu, par rapport à l'ordre de sciences qu'il possédait : un ;u mohis frappé de terreur sacrée, il l'aurait senti encore davantage.

152 CUATEALEIRIAND ET SON GROUPE LITTÉRAIRE

sonnable, et pas assez extraordinaire. l'Essai est un livre étrange et désordonné. Sous prétexte d'écrire pour lui et pour lui seul, Tauteury a tout mis, y a versé pêle-mêle toutes ses pensées, toutes ses rêveries, toutes ses lectures. J'y devine d'avance l'auteur des Études historiques, et ce procédé commode qu'il s'est trop permis et qui fait qu'à part les courtes œuvres de liené, d'Ala et de Vabencj^age, et le poème des Martyrs, il n'a donné que des pages et n'a plus composé d'ouvrage véritablement joint et consistant. On y reconnaît un talent inquiet, hardi, avide de toutes les questions, les abordant les traitant un peu trop cavalièrement, à bâtons rompus avec des éclairs perçants, ici et là, beaucoup de décousu et l'absence totale d'unité; — un esprit vigoureux pour tout, capable en toute matière de fortes poussées, de vastes et rudes lectures, de ces esprits qui sont capables de dévorer des pierres comme Saturne. On ne saurait imaginer d'ailleurs à quel point il a poussé l'abus des rapprochements, de l'antithèse historique ou du parallèle. L'abus porté à ce point est plus qu'un accident, et trahit un tour d'esprit, un pli bien marqué : il lui en res

tera toujours quelque chose. Rien n'est bizarre, dans 1 première partie surtout de V Essai ^ comme de voir ac couplés à tout bout de champ Pisistrate et Robespierre Lycurgue et Saint-Just, îlar-modius et Marat, Mégacèle et Tallien, Épiménide et M. de Flins (Plins, que k moqueurs d'alors appelaient le Ragotin de la littérature 1 Il cite du Solon, beaucoup de Solon, à côté d'une fabi de M. de Nivernais. Cela ressemble par moments à UD

' Expression de Monlesquieii. %

2 On a comparé certains cliapitn-s de V Essai, pour l'antitltès*» anl

lieuse de leur litre, à « des sac^ sur lesquels on aurait |)osi** l'étiqail

de tout Tarj-cnt qu ils pnurraienl rcnfenner, cl qu'on aurait oublié i

remplir. » Il y a, en eilet, plus dVnsci;;nc que de fond.

CHAPITRES A TIROIR

plaisanterie. M. de Chateaubriand n'a pas le sentiment du ridicule, ce sentiment si français avant lui, mais qui l'est beaucoup moins depuis cinquante ans; — ce sentiment qu'avait si peu Rousseau, et que possédait jusqu'au bout des ongles ce libertin de Voltaire.

Non, le Lie ton Chateaubriand, si chevaleresque auprès du genevois Rousseau, n'avait pas beaucoup plus que lui ce sentiment-là, qui fut l'arme de leur grand rival. Quand son premier ouvrage,

Atala, parut en France , les élèves, les fils de Voltaire, Chénier en tête , partirent d'un éclat de rire; mais le reste de la France ne comprit pas ce rire, et la société, déjà sérieuse par le malheur, fut pour celui qui ne riait pas.

11 y a dans V Essai un Portrait parallèle des Français et des Athéniens, qui est une des pages remarquables, et que l'auteur a remplacé depuis ailleurs en l'arrangeant : car c'est là un de ses procédés très-habituels, et plus faciles à celui qui écrit seulement des pages, et par pages, qu'à l'écrivain qui compose avec ensemble et méditation des ouvrages véritables. On a reproché à Delille de ne pas faire des poèmes, mais seulement des morceaux : Chateaubriand, en grand, a fait trop souvent ainsi , et mérite ce même reproche ; il fut de bonne heure dans le système des beaux morceaux; il a de ces chapitres à tiroirs, de ces pages à effet, qui ont pu passer d'un ouvrage dans un autre et servir indifféremment d'ornement à chacun, comme ces vases, ces surtouts ou dressoirs d'argent magnifiques, qui servent tantôt à la décoration du salon, tantôt à la pompe des festins, quelquefois même à l'autel *. — Nous lisons donc ce piquet

' Ce n'était point d'ailleurs par avarice de talent qu'il faisait cela, ni par stérilité, comme Malherbe. Celui-ci, quand on lui montrait de ces doubles emboîtements d'une même pensée, répondait brusquement : « >e puis-je pas mettre sur mon buffet un tableau qui aura été sur ma chaise »

LOI CHATEAUBRIAND ET SON GROUPE LITTÉRAIRE

Parallèle des Athéniens et des Français, dont il a transporté depuis une partie , avec correctif, dans le Génie du

Christianisme :

« Quels peuples furent jamais plus aimables dans le monde ancien et moderne que les nations brillantes de l'Attique et de la France? L'étranger, charme à Paris et à Athènes, ne rencontre que des cœurs compatissants et des bouches toujours prêtes à lui sourire. Les légers habitants de ces deux Capitales du goût et des beaux-arts semblent formés pour couler leurs jours au sein des plaisirs. C'est là qu'assis à des banquets, vous les entendrez se lancer de fines railleries, rire avec grâce de leurs maîtres; parler à la fois de politique et d'amour, de l'existence de Dieu et du succès de la comédie nouvelle, et répandre profusément les bons mots et le sil attique, au bruit des chansons d'Anacréon et de Voltaire, au milieu des vins, des femmes et des fleurs.

« Mais où court tout ce peuple furieux? d'où viennent ces cris de rage dans les uns, et de desespoir dans les autres? Qu'IL s
Sont ces victimes égorgées sur l'autel des Euménides? Quel cœur ces monstres à la bouche teinte de sang ont-ils (U'voré?... Ce n'est rien : ce sont ces Épicuriens que vous avez vus danser à la fête, et qui, ce soir, assisteront tranquillement aux farces de Thespis, ou aux ballets de l'Opéra.

« A la fois orateurs, peintres, architectes, sculpteurs, amateurs de l'existence, pleins de douceur et (l'humanité, du ' •mmerce le plus enchanteur dans la vie, la nature a créé 'S peuples pour sommeiller dans les délices de la société et de la paix. Tout à coup la trompette guerrière se fait entendre ; soudain toute cette nation de femmes lève la tête. Se précipitant du milieu de leurs jeux, échappés aux voluptés et aux bras des courtisanes, voyez ces jeunes g>^ns, sans tentes, sans lits, sans nourriture, s'avajicer en riant c«)ntre ces innombrables armées de vieux soldats, et les chas.-er devant eux comme des troupeaux de brebis obéissantes.

a Les r.ours qui gouvernent sont pleines de gaieté et de

initMC?» — Oui; m iis, si cV«: nii tableau d'amour, n*aU;'Z
|»as le mettre indinfrenunent dans votre oratohe.

ATHÉNIENS ET FRANÇAIS 105

iiupe. Qu'important leurs vices? Qu'ils dissipent leurs jours i milieu des orages ceux-là qui aspirent à de plus hautes -iiuées; pour nous, chantons, rions aujourd'hui. Passagers nnus, embarqués sur le fleuve du Temps, glissons sans i.itdans la vie. La meilleure Constitution n'est pas la plus lue, mais celle quj nous laisse de plus do-ux loisirs... o Ciel!)iirquoi tous ces citoyens condamnés à la ciguë ou à la ^ iiiilutine? ces trônes déserts et ensanglantés? ces troupes de annis, fuyant sur tous les chemins de la patrie ? — Comment ! e savez-vous pas que ce sont des tyrans qui voulaient retenir n peuple fier et indépendant dans la servitude? « Inquiets et valages dans le bonheur, constants et invinibles dans l'adversité; nés pour tous les arts; civilisés jusqu'à excès durant le calme de l'État, grossiers et sauvages dans •urs troubles politiques; flattants comme un vaisseau sans ■ 3st au gre de leurs passions impétueuses^ à présent dans les ;ieux, le moment d'après dans l'abîme ; enthousiastes et du)icn et du mal, faisant le premier sans en exiger de reconnais- ;dnce, le second sans en sentir de remords; ne se rappelant li leurs crimes ni leurs vertus ; amants pusillanimes de la vie iurant la paix, prodigues de leurs jours dans les batailles; ■ ains, railleurs, ambitieux,' novateurs', méprisant tout ce qui l'est pas eux ; individuellement les plus aimables des hommes, m corps les plus détestables de tous ; charmants dans leur propre pays, insupportables chez l'étranger; tour à tour plus loux, plus innocents que la brebis qu'on égorge, et plus féroces que le tigre qui déchire les eni railles de sa victime

: tels furent les Athéniens d'autrefois, et tels sont les Français d'aujourd'hui \ »

On sourit, on applaudit irrésistiblement à ces contrastes si vivement exprimés, et d'où les applications s'échappent de toutes parts comme en étincelles élec-

* Fssai, fomic I, page 106 et suiv. ((dit. 'le 1826). J'»\ tonu à donner cet excellent morceau de rielori(que dans toute son étendue : dans le Génif; d\i Ckrislianisme {3' parlic, livre III, cliap. v) l'auteur ne l'a reproduit que tronqué, et n'en a pris que le dernier paragraphe, le bouquet , qui lait dès lors d'autant plus d'effet qu'il est moins prévu.

iotj CHATE-VIBRIAND ET So.\ GROUPE LITTÉRAIRI

Iriques. Voilà ce qui s'appelle se connaître soi-même e se juger. Pourtant lui , Chateaubriand , il déroge déjà un peu à ce portrait du Français; il est déjà de cette gênée ration (et on l'en peut saluer le chef) qui sera sérieux» et grave à dix-neuf ans, qui n'aura pas la plaisanterie légère (il n'aura plus tard dans ses colères que l'ironie sanglante); il mène et introduit dans la vie cette nouvelle jeunesse , triste par tepipérament et par choix " mélancolique et un peu collet-monté dM saillir de l'enfance* qui parlera des mystères de la vie avant d'avoir vécu, e qui tranche tout à fait par la solennité du ton en tous sujets avec l'ancienne jeunesse qui affectait plutôt la frivole. 11 est le PriiTce, a dit quelqu'un, de cette jeunesse qui n'a pas su être jeune, et qui, les années venues ne saura pas vieillir. Il a, d'ailleurs ^bien assez d'autre.* qualités du Français tel qu'il le décrit, le brillant, le généreux, le glorieux^; il a l'à-propos. Mais dans l'enveloppe , il gardera de la raideur. Après tout, c'est un Breton qui se distingue, par quelques

traits originels reconnaissables, du />a/îcaî"5 proprement dit, un compatriote de Du Guesclin, petit de taille, disproportionné, avec des épaules hautes, une forte tête engoncée qui deviendra la plus belle en vieillissant, mais évidemment faite

• Avec Mme de Slaël, qui partage la principauté à quelques «'-
'■•'« ^ « Au snillr de mon enfance et en Taagc de povoir inonler
val... >' (Philii>pe de Comniynes, au début de ses Mémoires. ,

^ Il a droit de dire dans la nouvelle Prôface de V Essai (édit.
de 182G) : « Si j'ai coujballu en faveur des sentiments {"énéreux
p.irloot o'j j'ai cru hs apercevoir; si j'ai parlé avec enthousiasme
de tf i qui me parait beau et touchant sur la terre, la religion, la
verlu. neuf, la liberl«\ fiiiiforlune. il faudra convenir que ma pas-
sion su; pour la célébrité sort du mcir.s d'un principe excusable :
ou pou! plaindre, il sera difficile de me rondimner, lyailleurs, rw
suis , fiançais? quand f aimerais un jxu la gloire, ne j>ourrats .,
dire à mes comj/atriotts : Qui de vous me jettera la premu.
pierre? m

SOL'RIRE DE NAPOLEON ET DE CHATEADBRIAND

Dur un autre corps, des manières un peu guindées*,

ème quand elles se piquent d'êlre faciles et légères.

pprochez cependant, regardez, surprenez cette grande hysio-
nomie au moment où elle ne pose pas, et où auun trait comman-
dé ne vient pincer et tirer la lèvre : uel sourire! M. Mole dit qu'il

n'a jamais vu de sourire lus aimable, ou du moins plus distingué, plus fin, que elui de Napoléon et celui de Chateaubriand. Mais ni un ni l'autre ne souriaient tous les jours.

Je continuerai de faire quelques remarques à l'occaion de VEssai, de ces remarques qui portent sur tout 'homme.

' 11 y avait un Clialeaubriand secret aussilàché et débridé de Ion [ue l'autre Tétait peu, mais celui-là connu seulement d'un très-petit iombre dans l'intimité.

SIXIEME LEÇON

Manifere de composer de Chateaubriand. — De son érudition; de son procédé liitorique. — Du vrai sens pliilosopliique de V Essai. — Ihmle misanthropie. - Domi-réconciliation avec la société. — Masque et défaut du masque dausl pirs(nnage. — Sensibilité Traie dans VLssai; pages touchantes. — Leltr (inédite) à Fontanes; — jour qui en résulte sur les croyances de Tautett en 1793. — Belle parole du tbéosoplie Saint-Martin.

Cette absence totale de plan et d'ordonnance qui 8f montre dans le premier ouvrage de M. de Chateaubriam se retrouvera plus ou moins, je l'ai dit, dans tous ceiu qui suivront, si l'on excepte ses trois courts romans f les Martyrs. Ce poème des Martyrs est la seule granilt composition qui fasse exception au défaut que je signale la seule dans laquelle l'imagination de l'auteur se trouve dispensée sur une vaste étendue, avec une économie savante. Il avait longtemps porte l'œuvre avant de la produire. Le reste de ses écrits est composé toujours â/t pièces et de mor-

ceaux, de très-beaux morceaux, mais qui ne réussissent à faire qu'un ensemble haché, saccadé. Il y a du grandiose, mais à tout moment brisé, un grandiose qui casse à tout coup. Sa force trahit par là moins encore la fatigue que la négligence. Ces défauts s'expliquent d'ailleurs par sa manière de travailler. J'ai parlé précédemment du procédé de Mme de Staël ; voici celui de M. de Chateaubriand, si nous écoulons quelqu'un qui l'a bien connu : « M. de Chateaubriand dit qu'il n'a jamais pu travailler ni composer de tête; il ne le peut que la plume à la main. Il ne pense même jamais, dit-il, à ce qu'il écrit que lorsqu'il tient la plume. Il est vrai

MANIÈRE DE COMPOSER DE CHATEAUBRIAND 159

Quand il s'y met, il la tient longtemps, quelquefois seize et quinze heures de suite. Il dit que le processus, c'est-à-dire la préméditation, lui est impossible. On le conçoit. Au fond, il ne tient pas à la tâche pour y songer si longuement à l'avance; et temps pour lui de se résoudre quand il est obligé de s'y appliquer. Partant, il n'y a point chez lui des enchaînements logiques, de ces développements - qui puissent se préparer et se composer d'avance de tête, comme c'était le cas pour Jean-Jacques. Sa pensée est plutôt par accès, comme son tout en traits; il recommence à chaque instant; paragraphe est une suite de recommencements rapides, brillants, saccadés. Point de teneur fondamentale. Ni de *flumen orationis*, mais une multitude de elles et de ces éclairs qui résultent d'une plume allumée sur le papier. »

B isseau, au contraire, nous dit : «Je n'ai jamais pu i aire la plume à la main, vis-à-vis d'une table et de papier; c'est à la promenade, au milieu des roet des beis, c'est la nuit dans mon lit et durant mes mies que j'écris dans mon cerveau : on peut ju- ■ec quelle lenteur^... » — Ainsi, l'un porte tout ' i,e; il y a de longs trains de pensées et de périodes-

ie fait-il donc qnanil il eslseulPdrrauidera- t-on. — Quand , il le i'Py c'est-à-dire il se livre a fout l'essor d'une l'ua^ina- ^ 'i^ fre.h», i\ voyage et vagabonde à travers l'espace sur l'iippo-

i lilc. Et s'il lui arrive de causer à l'aise , tout à fait à l'aisr dans là-lête, en s'abandonnant, il exprimera celte rêverie et .^es mille its imaginaires avec une verve, une audace, une lantnisie, j'ale une licence, qui font de lui, en ces moments, le plus étrange vis du Chateaubriand solenniël, le seul que le public et les salons

'^ipour Buffon.

.5 tonfessionom, partie I , liv. m.

IGO CUATEAUBILLIAND ET SON GOUPE LITTÉRAIRE

des qui se succèdent et se lient étroitement. L'aul fie à l'aventure; sa plume est comme l'épée de land : il sait qu'à chaque coup il en fera jailli éclairs.

En WsdiniV Fssai, l'érudilion, au premier aspect, rait y sembler immense ; l'ouvrage atteste en effet coup de lecture et en tous sens, une grande puis de travail. Ce rêveur ne recule devant aucun gros écrivains grecs, latins, il les cite, il les traduit; quète

déjà même de la poésie sanscrite et de ce en connaissait alors. Est-ce donc un historien sérieux ? — Je trouve dans les pensées de Varron une belle maxime, que je me permettrai d'appliquer « Qui audit ut auditorum narrator fiat, nunquam / docenti, » Varron ne parle que des auditeurs, mais s'applique aux lecteurs également : « Celui qui n'écrit ou qui ne lit que pour citer ce qu'il a appris, et ne montre, ne devient jamais l'égal du maître. » Or, évident, pour qui lit Varron, que l'auteur, tandis qu'il faisait ses nombreuses et si diverses lectures, n'aurait pu que d'en tirer parti et effet pour son livre. Je remarque quelque chose du même défaut dans ce que M. de Chateaubriand a écrit d'histoire à travers des traits admirables et qui viennent à l'esprit, le fond ne m'inspire jamais une entière confiance. Je crois sentir un écrivain artiste qui n'a pas élu ses choses en elles-mêmes. Sans cette assiduité, avec patience et gaieté, à ne voir que ce qu'elles lui donnent et à ne rien leur faire rendre de plus. Il ne lit que pour écrire à son tour, et il a toujours en vue, sitôt qu'il a la plume, le triomphe de quelque point saillant, que ce soit ou autre, ne serait-ce que le triomphe de l'érudition littéraire. Sa plume impatiente, et qui veut à le

L'ÉRUDITION ENNEMIE DE L'IMAGINATION

(Les contrastes, ne s'accommoderaient pas d'un résultat ternes (lent. Cela n'empêche pas qu'il ne laisse à tout moment échapper de ces mots, de ces éclairs qui tombent plein sur une situation ou sur un caractère et qui les éclairent, — de ces traits qu'un honnête historien bien piqué ne trouverait jamais.

On parlait un jour devant M. de Chateaubriand de l'édition, de l'étude dans le genre des Bénédictins; et en exprimait avec amour le charme et le désir. — « Oui, on dit-on, si vous aviez pu éteindre

quelques-unes de ces facultés, celle de l'érudition vous aurait à merveille servi sans doute. » — Mais il nia que l'érudition fût du tout ennemie de l'imagination; celle-ci devance, éclaire autre. — « C'est une belle lanterne en effet, une lampe n'est pas merveilleuse, » dit quelqu'un. — « L'imagination, reprit-il, est à l'érudition comme un coureur qui lousse toujours, comme un Cosaque qui fait ses poines. » — Et il faisait du geste le coup de lance. Cela est charmant et dit toutes ses qualités. Mais le Cosaque, si propre à la charge, ne suffit pas à la victoire; il faut donner à l'infanterie le temps d'arriver.

Pourquoi M. de Chateaubriand, avec de si belles parties, n'était pas fait pour être véritablement historien dans le sens sérieux et auguste du mot, dans le sens qui faisait dire magnifiquement à l'ami de Tacite * ; « Quanta potestas, quanta dignitas, quanta majestas, quantum denique numen sit historice... », lui-même il va nous en dire plusieurs bonnes raisons; car le meilleur et le plus sûr moyen de pénétrer et de juger un écrivain, un homme, c'est de l'écouter, de le bien écouter et longtemps : laissez-les faire et se déployer, sans les presser, ils vous diront tout d'eux-mêmes sur eux-mêmes; ils viendront

' Plin le Jeune, lettre xxvii du livre IX.

162 CHATEAUBRIAND ET SON GROUPE LITTÉRAIRE

se peindre en vous, dans votre esprit. A la longue, soy. en sûr, nul homme, nul poète surtout et nul écrivain gardera son secret. Dans son Génie du Christianisme, il a leur futur des Etudes historiques et des Mémoires, se} 4 sans donc cette question : Pourquoi les Français n'ont-ils que des mémoires au lieu d'histoire? y a répondu ainsi :

« Le Français a été dans tous les temps, même lorsqu'il était barbare, vain, léger et sociable. Il réfléchit peu sur ce qu'il semble des objets; mais il observe curieusement les détails et son coup d'œil est prompt, sûr et délié : il faut toujours qu'il soit en scène, et il ne peut consentir, même comme historien, à disparaître tout à fait. Les mémoires lui laissent la liberté de se livrer à son génie. Là, sans quitter le théâtre, rapporte ses observations, toujours fines, et quelquefois profondes. Il aime à dire : J'étais là, le Roi me dit... J'ai appris au Prince... Je conseillai, je prévis le bien. Je mal. Son amour-propre se satisfait ainsi ; il étale son esprit devant le lecteur; le désir qu'il a de se montrer penseur ingénieux le conduit souvent à bien penser. De plus, dans ce genre d'histoire, il n'est pas obligé de renoncer à ses passions, dont il se détache avec peine. Il s'enthousiasme pour telle ou telle cause, tel (ou tel) personnage; et, tantôt insultant le parti opposé, tantôt éraillant du sien, il exerce à la fois sa vengeance et sa malice. »

Je ne sais si l'on pourrait mettre ce jugement pour épigraphe aux Mémoires d'Outre-tombe, mais il le faudrait mettre certainement au Congrès de Vérone.

Pour revenir à l'essai et en définir le sens à travers toutes les digressions qu'il y a mêlées, l'auteur, on peut dire que M. de Chateaubriand, philosophe à cette épreuve : traversé par l'esprit, par les opinions, ne l'est point par les conclusions. Il est bien au fond de l'avis des philosophes de l'avis de Jean-Jacques et du Vicaire savoyard (si... il est même qu'il s'en tienne là'), mais il est d'avis à l'égard de

* Et il ne s'y tenait pas; mais il se penche sur les Révolutions

il ne faut pas le dire: voilà en quoi il diffère déjà essentiellement de son siècle et s'en sépare. Après le plus libéral éloge de V Emile, éloge qu'il a depuis ré- ("té le plus qu'il a pu, et plus qu'il n'était nécessaire même convenable à un rival aussi noble que lui , il illicut que c'est à dater de la publication de cet ouvrage e l'éducation s'alléra totalement en France. L'homme de Rousseau, jeté parmi ses contemporains abâdiSj produisit des monstres :

« La profession de foi du Vicaire savoyard, ajoute l'auteur l'Essai avec un sentiment douloureux, les principes moraux politiques de cet ouvrage, sont devenus les machines qui t battu l'édifice des Gouvernements actuels de l'Europe, et tout celui de la France , maintenant en ruines. Il s'ensuit le la vérité n'est pas bonne aux hommes méchants; qu'elle ■ it demeurer ensevelie dans le sein du Sage, comme l'espièce au fond de la boîte de Pandore. Si j'eusse vécu du temps Jean-Jacques, j'aurais voulu devenir son disciple : mais usse conseillé le secret à mon maître. Il y a plus de philosophie qu'on ne pense, au système de mystère adopté par Pyagore et par les anciens prêtres de l'Orient. »

L'auteur de V Essai, à travers toutes ses hardiesses de éiisée et tous ses doutes qui vont par moments aussi in que possible^ , incline donc déjà pour ce que j'ap-

9?is, chargé de ses notes manuscrites confidentielles, le montre, à •lie date de 1797-1798, non-seulement anti-chpitiea, mais fataliste,)a croyant à rininiortalilé de l'âme, et au^aïaUiée qu Il pouvait rèlre. • renvoie au tome X des Causeries du, Lundi, où j'ai donné les plus \nc\\\ de ces passades.

\ la page 62 1 de la première édition de \ Essai, dans ce que j'apl'Exemplaire confidentiel, à côté de ces mots : « Je suis bien

;ché que mon sujet ne me permette pas de rapporter les raisons vic-)rieuses avec lesquelles les Abhnd/c, les H ouïe ville, las, Bergier, les Varburlon ont combattu leurs antagonistes (les incrédules dont il ient de reproduire en partie les objections), et d'être obligé de renvoyer à leurs ouvrages; » il ajoutait : « Oui, qui ont débité des plati-

IG-4 CUATKALDIIIAND ET SON GROUPE LITTÉRAIRE

pellera le Christianisme social, le Christianisme (pi même. Il se sépare des Encyclopédistes qui minent difice, et il leur dit : « A quoi bon ? quand ce sera m. que gagnerez-vous à avoir étalé et démontré la ruine C'est par là qu'il se prépare et se dispose, enco- reà insu, à ce qu'il fera bientôt dans le Génie du Chrù nisme. C'est là le lien réel et comme le pont enire lesd ouvrages qui semblent d'abord contradictoires'.

La ct^mère de l'auteur de V Essai {car il en a une^ de croire encore, du milieu de ses résultats amei ^ ne sais quel retour possible vers la nature, connu Tentend, c'est-à-dire vers un état primordial et sauva Il croyait théoriquement avec Rousseau à la supério: et à la félicité de cet état assez équivoque, et ce qu'il avait vu dans ses voyages ne l'en avait point dégoût lien au contraire, comme souverain remède à tous maux de la société, il n'a rien de mieux à propose son lecteur, en finissant, que de venir passer une n avec lui chez les Sauvages du Canada, pour se fa idée de cette espèce de liberté toute délicieuse et leste. Cette page finale de V Essai est magnifique description et tout à fait belle; mais j'aime mieux ci cet autre passage, d'ailleurs plus court, qui précède, où se révèlent de sombres etfortes pensées qui lui étai»

fUiles. mais jVlais bien obligé de mcllrc coïa h cause dos Ml
C'est peu liai leur pour les sols; mais eiilin en publie, jusniic»
moinenl d'extrême hardiesse, il daignait tenir compte de celte
va^ de l'espèee humaine el avoir quelques égards pour elle.

* « Épiinénide, dit-il en un endroit, ne traitait point de super-
sUt ce qui tend à diminuer le nombre de nos misères; il savait
(|ue la .' tue populaire, cpic le rénale obscur qui console le mal-
lieureui plus utile à riiuuKUilé que le livre du philosophe qui ne
saurait une larme. »

- Chose remarquable! il avait vu les Sauvages impunément^
U. Vinet.

HAUTE MISAx\THROPIE 165

f lilières alors; la forme est encore, à quelques égards, (ic de
Rousseau, mais le fond, rinspiration est bien (lui :

: Soyons hommes, c'est-à-dire libres; apprenons à méprj- ; ies
préjiig.és de la naissance et des richesses, à nous élever dessus
des grands et des rois, à honorer l'indigence et la tu; donnons de
l'énergie à notre âme, de l'élévation à nopensée; portons partout
la dignité de notre caractère, is le bonheur et dans l'infortune ;
sachons braver la pauîté et sourire à la mort : mais, pour faire
tout cela, il faut mmencer par cesser de nous passionner pour les
institutions inaines, de quelque genre qu'elles soient. Nous
n'apercevons csque jamais la réalité des choses, mais leurs
images réfléchie i ussement par nos désirs^; et nous passons nos
jours à peu ' es comme celui qui, sous notre zone nuageuse, ne
verrait ■ ciel qu'à travers ces vitrages coloriés qui trompent l'œil,
en I i présentant la sérénité d'une plus douce latitude. Tandis je
nous nous berçons ainsi de chimères, le temps vole et la mbe se

ferme tout à coup sur nous. Les hommes sortent du iant, et y re-tournent : la mort est un grand lac creusé au milieu 3 la nature; les vies humaines, comme autant de fleuves, vont s'y igloutir; et c'est de ce même lac que s'élèvent ensuite d'autres énérationes qui, répandues sur la terre, viennent également, après n cours plus ou moins long , se perdre à leur source. Profitons onc du peu d'instants que nous avons à passer sur ce globe our connaître au moins la vérité. Si c'est la vérité politique ^ue nous cherchons, elle est facile à trouver. Ici, un ministre lespote me bâillonne, me plonge au fond des cachots, où je este vingt ans sans savoir pourquoi : échappé de la Bastille, jlein d'indignation, je me précipite dans la démocratie; un mthropophage m'y attend à la guillotine. Le Républicain, sans :esse exposé à être pille, volé, déchiré par une populace furieuse, s'applaudit de son bonheur; le Sujet, tranquille es-

* En vue d'une seconde édition, il disait de cet endroit : '< Ceci est rop, il faut le retrancher jiis«iu\iu mot Tandis... » (Note mai'iiiiiale Qttauscrite de l'Exemplaire confidentiel.)

clave^ vante les bons rojias et les caresses de son nmître* Homme de la nature, c'est toi seul qui me fais me gloril d'être homme ! Ton cœur ne connaît point la dépendam tu ne sais ce que c'est que de ramper dans une Cour, ou caresser uii tij^re populaire. Que t'importent nos arts, no luxe, nos villes ? As-tu besoin de spectacle : tu te rends temple de la nature, à la religieuse forêtj les colonnes mot sues des chênes en supportent le dôme antique; un jo sombre pénètre la sainte obscurité du sanctuaire; et de t blés bruits, de légers soupirs, de doux murmures, des chv plaintifs ou mélodieux, circulent sous les voûtes sonores..

A ne prendre cet appel et cet élanement que como un recours individuel et poétique , et qui ne saurait ôt que l'exception, — que le remède de quelques âmes d*'

' Exaji^i^ration et déclamation tant que Ton voudra! de t'*l!ps p.i'o! ne sauraient se meltre en oubli et s'abolir : et il avait peur de n\n ivi pas encore dit assez, car à cet endroit de V Essai (à la pape 6*',r, ,!,^ première édilion), je lis en marge celte variante manuscrite a rExeniplaire conlidenliel : « Qu'est ce qu'un Républi- cain? un s.t J, voré par des Iripons. Qu'est ce qu'un Royaliste? un sot déxoré p: un... '• Il a laissé en blanc le nom du monsire— - Mais est-ce bien d*it pareil livre que l'auteur, en le réimprimant, a pu dire en 18?.G : «O y trouvera aussi un jeune homme exalté plutôt qu'at>altu parle ib|1 heur, et dont le cœur est tout à son roi, a l'honneur et à la patriof — Au reste, celte première manière de sentir et de parler -les rois (• sislera au fond, et reparaitra souvent comme par accès chez M. d Chateaubriand, même apr< s (,ii*i: aura pris l'affiche d'un parti; re qi a fait dire à quelqu'un : « Le royalisme de M. de Chateauhria;; I e^ d'une singulière espèce, et il a fallu que les rois eussent IVsj r.' I i(^ fait pour s'en accom- moder. Il ne se donne pour royaliste et pour i.i : qu'alin de se mieux procurer par moments le droit d'insulter « t i ;n jurier ceux auxipjels il se voue, ivoire cœur, dit-il en se vanlani. ^ ja- mais butucnp battu JiOurle.<i rois [Congrès df Vérone).^ \;:. tout, dil-il de la branche aînée, c'est une mon.irrhie t ' ton»bera bien d'autres : nous ne lui dirions que notre l'a. >» Et liiHlfssus il redouble ses durcies Je crois voir v mauvais caractère qui, sous prélcxle qu'elle est femme

fidèle, s'en autorise pour dire à son mari sur tous les f(n ,

l'aime pas et | our le traiter comme un nègre. C'est ainsi que
M. de Chateaubriand Iraite ses rois.

SAUVAGE A DEMI CONVERTI

I hors de pair et déclassées, on ne saurait nier qu'il

I y trouve noblesse et grandeur. J'avoue même que

b le mieux ce Chateaubriand-là primitif et tout d'ac-

G avec sa poésie, que celui qui se réconciliera plus

kl; avec la société, mais qui ne se réconciliera jamais

dem. Car il va rentrer en France l'âme encore rem-

de ses déserts, avec son imagination plus grandiose

re qu'aimable, et je ne sais quoi de gigantesque

l'expression qui sortira h première vue du ton et

;adre français proprement dit. Puis peu à peu il s*y

; il sera pris par la société et ses mille Ijens, par ses

tés, ses coquetteries, ses rivalités, ses irritations de

3S sortes ; il s'y rapetissera , mais sans jamais s'y

'ivoiser complètement. Il résultera de l'assemblage

ivilisé et du raffiné avec ce sauvage à demi converti,

)UJours prêt pourtant à reparaître, le plus singulier

plus bizarre mélange, surtout quand le personnage
 :ique , soi-disant monarchique, viendra recouvrir
 ut, et que le mélancolique et l'éblouissant rêveur
 au fond, méprisait et méprise tant encore (au mo-
 t oii il s'y mêle le plus) les acteurs et les choses po-
 ues, sera lui-même un des chefs de Taction, un des
 phées de la scène. Oh! alors, il laissera échapper
 it instant, dans l'entre-deux des tirades, ses a-partes à
 5es boutades d'impatience ou décolère', faites pour
 mcerteret déjouer le rôle des autres et le sien, et pour
 tomber la pièce. Le vieil homme (ce jeune homme
 Essai) percera à tout propos et hors de propos sous
 asque, et menacera bien souvent de l'arracher ^

Mes pauvres diables d'amis, sVcrie-t-il à cliaque instant on
 ntde ses amis politiques... mes pauvres amis sont bien pan
 V7'es.^> lant à ses ennemis, on sait comment il les a tiatés. 3'est
 ce qui a l'ait dire de lui sous la Restauration, dans les mo-

Et ceci nous fournit déjà le moyen de répondn une question
 qui peut sembler cmbarrassanle et c; j'ai entendu poser. Un des
 hommes qui ont le plus coi M. de Chateaubriand jeune et avant
 qu'il eût pri^ double et triple écorce, M. Mole, me faisait remarq
 avec beaucoup de justesse que celle destinée de C teaubriand
 offre l'exemple peut-être unique de tout temps qui se faille com-

plice et presque \e compère û écrivain; qui se prête au rôle emprunté que cet honc joue durant près de cinquante ans, et cela sans le mentir un seul instant et sans lui tirer le masque par cun côté'. Jamais le secret de la tragédie ne fut nii gardé. Pour obtenir une telle concession de son époq il faut avoir en soi un vrai prestige, et ce prestige esl q que chose dont on doit tenir compte avant tout en an sant le personnage qui Ta exercé à ce degré. Mais la v raison peut-être pour laquelle on n'a jamais tiré ce mas de Chateaubriand, c'est que lui-même avait sa sincérii qu'il n'a jamais trop dissimulé que ce fût un masque un masque noble et qu'il prenait pour tel. Il était It ment sujet à se le tirer lui-même qu'on él^iit plutôt l de le lui remettre, et de lui dire : « Mais il va tom

menls où l'on croyait pouvoir lo moins se passer de son alliance, était à la fois indispensable et impossible.

Nec tccum possuïn vivre, nec sine le;

tout comme avec une maîtresse pleine de caprice». Au moindr saccord, à la moindre contrariété, il en avait dt'jà de tout cet* pieds par-dessus la te'le; il voulait tout planter là, s'en retooi où ?... je ne dis pas dans les forêts du Canada, comme le jeune b de ï Essaie mais à cent, à mille lieues également, hors du cercle t

Le vicomte indigné sortait au second acte.

* Sauf en certains moments de polémique sous la Restauratit fort de la lutte avec le parti Yilièle.

AUX INFORTUNÉS

{ nez garde ! restez donc dans ce beau rôle , restez-y j t entier; nous vous aimons, nous vous voulons comme il ! » On le traitait comme un acteur qu'on aime, et a un moment de mauvaise humeur. Voilà, selon moi, ^plication de ce jugement que j'ai cité, et de cet autre >t encore : « Chateaubriand est peut-être le seul écri-11 de ce temps-ci qui ait pu porter le masque si consommé , sans que cette sorte d'hypocrisie ait nui à sa :nité.))

L'Essai, cet immense amas de matières premières, lie mine oii nous découvrons pour ainsi dire couche ir couche l'homme futur, nous révèle encore chez l'auir une faculté de sensibilité et une puissance de souf- ■ qui subira bien des modifications par la suite et bien altérations. Qu'on lise le chapitre mlilUlè : Xux In- .rhms'- : au milieu de quelques formes déclamatoires t qui n'offensent que le goût, on y sent une profonde)mmisération, une sympathie vive et active pour ceux ni souffrent; c'est un de leurs semblables, un enfant Il malheur qui veut apprendre aux autres à traverser loins douloureusement les mêmes sentiers. Il en vient ux moindres détails; il donne naïvement des règles de onduite dans le malheur ; il se reproche de n'en pas trouver d'assez effi-caces :

« Je m'imagine, s'écrie-t-il, que les malheureux qui lisent :e chapitre le parcourent avec cette avidité inquiète que j'ai souvent portée moi-même dans la lecture des moralistes, à l'article des misères humaines, croyant y trouver quelque soulagement. Je m'imagine encore que, trompés comme moi, ils me disent : Vous ne nous apprenez rien; vous ne nous donnez aucun moyen

d'adoucir nos peines; au contraire vous prouvez trop qu'il n'en existe point. O mes compagnons d'infortune!

* EsMî, tome II, page 156 (édit. de 1826).

TOME I

vos reproche est juste : je voudrais pouvoir sécher vos larmes, mais il vous faut implorer le secours d'une main plus puissante que celle des hommes. Cependant ne vous laissez point abattre; on trouve encore quelques douceurs par beaucoup de calamités. Essayez de montrer le parti qu'on peut tirer de la condition la plus misérable? Peut-être en recueillerez-vous plus de profit que de toute l'enflure d'un cours stoïque.* » ' ^ ■.

Et il entre dans le détail des conseils appropriés : il va dans les jardins publics, le dimanche, le grand jour; le soir, souvent ne sortir que la nuit; s'asseoir quelquefois au sommet d'une colline qui domine la ville et contemple de loin les feux qui brillent sous tous ces toits habités ici le réverbère à la porte du riche qui, du sein des fêtes ignore qu'il y a des misérables; là-bas, quelque pâle rayon tremblant dans une pauvre maison écartée du fat bourg; et se dire : « Là, j'ai des frères-! »

Mais il indique surtout la consolation de la nature comme plus réelle et plus présente à celui que sa condition rejette hors de la société : « La vie est douce ici - la nature. Pour moi, je me suis sauvé dans la solitude ; et j'ai résolu d'y mourir sans me rembarquer sur la mer du monde... Heureux ceux qui aiment la nature ! »

veront, et trouveront seulement elle aux jours a l'adversité. » Il ne va point jusqu'à souhaiter, conhi.

' 1.0 style nous rend ici un écho de Pascal el >: . :,,,.,.> 2 En mar;ie de cete page, on lit dans lExemplaire r Ici j'ai pf^int toute ma vie en Angleterre-, j'avai-; .1';<1.mpremière personne, mais il me semble (jue la tr

Au reste le bonheur est une rhimerc. On ne ct>i.

avec des mots, quand le mal esl à la source de i amc, quami ie (œa rst bris(S quand no-* amis ont disparu dans la tombe, quand I âge «le illusions es» passé, cet iV»" où les clio.î;nn^ fuient comme un songe, m nous voyons dans chaque homme ud ami, dans cliaque feriimeune nul tresse. » ;

PAGES TOUCHANTES

lorace, d'oublier lesôlres qui lui furent chers : Oblitusne meorum, obliviscendiis et illis. La douleur même lui îaîtraîi bien préférable à un tel oubli; « mais leur avenir se fondra avec le calme des bois et des cieux : 1 gardera sa douceur, et ne perdra que son amer-tuae. »

Il indique encore d'autres sources de plaisir qu'on eut tirer du malheur, et il recommande particulière- ■nt l'étude de la botanique, qui, telle qu'il la dépeint qu'il l'entend, n'est guère que le culte des harmonies le la nature. Son infortuné s'attachera surtout à ces c lis mélancoliques dont le front penché semble rêver iir le courant des eaux, » à ce CQmqvlulus « qui entoure le ses fleurs pâles quelque aulne décrépité... » Là encore, il cherche par-

tout des correspondances mystérieuses avec les affections de son âme. Puis, au retour de cette course laborieuse, on rentre dans sa misérable ■ meure , chargé de la dépouille des champs. Et viennent > détails humbles, familiers, non inventés, de ces dédis tels que le Sénancour des Rêveries et tout solitaire auvre est accoutumé à en observer : Comme si l'on lignait que quelqu'un ne vînt ravir ce trésor, fermer stérieusement la porte sur soi; se mettre à faire l'anae de sa^^réco'te, blâmant ou approuvant Tournefort , iné. Vaillant, Jussieu... :

« Cependant la nuit approche; le bruit commence à cesser iu dehors, et le cœur palpite d'avance du plaisir qu'on s'est [réparé. Un livre qu'on a bien eu de la peine à se procurer \ un livre qu'o.i tire précieusement du lieu obscur où o7i l'avait caché.

* Voilà de ces choses comme F.ené plus tard n'en dira pas; René est

■s noble, plus ansiocrati<iuo, i'us i clenu, même dans ses plus entiers

ii\ . Ici encore l'Exeinplaire conlidenliel vient compléter le texte,

is celle fois d'une manière heureuse et touchante : « C'est ce qui

va remplir ces heures de silence. Auprès d'un huml)le feu et d'une lumière vacillante, certain de n'être point entendu, on s'attendrit sur les maux imaginaires des Clarisse, des Clémentine, des Iléoloïse, des Cécilia. Les romans sont les livres de* malheureux : ils nous nourrissent d'illusions, il est vrai; mai^ en sont-ils plus remplis que la vie? »

Ce sont de ces pages qui révèlent toute une âme pre mière, une âme modeste qu'on aurait peine dans la suite à retrouver. Misère et infirmité de notre nature que le peintre de Ghactas et de René a lui-même si bien dénoncée! cette immense faculté de douleur qu rendait compatissant, — à force de se nourrir de soie de s'exhaler au dehors, elle-même à un certain moment elle se sature ou s'épuise. On est encore sensible, mais d'une sensibilité rapide, d'une larme d'artiste et qui sèche aussitôt; on est sensible, mais sous forme vague

m'est arrivé vingt fois, lit-on à la marge de cette page 474 en regrettant des humbles détails dans lesquels il est entré ; mais infortuné j'avais toujours l'inquiétude du lendemain. Je pourrais encore M. heureux et à [> fu de frais; il ne s'agirait que de trouver quelque un qui voudrait me prendre à la rampe ; je payerai ma pension après guerre. Là je pourrais écrire, herboriser, me promener tout à mon aise, pourvu que je ne fusse obligé. » de faire compagnie à personne qu'on me laissât tranquille et livré à mon humeur sauvage. Ce qui y a de singulier, c'est que ce bonhomme qui a Pair si facile à obtenir est cependant presque impossible, et je ne sais pas après tout si voudrais moi même demeurer chez des étrangers. Si la paix se fait j'obtiendrai aisément ma radiation, et je m'en retournerai \ Paris je prendrai un logement au Jardin des Plantes ; je publierai mes Souvenirs, et je reverrai toute ma société. Toute ma société! combien trouverai d'absents! M. Beding .. m'avait proposé de me donner petit temple dans son parc, mais on voit trop de monde dans cette maison : j'aurais été assiégré sans cesse d'importuns et de visites. D'ailleurs ces femmes n'ont pas le sens commun; elles sont ignorantes et mal élevées : en un mot cela ne pouvait me convenir. Je voudrais une retraite plus petite et plus tranquille, des gens honnêtes et aisés, et non des Grands. » II

est déjà misanthrope , mais il est coc» homme et simple moriel :
le dieu eu lui n'a pas conimeucé.

SENSIBILITÉ VRAIE DANS L'ESSAI

l'ennui, ou sous forme d'idéal y en se croyant privilégié t hors du commun. Tandis que l'auteur de VEssai dirait en regardant un petit rayon tremblant dans une maison écartée du faubourg : Là,fai des frères, René mélancolique , errant le soir dans une grande ville et ((regardant les lumières qui brillent dans la demeure des hommes, » se complaît à penser que sous tant de toits habités , il na pas un ami. On est devenu à peu près indifférent et impropre à tout ce qui est proprement l'objet et l'emploi naturel de l'affection humaine, et à quoi le cœur devrait savoir se prendre et s'enraciner durant les années de la maturité et jusqu'à la tombe. On est capable de s'irriter encore, de désirer violemment, de haïr, de combattre; on se passionne et l'on se pique à tous les jeux factices de l'ambition et de la société; mais on n'aime plus, on ne s'attache plus, on ne saigne plus véritablement; et, chose étrange et pénible à dire! ceux qui précisément dans leur jeunesse ont excellé à exprimer avec le plus d'accent la douleur n'en ont rien gardé pour eux, — rien que sous la forme poétique, entendons-le bien, — mais non plus sous la forme simplement naturelle et humaine : ils ont dépensé leur dose par une autre voie. Concluons qu'il n'y a de vraie sensibilité, et tout à fait sincère, que celle qui est avant l'art et avant la gloire.

Mais il est temps de sortir de VFssai. Je n'aurais plus à y faire que quelques remarques de détail et qui se rapporteraient au

style dont nous avons vu de belles preuves, de magnifiques témoignages, mais qui est en général des plus mélangés. A côté de la touchante et simple page aux Malheureux que nous avons lue, l'auteur citant le mot d'Agrippine à ses meurtriers : Ventrem feri (frappe ce ventre qui a porté Néron), ajoutera, par exemple, que c'est un mot dont la sublimité fait

hocher la tête! Quelle est rintenlion, le sens de ce hocher? Ces familiarités-là viennent plutôt d'affectation, peut-être aussi de distraction; il y en avait chez M. de Chateaubriand écrivain. Déjà Ton sent ce qui sera bientôt la curiosité du style, des recherches d'archaïsme mêlées à des expressions modernes : « Toutes les choses que depuis son enfance il soûlait tenir bonnes et vertueuses; » — «à Yorée septentrionale d'un bois;» — mais rien encore n'est fondu et amené au point; et ce ' ne fut qu'après son retour en France que dans un petit cercle de gens de goût, qui avaient de plus le mérite de le sentir, l'écrivain se débarrassa de cette sauvagerie native d'expression, et arriva à maîtriser sa manière.

J'ai de ceci la preuve frappante dans une lettre qu'il adressait de Londres à Fontanes, en octobre 1799, lettre écrite d'un style bien bizarre, mais qui nous est précieuse et intéressante à d'autres titres. Il importe auparavant de Oxcr avec précision les circonstances. Il vivait donc depuis quelques années à Londres, pauvre, malade, faisant des traductions pour vivre durant le jour, écrivant pour lui la nuit, tout entier livré à se» perspectives funèbres et n'ayant pour table dans le dénûment de son exil, comme il l'a dit énergiquement et un peu solennellement (à sa manière), que la pierre de son tombeau. 11 venait de publier Vtssai qui avait eu quelques lecteurs à Londres et même à Paris, mais

qui n'avait dû laisser dans l'esprit des juges que l'idée d'un jeune homme exalté, ayant assez de talent, mais » étrange, sans goût et peu de blin à percer. Ba mère, qui avait été très-affligée de ce livre ou plutôt encore de ; certaines irrégularités antérieures qu'on ne nous dit pas', mourut sur ces entrefaites; et une de ses sa;ui*s,

* Ginguciié, très-bien informé sur cette période inUme de la vie d*

CHATEAUBRIAND APPREND LA MORT DE SA MÈRE

! le de Farcy, personne d'esprit et qui faisait des vers, ; avait vécu dans le monde littéraire, à Paris, et avait ! en commerce de bel-esprit avec La Harpe, Mme de [cy, devenue très-religieuse, écrivit à son frère la lettre suivante :

« Saint- Servan, l" juillet 1798.

Mon ami, nous venons de perdre la meilleure des mères : f annonce à regret ce coup funeste... Quand tu cesseras d'ê- ; l'objet de nos sollicitudes, nous aurons cessé de vivre. Si j'avais combien de pleurs tes erreurs ont fait répandre à notre • ectoWe mère, combien elles paraissent déplorables atout ce I pense et fait profession non-seulement de piété, mais de t on; si tu le savais, peut-être cela contribuerait-il à t'ouvrir l yeux, à te faire renoncer à écrire; et si le Ciel touché de \ vœux permettait notre réunion, tu trouverais au milieu de [s tout le bonheur qu'on peut goûter sur la terre ; tu nous i nerais ce bonheur, car il n'en est point pour

nous tandis [tu nous manques, et que nous avons lieu d'être inquiètes c on sort. »

ielte lettre, venue; juste à un certain moment, déter- [la en lui une crise morale, et le ramena à la foi, [il, par la piété filiale. 11 faut ajouter que Mme de 1 cy, peu après cette missive funèbre, était morte ('-même, et que quand il reçut sa lettre, ce fut (nme le message de deux morts. 11 a confessé lui-

< teauhriand, paraît douter que la douleur de Mme de Chateaubriand 1 lère ait tenu princip.ilemer.t à la publication <lc V Esn'ti : « Quels i enl donc ces égarements, dit-il, dont le souvenir troubla les der- I s jours de sa malheureuse mère? étaient-ce ces déclamations et ces « lisnies dont il s'accuse et qu'elle avait peu entendus? à quels <log- 1 . étai^'nl inhérenls les principes de morale qu'il a' ail pu oublier?., • crais rà<hé qu'd lui fût désagrcabie d'êl re ainsi [Doussé de questions.)» i nd lire dans la Décade même '30 prairial, an X) ce début des

< ravis de Ginguéné, qu'on s'est bien gardé de reproduire intégrale- > it d?ns les Œuvres complètes de Chateaubriand à la suite du Gé- ' du Chnstianisine.

même cette vive impression dans la Préface du Génie Christia- nisme :

« Ma mère^ après avoir été jetée à soixante-duiizc ans des cahots, où elle vit périr une partie de ses enfants, c^ dans un lieu obscur, sur un grabat où ses malheurs l'a?. reléguée. Le souvenir de mes égarements répandit su derniers jours une grande amertume; elle chargea, eni rant, une de mes sœurs de me rappeler à cette religion laquelle j'avais été élevé. Ma sœur me manda le dernier de ma mère : quand la lettre me parvint au delà des r ma

sœur elle-même n'existait plus ; elle était morte auss suites de son emprisonnement. Ces deux voix sorties du beau, cette mort qui servait d'interprète à la mort i frappé : je suis devenu chrétien. Je n'ai point cédé, j'en viens, à de grandes lumières surnaturelles; ma convictic sortie du cœur : j'ai pleuré, et j'ai cru. »

Nous louchons ici à un point délicat, et nous Vi derons avec franchise : la sincérité de cette pagcontestée dans le temps et depuis; les écrivains da opposé à M. de Chateaubriand , ceux avec qui il se lait en hostilité ouverte h. celte date de 1802, les mes qui l'avaient connu en 8U, et à qui, dans son il adressait son Essai sin' les /{évolutions en le re mandant à leur plume, ces écrivains, qui n'élaïet tenus à une extrême indulgence envers leur nouTc versaïre, le traitèrent un peu comme un converti ressé et peu s'en faut comme un transfuge. Ils hod la tête d'un air d'incrédulité à son récit*. Us se t

* Avant «l'envoyer son livre «1» Vr.^sai à <! ici. pies écrivains f nalistes de l'aiïs, C'UateaubrianJ leur avait envoyé, |H>ur lestât tableau délarli •, la iN'i/i7 chez les Hauvages de l'Améhqac, qu dernier chapitre : « Toute ceUe Nuit, nous dil-il en marne dans I plaïre conrnlentiel, est connue (îes gens de Lettres de Paris : on applaudie. Hesle à savoir <e (pie le public en |>ensera. ('miilûen de io^ pour former un public? disait Chamfort. » — C est pn

LETTRE DE CHATEAUBRIAND A FONTANES

nt et n'entraient pas dans les mystères de cette

ardente, de cette imagination passionnée, sensible
I accès et toujours mobile. Voici la lettre écrite dans
] limité par Chateaubriand à Fontanes, lettre que j'ai
1 uvée autrefois dans les papiers de celui-ci, et qui
j tait destinée qu'à lui seul; elle en dit plus que je ne
rrais. Le ton en est certainement étrange, le style
'ré; celui qui l'écrit est encore sous l'empire de
valtation, mais la sincérité de cette exaltation ne sau-
t être mise en doute un moment :

Ce 25 octobre 1799 (Londres).

((Je reçois votre lettre, en date du 17 septembre. La tristesse
i y règne m'a pénétré l'âme. Vous m'embrassez les larmes
\ yeux, dites-vous. Le Ciel m'est témoin que les miens n'ont
is manqué d'être pleins d'eau* toutes les fois que je parle
us. Votre souvenir est un de ceux qui m'attendrit davan-
;;e, parce que vous êtes selon les choses de mon cœur et se-
ii ridée que je m'étais faite de l'homme à grandes espé-
nces. Mon cher ami, si vous ne faisiez que des vers comme
acine, si vous n'étiez pas bon par excellence comme vous
êtes, je vous admirerais, mais vous ne posséderiez pas toutes

les pensées comme aujourd'hui, et mes vœux pour votre bonheur ne seraient pas si constamment attachés à mon adieu lent à l'occasion de cet envoi, qu'il écrivait de Londres à Røderer, lors journaliste des plus actifs et des plus estimés, le petit billet suivant (6 avril 1795) : « Un malheureux banni recommande à Tindale de M. Røderer le petit ouvrage qu'il a l'honneur de lui envoyer. »

- Il s'est bien gardé de se souvenir depuis de M. Røderer et de le mentionner au nombre de ceux dont il recherchait en un temps le suffrage.

- M. Røderer ayant, bien plus tard, donné à lire à Sieyès [l'Essai sur les Révolutions, qui peut-être lui avait été aussi envoyé par l'auteur, ■ Sieyès lui écrivait en l'en remerciant : « Je vous rends. Monsieur le Comte, le fatras «i prétentions philosophiques de M. de C... Quel charlatan! Faut-ce que vous avez pu le lire jusqu'au bout? » De Sieyès à Chateaubriand, ce sont des antipathies de race, et, entre leurs méthodes et procédés, il y a des abîmes.

^ Style de la première manière.

178 CHATEAUBRIAND ET SON GROUPE LITTÉRAIRE

ration pour votre beau génie. Au reste, c'est une nécessité < je m'attache à vous de plus en plus, à mesure que tous les autres liens se rompent sur la terre. Je viens encore de perdre une sœur * que j'aimais tendrement, et qui est morte de sa grippe dans le lieu d'indigence où l'avait reléguée. Celui frappe souvent ses serviteurs pour les éprouver et les faire penser dans une autre vie. Oui, mon cher ami, vous et moi sommes convaincus qu'il y a une autre vie. Une

àmo telle (la vôtre, dont les amitiés doivent être aussi durables que blimes, se persuadera malaisément' que tout se réduit à quelques jours d'attachement dans un monde dont les figu passent si vite, et où tout consiste à acheter si chèrement tombeau. Toutefois, Dieu qui voyait que mon cœur ne m chait point dans les voies iniques de l'ambition, ni dans abominations de l'or, a bien su trouver l'endroit où il fal' le frapper, puisque c'était lui qui en avait pétri l'argile ' ; connaissait le fort et le faible de son ouvrage. Il sa^a i j'aimais mes parents et que là était ma vanité : il m'en a pr

* M"* de Faroy l\ somMc par h qiie la coïnci-ïence de reJte m avec celle lie sa iiière nail pas clé aussi exacte qu'il Ta pivseut o I 4 l'heure, el que le coup des deux morts nt; lui soit pas arrivé en im temps : Ccfic mort qui servait d'inlerprete à ta mort., Tonjoi jusque dans la douleur, un peu d'arrangement.

- On croit entrevoir que Fontanes, homme d'une imaginât ot r gieuse, mais d'une pratique un |>eu épicurienne, lui avait expiin.- *îi ques dontes. Il n'avait pu, dans tous les cas, en vliie plus À cImî.. briand que celui-ci ne s'en était dit a lui-mAmc; à la pa;îe à-O V/' :s.'iai, dans l'Exemplaire conlidonliel, en regard «le rjip«Kslro;.!>c Dieu inconnu et de la question qui y est]H}Séc, ou lit ceci : - Qn» Iqi fois je suis tenté de croire à l'iinmorUlilé de i\ \u\ e; mais en>uilr raison m'«Mjipêelie de l'adinoltre. D'adleurs pourquoi dési<frais-je P morlalilé? il paraît <|u'il j a dfs peines mentales tolaicmenl M>|>ar de celles du corps. conm>e la douleur que nous scent«»nf à la]>or{v à ami, etc. Or, si l'Ame soulTre parcllc-ni^nieinde|HM>dainmci'l du cm il est à croire qu'elle |M>urra souffrir Cfaleinei.t dans '«n« atitre » cons<'qucinm<'nt Paul e monde no xaul pas mieux qu«* celui-ci. >♦• d< TOUS

(ionc |>oinl survivre à nos cendres; m<uiro»s tout citiers dep<
de souffrir ailleurs. Cette \io-<i ttoil corrijier de la manie iVè're..
QuG' tucis misrris lom dira rudip» ! — Cliiiteauhrj m l, dans tt
lettre à Foniaux, semble s'atlaclier à se réfuter lui-même.

TOMBKAUX CHRÉTIENS 179

le j'élevasse les yeux vers lui. Il aura désormais avec
utes mes pensées ^ Je dirigerai le peu de forces qu'il m'a
s vers sa gloire, certain que je suis que là gît la souve-
.itauté et le souverain génie, là où est un Dieu immense
.ait cingler les étoiles sur la mer des cieux comme une
i magnifique, et qui a placé le cœur de l'honnête homme
un fort inaccessible aux méchants '.K
faut que je vous parle encore de l'ouvrage auquel vous
i intéressez'. Je ne saurais guère vous en donner une idée
ase de l'extrême variété des tons qui le composent; mais
lis vous assurer que j'y ai mis tout ce que je puis, car j'a
i vivement l'intérêt du sujet. Je vous ai déjà marqué que
. y trouveriez ce qu'il y a de mieux dans les Natchez. Puis-
je vous ai entretenu de morts et de tombeaux au com-
cement de cette lettre, je vous citerai quelque chose de
ouvrage à ce sujet. C'est dans la septième partie où, après

r passé en revue les tombeaux chez tous les peuples anciens et modernes, j'arrive aux Tombeaux chrétiens. Je parle de
î fausse sagesse qui fit transporter les cendres de nos pères
i de l'enceinte des villes, sous je ne sais quel prétexte de
é; je dis* :

Un peuple est parvenu au moment de sa dissolution lorsqu'on y entend sans cesse répéter ces maximes horribles : m'importe après ma mort oh on me jette; qu'on fasse de cadavre ce que l'on voudra! — Eh! malheureux! n'as-tu cni Dieu, ni patrie, ni parents, ni amis! Que je te plains re insensible aux charmes d'un tombeau sous les arbres t'ont vu naître ! Gela fut un spectacle réservé à nos jours*

tl aura désormais avec vous... Dieu et Fontanes mis sur la même

i : singulière association !

Il parle dans celle lettre du même ton que dans son livre, tout .ijsolennellenient.

L'ouvrage qu'il avait entrepris sur le Christianisme.

Il est curieux de comparer celle première version avec le texte

•imédu Génie du Christianisme; on y voit au net de quel genre corrections l'autour fut redevable à se» amis de Paris.

C'est ici qu'on peut commencer de faire le rapprochement avec
le

e imprimé (voir Génie du Chansonnisme, IV* partie, livre ii, au
pitre des Tombeaux chrétiens).

que de voir ce qui était reirardé comme le plus grand mal chez
les Anciens, ce qui devenait le dernier supplice doi punissait les
scélérats (nous entendons la dispersion des dres), que de voir, di-
sons-nous, cette dispersion des cer applaudie comme le chef-
d'œuvre de la philosophie. E était donc le crime de nos aïeux
pour traiter ainsi leurs rc sinon d'avoir mis au jour des fils tels
que nous? Mais éc< la fin de tout ceci, et voyez l'énormité de la
sagesse huma dans plusieurs villes de la France on hâtit des ca-
chot l'emplacement des cimetières : on éleva les prisons des 1
mes sur le champ oij Dieu avait décrété la fin de tout e vage ; on
édifia des lieux de douleurs pour remplacer k meures où toutes
les peines venaient finir; la couche de Vinp et des larmes^ fut
étendue à la place du lit où jamais Jr '■} ne se réveille; de l'asile
de l'espéraïice on fit l'asile du d- •enfin il ne resta qu'une ressem-
blance effroyable entre ce sons et ces cimetières : c'est que là
s'exercèrent souvei jugements iniques des hommes, là où Dieu
avait pronon(arrêts de son inviolable justice ! »

Dans un autre endroit, je peins ainsi les Tombeaux de S Denis
avant leur destruction :

« On frissonne en voyant ces vastes ruines où sont m égale-
ment la grandeur et la petitesse, les mémoires fam et les mé-
moires ignorées ; où, lorsqu'on cherche une ei sion assez magni-
fique pour peindre ce qu'il y a de plus c dans les temps, l'objet ou
la réflexion subséquente^ sollic mot le plus bas, pour exprimer ce
qu'il y a de plus vil moindre valeur sur la terre. o Trépas î on ne
peut méconi ici tes sombres royaumes ! Les ombres de ces

vieilles Te qui s'abaissent pour se confondre avec les ombres de ces tombeaux; ces inutiles grilles de fer, rangées autour d cercueils, et qui ne peuvent défendre la mort des . inènTs" des hommes; ce calme si profond où l'un

' Ces mcnibros de phrases, où l'excès de rodouM-^ment frah la pure rhétorique, ont «lispani «ians le texte imprimé.

^ Ce subséquente a disjviru dans l'imprim-' ; ce sont dec» dont l'a guéri Fonlancs. (Voir le rhapilro inlitulô Saint-I)' la IVe partie, livre ii, du Génie du Christianisme.)

DIEU ET FONTANES

c lie le sourd travail du ver du sépulcre qui se repait sur j iuilles des générations tombées, et qui file dans tous ces c leils les indestructibles réseaux de la mort ; tout, tout ' j aice qu'on est descendu à l'empire des ruines : et, à je K lis quelle odeur de vétusté et de poussière répandue sous i irches funèbres, on croirait respirer les temps passés, et N ' ainsi dire, sentir les siècles ^ »

n'ai pas besoin de vous dire qu'auprès de ces couleurs K bres on trouve de riantes sépultures, telles que nos Cimeis de campagne, les Tombeaux chez les Sauvages de l'A- I ique (où se trouve le tombeau dans l'arbre), etc. Je vous i s mal cité le titre de l'ouvrage; le voici : Des Beautés poèi is et morales de la Religion chrétienne, et de se, supériorité I tous les autres cultes de la terre. Il formera '^eux volumes I % 330 pages chacun.

ais, mon cher ami, ce n'est pas de moi, ^est de vous que

Il ne vous entretient. Travaillez-vous? à la G. S. ^? Vous
avez de talents : que sont les nôtres auprès de ceux que vous
avez? Comment persécute-t-on un homme tel que vous?
Les misérables! Mais enfin ils ont bien renié le Dieu qui a fait
ciel et la terre, pourquoi ne renieraient-ils pas les hommes
qu'ils voient reluire, comme en vous, les plus beaux attri-
buts de cet Etre puissant? Tâchez de me rendre service tou-
jours l'ouvrage en question, mais, au nom du Ciel, ne vous
ouïssez pas. Veillez aux papiers publics, lorsqu'il paraîtra;
écrivez-moi souvent. Voici l'adresse à employer : A M. César
defroy, négociant à Hambourg sur la première enveloppe,
à l'adresse de Messieurs Dulau et C^{ie} libraires. Mon nom est

Un des deux tout a été supprimé ; et la page entière a subi
bien remaniements et des allégements dans les éditions succes-
sives. Ce sentiment les siècles a disparu. C'était pourtant la pointe, le
bon morceau. Aussi, ce trait supprimé, l'auteur ne sait plus
comment finir, et si l'on examine la première édition, on le voit
transposer la dernière phrase, puis la reprendre, en l'affaiblissant.
dans les éditions suivantes. Il cherche son effet sans parvenir à le re-
trouver. La Grèce sauvée.

Il aime, il tient à ce rapprochement et à cette espèce d'asso-
ciation de Fontanes avec Dieu.

il comptait publier son bvre à Londres, chez MM, Dulau.

toa^ I. 11

182 CDATEAUBRIAND ET SON GROI';PE LITTÉRAIRE

inutile sur l'adresse; mettez seulement, après DulaUy deux les**,,. Je suis à présent fort lie avec cet admirable j» homme auquel vous me léguaîtes à votre départ *. ISous par sans cesse de vous. 11 vous aime presque autant que i Adieu : que toutes les bénédictions du tiel soient sur vi Puissé-je vous embrasser encore avant de mourir! »

Maintenant nous sommes tranquilles, ce me seml Tauteur du Génie du Christianisme nous a dit vrai , fisammentvrai dans sa Préface, et ce livre a été en pris en effet et en partie exécuté sous le genre d'in ration qu'il exprime et qu'il tend à consacrer. C'ej ce qu'il importait de constater avant tout. 11 est 1 certain que, dans une nature mobile comme celb M. de Chateaubriand, cette inspiration première point persisté autant qu'il l'aurait fallu pour l'enl efficacité de sa mission et même pour l'entière coi nance de son rôle. Il est le premier à nous l'avoueï ii y auiait mauvaise grâce à le trop presser là-dessi « Quand les semences de la religion, dit-il en ua droit de ses Mémoires, germèrent la première fois c mon âme, je m'épanouissais comme une terre vii qui, délivrée de ses ronces, porte sa première ni> Survint une bise aride et glacée, et la terre se désuet Le Ciel en eut pitié, il lui rendit ses tièdes rosées; | la bise souffla de nouveau. Celte alternative de dt et de foi a fait longtemps de ma vie un mélange de sespoir et d'ineffables délices. » Otez les images, a au fond, et vous obtenez l'entier aveu : Jdaôcmus a

* De quel a(/««m/Wc jeune homme s'a^sil-tl ici ? La grande liaî,^ Chaleaubiidiil alors était, après Fonlaues, avec M. Chritut.: moit;non. — Les iiersoiuies qui orille mieux connu M. «le Chair, i au fond, iiUui et in cutc ; et ii n> en a |»as eu un gran.l uouu sont lontanes, Joubert, M. Molo, M. ClirisUau de Laiüuojj^nua, - M. Bertiu i aine.

FOI d'artiste et d'écrivain 183

tentem... Que nous faut-il de plus? Vous entendrez dire peut-être (car il vient un moment où tout ce qu'on sait éclate et se dit) qu'un exemplaire de V Essai chargé de notes marginales de la main de l'auteur existe, et que dans ces notes ajoutées, l'auteur se montre encore plus hardi, plus téméraire en scepticisme qu'il ne l'avait été d'abord dans le texte imprimé. J'ai vu moi-même autrefois entre les mains de J.-B. Soulié(de l'Arsenal) cet t exemplaire que possédait dans les derniers temps I M. Aimé Martin, et auquel les bibliophiles attribuent I aujourd'hui une valeur exagérée ^ — Un jeune homme, \ quelqu'un qui était jeune sous l'Empire, ayant lu René, \ fut saisi d'un accès de mélancolie pareil, et il s'adressa à l'auteur pour qu'il lui redît les paroles qui guérissent. \ Mais M. de Chateaubriand, qui était en veine d'ironie ce jour-là, s'amusa au contraire à écrire au jeune homme une longue lettre où il réfutait les conclusions de René. On m'assure que la lettre existe. — Qu'important, encore une fois, ces anecdotes et que prouvent-elles? Que l'auteur n'a pas cru toujours, qu'il n'a point persisté constamment? C'est ce qu'il vient de nous dire lui-même. M. de Chateaubriand a cru un moment, et c'est à ce moment qu'il a entrepris et ébauché le premier plan

* Je parlais ainsi avant frôtre possesseur du volume et de l'avoir pu examiner tout à mon aise : jo ne sais si le dc^mon de la

propriété < t le lutin de la libloio)hilie opèrent, mais il me semble maintenant que, sinon le prix vénal qui a elc excrssil, du moins la vakur morale qu'on attribuait à l'exemplaire n'était point exagérée. Au reste, on eri a pu juger par ce que j'en ai cité précédemment, pages 111, 121. 163, 165, etc. — (Le prix vén;il, puisque M. Sainte-Beuve y fait allu ion, a encore augmenté à la ventf de ses propres livres, auxquels son nom attachait de la valeur : l'ICxemplair*' confideni tel — comme il l'appelle ~ a été acheté 3,100 Ir. dans la soirée du samedi 2G mars 1870 : il pst rentré, paraît-il, dans la fatiille et la descendance de Cnateaubriand. M. Sainte-Beuve l'avait j.cquis au prix d'un peu plus de mille Ir. — Voir la note ci-dessus page 121.)

de son livre : voilà pour nous l'essentiel, ce qui prouve sa sincérité, là seulement où nous avons droit de l'interroger et de l'atteindre, — sa sincérité, je ne dis pas de fidèle (cet ordre supérieur et intime nous échappe), mais sa sincérité d'artiste et d'écrivain. La lettre à M. de Fontanes qu'on vient de lire, écrite dans le feu de la composition du Génie du Christianisme, est évidemment celle d'un homme qui croit à sa manière, qui prie, qui pleure, — d'un homme qui s'est mis à genoux avant et après, pour parler le langage de Pascal.

C'est encore Pascal qui a dit : « Les hommes prennent souvent leur imagination pour leur cœur, et ils se croient convertis dès qu'ils pensent à se convertir. » Tous les hommes sont ainsi volontiers, même ceux chez qui l'imagination n'est pas un don du génie; combien à plus forte raison ceux en qui domine cette faculU puissante, cette fée païenne des métamorphoses!

Ce qui n'empêche pas qu'il eût infiniment mieiu valu, pour la solidité et la vertu de l'œuvre, que l'auteiu suivît une autre voie,

qu'il eût la tête moins échauffée et moins montée , le cœur plus sérieusement louché Un écrivain qui a parlé avec respect de M. de Chateaubriand, et que celui-ci en retour n'a traité qu'avec légèreté et méconnaissance, le théosophe Saint-Martin, vers la fin de son Ministère de l'Homme- Esprit, publié en 1802, s'écrie avec l'accent d'une conviction intérieure bien autrement vraie et sentie : « L'un de ces éloquents écrivains dit avec une douce sensibilité qui ! a pleuré, et puis qu'il a cru. Hélas! que n'a-t-il eu le bonheur de commencer par là! » « Ô!-! c'est un miracle. il aurait pleuré' !!! »

* Voir/»» Ministère de l'Homme-Esprit, 1802, page 379. — On voit Saint-Martin, dans ses Œuvres posthumes (tome I, page 130), en

UNE PAGE DU THÉOSOPHE SAINT-MARTIN 1802

note intéressante sur un dîner qu'il fit avec Chateaubriand chez un ami commun à l'École polytechnique, alors au Palais-Bourbon. M. de Chateaubriand, dans ses Mémoires, a parlé de ce même dîner en tournant en raillerie, et en le refaisant d'imagination avec une souveraine inexactitude. Averti (par moi-même) du désaccord qu'il y avait entre les deux témoignages, il s'est borné à ajouter une phrase de regret sans se donner la peine de rectifier son premier récit et de le faire concorder avec celui de Saint-Martin qu'il a pris soin de transcrire cependant, sans doute parce que ce récit était sa louange. Évidemment il ne s'était pas donné non plus la peine de lire à leur naissance les admirables

pages du Ministère de V Homme- Esprit qui paraissaient le lendemain du Génie du Christianisme et qui étaient écrites à son intention. Jamais il ne s'est Adt du Génie du Christianisme de critique plus intérieure et plus profonde; on en jugera par quelques extraits :

« L' rt d'écrire, s'il n'est pas un don supérieur, est un piège, et peutêtre le plus dangereux que notre ennemi puisse nous tendre...

« Illustres écrivains, célèbres littérateurs, vous ne concevez pas jusqu'où s'étendraient les droits que vous auriez sur nous si vous vous occupiez davantage de les diriger vers notre véritable utilité. Nous nous présenterions nous-mêmes à votre joug : nous ne demanderions pas mieux que de vous voir exercer et étendre votre doux empire. La découverte d'un seul des trôsors renfermés dans l'âme humaine, mais embelli par vos riches couleurs, vous donnerait des litres assurés à nos suffrages et des garants irrécusables de vos triomphes...

« Mais les professeurs en littérature, et généralement ceux qui ne se nourrissent que des travaux de l'imagination, se tiennent toujours sur les confins de la vérité ; ils circulent sans cesse autour de son domaine, mais ils semblent se garder d'y entrer et d'y faire entrer leur auditoire ou leurs lecteurs, de peur que ce ne fût sa gloire seule qui brillât...

« Il n'y a presque pas un des ouvrages célèbres parmi les écrits produits par l'imagination des hommes, qui ne soit fondé sur une base fragile et caduque, sans compter ceux qui le sont sur un blasphème ou au moins sur une impiété enfantée par une orgueilleuse hypocrisie. Car les écrivains qui parlent d'une Provi-

dence, d'une moralité, même d'une religion, ne sont pas exempts de ce reproche s'ils ne sont pas en état de rendre raison de ces grands objets de leurs spéculations, s'ils ne les emploient que pour servir de décoration à leurs ouvrages et d'aliment à leur orgueil...

'(Quand est-ce que la marche de l'esprit humain se dirigera vers un but plus sage et plus salutaire? Faut-il que la littérature entre les mains des hommes, au lieu d'être le sentier du vrai et de la vertu, ne soit presque jamais que l'art de voiler, sous des traits gracieux et piquants, le mensonge, le vice et l'erreur! Serait-ce dans une pareille carrière que la vérité ferait sa demeure?...

"Je le répète. 6 vous! habiles écrivains, célèbres littérateurs, ne r.esserez-vous point d'employer vos dons et vos richesses à des usages

^8(3 CUATEAUBRIAND ET SON GROUPE LITTÉRAIRE:

aussi pernicieux, aussi futiles? L'or n'est-il deslissé qu'à orner de» ha> bits de théologie? Les louanges ruisselantes <lonl vous pourriez dtS[]Oter pour terrasser les adversairesde notre bonl\eur devra ent-elles se réduire à amuser l'oisive inutilité par des lieux artificiels?...

« Des écrivains remplis de talent ont essayé de nous peindre les glorieux effets du Christianisme; mais quelque je lise leurs ouvrages avec une fréquente admiration, cependant n'y trouvant point ce que leur sujet les obligeait, ce me semble, «Je nous donner, voyant qu'ils remplacent quelquefois <les principes par de l'éloquence, ou même, si l'on veut, par de la poésie, je ne les lis parfois qu'avec pro<auit(>n. Néanmoins, si je fais quelques remarques sur leurs écrits, ce n'est sûrement ni comme athée ni

comme incroyant que j'ose me l'espérer; j'ai combattu depuis
loiii^femps les mêmes ennemis que ces auteurs al laquent avec
courage, et mes principes en ce genre n'ont fait avec l'âge qu'ac-
quérir plus de consistance. -

« Ce n'est pas non plus comme littérateur ni comme érudit que
je vais leur offrir ici mes observations; je leur laisse sur ces deux
poils tous les avantages qu'ils possèdent.

« Mais c'est comme amateur de la philosophie divine que je
me préoccuperai dans la lice, et sous ce titre, ils ne doivent pas se
délivrer des réflexions d'un collègue qui, comme eux, aime par-des-
sus toutes choses ce qui est vrai.

« Le principal reproche que j'ai à leur faire, c'est de confondre
à tous les pas le Christianisme avec le Catholicisme; ce qui fait
que leur idée fondamentale n'étant pas d'aplomb, ils offrent né-
cessairement dans leur marche un cahot si fatigant pour ceux
qui voudraient les suivre. •« Je vois ces écrivains «linguistes
vanter la vérité des mythes» tères, tantôt en essayer
d'expliquer, et tantôt même regarder comme pouvant être com-
prise par les esprits les plus simples la démonstration <que Ter-
tullien donne <le la Trinité. Je les vois vanter même «le Chris-
tianisme sur la poésie, et convenir en plus d'un endroit que la poé-
sie n'a que l'erreur pour allié...

« Enfin, malgré le brillant élan (que leurs ouvrages doivent ■
•" '•■', je n'y vois point la nourriture substantielle dont notre
humanité

besoin, c'est à-dire l'esprit du véritable Christianisme,
quoiqu'il en soit, l'esprit du Catholicisme. » ^

Suit un lung parallèle entre le Christi nisme el le Calholirisine qirf sont «liflerents et quelquefois même opjios.'s. Apres un di&i u^mou sur le> rap|(ortsdes beaux-arts ave* le Chri!>tianisme, rap|»urLsqd réduit à leur juste valeur, letlieosojdie se livre a uue tiaue ertti.pie du paeiat de Millonet des autres |K>einesi-lilsr. ligieux. Je voudrais donucr lentrìa d'aller chercher les pages nx^mes de dauK-Martui eiiiouie« dans lUI livre rare el peu lu. On pourrait les rapprocher des consi-it ratiours» égiioinenl chrélieuues qu'exprimait au im'-ine inomeul M. Goaliiier* dau-i /a \otx de la HelKjiun aii xix*^ sttle. (Liusanue, 1»U2; et quj M. Yìnot nou>: a siunalces

SEPTIEME LEÇON

eligion du talent — Les salons en ISOD; — le petit salon de Mme de Beaumont. — Lettre Je Chateaubriand contre M"" de Staël. — Relations exactes des deux grands écrivains à cette époque. — Publication û'Atala. — Rousseau attaqué dans la Préface. — Poétique élevée de Chateaubriand. — Prologue à'Atala. — Magie et infidélité. — Manie de gi'uupcr. — Parallèle avec Lernardin do Saint-Pierre.

Je ne crois pas me tromper en disant que nous avons u une sa-lisfaction véritable à lire la lettre de Chateauriand à Fontanes , qui nous l'a montré sous l'empire 'une haute exaltation sensible et religieuse au moment ù il concevait le Génie du Christianisme. En y réiléchisant, il était impossible qu'il n'en eût pas été ainsi. Une art de faclice peut se mêler bientôt et s'introduire dans exécution des longues œuvres; cela se voit trop souent; mais si elles

sont élevées et si elles ont été puissamment émouvantes, il faut que l'inspiration première du loins ait été vive, et qu'il y ait eu un foyer. Le talent porté à ce degré a aussi sa religion, et qui ne saurait l'omper.

Ainsi, quoi que vous entendiez dire, quoi qu'il puisse ôter ou tard se révéler des variations, des contradictions subséquentes ou antérieures de M. de Chateaubriand, un point nous est fermement acquis. Jeune, exilé, malheureux, vers le temps où il écrivait ces pages pleines d'énotion et de tendresse adressées Aux Infortunés, — sous le double coup de la mort de sa mère et de celle de sa sœur, — les souvenirs de son enfance pieuse le ressaisissent ; son cœur de Breton fidèle tressaillit et se réveilla ;

il se repentit, il s'agenouilla, il pria avec larmes ; — 1 ; lettre à Fontanes, expression et témoignage de cet état d'exaltation et de crise mystique, est écrite de la même plume, et, si je puis dire, de la même encre que l'ouvrage religieux qu'il composait à ce moment et dont il transcrivait pour son ami quelques pages. Les taches de goule même et les exagérations de style que nous avons dû y remarquer sont des garants de plus, des témoins de l'entière sincérité.

M. de Chateaubriand rentra en France au printemps de 1800 ; le naufragé aborda au rivage en tenant son manuscrit à la main, comme Camoëns. Ou plutôt, pour parler plus prosaïquement, comme l'impression de son ouvrage avait été déjà commencée à Londres, il rapportait avec lui les bonnes feuilles tirées, et comptait achever le reste à Paris. Mais il reçut de ses amis de France des conseils si délicats qu'il résolut de détruire ce qui était déjà imprimé, et de revoir, de refondre le tout. Il sentit, coram deo, il l'a dit justement, qu'on ne écrit avec mesure que dans sa patrie.

Quels étaient les amis de France qui eurent sur lui tout d'abord une influence si directe et si heureuse? h les ai déjà nommés, et j'aurai à les montrer d'un peu plus près encore.

M. de Chateaubriand avait, nous le savons, un très grand ami, Fontanes; cet ami était intimement lié avec M. Joubert; M. Joubert l'était avec M^{me} de Beaumont, cette charmante fille de M. de Montmorin, qu'il nous a si bien fait connaître *. L'initiation entre eux fut prompte et vive ; la jeune société de la Rue

* Voir Pensées de M. Joubert (1817), au tome II, la Correspondance (Lanro; cf aussi, dans l'excellent Kolice de M. Renal, les pages Z et suivantes tome I.

LES SALONS EN 1800 d89

Neuve-du-Luxembourg naquit à l'instant dans toute sa grâce.

Il y avait à cette époque (1800-1803) divers salons renaissants, les cercles brillants du jour, ceux de M^{me} de Staël, de M^{me} Récamier, de M^{me} Joseph Bonaparte, des Heines du moment, non pas toutes éphémères, quelques-unes depuis immortelles. Il y avait les cercles réguliers qui continuaient purement et simplement le XVIII^e siècle, le salon de M^{me} Suard, le salon de Mme (l'Houdetot : les gens de Lettres y dominaient, et les philosophes. Il allait y avoir un salon unique qui ressaisirait la fine fleur de l'ancien grand monde revenu de l'émigration, le salon de la princesse de Poix ; si aris-

' Je trouve dans les papiers de Chateaubriand une note sur le salon de M^{me} de Staël en 1802 : « On y voyait Chateaubriand dans tout l'éclat de sa première gloire; M^{me} Récamier dans toute la fleur délicate de sa grâce et de sa jeunesse ; M^{me} Visconti, avec sa

majestueuse beauté romaine, et son tour d'épaule éblouissant ; le chevalier de Boufflers dans le négligé d'un vicaire de campagne, mais souriant avec la finesse exquise du regard d'un courtisan , et disant les mots les plus jàquans avec un air extrême de bonhomie; le comte Louis de Karbonne, un des plus agréables censeurs de l'ancienne Cour, toujours en veine de mots heureux, et renouvelant dans le salon de M^m de Staël les inépuisables trésors de grâce , de folie et de gaieté, et toutes les séductions d'une conversation qui savait charmer Bonaparte lui-même. Venaient ensuite les hommes politiques, et d'abord Benjamin Constant. . C'était un grand homme , droil , bien fait, blond, un peu \à U , avec de longs cheveux tombant à boucles soyeuses sur ses oreilles et sur son cou à la manière du vainqueur d'Iliade. il avait une expression de malice et de moquerie dans le sourire et dans les yeux que je n'ai vue qu'à lui. Rien de plus piquant que sa conversation ; toujours en état d'épigrammes, il, traitait les plus hautes (questions de politique avec une logique claire.' , serrée , pressante, où le sarcasme était toujours caché au fond du raisonnement ; et quand avec une perle et admirable adresse il avait conduit son adversaire dans le piège qu'il lui avait tendu, il le laissait là battu et terrassé sous le coup d'une épigramme «lont on ne se relevait pas. Nul ne s'entendait mieux à rompre les chiens, et à jeter de l'inattendu dans la conversation. En un mot, c'était un excellent locuteur, un second, digne de M^m de Staël. »

locratique qu'il fût, c'était pourtant le plus simple, le plus naturel à beaucoup près de tous ceux que j'ai nommés : on y revenait à la simplicité de tout par l'extrême bon goût. ^Mais le petit salon de M^m de Beaurmont, à peine éclairé, nullement célèbre, fréquenté seulement <le cinq ou six fidèles qui s'y réunissaient chaque soir, offrait tout alors : c'était la jeunesse, la liberté, le

mouvement, l'esprit nouveau comprenant le passé et le ré-
•conciliant avec l'avenir.

Tandis que le jeune écrivain travaillait courageusement à corriger son œuvre sous l'œil de ses amis, il débuta dans la publicité en brisant une lance, assez peu courtoise, il faut le dire, contre M^{me} de Staël, que la célébrité lui désignait comme sa grande rivale du moment. M. de Fontanes, dans des articles du *Mercure* qui avaient fait éclat, avait critiqué et raillé l'ouvrage du M^{me} de Staël sur la Littérature. Celle-ci crut devoir, en tête de la seconde édition de son ouvrage, répondre quelques mots à cette critique légère et cavalière qui prétendait trancher toute la question de la perfectibilité par les vers du *Mondain*. M. de Chateaubriand s'imagina qu'il était généreux à lui de venir au secours de Fontanes, lequel n'avait guère besoin d'aide, et aurait eu besoin plutôt de modérateur ; dans une Lettre écrite à son ami, mais destinée au public, et qui fut en effet imprimée dans le *Mercure*, il prit à partie la doctrine de la décadence en se déclarant hautement l'adversaire de la philosophie. Sa Lettre était signée l'Auteur du *Génie du Christianisme*. Ce dernier ouvrage, très-annoncé à l'avance, était déjà connu sous ce titre avant de paraître. J'ai regret de le dire, mais l'homme de parti se montre à chaque ligne dans cette Lettre. Nous osons plus lui en dire.

« fi » du 1^{er} nivôse an IX (22 décembre 1800).

ATTAQUES PEU COURTOISES CONTRE M^{TM*} DE STAËL

ce jeune el sincère désabusé qui a écrit VFssai en toute verie et en toute indépendance, y disant des vérités à jut le monde et à lui-même, et ne se tenant inféodé à iirune rause : ici il se pose , il a un but, et le rôle est ommencé.'a Néophyte h celte époque, a-t-on dit spiriuellement *, il avait quelques-unes desfaiblessesdes néophytes, et s'il existait quelque chose qu'on pût appeler a fatuité religieuse, l'idée en viendrait, je l'avoue, en isant ces lignes de sa critique : « Vous n'ignorez pas (que ma folie à moi est de voir Jésus-Christ partout, X comme MTM® de Staël la perfectibilité... Vous savez ((ce que les philosophes nous reprochent d nous autres {(jems religieux : ils disent que nous n'avons pas la tête « forte... On m'appellera Capucin, mais vous savez que « Diderot aimait fort les Capucins... » — Il parle à tout propos de sa solitude ; il se donne encore pour solitaire et même pour sauvage, mais on sent qu'il ne l'est plus. Il y a même des passages qu'on relit par deux fois, tant ils seuïblent singuliers à force de personnalité blessante et de maligne insinuation , de la part d'un chevalier, d'un preux s'adressant à une femme : « En amour, disait-il ironiquement, M^{TM*}' de Staël a commenté Phèdre : ses observations sont fines, et l'on voit par la leçon du scholiaste qu'il a parfaitement entendu son texte... » Faut-il ajouter, pour aggraver le tort, qu'à cette époque MTM^ de Staël commençait à encourir la défaveur ou du mo ns le déplaisir marqué de celui qui devenait le maître? Fontanes, l'homme anx habiles pressentiments^, pouvait deviner ces choses et n'en pas moins pousser sa pointe : il avait ses éperons à gagner, a-t-on dit , contre

^ M. Vinet, *Études sur la Littérature française au XIX^e siècle* tome I, page 78.

^ Expiession de M. Vinet.

192 CHATEAUBRIAND ET SON GROUPE LITTÉRAIRE

la nouvelle *Clorinde*; et d'ailleurs, sans chercher lai d'explications, il suivait son instinct de critique c même temps que d'homme du monde, très-décidé n'aimer les femmes que quand elles étaient moins v riles que cela*. Mais il n'était pas de la générosité d M. de Chateaubriand de mettre la main en cette affaii et de se tourner du premier jour contre celle que la C(lébrilé n'allait pas garantir de la persécution. EnOn fut homme de parti, c'est tout dire. Cet esprit de parf dont il avait été parfaitement exempt jusqu'alors, dao I les années de la solitude et du malheur, l'attendait e France au retour, et il se le laissa inoculer. Nous lui e retrouverions des accès désormais et des reprises Irèi vives, très-acerbes, en chaque circonstance décisive d sa vie.

Dans la Préface d'*Atala* qui parut peu après cctl Lettre d'attaque , l'auteur consignait à la fin une sorte d< rétractation, mais dont les termes mêmes laissent i désirer :

« On m'a dit que la femme célèbre, dont l'ouvrage formai le sujet de ma Lettre, s'est plainte d'un passage de cette Lettre Je prendrai la liberté d'observer que ce n'est pas moi qui a emi)loyé le premier l'arme que l'on me reproche et qui ra'esi odieuse *; je n'ai fait que repousser le coup qu'on portait à oo homme dont je fais profession d'admirer les talents et d'aim»

* La tactique de Fontanes, dans sa rédaction du *Mercure*, était il railler la philosophie et les pliilosophi's, et de n*av(»ir pas Pair

de kl prcntlre au sérieux : c'est ce qu'il lit pour M^{TM'} de Staël •• « Nous H devons pas, disail-il, hurler comme certains journaux contre I>'S ptl* losophes, mais leur donner des ridicules. Cela est pluscfdcace. Ils il craignent que le mépris. Ils se félicitent des excès de Geoffroy q/à passe toute mesure cl toute pudour. » (Lettre à M. Gueneau de Mussy, au sujet des articles de ce derner dans le Mercure.)

2 De quelle anne s'apil il? S'il s'agit de l'ironie , qui donc avait II premier employé celle aruie, sinon roalancs lui-même centre M^{**} il

OUBLI GÉNÉREU^v DE M^{'''}^ DE STAËL 193

t.^ndremeRtla personne. Mais, des lors que j'ai offense, j'ai été trop loin; qu'il soit donc tenu pour effacé, ce passage. Au teste, quand on a l'existence brillante et les beaux talents de M^{''}^ de Staël, on doit oublier facilement les petites blessures que peut nous faire un solitaire, et un homme aussi ignoré que je le suis. »

Solitaire et ignoré! 11 sentait bien qu'il allait cesser de l'être, et que son heure était venue '.

Mme de Staël oublia du reste complètement la petite blessure, ou, si elle s'en souvint, ce fut pour redoubler de bons procédés et de zèle chaleureux pour le jeune

Staël ? CeMe-ci sait [/eu plaisanter , elle sVmeil trop vite, et elle n'était ici que sur la défensive. Mais il est à croire que le passage dont se plaignait M^{'''''} de Staël était celui dans lequel Chateaubriand, sous prétexte de relever une allusion aux opinions monarchiques de son ami , s'était échappé Jusqu'à des repré-

sailles peu généreuses : « Ne pourrai-on pas rétorquer l'argument contre M^{***} de Staël et lui dire qu'elle a bien l'air de ne pas aimer le Gouvernement actuel, et de regretter les jours d'une plus grande liberté? » 11 était autrement grave, en 1801, de dire à quelqu'un tout haut qu'il n'aimait pas le Gouvernement actuel par républicanisme, que de faire entendre qu'il inclinait à des opinions monarchiques. Le jeu n'était pas égal.

' On trouve encore une espèce de note rétractative et faite pour adoucir, dans le second article sur la Législation primitive que M. de Chateaubriand donna au *Mercure* le 18 nivôse an XI (8 janvier 1803) ; les qualités morales et la bonté de M^{**^} de Staël y reçoivent un hommage éclatant. — Les *Mémoires* cf *Ouire-tombe* , écrits (en ce qui concerne l'NP^{o*} de Staël) sous l'indulgence clémentine de M^{***} Récamier, nous offrent d'ailleurs de singulières inadvertances et des lapsus de souvenir tout à fait piquants. Parlant de Fonlanes, l'auteur nous dit : « Il a été souverainement injuste envers M^{***} de Staël. » Et vous donc, qu'avez-vous fait? Il oublie [i]arfaitement lui-même qu'il a été le premier à prêter main forte à son ami dans cette injure. Mais ce qui est plus fort que tout, énumérant les prétendues injustices et les omissions jüt-louses dont il aurait été l'objet de la part de lord (J>^}ron et des autres, il reproche à M^{***} de Staël de ne l'avoir pas nommé dans son livre de 1^o » *Littérature* : « Un autre talent supérieur a évité mon nom dans un ouvrage sur la Littérature. » Et proclamant à l'instant son enthousiasme pour M^{TM*} de Staël comme pour lord Byron, il se donne les honneurs de la générosité. Il oublie tout à fait que M^{***} de Staël ne

adversaire et rival qui lui venait dans la gloire, pour celui dont elle désirait les succès, mais quand elle ne l'ir prévoyait pas'.

Mais auprès d'elle on oublia moins, et pour ne pas lier; toute la vérité sur ces relations réelles et sur l'engagement d'esprit des principaux groupes littéraires d'alors je produirai ce passage d'une lettre de Benjamin Constant à Fauriel, écrite de Paris au printemps de 1801, c'est-à-dire au moment où le Génie du Christianisme venait de paraître :

« Pour me distraire des autres folies, écrivait Benjamin Constant, je lis Chateaubriand. Il est difficile, quand on tâche pendant cinq volumes de trouver des mots heureux et des phrases sonores, de ne pas réussir quelquefois ; mais c'est le plus souvent du temps un galimatias double ; et dans les plus beaux passages il y a un mélange de mauvais goût, qui annonce l'absence de la sensibilité comme de la bonne foi. Il a pillé les idées de l'ouvrage sur la Littérature dans tout ce qu'il dit sur l'allégorie, sur la poésie descriptive et sur la sensibilité des Anciens, avec cette différence que ce que l'auteur de ce dernier ouvrage attribue à la perfectibilité, il l'attribue au Christianisme. Ce plagiat ne l'a pas empêché de faire des allusions très-amères; et à leur tour ces allusions ne l'ont pas empêché

pouvait le nommer dans ce livre publié' arrant qu'il se fût donné à croire, et il paraît encore moins se souvenir que son premier acte de publicité en France fut d'attaquer ce même ouvrage où il s'étonnait naïvement de ne point trouver.

* Elle n'était pas forcément non plus à en vouloir à Fontanes ni à lui garder rancune. Il y eut au commencement «le la Uemauialion

. clies M"* de Slael (alors rue Royale.), un <llner de n'oneiji.ili n
avec lui. M. deClialcaubiiand y «'lait, ainsi que M. Pasquier, M"»'
de Vintlmille, qui avait arrangé ce rappnvlicinenl. et M. de Lally :
on y rlianit les f)ots-)tourris <!•' <c dernier qui n'etail pas scule-
menl /<• ///t/t grai^ el (J\\\" é\\ii\\i enrore le /'/u^ (/fn tles liot-
tiine\\ se».yiblf. M"^ de Slaély fut d*iuie prAee supr^'me cl de la
|»iia belle patte de velours qat femme puisse faire. Fonlanes,
dont la position counneanrien oiftiiscur <tail plus difiitile , s'y
montra aussi trcs-abuable el très-spirituel.

LETTRE CRITIQUE DE M""° DE STAËL

ire que c'était un devoir d'amitié que de le protéger et de le louer
*. »

Miant à M^{TM°} de Staël même, elle louait volontiers , je
1 dit, le jeune auteur et s'intéressait à lui avec cette
-lié émue et sincère qu'elle mettait à tout. Voici ce
lis dans une lettre intime d'elle, antérieure d'une
environ au Génie du Christianisme ^ : « J'ai beau-
. .pvu l'auteur d'Atala depuis votre départ; c'est cer-
. ment un homme d'un talent distingué. Je le crois
e plus sombre que sensible ; mais il suffit de n'être
iieux, de n'ôlre pas satisfait delà vie, pour con-

oir des idées d'une plus haute nature et qui plaisent
 «: âmes tendres. » On sent le ton sincèrement affec-
 Mjx. Puis quand le Génie du Christianisme eut paru ,
 e écrivait en envoyant à l'un de ses amis ^ les volumes
 la part de l'auteur : « M. de Chateaubriand me charge
 vous envoyer son livre. Vous en serez surpris en mal
 en bien ; c'est du moins l'effet qu'il a produit sur
 Ji...* » Mené était sans doute ce qui la surprenait en

' Ceux qui prennent plaisir à comparer ce qui se dit dans les
 aparté 5 couchées avec ce qui se débile avec pompe sur le devant
 de la ne, n'ont qu'à chercher à la suite du Congrès de Vérone une
 lettre ite par Benjamin Constant à Chateaubriand, à qui il venait
 d'adresser 1 ouvrage sur la Religion (31 mars 1824): « Monsieur
 le Vicomte, je vous remercie de vouloir bien, quand elle
 le pourra, consacrer quelques instants à la lecture d'un livre dont,
 j'ose l'espérer, ligé les dites opinions d'opinion , quelques détails
 pourront lui plaire... » Vous savez le mérite d'avoir le premier parlé
 cette langue, lorsque toutes les idées élevées étaient frappées de dé-
 faveur, et si j'obtiens quelque faveur du public, je le devrai aux
 émotions que le Génie du Christianisme a fait naître, et qui se sont
 prolongées parce que la puissance 1 talent imprime des traces in-
 effaçables... Votre Excellence trouvera dans mon livre un hom-
 mage bien sincère à la supériorité de son talent au courage avec
 lequel elle est descendue dans la lice , forte de ses propres forces,
 etc. »

^Lettre à Fauriel du 17 prairial an IX (6 juin 1801). *Au même M. Fauriel.

Elle ajoutait, il est vrai, en postscriptum : « M. de Châteaubien dans le Génie du Christianisme, et elle le préfère sous ses orages et dans son éclair à des inspirations si douces, à celles même de la ravissante idylle de Bernardin de Saint-Pierre. Telle est la vérité, dégagée de ses voiles complaisants.

Atala, ou les Amours de deux Sauvages dans le Désert parut avec le printemps de 1801. Dans le Génie du Christianisme, dont le premier titre devait être les Beautés physiques et morales de la Religion chrétienne, il se trouve une section entière consacrée à la poésie du Christianisme aux beaux-arts, à la littérature, après quoi viennent Harmonies de la Religion chrétienne avec les Scènes de la Nature et les Passions du cœur humain. Ce livre de Chateaubriand se couronnait dans le principe par une anecdote traitée des Voyages de l'auteur en Amérique : c'était Atala. Quelques épreuves de cette histoire s'étant trouvées égarées, et la refonte que l'auteur faisait du Génie du Christianisme amenant des lenteurs dans la publication de l'ouvrage, il se décida à lancer à l'avance Atala, « cona ces petits ballons d'essai qu'on fait partir avant le grand pour pressentir l'état de l'atmosphère » et il pourra se

Chateaubriand a un chapitre intitulé : Examen de la Virginité sous ses aspects poétiques; n'est-ce pas trop compter, même dans ces, let malheureux, sur le sérieux des lecteurs ?» Ce chapitre la chiffonnait particulièrement. M^{me} de Staël la trouva un matin tenant un volume du Génie du Christianisme tout irasciblement paré. « Vous me l'avez dit, lui dit M^{me} de Staël, ce pauvre Chateaubriand va couler de ridicule; son livre va tomber. » Et elle cita ce

UR^{me} chapitré sin;;ulier de texte et de titre, tle ne voyait pas que ces défauts goût seraient recouverts et rachetés par i'olfel de reusenible, et cet efl'et eidèverait tout. Si M. de Chateaubriand s'était monte la 1 à lui-même, il était de ceux qui la montent aussi à leurs Icciet Ces écrivains monteurs de têtes réussissent particulièrement c nous.

* La comparaison est de M. Vinet. Je la crois même plus ancieiUK d'un journaliste du temps.

LA NATURE RENIÉE DANS LA PRÉFACE D'ATALA

lier singulier que, pour se rendre compte de l'effet que iCvait produire un livre dont le sujet et le titre étaient e Génie du Christia-nisme, on choisît un roman, une hisoire d'amour; mais enfm , comme l'expérience réussit à nerveille, il faut bien croire qu'il y avait à cela d'excelentes raisons résultant des circonstances d'alors et du oiir que prennent aisément les choses, même les plus 5^iaves, en cet heureux pays de France.

Dans la première Préface à ^Atala, l'auteur, après avoir expli-qué à quelle occasion il avait composé cette histoire qui ne devait être primitivement qu'un épisode de sa grande épopée des Nat-chez ou de l'Homme de la Nature, ajoutait : (TÂu reste je ne suis point comme M. Rousseau un enthousiaste des Sauvages; et quoique j'aie peut-être autant à me plaindre de la société que ce philosophe avait à s'en louer (Voilà le ton d'aigreur et de dénigrement qui commence), je ne crois point que la pure nature soit la

plus belle chose du monde. Je l'ai toujours trouvée fort laide partout où j'ai eu occasion de la voir (Holà 1 que veut dire ceci? Nous savons, ce me semble, tout le contraire : loin de la trouver toujours laide, il l'a toujours trouvée belle et sublime jusqu'au jour où il a pensé à prendre parti dans la bataille et à faire volte-face contre les philosophes, c'est-à-dire jusqu'au jour d'hier. Si de telles contradictions se trouvaient dans un autre auteur que Chateaubriand, on n'hésiterait pas à dire tout net : // ment; de lui il faut dire seulement: // oublie)) bien loin, ajoute-t-il, d'être d'opinion que l'homme qui pense soit un animal dépravé, je crois que c'est la pensée qui fait l'homme. Avec ce mot de nature on a tout perdu. »

Mais laissons ces préliminaires et ces précautions qui sont déjà de la tactique , et voyons ce qu'est en elle-même Atala. — Il ne serait pas difficile encore aujourd'hui de faire d'A^a/une analyse qui, tout en étant textuelle dans

les termes qu'on emploierait , la rendrait aussi singulier et en apparence aussi ridicule que l'a voulu présenter Chénier dans quelques pages ironiques de son Tableau de la Littérature. Cette critique est célèbre; elle a paru ut i chef-d'œuvre de plaisanterie exquise à des gens qui m-i manquaient pas de goût en leur temps : qu'on essaye d«i la trouver telle, si on le peut, aujourd'hui. Quand on relit Atala sans prévention, sans engouement, comme je vient de le faire, une telle critique cesse d'être piquante, elcllM ne paraît pas seulement injuste, elle est souverainement petite et pauvre. De toutes les dispositions de l'esprit ei 1 effet, celle qui est la moins intelligente, c'est l'ironie

« Je ne sais, disait l'auteur d' Atala, si le public goûter, cette histoire qui sort de toutes les routes connues, et qui présente une

nature et des mœurs tout à fait étrangères à l'Europe. Il n'y a point d'aventures dans Atala. C'est une sorte de poëme, moitié descriptif, moitié dramatique : tout consisl. dans la peinture de deux amants qui marchent et causent dans la solitude; tout git dans le tableau des troubles de l'amour au milieu du calme des déserts et du calme de la religion J'ai donné à ce petit ouvrage les formes les plus antiques; est divisé en Prologue, Récit et Épilogue. Les principales parties du récit prennent une dénomination, comme l'ont fait les Laboureurs, etc.; c'était ainsi que dans les premiers siècles de la Grèce les Uhapsodes chantaient sous divers titres les différents fragments de l'Iliade et de l'Odyssée. •

Atala donc, dans la pensée de l'artiste, n'est pas précisément un roman, c'est plutôt un poëme. Tenons compte d'avance de cette distinction. Un roman, quand ce n'est pas un roman de pure curiosité et d'aventures, mais de sentiment, est fait avant tout pour attendrir. Les romans sont les livres des malheureux, disait l'auteur de *l'histoire de Clémentine*, — la Princesse de Clèves, la

■ij.

POETIQUE ELEVEE DE CHATELAIN-BRIAND

le du genre, — la Delphine de M^{me} de Staël sont de s

nans proprement dits, développés en sentiments, en
vues, et nous offrant le progrès successif et lent d'une
action et d'une pensée : il faut que cela ressemble le

i> possible à la réalité, pour faire illusion. Il y a de
Tandon, ou il faut qu'il y ait au moins un air d'abandon
tis le3 roman. Dans le poème l'art intervient tout d'a-
nl et ne craint pas de se montrer un peu : il dispose
la marche, il la coupe, il la cadence avec rythme; il
relève quand elle serait près de s'affaïsser. Il mesure
c'ine les larmes, et son but n'est point de trop éplorei^
Il héroïne ni d'amahir son lecteur :

« Je dirai encore, écrivait M. de Chateaubriand dans sa pre- I
Préface d'Ato/a, je dirai que mon but n'a pas été d'arit'F beau-
coup de larmes; il me semble que c'est une dan-

n use erreur avancée, comme tant d'autres, par M. de Vol- .
que les bons ouvrages soient ceux qui font le phis pleurer. a tel
drame , dont personne ne voudrait être l'auteur, et

il declnre le cœur bien autrement que l'Énéide. On n'est
it un j^rand écrivain parce qu'on met l'âme à la torture.
âies larmes sont celles que fait couler une belle poésie;
_at qu'U s'y mêle autant d'admiration que de douleur *.

' Il a redit la même chose dans l'un de ses aricles sur
ShalxS[>eare U('><vifi]u 9.5 prairial an X, 14 juin 1802) M. de
Clialeaul)riand, en arlait auisi, est dans le vrai de sa nature d'ar-
tiste. C'est lui qui disait ses heures de franchise : « Je n'ai jamais
pleuré que d'admiration. »

disait encore «ju'il n'avait jamais pu lire ni réciter sans i>leu-
rer i preuiière scène d'Athalie :

Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel...

■ a théorie de Lamartine est lout autre : « Le sublime lasse, dit-il, s be'iu tioinpf ; le padiéfique seul est infailible dans Cari. Cdaï m sait atlendrir sait tout. Il y a plus de gt'-nie dans une larme que lanstous les musées et dans toutes les bihiitlièques de l'univers. » Les. Con'idpiices, livre VIII.) Les deux théories, ainsi mises en regard, maniuent bien la diltVrence et, jusfju'à un certain point, l'anli- •athiedes deux talents. A les bien prendre, elles ont Tune et 1 autre

C'est Priam disant à Achille ; « Juge de l'excès de mon t \ « heur, puisque je baise la main qui a tué mes fils. » C'est seph s'écriant : «Je suis Joseph votre frère que vousavez ve « pour l'Egypte. » Voilà les seules larmes qui doivent mo 1er les cordes de la lyre et en attendrir les sons. Les Mi sont des femmes célestes qui ne défigurent point leurs li par des grimaces; quand elles pleurent, c'est avec un se dessein de s'embellir. »

Nous saisissons à l'instant un côté nouveau et tout i inattendu dans cette Poétique de vrai poète qu'appon l'auteur d'Atala : c'est le côté d'art élevé, revenant à T^ tique, sortant décidément du Diderot, du Marmonte de tout ce procédé vulgaire au fond, pro-saïque, don xviii^ siècle, et Voltaire lui-même si plein de tact p sonnel, de tact social, — et Rousseau si plein de chai et de sensibilité naturelle , — n'avaient pas su s'affrant dans la composition. Nous avons affaire ici à quelqu qui a lu la Bible, qui a lu Homère, et qui en a senti grandeur; qui essayera d'en reproduire les effets à manière et moyennant transposition; qui cherchera soignera

avant tout la noblesse de la ligne, du conte de l'allitude, et qui aspirera à faire passer dans ses bleaux quelque chose du groupe sophociéen.

L'inconvénient, c'est d'avoir à chercher ces beau simples ou grandioses en y remonlanl avec effort, plu que de les rencontrer directement et de première'vem mais cet inconvénient, à peu près inévitable, devient des caractères inhérents à toutes les secondes et troiï mes époques; et c'est pour cela que nous ne sommes en 1800 à l'aurore d'un grand siècle, mais seulement début de la plus bi illante des périodes de déclin.

leur justesse ; elles onl aussi leiire\ (os. i/une a conduit Chatto.iubri àtendicia lyre jusqu'à la raidir; l'autre a mené Lamartine à Tutton jusqu'à relier \er.

MESCHACEBÉ. — LE POETE s'aMUSE 201

une grande époque , laquelle pourtant était à quelégards une époque seconde, Fénelon avait retrouvé étude, par la puissance d'imitation \ mais sans apice d'effort, ni même de réflexion, et il avait épanians son Télémaque le sentiment de ces primitives tes.

md j'ai dit que nul écrivain au xviii^ siècle n'avait

enti cette Poétique élevée et tout à fait digne de son

1 , que Chateaubriand remettait en lumière, je me

aïpe ; il y en avait un qui l'avait retrouvée dans la pra-

ne avec plus d'art que Fénelon, et pourtant comme lui

c une sorte de simplicité instinctive : je veux parler

Bernardin de Saint-Pierre et de sa chaste et idéale

nière se couronnant volontiers de l'image antique et
eimie. Mais la discrétion et la fusion même où cet art
lait offert avaient empêché d'en remarquer tout le prix.

M. de Chateaubriand se présentait donc comme no-
^■ll^; il savait ce qu'il avait voulu faire, et il le disait.

lia commence par un Prologue où la nature de l'A-
[ue septentrionale est décrite en quelques pages.

ischacebé (nom plus harmonieux du Mississipi) ap-
iraît dans sa majesté et comme une conquête nouvelle
i la poésie, qui ne craint pas d'y ajouter à l'instant ses
'opres merveilles :

« Ce dernier fleuve, dans un cours de plus de mille Heues,
Tose une délicieuse contrée , que les habitants des Étatsnis ap-
pellent le nouvel Éden, et à qui les Français ont laissé ; doux nom
de Louisiane. Mille autres fleuves, tributaires du ^eschacebé, le
Missouri, l'IUinois, l'Akansa, l'Oliio, le Wabatie *, le Tenase, l'en-
graissent de leur limon, et la fertiUsent

* Expression de M. Villemain , qui excelle à ees alliances de
mots.

^Le Wahash, et non WaOache, est un des coalluents, non du
Mis-

•iisipi, mais de l'Oiiio. Quant au Tenase, il s'agit sans doute du
Ten-

de leurs eaux. Quand tous ces fleuves se sont gonflés des 4 luges de l'hiver, quand les tempêtes ont abattu des pans .i tiers de forêts, le Temps * assemble, sur toutes les sourceft, arbres déracinés : il les unit avec des lianes, il les cime avec des vases, il y plante de jeunes arbrisseaux, et lance ouvrage sur les ondes. Charries par les vagues écumantes, radeaux descendent de toutes parts au Meschacebé. Le Ti Fleuve s'en empare, et les pousse à son embouchure, pou former une nouvelle branche. Par intervalle, il élève sa grai voix, en passant sous les monts, et répand ses eaux débord autour des colonnades des forêts et des pyramides des U beaux indiens : c'est le Nil des déserts. Mais la grâce est t jours unie à la magnificence dans les scènes de la nature: tandis que le courant du milieu entraîne vers la mer les ca vres des pins et des chênes, on voit sur les deux courants téraux remonter, le long des rivages, des îles flottant < pistia et de nénuphar, dont les roses jaunes s'élèvent ti u. de petits pavillons. Des serpents verts, des hérons bleus, < flamants roses, de jeunes crocodiles * s'embarquent, pas gers sur ces vaisseaux de fleurs, et la colonie, déployant vent ses voiles d'or, va aborder, endormie, dans quelque a! retirée du fleuve. »

Sorannes-nous dans l'Amérique du Nord? SomîiM nous aux mers de Délos où nous voyons voguer u théorie? — Suit un tableau des deux rives le pi

71 C5sec, lequel est encore un des conflcints derohio. (J'einp-ninlt ct'S critiques et obsrrvalions de faitàileux Lettres qui ont paro 183? et 1835 dans VInvariabê, nouveau Mémorial culho-Uiue, \ blièa Fribouru, et que M. de Saiut-Miiuris a fait réimprimer en Xti j^en ai déjà dit un mot à la i)iigc 130.)

* Je prends ici le texte de la premi/re édition à*Atala cow pbis (-aractcristi<{ue , et Je le puis d'autant mieux qu'aucun*- <lc n criliques ne portera sur les points où l'auteur a fait de^ clian^ ments.

^ il a un faible pour les crocodiles qui reviendront souvent sous phiiiie,et il veut ii i les rendre int. ressauts. I,es luiçons bleus. < i S! tout Itîs (lamanls ruses, sont très-conli'stes ; il n'y en a jamau « dit-on , dau« ces cuutre«s. Le poète s'auiuse.

EXACTITUDE CONTESTEE DU TABLEAU

traordinaire et le plus contrasté qui se puisse imaler ' : sur le bord occidental rien que des savanes qui déroulent à perte de vue, des ondulations de verdure 'infini, et des prairies sans bornes «où l'on voit errer l'aventure des troupeaux de trois ou quatre mille Duffles mages. Quelquefois un bison chargé d'années, fendant 3 flots à la nage, se vient coucher parmi les hautes nbes dans une île du Meschacebé : à son front orné de ^ux croissants, à sa barbe antique et limoneuse, vous prendriez pour le dieu mugissant du fleuve, qui jette 1 œil satisfit sur la grandeur de ses ondes et la sauvage jondance de ses rives. »

Le Rhin tranquille et ^er du progrès de ses eaux, tous

os vieux fleuves ne sont que des nains auprès de ce hi-

ix bison chargé d'années, lequel, avec son énorme

e de graisse au-dessus du col, devient tout d'un coup

iajestueux et domine le fond de l'immense paysage : ce

jiit là des jeux et des artifices de cette imagination ma-

Lo coniraste ontvc les doux rives, assure-l- on, n'est ni aussi comiot ni aussi admirable qu'il le suppose. Les savanes ne sont pasioules un côté , ni les forêls toutes de l'autre; à l'ouest comme à lest ce)nt les forêts qui domineut. 11 est proliable que, durant ses huit mois jour en Amérique, M. de Chateaubriand n'avait réellement pas ^é jusqu'au Mississipi ; il s'était borné à descendre un peu le cours)liio, et il avait généralisé la vue en exagérant, et en jetant à pron ensuite les teintes méridionales : « On voit bien, dit une Henie M. ricaine, qu'il voudrait donner à penser qu'il a longtemps vécu aimi nos Indiens et beaucoup voyagé dans nos déserts, et en pattiulier qu'il est très-familiaisié avec la Louisiane, le Mississipi et les lorides; mais cela est impossible. Ses scènes de description dans Uula et dans les Aï/Zc/ie; sont entièrement fausses. Une personne aimable de peupler les bords du Mississipi de perroquets, de singe» tde flamants, ne peut jamais y avoir été, et quoiqu'il sendde pro- •)able qu'il a fréquenté nos forêls dans la direction du Niagara, et (ju'il ivu quantité de ces Indiens qui alors étaient nombreux des deux côtés ' le la ligne du Canada , il ne semble point croyable qu'il ail été au sudouest, dont les aspects sont si dilfcreuts, etc.. »» (^American quarteiif ' fleïieu', décembre 1827.)

20 i CHATEAUBRIAND ET SON GROUPE LITTÉRAIRE

gique qui lire effet et, jusqu'à un certain point, beauté i tout^ Seulement il nous devient sensible déjà comme é^ demment elle arrange. Continuons d'assister au dévelo pement du tableau ; le texte dans son étendue^st indi pensable à notre commentaire :

tt Telle est la scène sur le bord occidental ; mais elle chan tout à coup sur la rive opposée, et forme un admirable co traste. Suspendus sur le cours des ondes, groupés sur les i chers et sur les montagnes, dispersés dans les vallées, c arbres de toutes les formes, de toutes les couleurs, de lo les parfums, se mêlent, croissent ensemble, montent dans 1 airs à des hauteurs qui fatiguent les regards. Les vignes sa vages, les bignonias, les coloquintes s'entrelacent au pied ces arbres, escaladent leurs rameaux, grimpent à l'exlréra des branches, s'élancent de l'érable au tulipier, du tulipiei l'alcée *, en formant mille grottes, mille voûtes, mille por ques. Souvent égarées d'arbre en arbre, ces lianes traverse des bras de rivières, sur lesquelles elles jettent des ponts des arches de fleurs : alors les chaïiiesde feuillage, les pomnn d'or, les grappes empourprées, tout pend en festons sur I ondes. Du sein de ces massifs embaumés, le superbe magao élève son cône immobile; surmonte de ses roses blanches, domine tous ces berceaux, et n'a d'autre rival que le palniic qui balance légèrement auprès de lui ses éventails de n dure.

« Pour embellir encore ces retraites, l'inépuisable main t Créateur y fit une multitude d'animaux, dont les jeux et I amours répandent la vie de toutes parts. De rcxlrémiléd avenues on aperçoit des ours enivrés de raisin qui chancelk fiur les branches des ormeaux '^; des troupes de caribouib

* M. Alfred de Vigny s'est souvenu de cette description fanlasliff Et (le ces noms harinonicux dans su comparaison du Colibri , Tunî Lcaux luoiceaux iVhloa :

Coininf dans les forêts de la Louisiane etc.

2 On a beaucoup ri de ces ours. L'auteur a beau les justifier, mli trer qu'ils ne soûl pas de son inventiuu, ils paraîtront toujours sbl|<

SAUVAGE IMPOSSIBLE

^nent dans un lac; des écureuils noirs se jouent dans l'énv des feuillages; des oiseaux moqueurs, des colombes liiennes de la grosseur d'un passereau, descendent sur gazons rougis par les fraises; des perroquets verts à tête ae \ des piverts empourprés, des cardinaux de feu, grimt, en circulant, au haut des cyprès; des colibris étincellent le jasmin des Florides, et des serpents-oiseleurs sifflent susdus aux dômes des bois, en s'y balançant comme des fess de lianes. » , ,.

lemarqaez î toujours Timage finale qmpanachele tout ; 'z Bernardin de Saint-Pierre elle se contentait de coumer. — Et tandis que sur l'autre rive, du côté des saies, tout est silence et repos, ici au contraire tout est juvement, harmonie, murmure, ramage bigarré de ileurs et de chants :

(Mais quand une brise vient à animer toutes ces solitudes, lia-lancer tous ces corps flottants, à confondre toutes ces ssesde blanc, d'azur, de vert, de rose, à mêler toutes les ileurs, à réunir tous les murmures, alors il sort de tels lits du fond de ces forêts, il se passe de telles choses aux IX que j'essayerai en vain de les décrire à ceux qui n'ont nt parcouru ces champs primitifs de la nature. »

U suffit déjà de ces premières pages. Ne sentez-vous s que l'enchantement est commencé et qu'il opère? Après cette peinture d'avant-scène, les personnages it introduits : le premier, qui est un vieillard nommé 'Cictas (c'est-à-dire voix harmonieuse y comme si c'était nom grec), et qui va raconter sa propre aventure, a eu s circonstances fort singulières dans sa vie. Il a dans sa jnesse visité l'Euiopie : «Retenu aux galères à Marseille

rs; car si le fait n'est pas de son invention , l'image qu'il en lire, la sture où il les met, est bien sortie en propre de son imngiua-live. Ces perroquets à lête jaune ne se trouvent pas plus dans le pays e les tlanians roses de tout à l'heure.

TOME I

par une cruelle injustice, rendu à la liberté, préseni Louis XIV (car la scène d'Atala est censée se passer S(Louis XIV, et celle de René en plein Louis XV!), j conversé avec tous les grands hommes du siècle et assi aux fêtes de Versailles, aux tragédies de Racine (qui est un peu fort), aux oraisons funèbres de Bossi (de plus en plus étonnant!); en un mot le Sauvag contemplé la société à son plus haut point de sph deur'. »

Nous saisissons ici , au milieu de la pompe et dt magnificence, le défaut de l'auteur, qui a le don, le taie mais aussi la manie de grouper. Il groupe, dans cette /de Ghactas, des clrcohsbinces extraordinaires et dis rates, ou du moins trop éloignées et trop singulières p« que leur assemblage puisse paraître naturel, de mé que tout à l'heure, dans la description des forêts, il gr pait des accidents trop rares, trop singuliers et tropfr pants pour être pré-

sentés comme habituels. Ce Chac qui a assisté aux pièces de Racine est du même or que ces ours enivrés de raisin, qui chancellent sur branches des ormeaux. Sans doute c'est possible; il même certain que ce dernier accident arrive pour « ours de petite espèce qui sont dans les forêts de l'Amt que du Nord , qui aiment le raisin , qui s'enivrent, qu'on prend de cette façon. Mais l'auteur, en n'expiiqtt pas la cho^e, en ne la réduisant pas à ce qu'elle est <L

* Je m'en tiens au Chactas à^Atnla,s&ni remonter, dans tes Xafd au iVcil détail.' qu'il fait <le son vo^a^p à la Cour de I»uis XIV, r qui est bien ce qui sei>oul imaginer de plus incroyable, de plusbitt et, tranchons le mot, de plus grotesque. Il s'y trouve à tout inomenl grotesque et du charmant Le souper de Chactas chez Ninon, où II des choses prescjue insensées (comme de le montrer au coi;-^ ■ • '• ' cul iitinitcsimal alors inventé par >'ewlnn et Leihnii), -^ une rt flexion sur les po&siaus qui c>t de la poê&ie la plus h*. ^

admirable l>eaulé.

MANIE DE GROUPER

réalité, mais en la forçant à plaisir, en nous donnant à

cire que ce sont de gros ours, des ours ordinaires, qu'on
)it ordinairement dsius cette position de buveurs chance-
 nts au haut des branches, et qui font perspective habi-
 lelle à l'exti émité des avenues , s'est heurté à l'invrai-

■mblable ; de même quand il nous donne à entendre que Sauvage Ghactas a été l'hôte familial de Fenelon et a »ûté comme familières les beautés de Bossuet ou de Ra-
iie, il passe toutes les bornes et nous avertit que nous)inmes dans le fictif et le composite. Morne dans le oème, j'aimerais plus de vérité.

Nous touchons ici à la clef, à l'une des clefs du procédé eM. de Chateaubriand, à l'un de ses défauts les plus rillants et les plus saillants. Il importe d'abord d'y in-
sler et de le bien définir. Que M. de Chateaubriand xcelle à choisir, à rassembler vingt traits épars dans
observation et à en composer un tableau achevé oii rien e manque, je suis loin de le nier, et c'est là une des
loires de son pinceau. Nous n'avons pas oublié ce ma-
nifique et parfait tableau du camp romain en Germanie
ans le récit d'Eudore, où chaque trait concorde si jus-
mentàson point et vient accomplir l'ensemble. J'ad-
lire donc et je salue les succès du grand peintre, mais
e note l'excès et l'abus de la manière. '

Les critiques qu'on a faites des premières pages d'Atala,

mt au peu de fidélité du dessin et des couleurs, nous
 aontrent que l'auteur n'a pas cherché l'exactitude pit-
 iresque réelle; qu'après une vue générale et rapide, il
 oiuanié d'autorité ses souvenirs et disposé à son gré
 riches images, réfléchiées moins encore dans sa mé-
 ire que dans son imagination; qu'il ne s'est pas fait
 -Ue de transporter à un fleuve ce qui est vrai d'un autre,
 le dire du Meschacebé ce qui serait plus juste de l'Ohio,
 l'inventer en un mot, de combiner, d'agrandir; il a fait \

acte de poète et de créateur ^ Ses amis de d800 avaié raison
 de dire de lui à cet égard : « Chateaubriand pei les objets comme
 il les voit, et il les voit comme il 1 aime. » Il faut bien certes accor-
 der quelque chose à magie du talent. L'imagination des grands
 poètes et pei très est comme un lac où les objets naturels se ré-
 fléch sent, mais où ils se réfléchissent avec quelques condilio
 nouvelles qu'ils n'ont pas strictement dans la réalité, est parlé
 dans un vieux roman français ^ d'une fontai merveilleuse dans
 laquelh se réfléchissait tout un verg(non pas seulement les objets
 du bord, mais tous les a bres, fleurs et buissons contenus dans
 l'enclos, si éloign qu'ils fussent : l'imagination du grand peintre-
 poète ♦ un peu ainsi. Douée d'une force pareille à celle du ci imer-
 veilleux, elle rapproche, elle détache, et va saisir 1 objets en les
 réfléchissant; elle les groupe; elle compo en un mot le paysage,
 au moment même où elle le rej en couleurs fidèles. Voilà ce qu'il
 faut se dire toul<'< ' fois que l'on considère les tableaux de la na-
 ture réflt<i dans une imagination ou une sensibilité d'artiste; ce

n*c pas un miroir parfaitement uni et simple, c'est toujot un miroir plus ou moins enchanté. Qu'il le soit du moi de manière, en nous émerveillant , à ne pas trop fore les vrais rapports, et à paraître respecter ces douces h; monies naturelles qui ne sont ennemies ni de l'éclat de la grandeur.

La nuance que j'ose désirer peut paraître subtile, m: elle n'est pas vaine; j'en ai pour garants les plus grau des noms de poêles restés chers à la mémoire des hoi

Les poètes ne font guère aul rement; et Lamartine, à sa manif
n'a fait autre chose, dans certains payssgos alpestres de Jod
(^rassembler dos ronlrables cl des impossibilitôs que savent
drnon

au premier coup d Vil les iwrsonnies haMiiu-.s à la vie des
monlgr

2 Le Jioman de la Rose.

DEUX MOTS DE BJilXNARDIN DE SALNT-PJERRE 209

mes : je voudrais qu'on pût dire du talent qu'il est un enchanteur toujours , et jamais un imposteur.

Les images chez M. de Chateaubriand sont belles, éclatantes, grandioses, mais elles concourent souvent à former un groupe un peu raide et un peu factice à la manière de la peinture de l'Empire, à la manière des groupes de David ou de ce Girodet qui a si bien traduit aux yeux Atala. La nature se groupe aussi, mais moins artistement, avec des formes et dans des poses d'un relief moins accusé ; s'il faut presque toujours que l'art intervienne pour accomplir ce qui n'est que commencé et épars dans la na-

ture, s'il faut qu'il lui prête un peu la main pour mieux détacher le tableau, il ne faut jamais qu'il lui prête mainforte, pour ainsi dire. Le coup de ciseau qui achève la statue naturelle doit être délicat et souvent insensible.

Ceci rappelle un mot de Bernardin de Saint-Pierre qui touche au vif Chateaubriand et qui jette du jour sur les rapports exacts qu'ils ont entre eux. Un matin de 1810, un jeune Suisse * arrivé depuis peu à Paris et adorateur des œuvres de Bernardin de Saint-Pierre alla à lui; et comme font les jeunes gens tout pleins de leur enthousiasme, il l'assiégeait de questions curieuses sur ses écrits, sur sa manière de composer, et il en vint ensuite à lui demander ses jugements sur les ouvrages célèbres du jour: « Que pensez-vous de M. de Chateaubriand? » — Je l'ai peu lu, répondit Bernardin de Saint-Pierre (les grands auteurs une fois arrivés à la gloire se lisent et ne lisent guère qu'eux-mêmes), je n'en ai lu que des extraits; mais il a l'imagination trop forte. » Ce mot est juste et charmant, et je l'aime mieux que cet autre mot qui serait injuste et qu'on lui a prêté: « Oh ! moi, la nature ne m'a

* M, Henri Piaget. (Voir Portraits littéraires, tome IF, page 137, 1844, et page 139 de la dernière édition, 1862.)

210 CHATEAUBRIAND ET SON GROUPE LITTÉRAIRE

donné qu'un tout petit pinceau, niais M. de Chateaubriand a une biobse'. » Bernardin de Saint-Pierre a bien pu dire les deux mots qui ont au fond le même sens, mais tenons nous en au premier.

Pour corriger cependant l'effet de ces mots dont IM moins dur est encore piquant, je veux citer d'autres jugements pleins de grâce et de justesse sur tous deux, de ; jugements sortis de cette

petite société d'élite dont j'a< pane. Dans une conversation avec Cbênedollé, le 2 leyried lbo7, Joubert disait : ^

« L'ouvrage de M. de Saint Pierre ressemble à statue de marbre blanc, celui de M. de Chateaubriand ; une statue de bronze fondue par Lysippe. Le style dt premier est plus poli ; celui du second plus coloré. Cha« teaubriand prend pour matièie le ciel, la terre et les eo fers : Saint-Pierre ciioisit une terre bien éclairée. Le slyl de l'un a l'air plus fiais et plus jeune; celui de l'autre l'air plus ancien : il a l'air d'être de tous les temps. Saiû Pierre semble choisir ce qu'il y a de plus pur et de plu riche dans la langue : Chateaubriand prend partout, môa dans les littéراتures vicieuses; mais il opère une vrai

* Voici toute Tanecdote : * Malgré le cliarinc et la douceur rêpandi dans s€s écrits, lieriiardin de daiiit-l'icrrc u^ail, loiuuie on sait, ii amour-propre Tort irritable. A l'epotue de la publication et de la ^^raiM TOTiue du G c nie du, Christianisme, il lut muté A un dîner Ires-iMB breux. Pendaiit le repas , tous le.>> con\i>es s'eiiastcreni a IVuti sur merile du nouvel ouvuij^e. A la hn, ou voulut bien cependant s'apei CCVoir«iiiie rau;cur de l'uni et Vnyi-nie c\à\\ jirescnl, et on luiadres.* quelques paroles oblii^eantes. Il re|H>n.lit que l'on était bien Ik>o < se rapi>cl«'r ses ouvrages; quMs ne pouvaient, sous aucun rap|>ort,éli mis en parallèle avec le (ii'uiie du < hrnstianismc; que la nature nel avait donn • qu'un petit pinceau , tandis que M. de Chalcaubrian I xn une brosse. « (lU lUC linlamnqr, l«2f), tome VII, pa;;e 357, e\lr» du iVcir monllilij Magazine) - Le peintre Vien ili>ait, njai> plus dot cernent, de son élève David qui le détrôna : t J'ai eiilr'ouvcr l la port David Ta poussée. »

PARALLÈLE POÉTIQUE DE JOUBERT

ansmutation, et son style ressemble à ce fameux métal ai, dans l'incendie de Corinthe, s'était formé du mélange de tous les autres métaux. L'un a une unité variée, l'autre a une riche variété.

« Il y a un reproche à faire à tous les deux : M. de Saint-Pierre a donné à la matière une beauté qui ne lui appartient pas; Chateaubriand a donné aux passions une innocence qu'elles n'ont pas, ou qu'elles n'ont qu'une fois. Dans Atala, les passions sont couvertes de longs voiles blancs.

« Saint-Pierre n'a qu'une ligne de beauté qui tourne et revient incessamment sur elle-même, et se perd dans les plus gracieux contours : Chateaubriand emploie toutes les lignes, mêmes les défectueuses, dont il fait servir les beautés à la vérité des détails et à la pompe des ensembles. »

« Chateaubriand produit avec le feu. Il fond toutes ses pensées au feu du ciel.

« Bernardin écrit au clair de lune, Chateaubriand au soleil. »

Ainsi parlait le critique aimable, en ce moment poète aimable, et il multipliait, en se jouant, les perspectives.

HUITIÈME LEÇON

Jalousie des vieillards. — Trois âges dans l'ordre des images poétiques. — Bernardin de Saint-Pierre peintre virgilien. — Des images dans l'âme et la vie. — Un couplet de Théocrite. — Le ré-

cit dans Atala. — Ilannonw nombre. — Couleur locale. — Incohérence dans les caractères. — CiUt de M. Vinet. — Puissance et passion.

Quand Bernardin de Saint-Pierre s'exprimait comme vous l'avez dit sur son jeune et brillant rival, il éprouva un sentiment qu'il est difficile à l'artiste d'étouffer : il voulait un peu à la gloire bruyante de Chateaubriand comme tout grand écrivain vieillissant en veut à son silence, comme Chateaubriand s'impatientera un jour de l'applaudissement donné à Lamartine, comme le vieil Corneille était importuné du jeune Racine, comme vieux Michel-Ange descendant du Capitole * regardait avec humeur le jeune Raphaël qui y montait, comme tous ces vieux et illustres jaloux le ressentent à l'égard de leurs jeunes héritiers. L'applaudissement du Cirque qu'il entend de loin, importune le vieux coursier relié de l'arc.

Des deux mots qu'on attribue à Bernardin de Saint-Pierre il en est un que je retiens et que j'adopte de préférence, parce qu'il est parfaitement convenable et juste, qu'il nous donne avec mesure une leçon de goût : « M. de Chateaubriand a raison trop forte. » Laconique

* Du Capitole d'alors, c'est-à-dire du Vatican.

TROIS AGES DANS L'ORDRE DES IMAGES POÉTIQUES

Il nous a fait voir leurs deux procédés, comme peintres, ne serait que le commentaire et le développement de cette

arole.

Prenez Paul et Virginie et relisez-le en même temps

n'Atala. Je ne parle pas encore de l'intérêt et du genre .l'action, je ne parle que de la manière extérieure de -eindre et des images du tableau : vous saisissez à l'insant la différence. L'image, chez Chateaubriand, se deta- 1^ he volontiers et se pose ; elle se dresse comme une co-j onne et dit : Regardez-moi , admirez-moi! L'i-
mage, chez/ Jernardin, se fond davantage au récit et insensible-
ment e couronne.

Je distinguerai trois grandes manières et comme trois Iges dans les images et les comparaisons des poètes, ^e premier âge, la première manière, qui est la plus grande, nous offre les images dans le goût d'Homère ou les poètes hébreux, de ces similitudes vastes, naturelles, qui n'expriment le rapport des choses que par un côté 3ssentiel^ et qui pour le reste vont d'elles-mêmes, conti-
Quant sans plus se préoccuper du rapport, et comme s'oubliant. Cet ordre d'images ressemble en réalité à la nature, qui a des har-
monies et non des symétries, et qui ne sait ce que c'est que de cal-
quer *. — Pindare, les

* J'indiquerai seulement quelques-unes des comparaisons ho-
mériques : celle d'Euphorbe à la belle chevelure, de ce jeune guerrier qui tombe dans la mAlée [Iliade, liv. xvii, v. 50), compa-
ré au jeune olivier florissant, nourri dans l'enclos qu'arrose une source abondante; mais ici les détails mêmes des deux objets cor-
respondent encore assez exactement. Une comparaison i)lus har-
die, plus libre, et non moins fidèle, est celle d'Ulysse en Phéacie prêt à partir le soir même pour revoir Ithaque , et retournant souvent la tête durant le dernier festin pouy voir si le soleil n'est

pas bientôt couché {Odyssée, Xiy. xni, v. 28) j Homère le compare au laboureur qui, après une rude journée, voit avec désir le coucher du soleil [D]Our s'en aller prendre son repas du soir : d les genoux lui font mal en marchant. — De même la joie, l'elreinte de Pénélope reconnaissant après bien des doutes et embras-

^i4 CIIATEArBRfAND ET SON GROUPE LITTÉRATBE

Chœurs des tragiques, rentrent par l'art et sous fonui d'enthousiasme lyrique dans cette large et libre manier» des comparaisons premières, et sans les offrir aussi natu relies, ils les laissent aussi abondantes, ils les ont auss flottantes et indéterminées.

Le second ordre et'le second âge des comparaisons e des images nous est figuré dans sa perfection chez Théo crite , chez Virgile et chez les modernes de l'école de Vii gile. Ici l'image est accomplie et définie ; elle se rapport plus nettement et jusque dans le détail à son objet, mai elle se fond encore dans l'ensemble et ne fait point de ce saillies trop exactes, trop symétriques, qui avertissent d l'artifice et qui ressemblent quelquefois à une ga-geure e à un jeu. Cette seconde manière devient un peu étroite un peu courte , et un peu juste dans l'école moderne de Pope et des Boileau : l'image est ordinairement exacte c parfaite, mais elle n'est pas ample.

La troisième manière et le troisième âge des compa raisons et des images , nous y touchons avec Chalmr.it briand : sous prétexte de revenir à la première manière toute naturelle et toute grande, l'artiste s'attache à modr 1er, à mouler plus qu'il ne faut, et à saisir les regai d> Une imagination puissante, souvent aimable, na-

turelle mont grandiose, se complique de bizarre et de gigantesque *. Des images extrêmes, qu'il ne faudrait employer

sant riyse est comparée à celle de pauvres
grand nombre ayant |)«>ri, quelques-uns à
embrassent le ri\ a^c {Odifis^e, liv. xj^iii, v. 2ô\ . lun | r,,. ...hk
dans les détails, tout excepté le ton principal, lesculinent
j»r<if(»nil.

* Pour étudier le procédé de Chateaubriand à sa source, il
me faut tout lire les Aa/cAci,- cest là qu'on siisist a la fois dans la
dite et dans tout son abus le retour à la coin; araison bonx . ■ > •
tude y est à nu. Jamais, pour parler le langage de Tactier, leca<
hom(^ri(|ue n'a été poussé plus loin. Il y a dans les Kalchez pk
dùua^es et d« comparaisons qu'il n'en faudrait pour défrayer
plusiflOt

UNE IMAGINATION TROP FORTE

et lorsqu'on y est comme contraint pour rendre plus élément sa
pensée, reviennent sans nécessité sous la lime, et, comme elles
dépassent le but, elles ne peuvent raître que forcées \

Une imagination trop forte particulièrement (dans le sens
sens qu'on dit une vue ou une lunette trop forte) déche, découpe
trop les objets, les rapproche et les tire à elle dans une saillie qui
éblouit , qui offense parfois le regard utôt que de le reposer et de
le réjouir. Ce trop de saillit des images, M. deGhateaul)riand le
corrigerait bien iuvent, notons-le d'avance , par l'harmonie des

sons, par ses effets merveilleux et vagues qu'il excelle à en tirer, est ainsi que M^{me} de Staël a pu comparer l'effet de son

8^{es} épiques. — Soumet, imitateur et parodiste à son tour (parostesérioux) de Chateaubriand en ses vastes Épopées en vers, disait inséparablement, quand on le louait de certaines de ses coïncidences descriptions qui avaient grand air : « Oui, il y a de la gabegie homérique. » ^

' Je veux donner un petit exemple de ce que j'appelle des images créées. Se représentant, dans une des Préfaces de V Essai, comme atteint d'un mal mortel au moment où il le composa, il disait : « L'amerume de certaines réflexions n'étonnera plus : un écrivain qui croyait mêler au terme de la vie, et qui, dans le dénouement de son exil, n'avait pour table que la pierre de son tombeau, ne pouvait guère prolonger des regards riant sur le monde. »
•* L'image est un peu soignée, je l'ai déjà remarqué ; mais elle est énergique, elle se rapporte à une situation vraie ; on peut à la rigueur en être touché et y voir une expression de détresse. Mais qu'est-ce ? voilà que je retrouve justement cette même image dans la sixième des Études historiques ; c'est à la fin d'une page brillante où Fauteur a précisément appliqué aux événements de l'histoire ce même procédé d'assemblage et de groupe un peu forcé que nous lui avons déjà vu appliquer aux circonstances du désert des forêts d'Amérique. Après avoir parlé du grand bouleversement du monde aux IV^e et V^e siècles, et avoir montré comment les hommes de ce temps, poètes, rhéteurs, rêveurs, ambitieux, trouvaient pourtant moyen de mener leur train de vie à travers cette ruine générale : « Enfin, ajoute-t-il, il y avait des historiens qui fouillaient comme moi les archives du passé au mi-

lieu des ruines du présent, qui écrivaient les annales des anciennes révolutions au bruit

style à celui de Vhai^{monica} qui & une action directe si les nerfs. MTM de Beaumont disait plus tendrement « Le style de INl. de Chateaubriand me fait éprouver ui espèce de frémissement d'amour : il joue du clai:fcin si toutes mes fibres. »

J'ai parlé de Bernardin de Saint-Pierre : celui-ci e toutàfait de Técoled de Virgile pour les images. Jenepr tends pas, en opposant ainsi d'abord Bernardin de f[^] »ir Piepre à Chateaubriand, faire comme Chénier et les a versaïres; je n'entends pas décidément le lui préférei Chateaubriand est un génie , un talent bien plus puis-sai en définitive et bien autrement varié que Bernardin. (dernier d'ailleurs a aussi ses défauts; il en a môme dai ce charmant et ac-compli poóme, dans celte pure idyl de Paul et Virginie. Bernardin de Saint-Pierre déclaire avec plus de douceur, mais il déclame quelquefois auss Il est atteint de cette philanthropie et de cet op-timisrr assaisonné dēTnîsânlhropie, qui à [a foiss'exa^{ère}T-JTBgg: de l'homme naturel et la bienfaisance de la. pâture,, et[^] prend d'un ton aigre-doux à la soci(^té_e[^] ^ J 'h ' ^ ♦ ' ^ ' ' ^ a sa légère manière de mauvais goût enfin : i i

petites devises, les emblèmes, le langage alléjzoriguejtt fleurs, il en veut aux monuments des rois; mais i-n ;*' | sant, rien de tout cela ne choque, tant il le 'rè\ ;;

leurs douces, de tons suaves et de mélodie. La muge

des révolutions nouvelles ; eux et moi prenant pour fable dans IV dilico croulanl la pierre tombée à nos pieds, en attendant relie qí devait écraser nos IHcs. « Celle dernière image vient l)ien à la lii mais j'y reconnais à peu de chose près la pierre du tomfteau de

to: à l'heure; je vois l'artiste , réci\ain qui se pose pour TefTet, et je H méfie. Que sera-ce donc lorMjue , p«>ur la troisième fois, la inèn>o itna^ reparaîtra en tête des Mémoires d'Outre-tombe : « Les tomjVl.s i m'ont laiss.; souvent de table pour écrire que l'écueil de mon un; [rage. » Oh ! pour le coup, je comiais le procédé, et cette pose fini» b ne me louche plus.

BERCEAU DE PAUL ET DE VIRGINIE

urtant, il est maître ; il est de la famille des peintres ex- ! lents et modérés qui ont su tout concilier et tout unir. Nous avons vu l'avant-scène pleine de magnificence et grandeur qui va servir de cadre et de fond à Atala. ppelons et plaçons en regard le cadre plus modeste, as ress^erré, mais si parfait de contour, si délicieux de Qière et de sérénité, qui s'ouvre au début pour accueillir l'enfance dePaulet de Virginie (j'essaye en vain, Lir abrégé la citation, d'y retrancher quelque chose; n'y a moyen de rien omettre) :

« Sur le côté oriental delà montagne qui s'élève derrière le rt-Louis de l'Ile-de-France, on voit, dans un terrain jadis Itivé , les ruines de deux petites cabanes. Elles sont situées t'sque au milieu d'un bassin, formé par de grands rochers, i n'a qu'une seule ouverture tournée au nord. On aperçoit ;;auché la montagne appelée le Morne de la Découverte, d'où 11 signale les vaisseaux qui abordent dans l'île , et, au bas cette montagne, la ville nommée le Port-Louis; à droite, le einin qui mène du Port-Louis au quartier des Pamplémousse ensuite l'église de ce nom, qui s'élève avec ses avenues bambous au milieu d'une grande plaine ; et, plus loin,

une rêt qui s'étend jusqu'aux extrémités de l'île. On distingue
 dent soi, sur les bords de la mer, la Baie du Tombeau ; un peu r la
 droite, le Cap Malheureux; et au delà, la pleine mer, où 1 dissent
 à fleur d'eau quelques îlots inhabités, entre autres Coin de Mire,
 qui ressemble à un bastion au milieu des flots. « A l'entrée de ce
 bassin, d'où l'on découvre tant d'objets, 3 échos de la montagne
 répètent sans cesse le bruit des vents Lii agitent les forêts voi-
 sines, et le fracas des vagues qui briint au loin sur les réci.fs ;
 mais, au pied même des cabanes , a n'entend plus aucun bruit, et
 on ne voit autour de soi que e grands rochers escarpés comme
 des murailles. Des bouuets d'arbres croissent à leurs bases, dans
 leurs lentes, et isque sur leurs cimes, où s'arrêtent les nuages. Les
 pluies ue leurs pilons attirent peignent souvent les couleurs de
 l'arcn-ciel sur leurs flancs verts et bruns, et entretiennent à leurs
 ieds les sources dont se forme la petite rivière des Lataniers.

TOME I

4Jn grand silence règne dans leur enceinte, où tout est pi ble,
 lair, les eaux et la lumière. A peine l'écho y r< : v murmure des
 pahuistes qui croissent sur leurs plateauA et dont on voit les
 longues flèches toujours balancée;? : vents. Un jour doux éclaire
 le l'ond de ce bassin, où le ^-i, : luit qu'à midi; mais dos l'aurore
 ses rayons en Irapptn coui'ouement, dont les pics , s'élevant au-
 dessus des oml de la montagne, paraissent d'or et de pourpre sur
 l'azur cieux. — J'aimais à me rendre dans ce lieu, où l'on j unit
 fois d'une vue immense et d'une soUtude profonde. »

Dès l'ouverture , voyez 1 les deux aspects de l'hist* touchante sont déjà présagés et réllécliis dans le pa}sa les deux aspects de la vie 1 la mer naufrageuse et i'i: sûr, le bonheur et le malheur, tout est là; du berc« la tombe, tous les points sont touchés. Ce premier h(zon enferme tous les lieux et tous les noms redoulai ou chéris qui vont successivement revenir. La Bak Tombeau, le Cap Malheureux et les îlots à fleur d'eau s devant nous, pour nous avertir de l'écueil fatal jsqt sein de la félicité et de l'innocence .

En abordant Paul et Virginie, on sent comme à cha. pas, dès rentrée, une certaine mesure, une marche dencée, coupée à de justes moments. Je ne dirai pas < cela est coupé par strophes : — ohl non pas; la sLro, a quelque chose de trop élané, de trop aHier et I veW/ta/, pour ainsi dire; mais chaque para semble assez à un couplet harmonieux qui i

et se lie aussitôt avecle suivant. « Chaque petit ensemJ on Ta dit , aboutit non pas à un trait aiguisé, ma quelque image, soit naturelle et végétale, soit prise souvenirs grecs; on se ligure une suite de jolies colE dont chacune est terminée au regard par un arbre | cieux ou par un tombeau '. u

* VortraUsUttéaircs,\^\\, tome II, page lou - k^i m- 1 cm. ue
I

IMAGES LÉGÈRES DANS BERNARDIN

Parlant de l'amitié formée dès l'abord entre M'''''' deh ^ La Tour et Marguerite, ces deux intéressantes jeunesi / femmes, victimes toutes deux des préjugés ou des vjces\ l^ de la société, et qui, de

race et de condition inégale, \ étaient devenues deux sœurs au désert : y

« Elles-mêmes, dit le vieillard qui raconte, unies par les mêmes besoins, ayant éprouvé des maux presque semblables, se donnant les doux noms d'amie , de compagne et de sœur, n'avaient qu'une volonté, qu'un intérêt, qu'une table. Tout entre elles était commun. Seulement, si d'anciens feux, plus vifs que ceux de l'amitié, se réveillaient dans leur âme, une religion pure, aidée par des mœurs chastes, les dirigeait vers une autre vie, comme la flamme, qui s'envole vers le ciel lorsqu'elle n'a plus d'aliment sur la terre. »

On songe à peine à remarquer le choix parfait des expressions si en accord avec les sentiments. Gomme il a les images légères !

Et sur leurs deux enfants qu'elles adoptaient chacune comme une mère , qu'elles allaitaient indifféremment tour à tour :

« Comme deux bourgeons qui restent sur deux arbres.de la même espèce , dont la tempête a brisé toutes les branches, viennent à produire des fruits plus doux, si chacun d'eux, détaché du tronc maternel , est greffé sur le tronc voisin ; ainsi ces deux petits enfants, privés de tous leurs parents , se remplissaient de sentiments plus tendres que ceux de fils et de fille, (le frère et de sœur, quand ils venaient à être changés de mamelles par les deux amies qui leur avaient donné le jour. »

Et plus tard, quand ces deux enfants grandissent, les images , les similitudes riantes se multiplient :

« Quand on en rencontrait un quelque part, on était sûr que l'autre n'était pas loin. Un jour que je descendais du sommet de

cette montagne, j'aperçus, à l'extrémité du jardni,

220 CHATEAUBRIAND ET SOÏN GROUPE LITTEUALIIE

Virginie qui accourait vers la maison, la tête couverte de aun jupon, qu'elle avait relevé par derrière, pour se mettre à l'abri d'une ondée de pluie. De loin je la crus seule; et m'élani avancé vers elle pour l'aider à marcher, je vis qu'elle tenaii Paul par le bras, enveloppé presque en entier de la mômi couverture, riant l'un et l'autre d'être ensemble à l'abri sour un parapluie de leur invention. Ces deux têtes charmantes renfermées sous ce jupon bouffant, me rappelèrent les enfant de Léda, enclos dans la même coquille. »

Comme ce capuchon de forme imprévue est aussitô relevé et sauvé avec grâce I Comme cela est charmant idéal , familial, chaste et hardi sans qu'on y songe !

Je n'entre pas encore dans le fond et dans l'action di roman *; je n'en suis qu'au procédé du peintre et à carac tériser sa manière de composer et de grouper.

Qu'on se rappelle^ encore cette longue course de Vir ginie à la Rivière-ISoire pour demander la grâce de 1 pauvre esclave, la négresse marronne , ^ sa fatigue ai retour et ses forces brisées, quand les deux enfants ssentent égarés dans les bois ; — qu'on se rappelle ces si tuations intéressantes, toujours figurées aux yeux paru groupe, par une altitude gracieuse et décente : Paul qu traverse la rivière à gué en portant Virginie sur son dos ces brodequins improvisés qu'il fait pour elle avec d longues feuilles de scolopendre, et qui protègent un pe contre les meurtrissures ses pieds délicats :

Ah ! tibi ne teneras glacies secet aspera plantas ?

puis à la fin du jour, quand les deux enfants n'en peurer plus de fatigue et que Virginie succombe d'épuisement

' Dans le livre si mélangé des Confidences de M. de Lanviriir » , » trouve (livre huitième , para^r. xiixix) une admirable anal et Virginie, une analyse en drame et en action, toile qu'un , Ta pu faire.

ONCTION ET PIÉTÉ DE PINCEAU

après que Domingue les a retrouvés, tout d'un coup ces quatre nègres marrons qui se présentent, qui les placent sur un brancard fait de branches d'arbre et de lianes, les enlèvent sur leurs épaules et les ramènent à la case en triomphe, le vieux Domingue marchant devant avec son flambeau. C'est ainsi que chez Bernardin les images ont toutes leur sens et se lient à l'action. L'image est dans ce cas la pensée morale elle-même : Jamais Dieu ne laisse un bienfait sans récompense. Ce groupe enchanteur des deux enfants portés par ces quatre nègres robustes et reconnaissants sur un brancard de feuillage à la clarté d'un flambeau, c'est l'accomplissement et comme la couronne de l'action, de l'intention première : la moralité se termine aux yeux dans une harmonie sensible.

Bernardin de Saint-Pierre est un génie vraiment virgilien, un peintre qui a l'onction et la piété dans le pinceau ; il y joint la discrétion heureuse ; c'est le Raphaël de la nature de l'Inde, le Raphaël et le Claude Lorrain des Iles fortunées.

M. de Chateaubriand qui, d'ailleurs, a parlé de lui admirablement dans le *Génie du Christianisme* mieux qu'il n'en parlera plus tard dans ses *Mémoires* (car il aime à se rétracter sur les éloges qu'il avait accordés dans le premier moment à ses vrais rivaux), M. de Chateaubriand a dit: «¹¹ est certain que le charme de Paul et Virginie consiste en une certaine morale mélancolique qui brille dans l'ouvrage et qu'on pourrait comparer à cet éclat uni-

* « Un homme dont j'admirais et dont j'admire toujours le pinceau. Bernardin de Saint-Pierre, manquait ci'es()rit, et mal-lieieuseinenl son caractère était au niveau de son e&prii. Que de tableaux soin j^atOs dans les *Études de la ISature* par la borne de rintelligonce et par le défaut d'élévation d'âme de l'écrivain !» — Si rinlelligenê de liernardi:i laisse voir ses bornes et s'il a surtout dans les idées de la monolonie, je ne vois pas en quoi le manque d'élécatioi d'âme se trahit dans son n)ble et pur talent.

forme que la lune répand sur une solitude parce de fleurs. » Et rattachant ce charme à la pensée chrétienne, il essaye d'établir que ces *Bucoliques australes* comme il les qualifie avec bonheur, sont pleines du souvenir des Écritures, qu'elles rappellent quelque chose d'ineffable comme la Parabole du bon Pasteur, Il y aurait bien ici matière, si on le voulait, à distinction et à discussion. Lt Christianisme de Bernardin de Saint-Pierre, après tout, n'est autre que celui duVicaire savoyard, unChristianismf qui n'admet pas le mal inhérent dans la nature, et qui ne reconnaît pas la Chute : nous ne savons si M. de Chateaubriand l'entend ainsi; mais littérairement il a raison, et cette nuance qu'il trouve dans le chef-d'œuvre de Bernar din, il l'a exprimée comme il sait faire. M. Villemain, de puis, dans une comparaison avec le roman

de Daphnie { C/i/o(? a fait ressortir ce même point de vue, et fait valoir K triomphe de l'idée morale, de l'idée de pudeur, dans C(que M. de Chateaubriand appelait un peu hardiment les évangéliques amours de Paul et Virginie. Tous deux s'accordent à décerner, à cet égard, au peintre moraliste k supériorité sur les Anciens; et peut-être M. de Château briand, avocat éloquent d'une cause, a-t-il sacrifié un pet facilement Théocrite à l'aimable moderne. Faut-il donc toujours sacrifier un talent à l'autre? Le propre de touta qui est vraiment beau est de subsister en soi sans se détruire réciproquementet sans se nuire. Gomme je n'en sxàt ici qu'aux images et que je n'aborde point le fond du récit je me permettrai de trouver que sur ce point-là, sur c« chapitre de l'imagination , Théocrite tient lôte à Bernard in et qu'en choisissant bien les endroits, il a des lai ' de ces vues que nul peintre de la nature n'a pu si. Ainsi, dans son idylle huitième, dont le dialogue est entr* deux enfants, Daphnis et Ménalqnc, Théocrite voulant peindre l'enfance de ce Daphnis mystérieux et célèbre, 1

LE RAPHAËL DANS THÉOLAITE 2:23

réateiir du genre bucolique, mort si jeune et dévoré [l'une passion funeste , — voulant retracer cette enfance ncore heureuse et simple de l'Orphée des bergers, a rouvé des traits et des couleurs qui me rappellent invoontairement les noms de Bernardin de Saint-Pierre et de lapliaël , de ces peintres célestes qui ont excellé à nous endre de chastes ou divines enfances. Chacun des deux le-lits bergers chante à son tour, etDaphnis qui doit être 8 vainqueur dit, entre autres couplets, celui-ci que Paul lourrait également chanter à Virginie en vue de cette ner si belle :

((Je ne souhaite point d'avoir la terre de Pélops, je ne ouhaite point d'avoir des talents d'or, ni de courir plus ite que les vents;

mais sous cette roche que voilà, je hânerai t'ayant entre mes bras, regardant nos deux rousseaux confondus , et devant nous la mer de Sicile ! » - Voilà ce que j'ai appelé ailleurs le Raphaël dans Théo- ; rite : trois lignes simples et l'horizon bleu qui couronne ont. Si Paul avait cherché pour Virginie un chant digne de leur amour, un même couplet à répéter éternellement dans leur bonheur, on aurait-il trouvé mieux que celui-là?

Revenons à un grand peintre qui n'est pas Raphaël , à Chateaubriand dans Atala. Nous arrivons à l'action.

Chactas commence son récit: il est bien vieux, il a quarante-treize ans : « A la prochaine lune des fleurs, il y aura sept fois dix neiges, et trois neiges de plus, que ma mère me mit au monde sur les bords du Meschacébé. » Il raconte à René la grande aventure de sa jeunesse, quand il ne comptait encore que dix-sept chutes de feuilles. Son père, le guerrier Outalissi, de la nation des Natchez alliée aux Espagnols, l'a emmené à la guerre contre les Muscogulges, autre nation puissante des Florides. Son père a succombé dans le combat, et lui , resté sans protecteur à la ville de Saint-Augustin, il courait risque d'être enlevé

pour les mines de Mexico, lorsqu'un vieil Espagnol, Lopez s'intéresse à lui, l'adopte et essaye de l'appivoiser à la vie civilisée. Mais après avoir passé sept ans à Saint Augustin, Chactas fut saisi du dégoût de la vie des cités « Je dépérissais à vue d'oeil : tantôt je demeurais immobile pendant des heures à contempler la cime de lointaines forêts; tantôt on me trouvait assis au bord d'un fleuve que je regardais tristement couler. Je me peignais les bois à travers lesquels cette onde avait passé, et mon âme était tout entière à la solitude. — Ce sont de ces accents vrais et profondément sentis qui rachètent les endroits moins simples \

Un malin, il revêt ses habits de Sauvage et va se présenter à Lopez, l'arc et les flèches à la main, en déclarant qu'il veut reprendre sa vie de chasseur. Il part, s'enfuit dans les bois, est pris par un parti de Muscogues et de Siminoles; il confesse hardiment, et avec laud; vaine propre aux Sauvages, son origine et sa nation : « J m'appelle Chactas, fils d'Oulalissi, fils de Misco, qui ont enlevé plus de cent chevelures aux héros muges. » Le chef ennemi Simaghan lui dit : « Chactas fils d'Oulalissi, fils de Misco, réjouis-toi ; tu seras brisé au grand village. »

Il y a bien dans tout ceci une légère parodie du langage d'Homère, de la forme épique primitive. Ce Chactas

' Je reviens au texte consacré par les dernières éditions. Si cela n'est pas (lu mener trop loin, j'aurais aimé pourtant à reprendre, pour citer, le texte de la première édition d'Atala, toutes les fois que je trouve aussi l'un et plus naturel que l'autre. Un grand nombre de corrections qu'a faites l'auteur ne portent que sur des fautes répétées très-improprement dans l'ancienne école classique : être un mot répété (fût-il le mot propre); éviter la conjonction *et* deux fois répétée, etc., etc. Ces corrections ont quelquefois nui au premier jet en changeant un peu l'allure de la phrase. Elle est devenue plus nette, plus élégante, mais elle a perdu en naturel. •

PORTAIT DU MUSCOGULGE 225

qui a vécu non-seulement chez l'Espagnol Lopez , mais qui plus tard a visité la Cour de Louis XIV, n'en a guère profité, dirait-on; ou s'il a profité des conversations de Fénelon, c'a été pour apprendre de lui la diction homérique, et pour la transporter après coup, à l'iroquoise, dans ses déserts. Il y a dans le langage

de Chactas , à la fois des prétentions au style sauvage et des réminiscences singulières de l'homme civilisé. Au reste c'est là le défaut du genre, et c'est une concession qu'il faut faire une fois pour toutes à l'auteur. Atala pourrait se définir un drame de caractère exécuté par des personnages en qui la couleur locale est un peu une convention.

Tout à côté, des observations charmantes, vives, naturellement exprimées et couronnées de fraîches images , demandent grâce pour ce qui a pu sembler une prétention par trop naïve :

« Tout prisonnier que j'étais , je ne pouvais, durant les premiers jours, m'empêcher d'admirer mes ennemis. Le Muscogulge, et surtout son allié le Siminole, respire la gaieté, l'amour, le contentement. Sa démarche est légère, son abord ouvert et serene. Il parle beaucoup et avec volubilité ; son langage est harmonieux et facile. L'âge même ne peut ravir aux Sachems cette simplicité joyeuse : comme les vieux oiseaux de nos bois, ils mêlent encore leurs vieilles chansons aux airs nouveaux de leur jeune postérité. »

Les femmes surtout témoignent un intérêt aimable pour ce jeune captif qui compte au plus dix-neuf printemps. Ici encore l'imagination heureuse de l'auteur se, joue. Il y aura à tout moment dans ce récit un travestissement, un rajeunissement en Sauvage, des pensées, des sentiments, des choses tendres et gracieuses qui commencent à s'user si on leur laisse leur expression civilisée : c'est comme une beauté trop connue qui se déguise pour reparaître nouvelle et plus piquante. Il y a,

en un mot, dans Atala de l'Homère et du Théocrite traduits en siminole. Pour opérer une telle transposition avec charme, il fal-

lait une imagination à la fois forte et souple, capable de soutenir la gageure sans trahir la gêne. M. de Chateaubriand y a réussi à ravir, de manière par moments à enchanter et à mériter qu'on l'applaudisse : je dis qu'on l'applaudisse à dessein, car on sent le jeu, même quand on est séduit et charmé :

« Les femmes qui accompagnaient la troupe témoignaient pour ma jeunesse une pitié tendre et une curiosité aimable. Elles me questionnaient sur ma mère, sur les premiers jours de ma vie ; elles voulaient savoir si l'on suspendait mon berceau de mousse aux branches fleuries des érables, si les brises m'y balançaient auprès du nid des petits oiseaux. C'était ensuite mille autres questions sur l'état de mon cœur : elles me demandaient si j'avais vu une biche blanche dans mes songes, et si les arbres de la vallée secrète m'avaient conseillé d'aimer. »

Quelle harmonie de ton ! quel nombre ! C'est par cette harmonie, non moins que par l'éclat des couleurs, que M. de Chateaubriand est grand poète et grand magicien. A l'aide des sons et de certains mots bien placés, il produit des effets d'enchantement. Quand on sait tirer de tels effets de la prose, on a presque le droit de ^dédaigner les vers'.

Cette douceur de chant respire dans tout ce que dira

* « Il ne faisait aucun cas des vers contemporains; il a un ⁿK'-pris profond pour tout ce qui est vers, » assure Cléonille, et if ! < r. N. — Ce qu'on vient de dire de sa ⁿia;ic d'Iarnionie est vrai 1 style et de Son second ; mais qu'il y a loin de là à son ^{tru}nier style, à celui des Mémoires (VOutre-tovibe qui seul ^{qutl}queptu son bas-breton et qui ressemble parfois à du Sidoine A p II in-aire, tant ' c'est martelé ! « Je ne sais, disait un admirateur judi-

cieux, mais je croirais que certaines pages qui portent la date de 1822 ont reçu une

couche de 1830. * \

JAMBONS d'ours ET TRIPIES DE ROCHES 227

Chactas aux femmes muscogulges et dans tout ce que lui répondra Atala : a Je leur disais : Vous êtes les grâces du jour, et la nuit vous aime comme la rosée... » Puis il ajoute :

« Ces louanges faisaient beaucoup de plaisir aux femmes ; elles me comblaient de toutes sortes de dons ; elles m'apportaient de la crème de noix, du sucre d'érable, de la sagajuité, des jambons d'ours, des peaux de castor, des coquillages pour me parer, et des mousses pour ma couche. Elles chantaient, elles riaient avec moi, et puis elles se prenaient à verser des larmes, en songeant que je serais brûlé. »

Je ne saurais pourtant laisser passer sans réflexion ces jambons d'ours qui peuvent être de la couleur locale, mais où je ne verrai jamais une beauté. Cette espèce de tatouage dans le style n'est, selon moi, que singulier et manque son effet; loin de faire illusion, il nous avertit que l'auteur est là derrière, qui n'est pas fâché de nous étonner sous prétexte d'être exact et fidèle, et cela aussi nous empêche d'être touchés sérieusement si nous en étions tentés.

C'est comme plus loin, quand il dira racontant sa traversée du désert avec Atala :

« Chaque soir nous allumions un grand feu, et nous bâtissions la hutte du voyage, avec une écorce élevée sur quatre piquets. Si j'avais tué une dinde sauvage, un ramier, un faisan des bois, nous

le suspensions devant le chêne embrasé, au bout d'une gaule plantée en terre, et nous abandonnions au vent le soin de tourner la proie du chasseur. Nous mangions des mousses appelées tripes de roches, etc., etc. »

Je veux bien qu'on soit exact en fait de couleur locale*, et même je le désire; mais il faut qu'alors le nar-

* Et encore on m'assure qu'il n'est pas exact en cela. Ce maigre lichen qu'on appelle tripes de roches n'appartient pas aux contrées que

lateur, surtout si c'est une aventure de sentiment et de passion qu'il nous raconte, soit exact d'un air nati>rel, sans paraître y viser et sans se piquer de trop faire attention à des hors-d'œuvre; il faut qu'il nous donne ces détails accessoires comme involontairement, comme étant plein de ses souvenirs et de tout ce qui s'y rattache , et non pas qu'il aille choisir exprès dans ces mêmes souvenirs et dans leur expression je ne sais quoi qui nous étonne, qui nous déconcerte, et qui ressemble toujours aune niche d'auteur qu'il nous fait.

Je touche là un des points les plus essentiels de la Poétique naturelle. Jamais Homère, jamais les grands poètes naturels n*ont de telles préméditations : quand un détail singulier ou même bizarre se mêle chez eux à l'expression d'un sentiment, c'est qu'il leur vient involontairement à la bouche, c'est que le trait sort de soi et que Tauteur n'y a pas songé. Jamais il ne s'arrêtera au milieu d'une émotion pour vous indiquer du doigt un tel détail.

Hélène, à un endroit touchant de l'Odyssée, s'appelle impudente et chienne^) mais ce mot lui échappe naturellement, et

alors il ne choquait pas. W choquerait aujourd'hui à bon droit, si un auteur mettait exprès un tel mot au milieu d'un passage pathétique pour faire preuve de couleur locale.

A la seconde époque , les Sophocle, les Virgile surtout, et ceux chez qui l'élude et la méditation se combinent au génie sont plutôt attentifs à éviter l'excès de détails qu'à les rechercher; les grands poètes primitifs ne les évitent ni ne les recherchent; les seconds

se sentent censés traverser *CliacUs* et *Atala*, mais seulement à Pexl-réint iior>l cl au Canmla. Ajant lu ce d» *lail dans quelque récit de vu)ageiir| C!tateaubriaiul aura cru que «es tnpes déroches, trans}ortées et pllq quées la cieinin faisant, seraient d'un cflél merveilleux * *Odyssife*, livic iv, vers 145.

CHATEAUBRIAND ET MERIMEE

au contraire aimeront mieux négliger telle ou telle particularité trop saillante qui ne sera pas en harmonie avec l'ensemble de l'impression qu'ils veulent produire, et qui, bien qu'exacte, semblerait une faute de ton. Ils se souviennent du précepte :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Ils savent au besoin sacrifier les accessoires à l'unité d'intérêt et à la fusion des couleurs.

Mais à -la troisième époque , sous prétexte de revenir à la première , on se met à rechercher ces détails singuliers qui pouvaient se rencontrer naturellement chez les premiers poètes

simples qui disaient tout : on croit revenir par cette affectation à plus de vérité, on ne fait que marquer son effort. On manque à l'unité vraie , en voulant à la fois toucher par la passion du récit et piquer l'attention par la curiosité du costume ou du paysage'.

Cependant Atala apparaît pour la première fois à Chactas :

« Une nuit que les Muscogulges avaient placé leur camp sur le bord d'une forêt, j'étais assis auprès du feu de la guerre blycc le chasseur commis à ma garde. Tout à coup j'entendis le murmure d'un vêtement sur l'herbe, et une femme à demi voilée vint s'asseoir à mes côtés. Des pleurs roulaient sous sa

* Cet effort, liablement ménagé, se dissimule d'un air de bonne grâce et de vigueur chez le plus scrupuleux et le plus parfait des peintres modernes en ce genre, M. Mérimée. La singularité du trait exact joue et contraste à tout instant chez lui avec l'émotion vraie qu'il réussit, au moment voulu, à produire : il en résulte une contradiction piquante et qui sent sa malice. C'est un des secrets de sa rare manière qui est si ferme , si distinguée , si rentrée, et qui excelle à exprimer la réalité, si ce n'est la nature. — Sur le point particulier qui nous occupe, la différence entre M. de Chateaubriand et M. Mérimée est celle-ci : chez M. Mérimée on a la réalité pure, même singulière , mais dans un tissu exactement serré et parfait. Chez M. de Chateaubriand, c'est l'idéal qui se pique par endroits de réalité ; cette réalité est là tranchante et voyante, dressée comme en vedette au haut d'un mât.

230 CHATEAUBRIAND ET LE ROMAN LITTÉRAIRE...!

paupière; à la lueur du feu un petit crucifix d'or brillait «or son sein, elle était régulièrement belle ; l'on remarquait sur son visage je ne sais quoi de vertueux et de passionné dont l'attrait

était irrésistible. Elle joignait à cela des grâces plu» tendres; une extrême sensibilité , unie à une mélancolie profonde, respirait dans ses regards; son sourire était céleste, i

A propos de ce charmant portrait d*Atala nous avons déjà quelques remarques à faire et du même genre que celles qui s'appliquent au caractère de Chactas.

Voici donc Atala qui nous apparaît à première vue avec/e ne sais quoi de vertueux et dépassionné : il est difficile de dire ce que peut être dans cette circonstance ceye ne sais quoi de vertueux, L*auteur, ou du moins Chactas, assure qu'elle y joignait une extrême sensibilité qu'il distingue de la mélancolie profonde. Atala est-elle on n'est-elle pas une Sauvage? Est-eile une personne c>vvilisée? Je sais qu'elle est chrétienne par sa mère, mais 'il faut convenir qu'elle l'est par le vœu et par le désir plutôt que par l'esprit'. Elle dira d'elle-même qu'enfant elle croissait /?ère comme une Espagnole et comme une Sauvage. On laisse dire ces choses aux autres plutôt qu'on

Ce Christianisme d'Atala a été Tobjet d*une remarque Volney. Dans un des tclaircisscinonts (ju'il a mis Ji la fin •' bleau du Climat et du Sol des Llats-Unis (18(3;, le volosojihe observe que les Sauvages n'ont jamais pris des mi que des praticjucs extérieures : « Mais le bon sett^ liommes n'a jamais pu se plier ou s'ouTrir à te crov mcomprôhensibles; ils allaient à loflice et ' ment a(in d'avoir le verre d'eau-de-vie et]< et dont le don favorisait 1< •" ■ ' ' ""

Unis l'exemple d'un seul ""^

chez nous un auteur préc» ; .< ;

la dévotion presque monacale duno Sqxra oujille >

manciué à la règle des ^raisemblances de laquelle naît '

s'il n'a eu en vue que de plaire à un parti et d'arriver à un i>ut,
il «

par ailemeiit réussi; cl c'est parlr.ulièi'cmeut le cas de dire :
Ttf*

chemin mené à Rome ! •

ATALA ET M. YINET 231

les sail dire soi-même de soi. En un mot Atala, pas us que Chactas, n'a une physionomie morale, une et connaissable. C'est un mélange d'impressions, d'obrvations déjà raffinées, et de sentiments qui veulent re primitifs. Le Christianisme en elle est plaqué. M. Vi- :t, comparant ces deux caractères à ceux de Paul et I Virginie, a mis en relief l'infériorité, à cet égard , des !ux personnage*=v du poème de M. de Chateaubriand :

« Atala, dit l'excellent critique que nous ne pourrions qu'af- V, est l'exagération, je n'ose pas dire la charge de Taul et ..^i:ie. Ici la sainte, l'éternelle loi de la pudeur, là leresct d'un vœu prononcé par une autre; ici la mort préférée à ►mbre du mal, là le suicide, c'est-à-dire un crime réel pré- \ ■nant un crime imaginaire : j'ai le droit de parler ainsi, 1 lisque c'est au vœu coupable de sa mère, et non au devoir j iprescriptible de la chasteté, que la jeune Indienne offre sa * e en sacrifice. A la lettre, il est vrai qu'Atala elle-même a fait 1 vœu, mais ce vœu lui a été arraché par la violence. L'intét du dénoûment est préparé dans Paul et Virginie par l'iaible histoire de leur enfance et de leurs amours; on les •imaît l'un et l'autre; on a vécu avec eux; chacun d'eux a un .ractère, une physionomie morale. Chactas et Atala n'en ont)int, non pas

même celle de leur patrie; s'ils sont trop sauges pour des prosélytes de la civilisation, ils sont trop civiles pour des sauvages; leur langage mêle constamment et il n'y a aucune mesure la naïveté des races primitives aux idées- if jstraites et générales des Européens du xix^e siècle. Cette } ème Atala qui dit, en parlant de sa mère : « Ensuite le chagrin d'amour vint la chercher, et elle descendit dans la petite cave garnie de peaux d'où l'on ne sort jamais, » le dira plus tard : « Sentant une Divinité qui m'arrêtait dans mes horribles transports, j'aurais désiré que cette Divinité se fût anéantie, pourvu que, serrée dans tes bras, j'eusse roule d'abîme en abîme avec les débris de Dieu et du monde. n hactas dit quelque part « qu'il avait désiré de dire les choses du mystère à celle qu'il aimait déjà comme le soleil, » et ue « le Génie des airs secouait sa chevelure bleue, embaumée

232 CUATEAUBRIAND ET SON GROUPE LITlbJiAllE

« de la senteur des pins; » à la bonne heure, quoiqu'il s. étrange que l'homme qui a conversé avec Fénelon et qui r^ produit si fidèlement le langage du Père Aubry, puisse ei core s'exprimer ainsi : qu'il soit donc sauvage tant qu'il li plaira ; mais qu'après avoir parlé de « la chevelure bleue d ((Génie des airs, » il ne vienne pas nous dire, en parlai d'Atala,((qu'on remarquait sur son visage je ne sais quoi de ve « tucux et de passionné, dont l'attrait était irrésistible; qu'el « joignait à cela des grâces plus tendres, et qu'une extrôn « sensibilité, unie à une mélancoHe profonde, respirait da; « ses regards; » surtout qu'il se garde bien de dire au raissioi naire : « Périsset le Dieu qui contrarie la nature ! » Les homm de la nature, comme on les appelle, ne parlent guère de nature; ce mot n'existe pas pour eux; c'est à peine s'il

exisli pour les Français du siècle de Louis XIV dans le sens que 1 donne Chactas^ »

M. Vinet renriarque encore très-justement que les d tails qui nous sont présentés dans le roman sur le cara tère et sur les actions d'Atala ne répondent pas à Tid compliquée qu'en veut donner Ghactas : « C'est ainsi q ce dernier nous parle de V élévation de /'a/Tïe d'Atala dam grandes choses , et de sa. susceptibilité dans les petites; c\ ainsi qu'Atala elle-même, au lit de mort, s'accuse d'avi beaucoup touii7ienté Châcins par son orgueil et par ses t priées. » C'est là , disait l'abbé Morellet, la confessi d'une coquette très-civilisée. Ce sont du moins des nuf CQs qui appartiendraient à un caractère de femme monde , à un personnage de roman européen ; mais on demande en quoi l'Indienne Alala a pu prêtera (éloges ou à ces reproches, et comment même sonanif ou elle ont pu en concevoir l'idée si pleine d'analyse, cela en quelques jours de marrlic dans le dt'ser!

* Études sur la Littérature française au XIX" iticclc, lom page 207 (1849).

* En vingt-sepl jours , si l'on compte depuis leur fuite ; ou bler

FLÈCHE EMPOISONNÉE DU DÉSERT

Voilà bien des critiques et j'en ferai peut-être encore en continuant. Eh bien ! tel est le charme, telle est la i puissance du talent que, toutes ces choses dites et sues à i Tavance, on est enlevé malgré soi, entraîné, enivré en relisant Atala. J'ai voulu relire tout à côté Paul et Virginie: là l'émotion pure, naturelle, graduelle

et continue, comme une source qui sort du rocher et qui serpente longtemps dans la vallée natale avant de devenir une cascade ou un fleuve écumant. Puis peu à peu, au milieu des plus douces larmes, le trouble naissait; il vous prenait insensiblement au cœur, amené et ménagé toujours par de vagues pressentiments; la scène s'agrandissait, la passion régnaifpoinante, déchirante, mais idéale encore : alors éclatait l'horreur des dernières scènes, la sublimité si exacte et si vraie de cette incomparable tempête; et toujours le pathétique, l'idéal de la décence et de la pudeur, mêlé et fondu jusque dans le terrible I — Eh bien I malgré tout, Atala gardait non pas son charme (c'est un mot trop doux et que j'aime mieux laisser à Virginie), mais smL_âififfû^aJ^ii-t*^ûbJant ; au milieu de toutes les réserves qu'une saine critique oppose, la flamme divine y a passé par les lèvres de Chaclos ou de l'auteur, qu'importe? il y a de la grandeur même dans la convulsion. L'orage du cœur y vibre et y réveille les échos les plus secrets. On y sent le philtre, le poison qui, une fois connu, ne se guérit pas; on emporte avec soi la flèche empoisonnée du désert.

Irente et quelques jours, si l'on veut compter depuis la première apparition d'Alala auprès du captif. 11 est vrai qu'il n'en fallut pas plus au chevalier Des Grioux (du 28 d'un mois au 29 du mois suivant) dans son premier séjour à Paris, pour croire connallre à fond Manon Lescaut. Ce sont là des illusions de la passion qui se ligure que quelques jours sont une (éternité. Aussi est-ce l'expression de Cliactas qui est à reprendre, plutôt que son idée même.

NEUVIÈME LEÇON

Expressions créées et nuances. — Les quatre manières comparées de Bernardin, — de Chateaubriand. — Les Anciens parlant de la nature; les Modernes y reviennent. — Cri de Chactac — Dernier mot de René. — Le Père Aubry. — Bizarrerie et faux brillant — Faux Bossuet. — Vrai Chateaubriand.

Nous continuons notre leçon* A cela. Savoir bien lire un livre en le jugeant chemin faisant, et sans cesser de le goûter, c'est presque tout l'art de la critique. Cet art consiste encore à comparer, et à bien prendre ses points de comparaison: ainsi, à côté d'Atala lire Paul et Virginie et Manon Lescaut; — à côté de René lire Obélisque et le Lépreux; — à côté des Martyrs lire l'Odyssee, Télémaque et Milton. Faites cela, et laissez-vous faire. Le jugement résultera tout naturellement en vous et se formera de votre impression personnelle.

Le principal mérite d'un guide en matière de goût est de bien choisir ses points et de mettre chacun à même de juger comme lui. C'est là toute mon ambition aujourd'hui dans ces conversations où je parle seul, mais où j'aime à croire que la pensée de plus d'un me répond.

Ma manière, mon habitude pour l'analyse appliquée à la littérature et aux livres est celle-ci: prendre les choses et les recueillir tout d'un coup de la main, sans tant de méthode, selon qu'il vient au naturel, s'il y a quelque chose de remarquable, connue l'a dit l'auteur, qui ajoute excellentement: •« De là:

les vins qui découlent douceiiiie:>t sous un premier foulage
sont |<!ufl doux (|ue ceux qui sont exprimés au pressoir, [Kirce
que ceux-ci preaK nent quelque ch<ise, pour le poAt, du pépin et
de la i>eau du rai:<iii| de même tout à fait salubres et douces
sont les doctrines qui decouicnj

TOUJOURS l'image 235

Je n'analyserai pas Atalap3.ge par page; c'est un livre op facile
à lire , et trop difficile à analyser. Je courrai iulement à travers,
relevant au passage quelques traits, arfois le vieux Chactas dans
son récit est forcé de s*inîrrorapre par ses larmes :

« Les souvenirs se pressèrent en foule dans son âme; ses yeux
éteints inondèrent de larmes ses joues flétries : telles ces sources,
cachées dans la profonde nuit de la terre, 3 décèlent par les eaux
qu'elles laissent filtrer entre les rochers. »

Plus loin l'auteur fera dire à Chactas, qui cherche en vain à rap-
peler sur ses lèvres les brûlantes paroles de sa jeunesse :

« Le vent du midi, mon cher fils, perd sa chaleur en passant sur
des montagnes de glace. Les souvenirs de l'amour !ans le cœur
d'un vieillard sont comme les feux du jour réfléchis par l'orbe pai-
sible de la lune, lorsque le soleil est couché 't que le silence plane
sur les huttes des Sauvages. »

Toujours l'image; mais comme elle est grande , heureuse, poé-
tique I comme elle atteste la hauteur naturelle de l'imagination
qui Ta portée I — ^inconvenient sera

ies Écritures doucement foulées , et qui ne sont pas réduites
en discussion ou ramenées à des lieux communs : Certes quemad-
modum vina quæ mb pr'nnam calcationem molliter defiuunt

sunt suaviora quoin qux atorculari exprimuntvr ; qvon/am hscce
ex acino et iile uvx aliquid sopiant : shniliter saîubres admodum
ac suaves sunt doctrinx, quœ ex Scripturis leniter expressis éma-
nant, necad controversias aut locoa communes irahxiniur. » (r>e
Augustinis Scientiarum, tout à la fin.) Ce que Hacon dit là de
l'impression qu'on relire des Saintes Écritures se peut dire de
toute remaniue sur les livres anciens ou même plus ou moins
nouveaux : la meilleure el la plus douce critique est celle qui s'ex-
prime ainsi des beaux ouvrages , non pressés an pressoir, mais
légèiemennl foulés à une libro lecture. Eniin , pour parler encore
avec Dacon , j'aime que la critique soit une émanation des livres.

dans^h£^Htude; car plus lard, et même quand l'image ne
viendra pas, la plume de l'auteur la cherchera ton jours, et l'in-
ventera, la forgera plutôt que de s*en paj ser. La verge continue-
ra, même à sec, de frapper le n cher.

La Irihu est toujours en marche vers le grand villaj où le pri-
sonnier doit être brûlé. Lesoir Atala vient que quefois visiter à la
dérobée le prisonnier sow5 les Uqu dambars de la fontaine ; eWe
trouve moyen d'éloigner 1 guerrier qui le garde; elle lui détache
ses liens, et i font une promenade ensemble dans la forêt :

« Sans lui répondre, je pris sa main dans ma main, et j forçai
cette biche altérée d'errer avec moi dans la forêt, l nuit était déli-
cieuse. Le Génie des airs secouait sa chevelui bleue, embaumée
de la senteur des pins, et l'on respirait I faible odeur d'ambre
qu'exhalaient les crocodiles couchés soi les tamarins des fleuves.
La lune brillait au milieu d'un azi sans tache, et sa lumière gris de
perle descendait sur la cinr indéterminée des forêts. Aucun bruit
ne se faisait entendre hors je ne sais quelle harmonie lointaine

qui régnait dans l'profondeur des bois : on eût dit que l'âme de la solitude soupirait dans toute l'étendue du désert. »

Est-il besoin d'indiquer cet effet magique d'harmonie qui rend l'effet de lumière vague et d'ombre : sur le cime indéterminée des forêts? Plus loin il dira, rendas également le vague de l'étendue par le vague des sons « Le désert déroulait maintenant devant nous ses solitudes démesurées », »

* Et dans les Martyrs, pour rendre la douceur des lieux l' »

cadit* sous les rayons de la lune : n Les hauts sommets les cToupeesdu Pholocci du T/telphusse, les forêts d'An ii>u>' ■ i Vhnlantc, formaient de toutes parts un horizon confus et vapoi (Liv. XII.) Jamais avec des sons et par l'oeuvre on va in.. u\ ic.-.i rendre un effet de vuie et de couleur.

CRÉATION DANS L'EXPRESSION

Remarquons aussi ces expressions créées : Sa chevelure bleue, embaumée de la senteur des pins... Quand on en est là en prose dans une littérature, on est arrivé à saisir aussi près que possible et à égaler les nuances pittoresques les plus indéfinissables : il n'y a plus un seul progrès à faire qui ne soit un excès.

Et plus loin, parlant toujours des promenades à deux dans ces solitudes enchantées, il montre Atala s'appuyant sur sa foi religieuse pour l'opposer au torrent des passions, « lorsque, dit-il, tout le favorise, et le secret des bois et l'absence des hommes, et la fidélité des ombres.)) La fidélité des ombres, c'est enqcr^r^.c^, quç j'appelle une expression Cî'^^^fi, rr-im rPfl^^.

moral. Il n'y a ni un peu de teinte et ni une figure assez sûre pour servir de modèle.

* Cette création dans l'expression est particulière à M. de Chateaubriand, et aussi à Bernardin de Saint-Pierre; ce sont les premiers dans notre littérature qui s'en soient avisés expressément. Si grands peintres que puissent paraître Jean-Jacques et Buffon, je ne leur trouve pas cette qualité originale à un haut degré. Ils ont l'expression large, simple, naturelle ou poétique qui n'a rien de forcé. Ils ne se donnent pas beaucoup de peine pour entrer dans les nuances et pour exprimer les reflets. J'en prendrai tout de suite un exemple, et je l'emprunte au plus beau passage de Rousseau en fait de rêverie : il raconte dans sa cinquième Promenade les deux mois délicieux qu'il a passés dans la petite île de Saint-Pierre au milieu du lac de Bièvre, ou-

* M. Cousin s'est amusé à donner d'après un manuscrit les différentes leçons par lesquelles Rousseau passa avant d'arriver à la perfection de son style dans le fameux épisode du Vicaire savoyard. A travers ces corrections diverses on voit que ce qu'il recherche surtout, c'est la propriété dans l'expression.

En parcourant les hommes et les livres, herbierisant, décrivait la Flore du pays, découvrant avec des transports de joie les cornes de la bécasse. M. de Chateaubriand s'est fort souvenu de ces pages touchantes dans le chapitre IY Essai dédié Aux Infortunés.

« L'exercice que j'avais fait dans la matinée, nous dit l'élégant promeneur, et la bonne humeur qui en est inséparable me rendaient le repos du dîner très-agréable; mais quand il se prolongeait trop, et que le beau temps m'invitait, je ne pouvais si long-

temps attendre, et pendant qu'on était enco à table, je m'esquajais et j'allais me jeter seul dans un h:\r, que je conduisais au milieu du lac, quand l'eau était ci , et là, m'étendant tout de mon long dans le bateau, les ; < ; tournés vers le ciel, je me laissais aller et dériver lente ::l é de l'eau, quelquefois pendant plusieurs heures, jil .n, le rêveries confuses, mais délicieuses, et qui, .-a; avoir aucun objet bien déterminé ni constant, ne laissai ni i d'être à mon gré cent fois préférables à tout ce que jav. trouvé de plus doux dans ce qu'on appelle les plaisirs de vie. Souvent averti par le baisser du soleil de l'heure de retraite, je me trouvais si loin de l'île, que j'étais forr< . travailler de toute ma force pour arriver avant la nuit cl s D'autres fois, au lieu de m'écarter en pleine eau, je me j !a sais à côtoyer les verdoyantes rives do l'île, dont les liiuj ; 1 eaux et les ombrages frais * m'ont souvent engagé à m'v la gner. Mais une de mes navigations les plus fréquentes . u» d'aller de la grande à la petite île, d'y débarquer et d'y pa-s. l'après-dînée, tantôt à des_^promenades trcs-circonscrites a milieu des marceaux, des bourdaines, des persicaircs, des ai brisseaux de toute espèce, et tantôt m'établissant au sonim» d'un tertre sablonneux, couvert de gûizon, de S' fleurs, même d'esparcette et de trèfles • qu'on y ava . blablement semés autrefois, et très^propres à loger dts lapii/

* Il se contente de dire qu* les rives sont tferdoyantes, les eauxlj» pides et les < ' "rais. C'est ce qui apparaît à precinire tuc; 1 nuance n'y e> re.

* Ce que j ai i t.ii; ia uuauce se fail sentir ici dam cette r""-^!"*
^

JEAN-JACQUES AU LAC DE BIENNE

[Lii pouvaient là multiplier en paix sans rien craindre, et sans mire à rien. Je donnai cette idée au receveur, qui fit vefiir ie Neufchâtel des lapins mâles et femelles, et nous allâmes ■ n grande pompe, sa femme, une de ses sœurs, Thérèse et noi, les établir dans la petite île, où ils commençaient à peu-)ler avant mon départ, et où ils auront prospéré sans doute, ;; ;'ils ont pu soutenir la rigueur des hivers. La fondation de \ îette petite colonie fut une fête. Le pilote des Argonautes l'était pas plus fier que moi, menant en triomphe la compagnie et les lapins de la grande ile à la petite, et je notais avec }rgueil que la receveuse, qui redouta l'eau à l'excès, et s'y •rouvait toujours mal, s'embarqua sous ma conduite avec confiance, et ne montra nulle peur durant la traversée.

« Quand le lac agité ne me permettait pas la navigation, je passais mon après-midi à parcourir l'île, en herborisant à droite et à gauche, m' asseyant tantôt dans les réduits les plus riants et les plus solitaires pour rêver à mon aise, tantôt sur les terrasses et les tertres, pour parcourir des yeux le superbe et ravissant ^ coup d'œil du lac et de ses rivages, couronnés d'un côté par des montagnes prochaines, et, de l'autre, élargis en riches et fertiles plaines, dans lesquelles la vue s'étendait jusqu'aux montagnes bleuâtres plus éloignées, qui la bornaient. {(Quand le soir approchait, je descendais des cimes de l'île, et j'allais volontiers m'asseoir au bord du lac, sur la grève, dans quelque asile caché; là, le bruit des vagues et l'agitation de l'eau fixant mes sens, et chassant de mon âme toute autre agitation , la plongeaient dans une rêverie déhcieuse, où la nuit me surprenait souvent sans que je m'en fusse aperçu. Le flux et reflux de cette eau, son bruit conti-

nu, mais renflé par intervalles, frappant sans relâche mon oreille et mes yeux, suppléaient aux mouvements internes * gna U yAve-riftétef ornait

description botanique qui est propre à Rousseau, et qui donne une physionomie, une gaieté particulière au paysage.

^ Superbe et ravissant^ i\ en reste à l'expression et à l'impression générale, un peu commune.

^ Internes, le mot est un peu dur, il sent la nomenclature psychologique et détonne avec la mollesse de la rêverie. M. de La Menaia aime beaucoup ce mot-là et l'emploie très-habituellement.

en moi, et suffisaient pour me faire sentir avec plaisir qq existence, sans prendre la peine de penser. De temps à aulr naissait quelque faible et courte réflexion sur l'instabilité d(choses de ce monde, dont la surface des eaux m'offrait 1' mage; mais bientôt ces impressions légères s'effaçaient dar l'uniformité du mouvement continu qui me berçait, et qu sans aucun concours actif * de mon âme , ne laissait pas c m'attacher, au point qu'appelé par l'heure et par le signi convenu je ne pouvais m' arracher de là sans efforts. »

Voilà d'admirables pages, simples et tout à fait neuve

à leur moment; le coup de pinceau y est large , plein

facile, grave encore et ferme, bien que souple etgra

cieux; il semble qu'il n'y ait rien à désirer. — Rien e

effet qu'un je ne sais quoi de velouté qui y manque, 1

lumen purpureum du poète.

^^ Mais un autre coloriste s'avance : disciple pieux d
y Rousseau, mais disciple original et doué d'une certain
j manière particulière de regarder la nature et de l
j peindre, il va faire un pas de plus, lever un nouvea
\\ voile avec lenteur et nous initier par sa douce magi
I "aux nuances du mystère. Prenons-le dans une des scène
[où il est en présence de son maître et de son piemi(
1 modèle, en pèlerinage au tombeau de Jean-Jacques
'i les différences de pinceau vont à l'instant -^^ T'Î!
\\ sentir ;

tt Les feuilles et le» iHiii> .ie la iilupart des végri.Kix. li Ber-
nardin de Saint-Pierre, reflètent les rayons de la lun comme ceux
du soleil... J'ai éprouvé une nuit un effet enchai teur de ces reflets
lunaires des végétaux. Quelques dames « quelques jeunes gens
de mes amis firent un jour avec moi l partie d'aller voir le tom-
beau de Jean-Jacques à Ermenor ville : c'était au mois de mai.
Nous primes la voiture publicu

' Ici encore on sent quelque manque de mollesse dans le toor i
da is le son.

BERNARDIN AU TO. ^ IBEAU DE JEAN- JACQUES

e Soissons , et nous la quittâmes à dix lieues et demie de Pais, une lieue au-dessus de Dammartin. On nous dit que de là Ermenonville il n'y avait pas trois quarts de lieue. Le soleil Hait se coucher lorsque nous mîmes pied à terre au milieu es champs. Nous nous acheminâmes par le sentier des guéets, sur la gauche de la grande route, vers le couchant. Nous marchâmes plus d'une heure et demie dans une vaste campagne sans rencontrer personne. Il faisait nuit obscure, et loins nous serions infailliblement égarés, si, par bonheur, nous n'eussions aperçu une lumière au fond d'un petit vallon: était la lampe qui éclairait la chaumière d'un paysan. Il n'y avait que sa femme qui distribuait du lait à cinq ou six petits infants de grand appétit. Comme nous mourions de faim et de soif, nous la priâmes de nous faire participer au souper de sa famille. Nos jeunes dames parisiennes se régalerent avec elle le gros pain, de lait, et même de sucre dont il y avait une assez ample provision. Nous leur fîmes bonne compagnie. \.près avoir bien reposé notre âme et notre corps par ce festin d'ampletête, nous prîmes congé de notre hôtesse, aussi contente de notre visite que nous étions satisfaits de sa réception. Elle nous donna pour guide l'aîné de ses garçons, qui, après une demi-heure de marche, nous conduisit à travers des marais dans les bois d'Ermenonville. La lune vers son plein était déjà fort élevée sur l'horizon, et brillait de l'éclat le plus pur dans un ciel sans nuages. Elle répandait les flots de sa lumière sur les chênes et les hêtres qui bordaient les clairières de la forêt, et faisait apparaître leurs troncs comme les colonnes d'un péristyle. Les sentiers sinueux où nous marchions en silence traversaient des bosquets fleuris de

lilas, de troènes, d'ébéniers, tout brillants d'une lueur bleuâtre et-céleste. Nos jeunes dames vêtues de blanc, qui nous devançaient, paraissaient et disparaissaient tour à tour à travers ces massifs de fleurs, et ressemblaient aux Ombres fortunées des Champs-Elysées. Mais, bientôt émues elles-mêmes par ces scènes religieuses de lumière et d'ombre, et surtout par le sentiment du tombeau de Jean-Jacques, elles se mirent à chanter une romance : leurs voix douces, se mêlant aux chants lointains des rossignols, me firent sentir que, s'il y avait des harmonies entre la lumière de l'astre des nuits et les forêts, il y en avait encore de plus

TOME

242 CHATEAUBRIAND ET SON GROUPE LITTÉRAIRE

touchantes entre la vie et la mort, entre la philosophie et tes amours*,»

Enfin , après ce divin coloriste , nous avons MM. et Chateaubriand et de Lamartine , ce dernier tenant plus directement de Bernardin de Saint-Pierre par une certaine douceur facile et abondante, — disons mieux, une douceur céleste, qui se joue aux ondulations et aux harmonieuses mollesses. De nuit, voguant sur les flots, écartez-vous la jeune Napolitaine qui chante du rivage en s'adressant au pêcheur qu'elle aime :

Vois : la mousse a pour nous tapissé la vallée;

Le pampre s'y recourbe en replis tortueux,

Et l'haleine de l'onde, à Toran^cr laôlée.

De ses fleurs qu'elle effeuille embaume mes cheveux.

A la molle clarté de la voûte sereine Kous chanterons ensemble assis sous le jasmin, Juscu'à riieure où la lune , en glissant vers Misène , Se perd en pâlisant dans les feux du matin.

Jamais l'harmonie musicale n'a versé plus d'enchantement dans une parole humaine. — Hélas ! que sont-fl» devenus ces dons d'un coloris céleste? qu'est-elle devenue cette lune du golfe de Baïa et du cap Misène? Dans bien des pages de l'énervante et coupable Ilist>in d'js Girondim, elle est allée se jouer dans des flaques de sang ».

Nous avons donc en présence les quatre manières comme couleur et harmonie. La manière de Jean-Jac-

' noT sorties végétales du soleil et de la hme.

2 O noble Muse du poclc, je ne vous lai point enrore ptirl'n' pourquoi s'èlrc allée faire dangereuse tl raccokuse prétexte de |)OUvoir un jour, quand tout s<^ra à bas. Muse de poésie, telle que je la con ' a pari cl -i au-

de CCS choses , qui même , quand ell t immenses aux eu

porains, ne sont que des choses d'un j ir :

HATEATIBUIAND ET BERNARDIN PEINTRES DE
L'iNEFFABt.

^ S pstlapremigre à titre de signal et d'exemple :\

rmssi la piûFdirecte, la j^lus lar^e et la plus simjDK 3 peut s'imiTê?7se^opier pre^cj^ue^c^uandjm a^^du w j eT^HeTT^lb afnte fois reproduite en effet dan»

bêlê'pages qu'on dirait de lui, et qui sont ou de >î. JêXâ'MennaTs ou deM'''' Sand. Mais Bernardin de Saint-Pierre, mais Chateaubriand, on n'y parvient pas, Is^éjoïent Te disciple; iis ont plus que Jean-Jacques. 'expression créée, Texprcrs^ionTare et impossible pour i : Lont autre que pour eux. Ils ont dérobé la nuance, Ja \ deill^téihTerîe reflet ; ils ont réussi à saisir et à rendre '■le sêhTmîGTittle 1*ineffhbê. " ' ""Les Ancîéns^^ n'ont pas tout à fait suivi cette même marche compliquée dans la peinture des choses naturelles. Les plus anciens poètes et peintres ont dès Tabord réfléchi les objets dans toute leur étendue, et aussi dans toute leur distinction variée et leur fraîcheur. Les derniers venus comme Théocrite ont un peu raffiné peutêtre en exprimant, mais encore ils n'ont pas cessé d'être de récole des premiers et grands peintres. C'est que les Anciens n'ont pas eu à faire comme les Modernes, qui sont partis de l'abstrait et du factice social pour revenir au naturel, et qui ont eu tout à reconquérir en ce genre. Il a fallu faire violence aux habitudes de salon pour reprendre pied, pas à pas, dans la nature. Il a fallu (à la lettre) sortir de l'hôtel Rambouillet pour découvrir le Mont-Blanc et même la vallée de Montmorency.

Je reviens à Atala, qui nous est une occasion pour relever et définir, chemin faisant, les qualités principales de l'écrivain que nous étudions.

Arrivé au grand village, Chnctas, qui n'est pas délivré, se voit à la veille de son supplice. Il y a là un conseil tenu à son sujet entre les Sachems, dans leijuel figurent cinquante vieillards en manteau de cas^okrangés sur des

gradins. Cette partie du poème est un peu singulière et prête à la plaisanterie. On ne peut s'empêcher de sourire en entendant cette matrone qui se lève pour répondre à un Sachem de la tribu de TAigle , et qui lui dit : « Mon père TAigle, vous avez l'esprit d'un renard la prudente lenteur d'une tortue. » Ce sont là les faiblesses du genre'.

Enfin Chactas est délivré, et il fuit avec sa libérale ici dans le désert. J'indique en passant de gracieuses images qui sont faites exprès pour attirer le regard :

((Quand nous rencontrons un fleuve, nous le passons sur un radeau ou à la nage. Atala appuyait une de ses mains sur mon épaule , et, comme deux cygnes voyageurs, nous traversions ces ondes solitaires. »

Et plus loin :

« Ces profondes solitudes n'étaient point troublées par la présence de l'homme. Nous ne vîmes qu'un chasseur indien qui, appuyé sur son arc et immobile sur la pointe d'un rocher, ressemblait à une statue , élevée dans la montagne au Gémissement de ces déserts. »

Toujours, toujours le procédé ! Oh ! nous le connaissons bien. Est-il donc si nécessaire de terminer absolument sa pensée, bon gré mal gré, en image ou en statue ? Quand la pensée ou la chose aperçue ne se présente qu'à l'état pur et simple, pourquoi ne pas la laisser telle sans la tourmenter pour la revêtir, comme si l'on avait toujours à parler devant des enfants ou devant des Sauvages ? On me dira que Chactas est un Sauvage. Il le serait plus, s'il ne se piquait pas tant de l'être.

Chactas cependant ne peut rien comprendre aux contr

* Ce qu'un de nos amis , homme d'esprit et qui s'entend à nommer les choses , appelle le tatouage, et le mot est si bien indiqué, ici qu'il peut que je l'aie déjà employé moi-même.

POMPE NUPTIALE DE CHACTAS ET DE RENÉ

traditions d'Atala qui l'aime et le repousse , qui l'embrasse et le désole sans cesse. La scène de l'orage va lui livrer la clé de ce cœur combattu. Sous les coups redoublés du tonnerre, à la lueur des pins embrasés, Atala lui raconte son histoire : Atala est chrétienne. Elle n'est pas, comme on le croit, la fille du magnanime Simagha, elle est la fille de Lopez, de ce vieil Espagnol qui fut le bienfaiteur de Chactas. Mais laissons cette romanesque histoire. La beauté de la scène (et elle est grande) se retrouve tout entière dans la situation, dans l'immensité de l'orage et de l'incendie , dans la résistance, motivée ou non, d'une simple et fragile mortelle, dans ce cri de Chactas qui est plutôt déjà celui de René, celui de tout cœur malade et ulcéré qui se retourne et cherche ses représailles contre le Ciel

« Pompe nuptiale, digne de nos malheurs et de la grandeur de nos amours ; superbes Forêts qui agitez vos lianes et vos dômes comme les rideaux et le ciel de notre couche. Pins embrasés qui formiez les flambeaux de notre hymen, Fleuve déborde. Montagnes mugissantes, affreuse et sublime Nature, n'écoutez-vous donc qu'un appareil préparé pour nous tromper, et ne pûtes-vous

cacher un moment dans vos mystérieuses horreurs la félicité d'un homme ! »

o Chactas! ce n'est pas vous qui avez poussé ce cri déchirant : celui qui l'a poussé, et qui le poussera bien des fois encore, est ce même cœur malade et incapable de bonheur en même temps qu'il en est insatiable, ce cœur de Prométhée que le bonheur même, une fois trouvé, ne remplirait pas et qui le rejetterait bien vite plutôt que de s'en contenter, qui le renierait avec mépris en se retournant encore contre les Cieux. C'est celui qui, parlant un jour en son propre nom et dans tout son orgueil à la femme subjuguée , a livré en ces termes effrayants son désolé st'cret :

246 CHATEAUBRIAND ET SON GROUPE LITTÉRAIT\E

«... Ne croyez pas désormais recevoir impunément les caresses d'un autre homme; ne croyez pas que de faibles embrassements puissent effacer de votre âme ceux de René. Je vous ai tenue sur ma poitrine au milieu du désert, dans les vents de l'orage , lorsqu'après vous avoir portée de l'autre côté d'un torrent, j'aurais voulu vous poignarder pour fixer le bonheur dans votre sein, et pour me punir de vous avoir donné ce bonheur. C'est toi. Être suprême, source d'amour et de beauté, c'est toi seul qui me crées tel que je suis, et toi seul me peux comprendre ! Oh ! que ne me suis-je précipité dans les Cataractes au milieu des ondes écumeuses? je serais reue dans le sein de la Nature avec toute mon énergie ^ »

Telle est dans toute sa franchise, dans tout son blasphème, l'inspiration qui se peut dire infernale et salanique; mais elle ne se produit ailleurs qu'à demi voilée et comme dans un faux jour, en se mêlant frauduleusement à un rayon d'en haut. Nous la re-

trouverons dans René, dans Velléda, C'est elle qui s'élance du sein de l'orage dans Atala, et qui, autant que l'imaginal descriptif du début, répand sur ce petit poème la grandeur.

Il faut convenir quelquefois que Lancelotti est étrangement placé dans le Génie du Christianisme, J'aimerais autant dire que de telles histoires sont des pièces justificatives de l'Hamlet de Shakespeare ou du Prométhée enchaîné d'Eschyle.

Chactas et Alala ont été trouvés pendant l'orage et sauvés par le Père Aubry, un vénérable missionnaire qui a fondé près de là une colonie d'Indiens convertis au Christianisme : cette portion du récit a pour titre les Lâcheurs, comme la portion précédente s'intitulait les Chasseurs. Ce Père Aubry, l'homme des anciens jours, est

* L'œuvre de René à Célula au tome II des Natchez

HOMÈRE ET SALOMON

[ébreu, et il a été accueilli à son entrée en scène par un des plaisanteries. L'auteur a corrigé plus d'un passage qui y avait donné lieu : on ne voit plus dans Aïala, que nous ? l'avons aujourd'hui, le nez aquilin du Aïjry et sa longue barbe qui avaient quelque chose de sublime dans leur quiétude, et comme d'aspérer la tombe par leur direction naturelle vers la ic. » — Somme toute, cette partie du poème est lisible, quoique un peu raide et pleine d'effets cal-

« En descendant la montagne, j'ai aperçus des chênes où ; Génies semblaient avoir dessiné des caractères étrangers, armé dit qu'il les avait tracés lui-même, que c'étaient des vers d'un ancien

poète, appelé Homère, et quelques senaces d'un autre poète plus ancien encore, nommé Salomon. y avait je ne sais quelle mystérieuse harmonie entre cette gesse des temps, ces vers rongés de mousse, ce vieux soliire qui les avait gravés, et ces vieux chênes qui lui servaient ! livres. »

Pour le plaisir de faire la réflexion si concertée, l'auteur, par la bouche de Chactas, accumule les invraisomlances , et fait du Père Aubry un savant curieux qui , 1 ^besoin, rédigerait son Anthologie. — Et plus loin, 1 moment de la célébration des saints mystères :

A L'aurore paraissant derrière les montagnes enflammait Orient. Tout était d'or ou de rose dans la solitude. L'astre nnoncé par tant de splendeur sortit enfin d'un abime de lulière, et son premier rayon rencoiitra l'hostie consacrée, que le rétre en ce moment même élevait dans les airs. o charme de la aligion ! ô magnificence du culte chrétien ! etc., etc. »

Et il tire de cet accident du rayon une raison de roire; je dis il, c'est-à-dire l'auteur, car ce ne peut être ihactas qui, cinquante ans après, n'est pas converti encre. L'invraisemblance en fait de caractère s'ajoute ici

248 CIIATEArBRIAND ET SON GROUPE LITTÉRAIRE

à la légèreté el au faux brillant en malière de foi. Bo Dieu I que dirait Calvin qui , dans sa colère , compar la messe à une Hélène, de la voir ainsi raôlce à TAuroi aux doigts de rose? Mais que doivent penser surtout d ces jeux de lumière ceux qui croient tout gravement a Saint-Sacrement de l'autel, et qui, par conséquent, d croient pas moins les jours de nuage que les jours d soleil ?

Le Drame commence, présentant le tableau de la me et des derniers instants d'Atala qui s'est empoisonné durant l'orage, croyant par là (pauvre ignorante !) à faire au vœu de sa mère et se garantir d'elle-même, y aurait, du point de vue moral, bien des choses à poser (même après ce que dit le Père Aubry) à cette taie superstition d'Atala, à cette invention romanesque et violente; mais, arrivé à cet endroit du récit, on est subjugué , on est ému, et l'on ne raisonne guère. — Les paroles d'Atala mourante sont d'ailleurs animées d'un sublime délire de passion ; elles répondent en beau et en énergie brûlante, au cri que Chactas a poussé tout l'heure dans la forêt : « Quel dessein n'ai-je point rêvé quel songe n'est point sorti de ce cœur si triste?... Et tout ce qui suit, où s'exhale ce vœu forcené d'un bonheur à tout prix, même à travers l'anéanti'— l'absence de Dieu et du monde.

A un moment, Atala mourante dit à Ghaclas : le soleil doit être près de se coucher maintenant. Chactas ses rayons seront bien beaux au désert, sur ma tombe — Je ne sais si Atala a pu avoir une telle pensée, elle s'est figuré d'avance cet effet de lumière ; mais il est certain que c'a été une idée fixe de l'auteur que cette perspective funèbre : comme les rois d'Égypte il a passé sa vie à méditer et à projeter son sépulchre Il s'est redit perpétuellement : « Cet Océan qui B

UNE PYRAMIDE OU UN SARCOPHAGE POUR TOMBEAU

naître est sublime : ses vagues seront bien belles venant se briser autour du rocher de ma tombe. » Il y peut voir une préoccupation personnelle bien résistante, un désir d'art et d'effet bien prolongé;

ais un tel mode de personnalité n'est pas vulgaire *. Le discours du Père Aubry à Atala et à Chactas est ■lèbre. Combien de fois quelques-unes de ces paroles it été répétées depuis sans qu'on se rappellât bien o11 elles étaient tirées 1

« L'habitant de la cabane et celui des palais, tout souffre, ut gémit ici-bas ; les reines ont été vues pleurant comme de aiples femmes, et l'on s'est étonné de la quantité de larmes le contiennent les yeux des rois ! »

Un spirituel critique, mais des plus étourdis , citait a jour ces paroles comme étant de Bossuet : elles ont n faux air de Bossuet en effet; mais il en est d'autres,

côté, qui seraient plus dignes de lui être attribuées a ce qu'elles sont plus simples :

« Est-ce votre amour que vous regrettez ? Ma fille , il faurait autant pleurer un songe. Connaissez-vous le cœur de

* »< Pour moi, dit-il quelque part, loin de regarder comme un insensé ; roi qui fit bâtir la grande Pyramide, je le tiens au contraire pour un lonarque d'un esprit magnanime. L'idée de vaincre le temps par un)mi)eau, de forcer les générations ,]es moeurs , les lois, les Ages, à se riser au pied d'un cercueil, ne saurait être sortie d'une âme vul'^aire. <i c'est là de l'orgueil, c'est du moins un grand orgueil. Une vanité omme celle de la grande Pyramide, qui dure depuis trois ou quatre nille ans, pourrait bien à la lon-ue se faire compter pour quelque hose. » (Itinéraire). — Étant ambassadeur à Rome en 1829, il eut, in moment, l'idée de se choisir un sarcophaj^e antique pour cercueil : < Mes (ouilles vont bien, écrivait-il à M""* Récamier : je trouve force >arcompliages vides; j'en i)ourrai choisir un pour moi, sans que ma

« mssière soit obligée de chasser celle de ces vieux m.orts que le vent » fléjà emi)ortée... J'aurai du moins im grand tombeau en échange d'une pelite vie. » — Quel arrangement et quelle pose jusque dans la mort !

250 CHATEAUBRIAND ET SON GRODPE LITTKRAInE

l'homme, et pourriez-vois compter les inconstances d^ ? désir? Vous calculeriez plutôt le nombre des vagues qi.mer roule dans une tempête. »

Et cette pensée qui scandalisait si fort l'abbé M(rellet :

« Croyez-moi, mon fils, les douleurs ne sont point étf nelles; il faut tôt ou tard qu'elles finissent, parce que le cœ de l'homme est fini; c'est une de nos grandes misères : no ne sommes pas même capables d'être longtemps malhf reux. »

L'abbé - philosophe prétendait au contraire qi l'homme, puisqu'il avait la faculté de se consoler, . Hait, par là même, moins misfh^able. A la bonne heurc'est selon le sens où on le prend. Il n'y a que manié d'entendre les choses.

A côté de ces grandes paroies qu'un Bossuet i désavouerait pas, il en est de plus neuves, de pi particulières en images, et qui ne peuvent être signé que de Chateaubriand, mais qui sont belles encore :

« Le cœur, ô Chactas ! est comme ces sortes d'arbres q ne donnent leur baume pour les blessures des hommes, qi lorsque le fer les a blessés eux-mêmes *. >^

Et encore, pour exprimer qu'il n'est point de COP mortel qui n'ait au fond sa plaie cachée :

« Le cœur le plus serein en apparence ressemble au puits f; tu-
rel de la savane Alachua : la surface en paraît calm^

'M déLamaiiin . (■ u . un .m jiune Daophi Giroiidins où il y a
des tinoSoiis et do;» sco: dit avec ce talcnl qui. par inalifiu m^ I
;.l.;4n,i précoce comme les fruits (l'inlellif^once et de l'âme les <
tesscs du sentiineut. »

, UN CROCODILE AU FOND DU CŒUR 201

•e, mais quand vous regardez au fond du bassin, vous ercevez
un large crocodile , que le puits nourrit dans ses

IX

Ce crocodile-là ne cessa jamais d'habiter au fond du îur de René ,
et il s'y réveillait à chaque moment qui rait pu être du bonheur.

On peut regretter, après ces beautés neuves, qu'il y : dans le
rôle du Père Aubry trop de l'homme des ciens jours, de l'homme
du rocher, de ces expressions i*il sera trop facile ensuite à un
D*Arlincourt de •pier* Mais Teffet des paroles du religieux reste,
ici qu'on puisse dire , plein de grandeur et de raalificence.

Les funérailles d'Atala sont d*une rare beauté et une expres-
sion idéale. Nous n'avons plus qu'à y assister, suivre son convoi
en le comparant à celui de Manon escaut. C'est bien hardi de ve-
nir rapprocher le nom 3 la pauvre fille de celui de la fière Atala;
mais la assion, le malheur et la mort rapprochent tout.

DIXIEME LEÇON

De la prose poétique. — Réparation à Jean-Jacques et à Buffon. — Funérailles d'Alala; — celles de Manon Lescaut. — Côté antique dans Afala. — Ju ment de M. Joubert. — Critique de l'abbé Morellet. — Panurge et m lotte de toile cirée.

A propos de ce que j'ai dit précédemment en coï parant les styles descriptifs de Jean-Jacques, de B » nardin de Saint-Pierre et de M. de Chateaubriand, o observation m'a été adressée par un de mes bienveillants auditeurs. Il lui a semblé que je donnais de le point le désavantage, l'infériorité à Jean-Jacques. Telle n'a pas été précisément ma pensée, et je saisis cette occasion de la mieux mettre en lumière.

Dans la comparaison que j'établissais, je ne codifiais qu'une des formes du style, qu'une de ses applications, le style descriptif et pittoresque, le style poétique. A cet égard, et à ne le prendre que par ce aspect, il n'y a nul doute que la prose de Bernard de Saint-Pierre et de M. de Chateaubriand ne rince, et souvent avec bonheur, sur celle de Jean-Jacques et celle de Buffon, que je n'en sépare pas; qu'elle n'arrive à exprimer des effets, des reflets, des nuances auxquelles les deux autres grands écrivains n'ont atteint ni visé.

Mais la prose poétique et pittoresque n'est qu'une extrémité de la prose, s'il est permis de parler ainsi; ce n'en est qu'une province, la plus riche, la plus brillante, une Asie Mineure comme auraient dit les A

PROSE DE BUFFON ET DE JEAN-JACQUES

iens * ; en s'y concentrant tout entière et s'y fixant, i langue court risque de se corrompre et de se dénaturer.

Ce reproche avait déjà été adressé à Buffon tout le premier : on a prétendu qu'il dénaturait la prose en lui rôtant mal à propos le langage de la poésie. Voltaire, lui en d'autres endroits s'exprime noblement sur le compte de Buffon, en a parlé ailleurs comme d'un physicien qui écrivait en prose poétique. Chénier l'en a-t-il bien justifié¹. L'auteur de *V Histoire naturelle*, le grand écrivain qui a si admirablement discouru de la langue devant l'Académie française, ne manquait d'aucune des qualités du style. On peut dire que, pour posséder toutes ces qualités et en avoir la juste économie, il importe de se tenir et d'habiter en quelque sorte à la source même et au centre de la pensée : de là, selon la nécessité et l'occasion, l'écrivain habile se porte avec la parole dans toutes les directions voulues ; s'il s'agit de raconter, il raconte; de raisonner et de discuter, il discute; de décrire et de peindre, il a des couleurs. Il est présent partout et presque à la fois sur chaque point du vaste empire. Buffon et Jean-Jacques ont une prose noble, juste, vigoureuse, souple et brillante, qui suffit à tous les emplois, qui triomphe dans plusieurs, qui ne paraît ni déplacée ni gênée dans aucun. En dirons-nous autant de la prose de Chateaubriand, ou même de celle de Bernardin de Saint-Pierre ? Par cela même qu'ils se

* « Et antiqua quidem illa divisio inter Asianos nunc Atticos fuit; iam hi pressi et integri, contra Intlati illi et inanes habentur ; et in his nihil superfluum, illis judicium maxime ac modus deesset. » (Quintilien, de l'Institutio de l'Orateur, Liv. xii, chap.

lo.) Il faudrait modifier cette définition et en transposer les caractères de l'orateur à écrivain.

^Œuvres de Marie- Joseph Chénier, tome IV, p. 339 ^1825).

TOME I

254 CnATEAUDKLAND ET SON GILLOUfi:. Li^rnAiniv

sont fixés et comme acclimatés dans la région exclusivement brillante, quand le sujet les convie à en sortir ou les y force, ils ne le font pas naturellement et avec aisance. Ils ont un plus long chemin à faire, 'j'ai donc faut raisonner^ souvent ils sont faibles, ils se prennent des lueurs d'idées, ils portent partout un excès de rayonnement. Un jour Bernardin de Saint-Pierre, comme directeur l'Académie française, eut à répondre aux discours MM. Laujon, Raynouard et Picard, qu'on recevait trois fois (24 novembre 1807). Jamais on ne vit moins de « complaisance et de grâce, et certes il en aurait fallu beaucoup. A partir d'un certain endroit de son discours l'orateur rentre dans ses idées philosophiques, dans ses idées familières, et s'y abandonne démesurément :

« La France n'était plus éclairée, dit-il, que par de faibles lumières. Toute philosophie avait disparu. Tel est notre abandonné du soleil, lorsqu'une aurore horrible, je dirais, toujours exorbitante, ne peut plus y enfanter le jour, et n'annonce à la nuit que de nouvelles nuits : ses rayons, décolorés et tremblants; n'y laissent entrevoir qu'un océan de glace et ne montrent que ses rivages d'autres êtres vivants que des regards effrayés acharnés sur des cadavres. — Où

étiez- vous alors, filles rh i de la philosophie, Muses françaises? quelle sombre loi' quelle grotte caverneuse vous tenait cachées?...

« Enlin, s'écrie-t-il encore, le Ciel nous envoya un 1 ' leur. Ains i rai;?/e s'élance au milieu des orages; en va. , autans le repoussent et font reployer ses ailes , il accruil force de leur furie, et, s'élcvant au haut des airs, il s'avai dans l'axe de la tempête , à la faveur même des vents « Iraires. Tel apparut aux regards de l'Europe conjurée homme dont la vertu s'accroît par les obstacles, ce héros j). lo.^ophe * orçanisé pour l'empire... »

* Accordez-lui, puisqu'il le faut, toutes les louanges t et pim • lemenl n*y mêlez pas (x\\6 de philosophe.

DU REGNE DE LA PHRASE

Des aigles, des aurores boréales, des autans I Bernardin 3 Saint-Pierre, dépaycé et jeté hors de sa sphère, ne peut)urtant se passer de ses termes de comparaison hal iels, mais il les force. Que nous somme^ loin de ce scours si approprié, si convenable et si éloquemment îcent de BuffonI — J'en dirai aulant de la prose de hateaubriand lorsqu'elle s'applique à l'histoire, à la glitique. Je sais que c'est la mode de dire qu'il est parit en ce dernier genre. Il excelle dans la polémique ; il des traits qui percent, il emporte la pièce. Mais son yle politique manque trop souvent de suite , d'enchaînement, de calme, de sang-froid et de gravité. Il esta ut instant à la merci de la pointe et de l'image. Rien l'àson mouvement saccadé on y sent la violence. A)té de développements justes, vrais, dignes d'un hisrien et d'un publiciste du premier ordre, il y a tout un coup des parades chevaleresques et françaises. Ce 7le est tout

rempli de panaches blancs et de fanfares honneur qui, pour tout bon esprit, en gâtent les vêles ^ Le plus sûr donc, et je le conseille à ceux qui le 'uvent, c'est encore d'avoir une prose comme celle de an-Jacques et de Buffon.

Chaque langue a son génie, sa portée, ses limites ; il t périlleux d'en vouloir déplacer le centre, d'en oser msférer la capitale , fût-on Constantin. Chateaubriand jnpeu fait comme ce grand empe-reur qu'il a célébré :

' Enfin, M. de Salvandy, un jour, daas ce fameux article sur les fuailles de Louis XVIII, a pu paraître à tout Paris (sauf à trois ou atre personnes) du pur Chateaubriand, et du meilleur. — Le bon Hanche me di-^ait un jour à propos des dernières brochures po-litique» M. de Chateaubriand (vers 1832-1833) : « Monsieur, que vous en ûble ? ne croyez- vous pas que le règne de la phrase est passé? » En ant cela Ballanche croyait que le règne de Vidée^ de sa propre idée, ail venir. 11 ne voyait pas que, le règne d'une phrase cessant, c'est règne d'une autre phrase qui commence.

206 CHATEAUBRIAND ET SON GROUPE LITTÉUAIRB

il a transporté le centre de la prose de Rome à Bysancc et quel-quefois par delà Bysance, — de Rome à Anliocb ou à Laodicée. C'est de lui que date dans la prose frai çaise le style bas-empire. Ce style a bien du brillant, « îijootons que, manié par une forte imagination, il e loin d'être sans grandeur : le style de saint Au-gusli n'est autre que du style bas-empire. Mais quand on c est là, le pur style romain est à jamais perdu , et le r« trouvât-on par ha-sard en écrivant, il paraîtrait desc mais trop nu et trop simple. En un mot, la Capiti d'une langue, ainsi rejetée à une extrême fron-

lièn est bien voisine des Barbares. — Nous reprenons 1< .\in-
érailles d'Atala.

Ces funérailles, si elles ont quelque apprêt, sont d'ai leurs d'un
effet extraordinaire et d'une perfection si prême. Quelles que
soient les objections qu'un go simple puisse y faire même au nom
du cœur, un sent ment plus fort les repousse, les ajourne et les
fait o blier :

<c Vers le soir, raconte Chactas, nous transportâmes i pré-
cieux restes à une ouverture de la grotte , qui donnait v le nord.
L'ermite les avait roulés dans une pièce de lin dt rope, filé par sa
mère; c'était le seul bien qui lui restai de patrie, et depuis long-
temps il le destinait à son propre lo; beau. Atala était couchée sur
un gazon de sensitives de me tagnes; ses pieds, sa tête, ses
épaules et une partie de f sein ' étaient découverts. On voyait
dans ses cheveux uneEc de magnolia fanée..., celle-là même que
j'avais déposée f le lit de la vierge pour la rendre féconde. Ses
lèvres, com un bouton de rose cueilli depuis deux matins, sem-
blaient i

* ctip/a o' w; àYi).H'»^oÇ

Kà>.).iaxa

Son boau sein semblable à celui d'une statue 1 (Eurii 1 ' récit
de la mort de Polyxènc.)

CHACTAS PEINTRE ET STATUAIRE

uir et sourire. Dans ses joues, d'une blancheur éclatante, n distinguait quelques veines bleues. Ses beaux yeux étaient grmés, ses pieds modestes étaient joints, et ses mains d'alâtre pressaient sur son cœur un crucifix d'ébène ; le scapulaire de ses vœux était passé à son cou. Elle paraissait enchante par l'Ange de la Mélancolie et par le double sommeil de innocence et de la tombe. Je n'ai rien vu de plus céleste, luiconque eût ignoré que cette jeune fille avait joui de la lulière aurait pu la prendre pour la statue de la Virginité enormie. »

Ce Chactas, avant d'être amant, est certainement peinre et statuaire; c'est à croire qu'à son passage en France l a étudié le Primatice. Il se souvient du trépas sacré de ?oluxène. Girodet, dans son tableau si connu, n'a fait [ue copier littéralement le poète et le traduire. Ce groupe de Chateaubriand est un marbre de Canova; une norbidezza divine y respire.

« La lune prêta son pâle flambeau à cette veillée funèbre. 511e se leva au milieu de la nuit comme une blanche Vestale lui vient pleurer sur le cercueil d'une compagne. Bientôt elle ^épandit dans les bois ce grand secret de mélancolie qu'elle lime à raconter aux vieux chênes et aux rivages antiques des ners...))

Admironz ici le génie de Chateaubriand dans toute son originalité et sa beauté. Il trouve moyen d'ajouter encore quelque chose aux clairs de lune si délicieux et si élyséens de Bernardin de Saint-Pierre. Les siens ont quelque chose de plus mélancolique et comme de douloureux.

Et plus loin, après cette nuit de poésie et de prière, et encore plus enchantée que bénie :

« Cependant une barre d'or se forma dans l'orient. Les éperviers criaient sur les rochers , et les martres rentraient dans le creux des ormes : c'était le signal du convoi d'Atala.

258 CHATEAUBRIAND ET SON GROUPE LITTÉRAIRE

Je chargeai le corps sur mes épaules ; l'ermite marchait derrière moi, une bêche à la main. Nous commençâmes à descendre de rocher en rocher; la vieillesse et la mort ralentissaient également nos pas... »

Cette barre d'or, ces martres , ces éperviers donnaient le signal de l'aurore, sont de ces liaisons qui ne se trouvent point si on ne les a observés. C'est ce qui met à l'idéal même le sceau de la réalité. On croit en effet la réalité des choses qui sont attestées par de tels signes* caractéristiques surpris dans la nature. Quel dommage que celui qui savait les voir ne s'y soit pas tenu, et qu'il ait à tout instant excédé !

Après avoir pris un peu de poussière dans ma main, et attendant un silence effroyable % j'attachai pour la dernière fois mes yeux sur le visage d'Atala. Ensuite je répandis la terre sur mon sommeil sur un front de dix-huit printemps... »

Chateaubriand, dans cette belle description (trop belle pour être entièrement touchante) , n'a d'autre défaut que de faire trop d'attention à l'effet qu'il éprouve et à celui qu'il produit, et de trop regarder toute chose et lui-même.

Il y a trois grandes ou touchantes scènes de funérailles qui peuvent se rapprocher et se comparer : les funérailles de Virgi-

nie, celles d'Atala, et celles de Ma non Lescaut, puisque décidément nous prenons m nous de la nommer, la pauvre fille ! à côté de ces nohiêj créatures. Les funérailles de Virginie nous sont pri
:;ciiles : d'ailleurs, si palhéliquos qu'elles soient, elles se firent avec régularité et avec pompe ; mais dar.s lc^ funérailles de Maî"»". rnmii)»' 'i-t:i^ r,^]\o< <r.vf ,i. .-^ ^

bry.

Expression de M. Vinc.

2 Effroyable pour qui ? Il n'y a pas d'autre féminin fpi*^ îo
Vf^re^ Ao-

ATxVLA ET MANON LESCAUT 2^9

inaïit, Tami passionné eî désolé qui doit ensevelir

i-même son plus cher trésor.

Dans cette incomparable et si naturelle Histoire du

ccalier Des Grioux et de Manon Lescaut , ce qui manque i plu-
tôt ce qui est absent d'un bout à l'autre, et à loi personne (auteur
ni lecteur) ne songe, c'est la)ésie, c'est l'art : ce qui domine et
anime tout, c'est

passion, — la passion dans son cours le plus naturel , le plus
abandonné, dans sa physionomie la plus in- 3nue et la plus ex-
pressive. Quand il arrive par hau'd que l'auteur, le narrateur veut
trouver une image, ne comparaison, il est faible et vague, ou
commun*; lais tout ce qui sort du cœur des personnages est di-
3Ct, naturel, vif, court et brûlant. Tout est en action, insi, dans
ces funérailles de Manon, le malheureux hevalier raconte
comment en Amérique (dans Ciçj,te .mérique qu'il s'inquiète si

peu de décrire), après son uel avec le neveu du gouverneur de la Nouvelle-Or- ^ans, blessé lui-même il prend la fuite avec Manon ; et \y dans le désert, elle expire dans ses bras de lassitude t d'épuisement; il ne prend pas ce moment pour proiiguer les couleurs :

« Pardonnez si j'achève en peu de mots un récit qui m" *ue. e vous raconte un malheur qui n'eut jamais d'exemple ;\o ate aa vie est destinée à le pleurer. Mais quoique je le porte sans ;csse dans ma mémoire , mon àme semble reculer d'horreur îhaque fois que j'entreprends de l'exprimer.

« Nous avions passé tranquillement une partie de la nuit. Je croyais ma chère maîtresse endormie , et je n'osais pousser le

* Ainsi quand Des Grieux, depuis un an abbâ à Sainl-Sulpice , se retrouve tout d'un coup au parloir face à lace avec Manon : « Jn frémissais, dit-il pour rendre son étonnemcnl, comme il arrive lorsqu'on se trouve la nuit dans une compagne écartée, etc. «La-comparaisou, la luélapliorc n'était pas encore invcalcc ou pci fccliouuce.

moindre souffle dans la crainte de troubler son soraraeil. m'a-perçus dès le point du jour, en touchant ses manis, qu'ç les avait froides et tremblantes ; je les approchai de mon Sf pour les échauffer. Elle sentit ce mouvement, et, faisant i effort pour saisir les miennes, elle me dit d'une voix fail qu'elle se croyait à sa dernière heure.

« Je ne pris d'abord ce discours que pour un langage on naire dans l'infortune, et je n'y répondis que par les tendr consolations de l'amour. Mais ses soupirs fréquents, son ^ lence à mes interrogations, le serrement de ses mains, da lesquelles elle continuait

de tenir les miennes, me firent ce naître que la fin de ses malheurs approchait.

« r^j'exigez point de moi que je vous décrive mes sentiment ni que je vous rapporte ses dernières expressions. Je la perdi je reus d'elle des marques d'amour au moment même quel expirait : c'est tout ce que j'ai la force de tous apprendre (ce fatal et déplorable événement.

« Mon ànie ne suivit pas la sienne. Le Ciel ne me trouva sai doute point assez rigoureusement puni; il a voulu que j'a traîné depuis une vie languissante et misérable. Je renone volontairement à la mener jamais plus heureuse.

tt Je demeurai plus de vingt-quatre heures la bouche ait: chée sur le visage et sur les mains de ma chère Manon. >!• dessein était d'y mourir; mais je fis réflexion, au comir,' m ment du second jour, que son corps serait exposé , apro m trépas, à devenir la pâture des bêtes sauvages. Je lomai résolution de l'enterrer et d'attendre la mort sur sa foss» . 1 taV Jéjà si proche de ma fin, par l'affaiblissement que le jeÛD et la douleur m'avaient causé, que j'eus besoin de quantit d'efforts pour me tenir debout. Je fus obligé de recourir au liqueurs f.irles que j'avais apportées * ; elles me rendirent au tant de force qu'il en fallait j our le triste office que j exécuter. 11 ne m'était pas dilficile d'ouvrir la terre ddii^ . lieu où je me trouvais; c'était une campagne couverte deu ble. Je rompis mon épée pour m'en servir à creuser, mn-<^ jV tirai moins de secours que de mes mains. J'ouvris uik

' Des liqueurs fortes : il ne songe pas à ôtrc iJ. ... , ^ <

même qu'il expose, la réalité nue.

fosse ; j'y plaçai Tidole de mon cœur après avoir pris soin de l'envelopper de tous mes habits pour empêcher le sable de la toucher. Je ne la mis dans cet état qu'après l'avoir embrassée mille fois avec toute l'ardeur du plus parfait amour. Je m'assis encore près d'elle; je la considérai longtemps; je ne pouvais me résoudre à fermer sa fosse. Eufin, mes forces recommençant à s'affaiblir, et craignant d'en manquer tout à fait avant la fin de mon entreprise, j'ensevelis pour toujours, dans le sein de la terre, ce qu'elle avait porté de plus parfait et de plus aimable. Je me couchai ensuite sur la fosse, le visage tourné vers le sable, et , fermant les yeux avec le dessein de ne les ouvrir jamais , j'invoquai le secours du Ciel, et j'attendis la mort avec impatience. »

Le visage tourné vers le sable... Mouvement admirable, mais admirable comme la nature, en geste, en action, en attitude {effusus)\ Rien de l'art, rien de la statuaire antique, mais le sentiment pur.

« Ce qui vous paraîtra difficile à croire, c'est que pendant tout l'exercice de ce lugubre ministère il ne sortit point une larme de mes yeux ni un soupir de ma bouche. La consternation profonde où j'étais, et le dessein déterminé de mourir, avaient coupé le cours à toutes les expressions du désespoir et de la douleur. Aussi ne demeurai-je pas longtemps dans la posture où j'étais sur la fosse sans perdre le peu de connaissance et de sentiment qui me restaient. »

Quand on rencontre le beau ou le vrai de la passion sous quelque forme que ce soit, il n'y a pas à préférer nia choisir; il faut savoir tout comprendre, tout sentir et admirer. Nous n'avons

donc pas à nous décider entre les deux tableaux. Disons seulement que des récits vrais, simples, courants, d'une limpidité de source, comme celui de Manon Lescaut, sont de ces bonheurs qui ne se rencontrent pas deux fois : il est plus aisé de diversifier les beautés de l'art que de recommencer une telle expression directe de la nature.

262 CHATEAUBRIAND ET SON GROLTE L'ITTLIALLIK

L'Épilogue d'Atala couronne dignement le p. tu.-. : c'est l'auteur lui-même, Chateaubriand, qui reprend la parole et t^ui raconte la suite de la destinée des personnages survivants (le Père Aubry, Ghactas), telle qu'il Ta apprise dans ses voyages aux terres lointaines. Il y a bien encore quelque trace de manière : a Quand un Siminole me raconta cette histoire (transmise de Ghactas à René, et des pères aux enfants), je la trouvai fort instructive et parfaitement belle, parce qu'il y mit la fleur du désert, \?i grâce de la cabane, et une simplicité à conter la douleur que je ne me flatte pas d'avoir conservée. » Ce ton-ci, en effet, est bien moins de la simplicité que de la simplesse. Mais à côté se trouve le touchant tableau de la jeune mère indienne ensevelissant et berçant son e»fant mort parmi les branches d'un érable. La description de la Cataracte de Niagara qui vient à cet endroit pourrait, dit-on, ne pas perdre en grandeur et offrir plus de vérité. Enfin, après le récit, qui lui est fait par la jeune Indienne, du massacre de Ghactas et du Père Aubry dont elle lui montre les cendres, le voyageur s'éloigne à grands pas en s'écriant :

« Ainsi passe sur la terre tout ce qui fut bon, vertueux[^] sensible ! Homme ! tu n'es qu'un songe rapide, un rêve douloureux ; tu n'existes que par le malheur ; tu n'es quelque chose que par la tristesse de ton âme et réternelle mélancolie de ta pensée I »

Nous reconnaissons l'accent pénétrant, le cri d'aigle blessé (comme je l'ai dit ailleurs de Pascal), — blessé de la blessure que certains cœurs apportent on naissait. Ce cri va se prolonger et retentir dans tout /icrw.

!l y aurait bien encore quelques remarque? à faire au sujet d*Afala: par exemple, sur ce côté d'Antiquité, de 1 énie antique , qui s'y n*trouve déguisé trop souvent et comme parodié sous des costumes sauvages, mais

SIGNES NATURELS EMPRUNTÉS A L'ORDRE MORAL 263

parfois aussi dans toute la beauté d'un véritable rajeunissement. Ainsi, quand Chactas raconte cette heure suprême où, captif, à la veille de son supplice, le soir de l'orgie du camp, il se croyait sans ressource et abandonné d'Atala :

((La nuit s'avance : les chants et les danses cessent par degrés; les feux ne jettent plus que des lueurs rougeâtres, devant lesquelles on voit encore passer les ombres de quelques Sauvages; tout s'endort; à mesure que le bruit des hommes s'affaiblit , celui du désert augmente , et au tumulte des voix succèdent les plaintes du vent dans la forêt. C'était l'heure où une jeune Indienne qui vient d'être mère se réveille en sursaut au milieu de la nuit, car elle a cru entendre les cris de son premier-né , qui lui demande la douce nourriture... »

Ces signes naturels empruntés à l'ordre moral ajoutent rémotion à la réalité. On se rappelle les beaux vers de Virgile ;

Nox erat, et placidum carpebant fessa soporom Corpora per terras , silvœque et sœva quierant iEquora : cum medio volvun-

tur sidéra lapsu, Cum lacet omnis ager, pecudes, pictoque volucres...

Mais cette mère indienne est mieux ici que le pecudes et le volucres. Elle me rappelle , dans l'épisode de la Médée d'Apollonius, cette autre mère que Virgile a, je ne sais pourquoi, oubliée : « C'était déjà l'heure où tout voyageur et tout gardien aux portes des villes commence à désirer le sommeil ; un assoupissement profond s'emparait même des mères dont les enfants sont morts... » La mère qui se réveille en sursaut , et celle qui succombe au sommeil, sont diversement belles, et Chateaubriand ici a égalé l'antique.

La conclusion que j'ai à offrir sur Atala après une si longue étude me sera facile, et je l'emprunterai à M. Joubert, le plus délicat des amis et des juges. Avec

264 CHATEAUBRIAND ET SON GROUPE LITTÉRAINE

M. Joubert, remarquons-le, nous entrons dans une critique plus raffinée , plus subtile que celle du xviii siècle, et toute d'accord avec la nouveauté de son objet. La critique de Marmontel et de La Harpe est dépassée : elle n'eût pas suffi pour pénétrer une œuvre de création nouvelle , pour la saisir et la mêler dans ses mystères. M. de Chateaubriand eut tout bonheur, au début, d'avoir d'un côté Fontanes, le critique classique pur, mais dans tout son feu et son ferveur; et de l'autre côté M. Joubert, le critique-initiateur, aussi hardi que délicat : il marchait éclairé, soutenu, retenu tour à tour ou excité par chacun d'eux. — M. Joubert écrivait donc le 6 mars 1801 à M^{me} de Beaumont, qui mettait au succès de l'auteur tout l'honneur et toute l'anxiété qu'il pouvait apporter le cœur de femme le plus dévoué et le plus aimant :

« Je ne partage point vos craintes, car ce qui est beau ne peut manquer de plaire; et il y a dans cet ouvrage une Vt-nua^ céleste pour les uns, terrestre pour les autres, mais se faisant sentir à tous.

« Ce livre-ci n'est point un livre comme un autre. Son prix ne dépend point de sa matière, qui sera cependant regardée par les uns comme son mcrite, et par les autres conuiie .-ob défaut; il ne dépend pas même de sa forme, objet plus iir.[;urtant, et où les bons juges trouveront peut-être à reprcu Ire, mais ne trouveront rien à désirer. Pourquoi? Parce que. p-tir être content, le goût n'a pas besoin de trouver la i Uya un charme, un talisman qui tient aux doigts lii Il Vaura mis partout, parce qu'il a tout manié, et partout ou sera ce charme, cette empreinte, ce caractère, là sera au?.'-i un plaisir dont l'esprit sera satisfait ». Je voudrais avoir le tt ii;{ts

' Je lis quelque chose de tout semblable chez un écriva rituel, qui est, dans un autre art, un l.deni extraordinaire dans les Questions sur le Dcou par Eugène Delacroix ^ i

DeuX'Mondes, 15 juillet 1834) : » La nature a donné à chaque taieot

LE TALISMAN D'BUGÈNE DELACROIX

e VOUS expliquer tout cela, et de vous le faire sentir, pour

hasser vos poltronneries; mais je n'ai qu'un moment à vous

jnnner aujourd'hui, et je ne veux pas différer de vous dire

ombien vous êtes peu raisonnable dans vos défiances. Le livre fait, et, par conséquent, le moment critique est passé. Il ssim, parce qu'il est de l'Enchanteur. S'il y a laissé des gaucheries, c'est à vous que je m'en prendrai *; mais vous m'avez laru si rassurée sur ce point, que je n'ai aucune inquiétude, Ui surplus, eiit-il cent mille défauts, il a tant de beautés ju'il réussira : voilà mon mot. J'irai vous le dire incessamment.))

Le mot de M. Joubert est aussi le dernier mot de la postérité ^

Irai-je maintenant revenir et m'arrêter sur les critiques qu'es-suya le livre dans le temps de son apparition ?

un talisman particulier que je comparerais à ces métaux inestimables formés de ralliage de mille métaux précieux et qui rendent des sens ou charmants ou terribles suivant les proportions diverses des éléments dont ils sont formés. » — Pour qu'il y ait cljarne, il faut qu'il y ait talisman, et quand celui-ci manque, il peut y avoir travail, effort, mérite, tout ce qui est de la critique, il n'y a ni magie ni poésie. — Et pour appliquer cela à la peinture, je dirai ; Sans le talisman il y a du Delaroche, il n'y a pas de Delacroix.

^ Par gaucheries (et il en était resté quelques-unes en effet) il entend ce qui tient à la situation délicate des doux amants dans le désert et qui pouvait prêter à la plaisanterie. Sur ces points -là les femmes ont le tact plus fin et plus sûr que les hommes.

2 Pensées et Maximes de M. Joubert[^] tome II, p. 273. — Il faudrait citer aussi la lettre suivante du 1^{er} août 1801, par laquelle M. Joubert fait dire à son ami de ne pas trop céder aux conseils soi-disant classiques, et de ne pas trop se corriger : « Recommandez à l'auteur, écrit-il à MTM[^] de Beaumont, d'être plus original que jamais, et de se montrer constamment ce que Dieu l'a fait. Les étrangers, qui composent les trois quarts et demi de l'Europe, ne trouveront que frappant ce que les habitudes de notre langue nous portent machinalement à croire bizarre dans le premier moment. L'essentiel est d'être naturel pour soi : on le paraît bientôt aux autres. Que chacun garde donc avec soin les singularités qui lui sont propres, s'il en a de toiles... L'accent personnel plaît toujours. Il n'y a que l'accent d'imitation qui déplaît, quand il n'est pas celui de tout le monde. »

tion, toutes critiques que l'auteur a pris soin de recueillir et de réimprimer à la suite de son œuvre comme un triomphateur enchaîne des vaincus à son char • ' J'ai déjà cité Clénier qui passait pour très-piquant et que je n'ai trouvé qu'inintelligent sur ce point. Voulez-vous une autre critique qui résumera pour nous toutes les autres, car elles roulaient toutes sur les mêmes phrases à peu près? voici un philosophe du xviii^e siècle, l'abbé Morellet, qui passe pour mordant (l'abbé Morellet, disait Voltaire) et qui vient essayer sa dent usée sur cette œuvre forte et jeune, mais sans parvenir à l'entamer : Offendit solidior... Il ne va pas au delà de V[^] corce.

L'abbé Morellet était un homme d'esprit et de bon sens, mais sa vue en toute chose était restreinte par beaucoup de bornes et barrée par des systèmes. Il avait eu affaire bien des années auparavant et sur tout autre terrain, sur le terrain de l'économie

politique, à un dangereux adversaire, l'abbé Galiani. Galiani, qui avait plus d'esprit que de dignité, mais utilisant d'esprit certainement qu'il est possible d'en avoir, avait publié ses Dialogues sur le Commerce des Grains qui s'étaient fait lire un moment malgré la nature du sujet, et qui avaient été à la mode auprès du beau monde parisien, presque comme en leur temps les Provinciales, Vers 1770, en effet, le vent ayant tourné, le beau monde et les belles dames s'étaient raï-essé et à raffoler du Commerce des grains, comme au XVIII^e siècle on raisonnait sur la Grâce. Galiani trouva un contradicteur imprévu dans son ami Morellet. Il faut voir comme Galiani

* Ajoutons pourtant qu'il ne les a pas mises au rom|ilet ni dans leur avantage ; il ne les a enchaînées «ju'en les estropiant.

MÉPRISES DE l'abbé MORELLET 267

elle, le houspille : « J'ai reçu hier sa réponse, écrite à M^{me} d'Épinal (Naples, mai 1770); je ne sais pas résoudre à croire qu'elle soit effectivement de Mollet; elle ressemble aux badauds et aux ribauds 'inme deux gouttes d'eau; et enfin, Panurge ^ a dîné V ans entiers avec nous, et à moins qu'il n'ait une lie cirée sur la tête, quelques gouttes de bon sens et de philosophie auraient dû percer à travers dans dix ans, » Morellet ne fut pas leste à répondre à ces fines espiègeries.

Eh bien! trente ans après, en 1801, voilà le même

l'abbé Morellet, déjà vieux, qui rentre en lice, et qui

vient briser une lance contre Atala. Ses Observations

nuques présentent des détails qui sont justes; il n'y

qu'une chose qu'il ne voit pas, qu'il ne soupçonne
as , c'est que dans ce tournoi il a affaire à un Enchan-
neur. C'est cet enchantement propre à son adversaire,
'est ce talisman (comme l'a appelé Joubert) qui lui
chappe, et qui fait qu'eût-il cent fois raison dans le
létail, il sera toujours battu, en définitive , d'un coup
le revers. Il a affaire à un chevalier qui a une épée ou
me lance fée : lui il n'a que les armes courtes du rai-
;onnement; les conditions entre eux ne sont pas
îgales.

La même rencontre, la même méprise se reproduit presque
tous les fois qu'un homme de génie apparaît en littérature. Il se
trouve toujours sur son chemin,

* Allusion à la secte des Économistes, dont les principaux,
après Quesnay, étaient l'abbé Baudeau, l'abbé Lioubaud.

2 Dans ces petits dîners pantagruéliques où d'Alibab, Grimm, Diderot philosophaient à tue-tête, Morellet avait nom Panurge. — Morellet est l'auteur de l'un des livres sortis de cette petite Sorbière et dirigés contre les croyances chrétiennes et spiritualistes, Lettres à Eugénie (on peut-être à Sophie, car les deux existent). M. Daunou, qui le savait de bonne source, m'a assuré le fait.

à son entrée, quelques hommes de bon esprit d'instinct : leurs et de
sens , mais d'un esprit difficile , naïfs ; qui le prennent par ses

défauts, qui essayent de se mesurer avec lui avec toutes sortes de raisons dont que! quelques-unes peuvent être fort bonnes et même solides. E pourtant ils sont battus, ils sont jetés de côté et à renverse : d'où vient cela? c'est qu'ils ont affaire à M Génie.

Ils ne s'en doutaient pas, et c'est par là qu'ils sont battus. La première supériorité du critique est de reconnaître l'avènement d'une puissance, la venue d'un Génie.

Jeffrey n'a pas compris Byron. Fontanes a compris Chateaubriand, et n'a pas compris Lamartine.

L'abbé Morellet donc commence à parler du jeune auteur, comme tout critique d'un certain âge se croit en droit de parler aux jeunes gens, les adresses sur les fausses beautés dont ils sont dupes. Son épi graphe est tirée du passage de Pétrone : « Nupe ventosa islhsec et enormis loquacitas Athenas ex Ami commigravit, animosque juvenum ad magna surgentes veluti pestilenti quodam sidere, adflavit'. » — Il ne s'< dissimule pourtant pas qu'il va mettre contre l' le monde et beaucoup de belles dames, enthousiaste du nouvel auteur :

« Quoi! dira-t-on, déployer la sévérité de la critique contre un roman où se montrent une imagination brillante et de conde, des intentions estimables, une morale douce et bien faisante, et dans lequel on ne peut méconnaître des beautés

*« Depuis peu, cette manie d'enflure et de bourgeoisie "pass< le l'Asie dans Allions, et sonKlanl sur les jeunes pirates au grand, elle les a frappés comme d'une tonnerre. (iiaty-ricon, chap. ii.)

BAISONS DU CŒUR

ie plus d'un genre? Il faut pour cela n'avoir point de sensi- ilité.

K Eh! Mesdames, vous vous trompez. Quoique je critique
itahi,

Mon sein n'enterme point un cœur qpïi soit de pierre ;

je pleure comme un autre, mais ce n'est qu'à bon escient et
pour de bonnes raisons; et quand je m'attendris, je veux savoir
pourquoi. »

L'abbé, homme positif, qui ne veut être ému qu'à bo7i escient,
et pleurer qu'après s'être dit le pourquoi, n'est pas de l'avis de
Pascal, qui disait que « le cœur a ses raisons que la raison ne
connaît pas. » Et cela est vrai aussi de l'imagination.

Ce qui retient ou sèche quelquefois ses larmes à la lecture de
l'ouvrage dont il s'agit , « c'est, dit-il , l'affectation , l'enflure, l'im-
propriété , l'obscurité des termes et des expressions, l'exagération
dans les sentiments, l'invraisemblance dans la conduite et la si-
tuation des personnages, les contradictions et l'incohérence entre
les diverses parties de l'ouvrage; enfin, et en général, tout ce qui
blesse le goût et la raison, ingrédients nécessaires de tout ou-
vrage , depuis la discussion philosophique la plus profonde, jus-
qu'aux contes de Fées inclusivement. » — Il y a du vrai, il y a du
faux. Il compte le goût et la raison pour des ingrédients néces-
saires, même dans les contes de Fées, mais c'est selon ce qu'on
entend par raison; et il oublie toujours l'autre ingrédient qui
échappe à son creuset ou à son scalpel, et qui s'envole comme
l'air volatil : ce qu'on appelle la vie. A tout ce qu'il peut opposer

de raisonnable en apparence, on n'a qu'à lui répondre : Atala et Ghactas vivent, et vous ne le sentez pas.

Toute sa critique est ainsi un tissu d'observations

270 CHATEAUBRIAND ET SON GIIOI'PE LiiiLUAiiE

sensées et justes, mêlées à d'autres qui sont lourdement fausses : c'est un mélange continuuel de justesse et d'inintelligence. Il y a des moments, des endroits où la tête saine du bonhomme est reprise et recoiffée de cette caïotte de toile cirée dont parlait Tabbé Galiani, et qui empêche le sens fin d'y pénétrer.

Ainsi, il a raison quand il relève ce mot de Chacta» dans Torage au milieu de la forêt, lorsque sentant tomber une larme d'Atala , l'amant passionné s'écrie : Orage du cœur, est-ce une goutte de votre pluie?

« C'est là, dit-il, un exemple parfait de ce que les Italiens appellent /iCvicZum, et il n'est guère possible, en effet, d'im». giner rien de plus froid et de plus déplacé, dans un tel moment, qu'une semblable question. Cette apostrophe à l'orage du cœur, mis en contraste avec l'orage du ciel, est une pensée bien étrange, et tout le monde sent que la situation de Chaclag ne peut pas lui permettre de faire un tel rapprochement. »

Il a raison quand il relève certains traits primitifs du portrait du Père Aubry que l'auteur a eu le bon goût de retrancher depuis; car il y avait dans la première édition d'Atala bien plus de choses singulières qu'on n'en trouve aujourd'hui. Après d'autres observations moins fondées, il recommence à avoir raison; quand il conteste à Ghacclas l'unité de caractère et la vraisemblance de ton :

« Chaclas n'a que vingt ans lorsqu'il est pris par les Muscogulges et qu'il fuit avec Alala ; et pendant les trente mois qu'il apassit chez les Espagnols, à Saint-Augustin, où il lui a fallu d'abord apprendre la langue de ses maîtres, il a constamment refusé d'embrasser la religion chrétienne.

« Non-seulement Chaclas n'est pas chrétien à l'époque où il rencontre le missionnaire, mais il ne l'est pas encore cinquante-trois ans après, lorsqu'il raconte ses aventures à René, comme il le dit lui-même; et de plus, dans tout son récit, il

LA VALLIÈRE ET ATALA

le en idolâtre, comme lorsqu'il dit que les Natchez et les pagnols furent vaincus, parce qu'Areskoui , le dieu de la terre chez les Sauvages américains, et les Manitous ne leur rent pas favorables...

« Cela posé, je demande, comment Chactas, à l'âge de vingt is, idolâtre et Sauvage^ a pu entendre un seul mot des diss admirables que le missionnaire fait sur Dieu et sur les bourdes justes ;

« Comment il a pu comprendre le langage mystique de la ligation catholique dans la bouche du prêtre, disant à Atala : « Que les plaisirs de la chair révoltée ne sont que des douleurs^ ; que la couronne des vierges se prépare pour elle, et que la Reine des Anges l'appelle pour la faire asseoir sur un trône de candeur, etc., etc. »

« Je demande comment Chactas, idolâtre et demeurant tel, pu apercevoir que « toute l'humble grotte était remplie de la gran-

deur d'un trépas chrétien, » et comprendre ce que

;est qu'un trépas chrétien, etc., etc.

« Les conteurs doivent avoir bonne mémoire, s'ils veulent mettre d'accord toutes les parties de leur récit, et s'ils ne veulent pas que leurs caractères se démentent, ni qu'un fait soit en contradiction avec un autre fait. »

Mais tout à côté, l'honnête critique ne comprend rien aux plus beaux endroits, et les signale comme ridicules. L'exclamation de Chactas : « Superbes Forêts qui agitez vos lianes... » , lui paraît tout à fait déraisonnable : il n'entre pas dans la passion qui a en effet son délire, et ne voit que la situation matérielle de Chactas assis dans l'eau contre un tronc d'arbre. Peu s'en faut qu'il ne le fasse taire en lui disant : « Prenez garde, vous allez vous enrhummer ! »

Il n'entend rien aux paroles du prêtre : « Est-ce

* Le Père Aubry dit cela à un endroit où il rappelle par allusion la retraite de M^{me} de La Vallière abjurant les idées des Cours pour l'ascrité du cloître. La Vallière et Atala I et allusion nous revenant par Chactas 1

272 CHATEAUBRIAND ET SON GROUPE LITTÉRAIRE

votre amour que vous regrettez? Ma fille, il faudra! autant pleurer un songe...» Il se révolte surtout de Tentendre dire : « Si un homme revenait à la lumière quelques années après sa mort, je doute qu'il fût reçu » avec joie par ceux-là même qui ont versé le plus de larmes à son trépas : tant notre vie est peu de chose même

dans le cœur de nos amis » Il se scandalise_d' cette autre parole sur la misère du cœur de l'homme en qui les plus grandes douleurs elles-mêmes et les plu légitimes ne sauraient être durables'.

En tous ces endroits Panurge cesse de comprendre sa calotte de plomb le reprend.

Il voudrait que le Père Aubry parlât comme le La; Gazes des Incas, ou le curé de Mélanie, lesquels son en effet des curés quelque peu philosophes , aussi bieï que le Fénelon de Ghénier, — tous cousins du Vicaire savoyard.

Enfin il demande ce que c'est que le grand secret di mélancolie que la lune raconte aux chênes :

« Un homme de sens, dit-il, en lisant cette phrase recherché et contournée, en reçoit-il quelques idées nettes? Delille Saint-Lambert, Lemierre, Malfiâtre, ont fait de la nuit «io descriptions pleines de charme, qui nous font éprouver ^ -tt douce mélancolie qu'inspire et nourrit l'aspect de l'astre tl< 1, nuit, poursuivant son cours paisible sur un ciel pur; mai- ai: cun n'a dit que cette mélancolie était un secret; et si la lun le raconte, comment est-ce un secret? et comment le ra

* Fontcnelle, bien que sur un autre ton, ne dit pas autre. , ,. son petit Traité du lionneur : « Nous ne sommes pas assez i pour être toujours afflig'^s : notre nature est trop variable, et cell perfection est une de ses plus grandes ressources. « — Un époux lien devenu veuf et s'écriant dans le premier dérhirenict de «ia i ■ « O Dieu ! je ne vous demande qu'une chose : ôlcz-moi mon des- ^ ma s laissez-moi ma douleur, » Tonnait un bien touchant et noble mais demandait une chose impossible.

LE GRAND SECRET DE MÉLANCOLIE

gnite-t-elle aux vieux chênes et aux antiques rivages des mers luttant qu'aux vallées profondes, aux montagnes et aux euves? »

C'est pour le coup qu'il faut s'écrier : Panurge ! l'œuvre Panurge ! tu essayes en vain de parler mélancolie : jamais rayon de poésie n'a percé la sécheresse de tes méninges; jamais rayon de lune n'a illuminé ton

!ve ! — Mais nous en avons assez

Critique, raillerie, louange, tout en définitive grossissait la vogue, et le succès d'Atala fut prodigieux, déchirée par les uns, dévorée par les autres, elle occupait l'attention publique qui, pour la première fois depuis douze années, avait loisir de se reporter aux choses littéraires. Elle n'y avait pas encore un an qu'elle avait paru, et déjà elle était traduite dans presque toutes les langues de l'Europe, en espagnol, en italien, deux fois en anglais, en allemand. Annonçant la publication de deux volumes intitulés : Résurrection d'Atala et son Voyage à Paris, le Mercure disait (17 fructidor an X, 4 septembre 1802) : «Encore deux volumes sur Atala en vérité elle a déjà donné lieu à plus de criti-

« Je suis bien aise d'avoir vu ce vieil abbé Morellet, ce patriarche des incrédules. On voit qu'il y a eu de l'esprit dans cette tête-là, et il y a encore quelque mouvement. » (Ciienedollé, vers 1808 ou 1809.) — J'aurais pu, à côté de l'abbé Morellet, introduire encore et prendre à partie l'abbé de Pradt qui, plus tard il est vrai, dans une note du tome III, page 443, de son ouvrage : Les Quatre Concordats (1818), a fait une critique assez développée d'Atala. Il y avance et y pose en commençant, que «« les

Mille et une Nuits sont un prodige de vraisemblance m comparaison de la table à'Âtala; >> et il le démontre assez bien. Mais lui, à son tour, le sémillant abbé, il ne sent pas plus que le lourd abbé, le coin de supériorité de l'œuvre ; il n'y voit qu'un pastiche, une contrefaçon du naïf, une singerie du sauvage : il ne tient pas compte de l'élément original et neuf qui perçait et faisait événement dans celle peinture.

gucset de défenses que la philosophie de Kaii» r/i ,vcommentaires. »

En terminant notre analyse de VFssai^ nous avc:: pu dire que nous connaissions à peu près toutThomn:! en M. de Chateaubriand. Maintenant que nous finissons avec Àtala, nous connaissons en lui l'artiste. Nous au rons encore beaucoup à admirer, mais non beaucoup 5 apprendre.. Nous tenons le procédé et le secret de sor talent : ce ne sera plus ensuite aue des applications diverses.

ONZIEME LEÇON

3 Génie du Chriatianisme. — Circonstances et préambnlo. — Jour de Pâques de 1802. — Page de M. Tliiers. — Bonaparte meneur en scène. — Fontanes au Moniteur. — Gloire de la critique. — L'ouvrage eu lui-même. — Apologie religieuse d'un genre nouveau. — Mondain contre mondain. — Abus. — Christianisme et poésie, choses très-différentes. — Chateaubriand passe outre. — Procédé de son talent en tout. — Unité factice.

Nous en sommes au grand moment de gloire de \L de Chateaubriand, au Génie du Christianisme.

Atala avait été comme la colombe avant-courrière, la colombe qu'on envoie hors de l'Arche; elle avait rapporté le rameau.

Le Génie du Christianisme fut plutôt comme l'arc-en-ciel, signe brillant de réconciliation et d'alliance entre la religion et la société française.

Cet ouvrage célèbre parut au printemps de 1802. Les elards avaient été propices à Fauteur. Le Traité d'Amiens venait d'être signé, et la France jouissait avec vresse des premiers bienfaits d'une paix glorieuse. La réorganisation de la société se poursuivait sous toutes les formes et dans tous les ordres, à la parole d'un génie puissant. Mais ce qui lui tenait le plus à cœur dans ce moment, c'étaient la restauration du culte catholique, l'organisation de l'éducation publique, le rappel des émigrés, en un mot, tout ce qui renouait la chaîne sociale et pouvait rattacher l'avenir au passé. Le premier des projets présentés au Corps Législatif dans la session extraordinaire convoquée pour le 5 avril fut le Concordat c'est-à-dire une convention en

27G CHATEAUBRIAND ET SON GRŔLE Lxxx.,M.,u^

d'autres temps toute politique et peu faite de sa nature pour enlever les cœurs, mais qui en ce moment de venait le pacte de réconciliation formelle de la France et du Saint-Siège. Le Premier Consul avait pensé avec raison, dit M. Thiers *, que la proclamation de la paix définitive était le moment où l'on pourrait, à la faveur de la joie publique, donner pour la première fois le spectacle du gouvernement républicain prosterné à pied des autels : le mécontentement de quelques-uns devait s'y perdre et disparaître

dans l'enthousiasme de tous. Le jour de Pâques fut assigné pour cette solennelle action de grâces qui rouvrait une Ère sociale nouvelle. Les quinze jours qui précédèrent ce grand acte furent ni les moins critiques ni les moins laborieux. Il avait fallu, sur une quantité de questions de détail vaincre la ténacité, enveloppée de douceur, du cardinal Caprara, cette inflexible douceur (comme l'appelle M. Yillemain) qui caractérisait à cette époque de déclin la politique romaine. Les difficultés ne furent levées que dans la dernière nuit. Enfin le 18 avril, jour de Pâques, le Te Deum solennel fut chanté à Notre-Dame pour célébrer en même temps la paix générale et le rétablissement du culte. Le Premier Consul s'y transporta en pompe; mais laissons parler l'historien de ce glorieux moment :

« Le lendemain, jour de Pâques, le Concordat fut signé; dans tous les quartiers de Paris, avec grand appareil, les principales autorités. Tandis que cette publication se faisait dans les rues de la capitale, le Premier Consul, qui voulut solenniser dans la même journée tout ce qu'il y avait d'heureux pour la France, échevina aux Tuileries les articles du Traité d'Amiens. Cette importante formalité achevée,

* Histoire du Consulat et de l'Empire, tome III, p. 429 et suiv.

JOUR DE PAQUES DE

sortit pour Notre-Dame, suivi des premiers corps de l'État et un grand nombre de fonctionnaires de tout ordre, d'un illustre état-major, d'une foule de femmes du plus haut rang, qui accompagnaient M^{te} Bonaparte. Une longue suite de voitures composait

ce magnifique cortège. Les troupes de la première Division militaire, réunies à Paris, bordaient la haie ; puis les Tuileries jusqu'à la métropole. L'archevêque de Paris vint processionnellement recevoir le Premier Consul à porte de l'Église, et lui présenter l'eau bénite. Le nouveau lef de l'État fut conduit sous le dais, à la place qui lui était servie. Le Sénat, le Corps Législatif, le Tribunat étaient rangés des deux côtés de l'autel. Derrière le Premier Consul trouvaient, debout, les généraux en grand uniforme, plus joyeux que convertis, quelques-uns même affectant une tenue peu décente. Quant à lui, revêtu de l'habit rouge des Consuls, immobile, le visage sévère, il ne montrait ni la distraction des uns, ni le recueillement des autres. Il était ferme, grave, dans l'attitude d'un chef d'Empire qui fait un grand acte de volonté, et qui commande de son regard la soumission à tout le monde. »

C'est au milieu, c'est au sortir de cette cérémonie même que le Génie du Christianisme apparaît, et qu'il se fait entendre ses accents demi-religieux et demi-prones, comme l'accompagnement extérieur de la fête, comme l'orgue du dehors :

« Pour compléter l'effet que le Premier Consul avait voulu produire dans ce même jour, M. de Fontanes rendait compte, dans le Moniteur, d'un livre nouveau, qui faisait grand bruit à ce moment : c'était l'Apologie du Christianisme. Ce livre, composé par un jeune gentilhomme breton, M. de Chateaubriand, lié des Malesherbes, longtemps absent de sa patrie, défilait avec un éclat infini l'Apologie du Christianisme. et relevait côté moral et poétique des pratiques religieuses, livrées naguère auparavant aux plus amères railleries. Critiqué violemment par MM. Ghénier et Ginguenc, qui lui reprochaient ses couleurs fausses et outrées, soutenu avec passion par les Toziers : I. 16

partisans de la restauration religieuse, le Génie du Christianisme, comme toutes les œuvres remarquables, fort loué, fort attaqué, produisait une impression profonde, parce qu'il exprimait un sentiment vrai, et très-général alors dans la société française : c'était ce regret singulier, indéfinissable, ce qui n'est plus, de ce qu'on a dédaigné ou détruit l'avait, de ce qu'on désire avec tristesse quand on l'a. Tel est le cœur humain ! ce qui est, le fatigue ou ; ce qui a cessé d'être, acquiert tout à coup un attrait. Les coutumes sociales et religieuses de l'ancien temps et ridicules en 1789, parce qu'elles étaient alors dans leur force, et que de plus elles étaient souvent oppressives, maintenant que le XVIII^e siècle, changé vers sa fin en un torrent impétueux, les avait emportées dans son cours dévastateur revenaient au souvenir d'une génération agitée, et touchaient son cœur disposé aux émotions par quinze ans de spectacle tragiques. L'œuvre du jeune écrivain, empreinte de ce sentiment profond, remuait fortement les esprits, et avait été accueillie avec une faveur marquée par l'homme qui alors disposait toutes les gloires. Si elle ne décelait pas le goût par la foi simple et solide des écrivains du siècle de Louis XIV, elle peignait avec charme les vieilles mœurs religieuses qui existent plus. Sans doute on y pouvait blâmer l'abus d'une belle imagination ; mais après Virgile, mais après Horace, il a resté, dans la mémoire des hommes, une place pour l'ingénieux Ovide, pour le brillant Lucain, et, seul peut-être parmi les livres de ce temps, le Génie du Christianisme vivra, fermement lié qu'il est à une époque mémorable : il vivra, comme ces frises sculptées sur le marbre d'un édifice vivent avec le monument qui les porte. »

Un ouvrage littéraire a rarement le bonheur d'an» telle mise en scène. M. de Chateaubriand, qui arrange si bien les choses, lors même que son œuvre a été ici la maîtresse, ne les aurait pas manées avec un art plus grand *.

* il avait oublié cela le jour où, dans son pamphlet fribond de 181

TRIBUT AU NOUVEAU CYRUS

Il avait d'ailleurs assez bien pressenti le rôle que

son œuvre pouvait remplir, en faisant appel au génie

qui lui répondait en ce moment; la première

page de son livre se terminait par ces mémorables

paroles :

« Je pense que tout homme qui peut espérer quelques succès rend un service à la société en tâchant de rallier les esprits à la cause religieuse; et dût-il perdre sa réputation d'écrivain, il est obligé en conscience de joindre sa voix, toute petite qu'elle est, à celle de cet Homme puissant qui nous a retirés de l'abîme.

Celui, dit M. Lally-ToUendal, à qui toute force a été donnée pour pacifier le monde, à qui tout pouvoir a été confié pour restaurer la France, a dit au Prince des Prêtres, comme autrefois Cyrus : Jehovah, le Dieu du Ciel, m'a livré les royaumes de la terre, et il m'a commis pour relever son temple. Allez; montez sur la

montagne sainte de Jérusalem, rebâties le temple de Jchovah.
»

«A cet ordre du Libérateur tous les Juifs, et jusqu'au loindre d'entre eux, doivent rassembler des matériaux pour àter la reconstruction de l'édifice. Obscur Israélite, j'apporte Qjourd'hui mon grain de sable, w

Voilà ce que Vobscur Israélite, encore obéissant, disait n présentant son tribut au nouveau Cyrus, et Cyrus de on côté l'entendit*.

De Buonaparte et des Bourbons), voulant prouver que Buonavprte il U7i faux grand homme, il a écrit : « Enfant de notre Révoliitian,

a des ressemblances frappantes avec sa mère : intempérance de lani^e,gotitde la basse littpraiiire, passion d'écrire dam les jouraux. Sous le masque de César et d'Alexandre on aperçoit l'homme de eu, et l'enfant de petite famille. » Quoi qu'il en soit, Bonaparte, ce >ur-ia, pour son coup d'essai, n'eut pas si mauvais goût en littérature n faisant préconiser dans son Journal officiel l'œuvre de Chateanbriand. - On ref:;rette aussi qu'obéissant à la haine politique, Chatoanhriand art racé dans ses Mémoires un portrait noirci de M. Thiers, sans se souenir de celtfe belle pa:e de l'historien dans laquelle le Génie du Christianisme est appréc ié à son vrai point de vue.

^ M. d? Chateaubriand n'a pas r.'produit intégralement ce texte de sa 'leuiière Préface, au tome XV, page xix de ses Œuvres complet

Séparer le Génie du Christianisme de cet ensemble d circonstances sociales auxquelles il se lie, et de cet i propos unique et grandiose, c'est vouloir être injuste et ne le plus comprendre. Le livre en lui-même n'est sans doute pas un grand livre ni un vrai monument, un monument comme l'eût été l'ouvrage de Pascal l'auteur des immortelles Pensées eût vécu : que dis-je à l'état de simples fragments où nous avons les Pensées aujourd'hui, ce serait presque, à mon sens, un sacrilège que de venir leur comparer l'œuvre brillante, à demi-fuite. Mais ce que cette œuvre fut véritablement, nous voyons déjà : ce fut un coup soudain, un coup de l'écrit et d'autel, une machine merveilleuse et prompte jouant au moment décisif et faisant fonction d'auxiliaire dans une restauration sociale d'où nous datons. Heureux les littérateurs qui, par une rare rencontre, peuvent voir ainsi leur nom et leur œuvre unis, ne fût-ce qu'un moment, aux actes mémorables ou mieux aux époques de l'histoire ! Leur nom continuera de se transmettre et à vivre, alors même qu'on ne les lirait plus. Il est à jamais gravé aux tables de pierre.

Le Génie du Christianisme faisait donc essentiellement partie de la décoration de ce Te Deum, de cet effort de renaissance auquel répondait le vœu d'alors ; et (n'en était la partie ni la moins magnifique ni la moins louchante. M. de Donald , voulant caractériser sa propre manière et celle de Chateaubriand, s'est contenté lui-même à un guerrier revêtu de son armure et qui combat, tandis que chez M. de Chateaubriand la religio est plutôt comme une thèse qui apparaît un jour de fête révolue de tous ses bijoux et dans toutes ses pompes-

tes (1827) ; et quand on y dit, page vi, que « l'éditeur n'y a pas chant, Museil mot, » on ne dit pas la vérité.

FONTANES AU MONITEUR

Zette reine magnifique fit son entrée ce jour-là, au milieu des acclamations et même des larmes ^

Dans l'article du Moniteur[^] lequel il préconisait le Génie du Christianisme, Fontanes ne manquait pas de faire ressortir ce qu'il y avait d'imprévu et comme de livinement préparé dans cet accord et cette alliance, Lins ce concours harmonieux des forces ;de la pensée et du génie vers un même but si longtemps méconnu. La critique s'inspire ici des grandes choses qu'elle contemple et y prend une sorte de majesté oratoire. Je me plais à rapporter, à offrir simplement toutes ces pages, en les rassemblant au vrai point de vue; c'est le moyen de n'en laisser fuir aucun rayon. Lues isolément elles perdent beaucoup de leur vrai sens et de leur effet ; elles se refroidissent.

L'article de Fontanes portait pour épigraphe la belle parole de Montesquieu : « Chose admirable 1 la Religion chrétienne, qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci. » M. de Chateaubriand avait déjà inscrit ce mot, également à l'adresse des croyants et des politiques, en tête du Génie du Christianisme.

« Cet ouvrage longtemps attendu (écrivait Fontanes), et commencé dans des jours d'oppression et de douleur, paraît quand tous les maux se réparent, et quand toutes les persécutions finissent. Il ne pouvait être publié dans des circonstances plus favorables. C'était à l'époque où la tyrannie ren-

* Quand on lui parlait de la différence de succès qu'il y avait eu entre la Législation primitive et le Génie du Christianisme, pu-

bUés dans le même temps, M. de Donald disait plus familièrement dans le tête-à-tête : « c J'ai donné ma drogue en nature, et lui ill'a donnée avec du sucre. »

^ Ce premier article de Fontanes sur le Génie du Christianisme avait paru dans le Mercure le 25 germinal (an X, 15 avril 1802); le Moniteur du 28 germinal (18 avril) ne faisait que l'emprunter au Mercure.

282 CHATEAUBRIAND ET SON GROUPE LITTLr.AfPvK

versait.tous les monuments religieux, c'était au bruit de tou.' les blas[ihcmes et , pour ainsi dire , en présence de l'athéismu triomphant, que l'auteur se plaisait à retracer les augustesouvenirs de la Religion. Celui qui, dans ce temps-là, sur k: ruines des temi)les du Christianisme, en rappelait l'ancicnn» gloire, eût-il pu deviner qu'à peine arrivé au terme d<* s -: travail, il verrait se rouvrir ces mêmes temples sousles ausiM- • d'un grand homme? La prédiction d'un tel < ' excité la rage ou le mépris de ceux qui gouvci France, et qui se vantaient d'anéantir par leurs lois ie croyances religieuses que la nature et l'habitude ont si profondément gravées dans les cœurs. Mais, en dépit de toutes U menaces et de toutes les injures, l'opinion préparait ce rctou salubre, et secondait les pensées du génie qui veut recons truire l'édifice social. Quand la morale effrayée dé ' perte du culte et des dogmes antiques, déjà leur : ment était médité par la plus haute sagesse. Le nouvel oïateur du Christianisme va retrouver tout ce qu'il regrettait. Di fond de la sohtude où son imagination s'était réfugiée, i entendait naguère la chute de nos autels ; il peut assiste? mainenant à leurs solennités renouvelées. La Religion, don sa majesté s'est accrue par ses souffrances , revient d'un lonj. exil dans ses sanctuaires déserts, au milieu de la victoire eld« la paix dont

elle affermit l'ouvrage. Toutes les co[^] l'accompagnent, les haines et les douleurs s'apaisent. Les vœux qu'elle formait, depuis douze cents ans, pthU la prospérité de cet Empire, seront encore entendus, et son autorité confirmera les nouvelles grandeurs de la France, au nom du Dieu qui, chez toutes les nations, est le premier à » teur de tout pouvoir, le plus sûr appui de la morale, et p^Ê conséquent le seul gage de la félicité publique.

« Parmi tant de spectacles extraordinaires q^{\\\} ont, depuis quelques années, épuisé la surprise et l'admiration, il n'y a point d'aussi grand que ce dernier. L'œuvre du vainqueur » était achevée; on attendait encore l'œuvre du 11[^]

les yeux étaient éblouis, tous les cœurs . *

rassurés j mais, grâce à la pacification des troubles religieux qui va ramener la confiance universelle, le législateur et le vainqueur brillent aujourd'hui du même éclat.

HOMMAGE IRRÉSISTIBLE

Ainsi donc l'historien Raynal avait grand tort de s'écrier, il a moins de trente ans, d'un ton si prophétique : « 11 est passé le temps de la fondation, de la destruction et du renouvellement des empires! Il ne se trouvera plus l'homme devant qui la terre se taisait ! On combat aujourd'hui avec la foudre pour la prise de quelques villes; on combattait autrefois avec l'épée pour détruire et fonder des royaumes. L'histoire des peuples modernes est sèche et petite, sans que les peuples soient plus heureux. »

« Avant la fin du siècle , il a pourtant paru cet homme dont . force sait détruire, et dont la sagesse sait fonder! Les grands Yé-nements dont il est le moteur, le centre et l'objet, semblent peu conformes aux combinaisons vulgaires, qu'on ne devrait oint s'étonner que des imaginations fortement religieuses 'ussent de semblables desseins dirigés par des conseils supérieurs à ceux des hommes.

Plutarque, dans un de ses traités philosophiques, examine la fortune ou la vertu firent l'élévation d'Alexandre ; et voici, peu près, comme il raisonne et décide la question : a J'aperçois, dit-il, un jeune homme qui exécute les plus grandes choses par un instinct irrésistible, et toutefois avec une raison suivie. Il a soumis, à l'âge de trente ans, les peuples les plus belliqueux de l'Europe et de l'Asie. Ses lois le font aimer de ceux qu'ont subjugués ses armes. Je conclus qu'un bonheur aussi constant n'est point l'effet de cette puissance aveugle et capricieuse qu'on appelle la Fortune : Alexandre dut ses succès à son génie et à la faveur signalée des Dieux. Ou, si vous voulez, ajoute encore Plutarque, que la Fortune ait seule accumulé tant de gloire sur la tête d'un homme , alors je dirai, comme le poète Alcman, que la Fortune est fille de la Providence. »

•n On voit par ces paroles combien étaient religieux tous ces raves esprits de l'Antiquité. L'action de la Providence leur arais-sait marquée dans tous les mouvements des empires, et urtout dans l'âme des héros. « Tout ce qui domine et excelle en quelque chose, disait un autre de leurs sages, est d'origine - céleste ^))

* Puisqu'il était en veine de citer les Anciens, Fontanes aurait pu

Est-ce là de la flatterie? — Pas encore. Cela est un hommage irrésistible, une admiration digne encore (l'objet).

Mais quel dommage que l'homme qui rappelait ainsi à ses débuts l'idée des grands fondateurs de l'Antiquité y ait joint quelque chose de violent, de gigantesque d'effréné, et que le Solon et le Numa en lui, si l'on peut dire, ait été comme enchaîné dès le premier jour à cheval de Mazeppa! Je crains un peu qu'il n'en ait été pareillement autrefois de cette vertu d'Alexandre.

Quoi qu'il en soit, les pages de Fontanes, lues ainsi en leur lieu, sont admirables, mais elles le sont coram tant de choses admirables en ce monde, qui tirent une partie de leur beauté des circonstances mêmes et de situation. Le cadre les rehausse et fait plus que doubler leur prix. Écrivez cette page ou l'équivalent, dans un autre moment, dans un autre lieu, nul ne s'en souviendra.

Heureux à son tour le critique favorisé du rayon, qui

peut ainsi voir le début de ce qui va être une sirène

analyse devenir une page durable, éloquente, et à laquelle

il est donné d'atteindre sans effort jusqu'aux hauteurs

ou du moins jusqu'aux bas-reliefs de l'histoire! Je

comparerai pas ce début à un exorde de Démosthène. Il

(il y a des accents de liberté, il y a des tonnerres de

la voix de Démosthène), mais à un exorde du pauvre

riche de Trajan. %

rappeler encore ce mot de Pindare , si applicable à toutes les époques de révolution : « Il est facile (iébranlor un Élut, lùl-cc in«^n»c f. derniers dos hommes ; mais de !e rasseoir sur sa base , c'est une «eut de liaule lutte, à moins qu'un dieu tout d un coup ne se ni'»' • • '^ ♦ ' des gouvernants et ne devienne le pilote. » (IV« Pytliiq. l anci. ns I5 riques, et les tra^ii|ues dans les chœurs, sont pli pensées, — Mais comment, de nos jours, pi^ul-on traduire si bien Pi dare, et ne pas mieux profiter de ces pensées-là ?

*

PLUS d'Éclat que d'onction 285

Ce sont là les vraies préfaces du Génie du Christianisme, 't j'ai dû vous les dire. J'y ai insisté avec d'autant plus le complaisance peut-être que nous sommes plus à nême de les apprécier, aujourd'hui que les conditions de la société ont été remises en question, et que les fonlements de l'édifice ont été de nouveau exposés à nu. 1 est beau et consolant toujours de voir replacer la)ierre de l'autel , quand elle est remplacée d'une main erme avec modération et sagesse , et quand la foi des peuples ébranlée, mais subsistante, n'a ptis cessé encore le s'y rattacher. C'est un Ancien, c'est Phocion, je crois, jui a dit : «Il ne faut arracher ni l'autel du temple, ni la }itié du cœur de l'homme. »

Redescendant du héros à l'écrivain, Fontanes baissait ioucement le ton et disait avec une insinuation persuasive :

« On accueillera donc avec un intérêt universel le jeune

écrivain qui ose rétablir l'autorité des ancêtres et les traditions des âges. Son entreprise doit plaire à tous, et n'alarmer personne; car il s'occupe encore plus d'attacher l'âme que de forcer la conviction. Il cherche les tableaux sublimes plus que f les raison-

nements victorieux; il sent et ne dispute pas ; il veut / unir tous les cœurs par le charme des mêmes émotions, et/ non séparer les esprits par des controverses interminables : enl un mot, on dirait que le premier livre offert en hommage à\ la Religion renaissante fut inspire par cet esprit de paix qui ^ vient de rapprocher toutes les consciences. »

En parlant ainsi , il caractérisait l'ouvrage tel qu'il l'avait autrefois conseillé à son ami , si nous nous en souvenons bien ', mais non pas tel tout à fait que celui-ci l'avait exécuté en bien des points : l'esprit de douceur et de paix n'y respirait pas avant tout, et il y avait plus d'éclat que d'onction.

* Voir à la liu de la Leçon ileuxième.

L'ouvrage se compose de quatre parties, divisées elle mêmes en^ livres :

La première partie iraiie des Dogmes et doctrine ;

La seconde développe la Poétique du Christianisme;

La troisième continue l'examen des Beaux- Arts et c la Littérature dans leur rapport avec la Religion ;

La quatrième traite du Culte , c'est-à-dire de tout c qui concerne les cérémonies de TÉglise et de tout ce qt regarde le Clergé séculier et régulier.

La première et la dernière partie se divisent chacun en six livres; la deuxième et la troisième , qui se lier nent, formaient aussi six livres chacune, dans le pr mier plan, lorsqu'yl/a/a et René^ que Tauteur en a dt'i)... détachés, y étaient compris.

L'ordonnance extérieure du monument a donc un certain régularité, une symétrie satisfaisante à l'œil. S'il y a à dire, c'est plutôt à l'esprit d'unité intérieur! et à l'enchaînement des idées.

Dans son premier chapitre, l'auteur définit très-bien le genre d'apologie qu'il entreprend. L'Église, dans sa longue carrière, a subi diverses sortes de persécution; et essuyé bien des guerres : dans les siècles de sa formation, sous Julien, « elle fut exposée à une persécution du caractère le plus dangereux. On n'employa point la violence contre les Chrétiens, mais on leur prodigua le mépris. On commença par dépouiller les autels; on défendit ensuite aux fidèles d'enseigner et d'étudier les Lettres... Les sophistes dont Julien était environné se déchaînèrent contre le Christianisme. » Dans les temps modernes, au lendemain de Bossuet, « tandis que l'Église triomphait encore, déjà Voltaire faisait renaître la persécution de Julien. Il eut l'art funeste, chez un peuple capricieux et aimable, de rendre l'incrédulité à la mode. Il enrôla tous les amours-propres

MONDAIN CONTRE MONDAIN

Dans cette ligue insensée; la Religion fut attaquée avec toutes les armes, depuis le pamphlet jusqu'à l'opuscule, puis l'épigramme jusqu'au sophisme... » Ainsi cette rivalité ^ qui avait fait triompher les sophistes sous Julien se déclara pour eux dans notre siècle. Les détracteurs des Chrétiens tombèrent dans une faute qui ils avaient déjà perdue : ils ne s'aperçurent pas qu'il ne restait plus de discuter tel ou tel dogme, puisqu'on jetait absolument les bases... Il fallait prendre la route contraire : passer de l'effet à la cause, ne

pas rouver que le Christianisme est excellent , parce qu'il ient de Dieu ; mais qu'il vient de Dieu, parce qu'il est xcellent. »

C'est contre ce genre tout mondain de persécution ue l'auteur vient opposer sa manière d'apologie un peu îondaine elle-même. Lui, il ne cherchera pas à démonter la vérité du fond, mais la vraisemblance, par la moale qui en sort, par les beautés qui en rayonnent. Cet rateur du Christianisme va s'attacher à faire voir « que 6 toutes les religions qui ont jamais existé, la Religion hré-lienne est la plus poétique, la plus humaine, la plus ivorable à la liberté, aux Arts et aux Lettres; que le londe moderne lui doit tout, depuis l'agriculture jusu'aux sciences abstraites; depuis les hospices pour les aalheureux jusqu'aux temples bâtis par Michel-Ange t décorés par Raphaël; qu'il n'y a rien de plus divin U€ sa morale; rien de plus aimable, de plus pompeux ue ses dogmes, sa doctrine et son culte ; qu'elle favoise le génie, épure le goût, développe les passions veraeuses , donne de la vigueur à la pensée , offre des innés nobles à l'écrivain, et des moules parfaits à l'ariste ; qu'elle se prête merveilleusement aux élans de

* Fatalité, le mot est assez singulièrement choisi en pareille matière.

l'âme, et peut enchanter l'esprit aussi divinement que les Dieux de Virgile et d'Ilomcre ; qu'il n'y a point de honte à croire avec Newton et Bossuet , Pascal et Racine :

« Enfin, s'écrie-t-il, il fallait appeler tous les enchantements de l'imagination et tous les intérêts du cœur au secours de cette même Religion contre laquelle on les avait armés. Ici le lecteur voit notre ouvrage...

« Nous osons croire que cette manière d'envisager le Christianisme présente des rapports peu connus : sublime par l'antiquité de ses souvenirs qui remontent au berceau du monde, ineffable dans ses mystères, adorable dans ses sacrements, intéressant dans son histoire, céleste dans sa morale, riche et charmant dans ses pompes, il réclame toutes les sortes de tableaux. »

Son livre va donc se composer d'une suite de tableaux, ce qui est pourtant un peu long, durant quatre ou cinq volumes. Dire pendant cinq volumes à chaque point de vue : C'est beau /il y a de quoi lasser l'admiration la plus déterminée. Il fallait son talent pour y suffire.

L'inconvénient sera aussi (s'il n'y prend garde), dans des parties non essentielles ou même essentielles au Christianisme, de ne présenter qu'un seul aspect, toujours l'aspect lumineux et brillant, en dissimulant le côté sombre, et de tirer tout à soi dans des accents que la Religion chrétienne peut accepter, tout en empruntant en les animant un moment de son rayonnement, mais dont elle saurait aussi se passer très-bien.

Car enfin, si la poésie n'est pas absente du Christianisme, ni surtout des pompes catholiques que l'Église étale dans ses jours de fête et de triomphe, ce n'est pas à cela « qu'elle vise sur la terre : elle a d'autres fins sévères auxquelles au besoin tout se sacrifie. Adviennent que pour la poésie et de la littérature, du moment

ANTIQUÉ ET LÉGITIME HÉRITAGE

u'elle vient à la traverse de la voie étroite de la Croix I lieu sans doute est le plus grand des poètes : mais à égard de l'homme, sa créature ici-bas, il est bien autre chose encore. Qui dit poésie et vérité exprime deux choses différentes, sinon opposées. M. Joubert a consacré cette distinction par un mot charmant et durable : ; Dieu, ne pouvant pas départir la vérité aux Grecs, (leur donna la poésie. » Le même excellent critique dit encore, en faisant la part de chacun et en spécifiant la dot poétique de chaque peuple :

« Aux Grecs, et surtout aux Athéniens, le beau littéraire et civil ; « Aux Romains le beau moral et politique; « Aux Juifs le beau religieux et domestique; « Aux autres peuples l'imitation de ces trois-là. » Il est très-vrai que les Chrétiens peuvent remonter à la poésie des Hébreux, et presque y rentrer de plain-pied comme dans un antique et légitime héritage : voilà déjà une grande poésie. Il est très-vrai encore que le Christianisme a ouvert de nouveaux horizons dans le monde moral intérieur. Selon le mot de Pascal, avec Jésus-Christ le nouveau modèle d'une âme parfaitement héroïque a été présenté aux hommes, La poésie , en tant qu'elle conçoit les nouveaux caractères, ne saurait s'empêcher d'en tenir compte. C'est ainsi que les Andromaque, les Iphigénie, les Phèdre de Racine sont, à quelques égards, des personnages à demi chrétiens. « Racine avoue lui-même qu'il n'aurait pu faire supporter son Andromaque si, comme dans Euripide, elle eût tremblé pour Molossus, le fils de Pyrrhus, et non pour Astyanax, le fils d'Hector. On ne croit point dit-il très-bien, qu'elle doive aimer un autre mari que le premier *. » Virgile qui, dans l'ordre

* Ces remarques et celles qui suivent sont de Fontanes, clans son se-

TOME I

290 CHATEAUBRIAND KT SON GROUPE LITTÉRAIRE

des sentiments, est quelquefois à mi-chemin et comme sur le seuil du Christianisme, l'avait déjà senti confusément; et dans le troisième livre de V Enéide , il cherchait à sauver autant qu'il peut l'honneur d'Andromaque. C'est elle que tout d'abord Énée rencontre en mettant le pied sur la terre d'Épire : elle est occupée à offrir son sacrifice aux mânes d'Hector. Son premier mouvement à la vue du guerrier troyen est de s'évanouir; sa première pensée au réveil est pour s'écrier : Hector ubi est? Aux questions que le héros lui adresse, elle rougit et baisse les yeux :

Dejecit vultum, et demissa voce locuta est

Elle explique d'une voix embarrassée comment le fils d'Achille, en la quittant pour Hermione, l'a fait épouser au Troyen Hélénius; elle porte avant tout envie au repas de Polyxène. Mais Racine a rejeté ces embarras et ces subterfuges indignes d'une chaste et touchante figure; il a dégagé celle-ci dans une pureté suprême « Chez lui , Andromaque ressemble précisément à ces veuves des premiers siècles chrétiens, où l'idée d'un second mariage eût semblé profane et presque coupable.. à ces Paule et à ces Marcelle, qui, retirées cloître, indifférentes à tous les spectacles du monde, toujours vêtues de deuil, » ne vivaient plus

qu'en vm d'un tombeau et dans l'espoir d'une réunion au sein de Dieu'. — Le Père Brumoy, plein d'Euripide, a remar

cond livllde mveGénio du Christianisme. M. Saint-Marc C.irardta dans son Cours de LiUà'ahire dramatique (tome I, chap. xiv), a fBproduil ou nUrouvé quel jucs-iincs ilc cps vues sur les diverses Andf» tnauc ; il a élé devancé ici par Chateaubriand et par Foutancs qa'i développe à sun tour avec bonheur.

* Je ne pr.lends pas iMablir par tous ces rapprochements que Radw soit supérieur aux grands trftgi(pies qu'il inûte; mais tt ces ,

L'IPHIGÉNIE PAIENNE ET CŕRÉTIEîsNE 291

que que l'Iphigénie grecque, plus effrayée de la mort, est plus conforme à la nature. C'est le propre des vierges tragiques de l'Antiquité, des Antigone, des Ismène : elles regrettent tout haut la douce clarté du soleil et de mourir si jeunes avant Vhyménée. Mais le Père Brumoy oublie que l'Iphigénie de Racine est déjà la fille chrétienne^ , soumise, obéissante après que son père et le Ciel ont parlé. Il y a un peu d'Isaac en elle. Elle est mieux que nature. On dirait qu'elle a reçu , comme Télémaque , quelques gouttes du baptême de Fénelon. On trouverait à faire de pareilles distinctions au sujet de Phèdre. Mais il n'en reste pas moins vrai (et c'est à quoi j'en voulais venir) que pour tout ce qui ne se rattache pas directement à son idéal moral , le Christianisme ne s'enquiert point de la poésie^. Le style chré-

lui sont supérieurs par bien des endroits, comme l'a démontré Schlegel pour la Phèdre, il est juste de faire valoir le^ excuses de Racine, les nuances et les combinaisons morales par lesquelles il

rachète souvent les beautés premières et plus naturelles qu'il n'a pas.

^ Génie du Christianisme, seconde partie, liv. ii, chap. 8.

^ Là même où, à la réflexion, la beauté morale l'emporte, notez que la poésie naturelle n'y gagne pas toujours. En voici un exemple qui me vient à l'esprit et qui est frappant. C'est au IV^e livre de l'*Odyssée* dans cette admirable scène de l'arrivée de Télémaque chez Ménélas, quand tout le monde pleure, les uns et les autres au souvenir des malheurs qu'ils ont soufferts; Hélène, plus particulièrement, en repentir de ceux qu'elle a causés. Le fils de Nestor, à son tour, Pisistrate, se met à pleurer en pensant à son frère Antiloque tué devant Troie; mais il fait naïvement remarquer qu'il vaudrait mieux remettre au lendemain les larmes et ne pas s'alourdir au milieu du festin : demain il sera bon de pleurer, car enfin, dit-il, le seul hommage que nous puissions offrir aux malheureux morts, c'est de couper notre chevelure et d'inonder nos joues de larmes. Conclusion touchante et naturelle, qui exprime à la fois la vivacité et l'insuissances de la douleur humaine ! — Que dit Pascal, au contraire, au sujet de la mort de son père ? « La prière et les sacrifices sont un souverain remède à leurs peines; mais une des plus solides et des plus utiles charités envers les morts est de faire les choses qu'ils nous ordonneraient s'ils étaient encore au monde, et de nous mettre pour eux en l'état auquel ils nous

tien, s'il est telle chose qu'un semblable style, ne saurait être autre qu'un style de vérité. Si l'éclat du talent s'y mêle, il l'accepte, il le tolère, il le voudrait tempérer parfois. Réduit à lui seul, à ses propres moyens, à ce qu'il affectionne, il est humble, modeste, le plus souvent négligé, élevé seulement par le fond,

médiocre par la forme; aisément méprisé des docteurs, sublime aux cœurs simples; tel qu'on le peut voir dans le Sermon sur la montagne, dans les Évangélistes, dans saint Paul, dans l'Imitation de Jésus-Christ : voilà le style chrétien pur. Si je l'osais, je dirais que dans saint Augustin le professeur de rhétorique offusque quelquefois le chrétien. Quelque chose de trop éclatant et de trop glorieux l'effarouche. Le chrétien, chez Bossuet, n'est si haut d'aspect que parce qu'il se revêt et se redouble du prophète hébreu; Bossuet a en lui du Moïse. Dans tous les cas, ce style chrétien ne recherche ni la métaphore ni l'antithèse; il mortifie la gloire, il repousse l'effet. C'est, après tout, la parole de celui qui, le jour de son triomphe, voulut entrer dans Jérusalem monté sur une ânesse. Un style qui a l'air de monter à chaque phrase sur le char du triomphateur n'est pas le sien, Pascal l'a fait remarquer : u Jésus-Christ a dit les choses grandes, si simplement qu'il semble qu'il ne les a pas pensées; et si nettement néanmoins qu'on voit bien ce qu'il en pensait. Cette clarté jointe à cette naïveté est admirable. » L'auteur du Génie du Chri

souhaitent à présent. Parcotle pratique nous les faisons revivre eo nous. » — L'aulre mot n'était que toucliant, celui-ci est d'une tout autre valeur, mais dans lonlre moral, romarquez-le, non pas dans l'ordre poétique. Il n'y a rien là qui émeuve t<iut d'abord et de premier mou- Tement. 11 faut, pour en sentir la Ix-Muté, ôlre déjà soi-même uoeâint plus que naturelle, une âme triatatlde parle Christianisme.

PORTRAIT DU CHRIST

On a beaucoup parlé dans- ces derniers temps de Vart chrétien. Loin de moi l'intention de renier au nom du Christianisme les merveilles gothiques ou les vierges de Raphaël ^ î Pourtant, sachons bien que le Christianisme en lui-même se passe d'art, qu'il n'admet et ne considère qu'une sorte de beauté , celle qui vient du dedans. Un savant Jésuite, le Père Vavassor, a fait une dissertation o11 il discute tous les témoignages qui concernent la figure du Sauveur : il en conclut judicieusement que cette divine figure n'était remarquable ni par la beauté ni par le contraire , mais qu'elle n'offrait aux yeux que cette médiocrité àQ forme qui avait besoin, pour paraître divine, de s'illuminer du rayon du dedans. Une physionomie morale divine , voilà la seule beauté qui importe au chrétien.

L'orateur du Christianisme savait ces choses, et il en est même que je lui emprunte dans ce que je viens de dire. Pourtant, en écrivant et en composant, il a passé outre; il a tout réclamé, tout accaparé pour le Christianisme, même la gloire d'avoir fait naître le genre descriptif; et il semble vraiment, à un endroit, que sans le Christianisme on n'aurait ni Thompson, ni Delille, ni Saint-Lambert. Voyez-vous le grand malheur que ce serait!

Je crois que conçu et touché plus discrètement, selon les conseils qu'il avait reçus dans l'origine de Fontanes, sonlivre seraitplusbeau, plus vrai, plus durable, et qu'on le relirait aujourd'hui avec plus de charme : mais il n'aurait pas eu le succès d'enthousiasme et le triomphe qu'il obtint. Qui veut être sage, modéré, embrasser et pré-

' Ceux qui raffinent en fait d'art chrétien ne veulent pas des Vierges de Raphaël, qu'ils trouvent trop païen; ils remontent à celles du Pérugin et d'auparavant . Soit î

294 CnATEAUBRIAND ET SON GROUPE LITTEi...;,...

senter avec indépendance tous les aspects d'une cause cl d'un sujet, ne s'adresse qu'à un petit nombre d'esprits d'élite, et à l'avenir. Ceux qui veulent le succès, l'àpropos, doivent se décider à faire de ces pointes.

M. de Chateaubriand n'eut pas de peine à faire ainsi, et il y était assez poussé par sa nature. S'il n'avait dû Otre qu'un philosophe, un sage, il n'en était peul-ôtre pas très-loin dans l'Essai. Il se serait apaisé, adouci avec les années; il aurait cuvé son amertume, et ce doulc rassis, mêlé de sens ferme, lui aurait composé à la longue un état de pensée supérieur et méditatif, tourné vers la vérité. Il aurait rendu au Christianisme cette justice respectueuse que lui rendait Montesquieu. S'il avait eu le bonheur d'arriver à croire, il aurait j -

objets de sa foi avec une émotion d'autant plus pc que l'expression aurait été plus contenue, plus appropriée, et n'aurait point dépassé sa conviction... Mais que dis-je?et pourquoi refaire les rôles? La nature le destinait à être moins et mieux qu'un philosophe et qu'un sage : il était artiste et poète.

La nature trace en nous, dès la naissance, un cerlaia idéal (quand nous sommes faits pour l'idéal et non pour la vie vulgaire), lequel jouant ensuite devant notre re* gard, et se projetant devant nous, devient l'objet confiia et constant de notre poursuite, de notre désir. Nos lalents ne sont à l'aise, nos facultés ne se sentent dans leur plénitude que quand elles l'ont atteint; cl

dès qu'elles l'aperçoivent à leur portée, elles ne résistent pas à le saisir.

Il y avait en 1800 un grand rôle à prendre à'avocat poétique du Christianisme ; l'auteur se sentit la force, le saisit et s'y précipita.

Ainsi désormais il fera en toute chose, se lançant da côté où son talent trouvera c.t" ""^ ^t ^>!f"! • "• '^'M

UNITÉ d'autiste 295

1 se fera le chevalier du trône, comme en 1800 il s'était ait l'orateur de l'autel; en 1824, il changera brusquement de rôle et se fera le chevalier de la liberté, — oujours le même en tout, toujours faisant sa pointe et on éclat, toujours tenant d'une main le bouclier de dianant, et de l'autre l'épée flamboyante. C'est de toutes îes clartés qui n'éclairent jamais à la fois qu'un seul côté, le toutes ces surfaces brillantes juxtaposées en faisceau jue se compose ce poème bigarré, le trophée qu'on ap-)elle sa vie.

Unité d'artiste, unité factice, car c'est une unité faite le pièces et de morceaux, une vraie marqueterie, loyaliste, républicain pôle-môle et tour à tour, il est eal et rebelle, champion de l'autel, champion dutiône, lidant à le renverser, et quand ill'a mis à bas, lui deneurant fidèle : le tout selon que l'occasion , le talent ît le cœur l'y poussent, mais le cœur animé par la coère autant que par une idée de vérité ou de dignité. Oh I l'unité en effet unique et singulière I il fraternise avec .ennemi sans se nuire, il rentre dans son camp de plus oelle, et le revoilà tout chamarré de royalisme et de zatholicisme , sans que cela tire le moins du monde à conséquence pour les actes ou pour les sentiments. Il >'est dit : Je veux avoir de l'unité, et il en a eu , mais -oute d'affiche et de

montre. Ce n'est pas là l'Unité vraie : celle-ci est une harmonie qui naît du fond même et qui sort de l'ensemble d'une vie et d'une âme , qui s'y répand insensiblement et la revêt d'une égale lumière. On a dit que dans son style il avait tiré parti des brisures mêmes et des irrégularités brusques pour le plus grand effet : de même dans sa vie. C'est un poème à contrastes , c'est un trophée , je l'ai dit , une panoplie qui brille au soleil.

Ouoi qu'il en soit, son succès fut à ce prix. Car encore

une fois, qui ne chercherait que la vérité générale et applicable à tous, en dehors des partis, attendrait longtemps son triomphe, et ne l'obtiendrait qu'auprès de quelques-uns dans leur chambre, tandis que du premier jour l'orateur brillant du Christianisme se vit porté au Vatican et au Capitole '.

' Sur ce que je viens de dire du royalisme et du catholicisme de M. de Casteaubriand et de leur singulière espèce, j'ai à faire quelques remarques pour montrer que je n'exagère rien :

1° Son royalisme d'abord. — Dans la Préface de la Monarchie selon la Charte (Œuvres complètes, tome XXV, page v, 1827), il disait : « En me irapant, on n'a frappé qu'un dévoué serviteur du Roi, et l'ingratitude est l'aise avec la (idolâtrie ; toutefois il peut y avoir les hommes moins soumis et telles circonstances dont il ne serait pas bon d'abuser : l'histoire le prouve. Je ne suis ni le prince Eugène, ni Voltaire, ni Mirabeau; et quand je posséderais leur puissance, j'aurais horreur de les imiter dans leur ressentiment. Mais. .. » Et c'est précisément ce qu'il a fait. Il a tant répété, au sujet des Bourbons de la branche aînée , le mot de hété et de bêtise, qu'à la fin on l'a vu — Je sais tout ce qu'on peut dire et tout ce qu'on a dit pour tâcher de lier ensemble les deux moitiés

si disparates de la vie politique de M. de Chateaubriand, la première moitié de politique- i/Z/ro (1814-1824), 1^{re} seconde de politique libérale (1824-1830). On a voulu voir du vrai libéralisme , même dans la première. Sans doute il a de bonne heure compris la nécessité de la Charte ; il a dès l'abord interprété ccUe-d dans un sens qui, après tout, était constitutionnel, bien que hériss^é de colères et de violences , et tantôt démocratique à l'excès, tantôt craquelé à outrance. Il a développé des principes et des t peuvent se faire applaudir, si on les isole de^{es} circonstances et du but dans lesquels il les produisait. Mais il y a trois grands faits qui demeurent : la plus mauvaise Chambre de la Restauration, la Cl^é ' '• nétique de 1815, il a tout fait pour la maintenir. Le nicillftn le plus sincèrement libéral qu'il eut eu la Restauration , !• DessoUos, il a tout fait pour le renverser. Le ministère Vill plus détestable de tous, et le plus funeste, il a attendu • ■ '.

tel, qu'il en fut sorti. M. de Chateaubriand n'a com-

de la Restauration que quand il a vu qu'il n'en serait j : ^ . ■

ministre.

Chateaubriand disait à La Mennais, qu'il revoyait après.^{es} de« d'intervalle, et quand l'abW était déjà passé à la démocratie : • Je | comme vous , mais que voulez vous ? je n'ai pu me séparer de eMt charogne. » Il voulait parler de la Légimité. — « Ce sont là de um

FOI CATHOLIQUE ET MONARCHIQUE A PART

choses qu'il ne faut pas entendre, » me dit quelqu'un. — Et pourquoi donc ne pas les entendre puisqu'on les dit bien ?

En ces mêmes années, il écrivait à Déranger (20 avril 1839) : « La politique, vous savez que depuis longtemps je n'y crois plus; peuples et rois, tout s'en va; liberté et tyrannie ne sont à craindre ou à espérer pour personne. Une seule chose seulement me fait rire, c'est qu'il y a des hommes d'esprit qui prennent tout ce qui se passe au sérieux... » Cela ne l'empêchait pas, trois ou quatre ans après, d'aller encore faire son rôle d'homme de parti à Londres et d'y visiter son roi; ce que Béranger, devenu l'arbitre, approuvait : « Sans sa présence, disait ce Uici, la pièce dégénérait en farce. » Ce qui veut dire que, lui présent, on restait dans les termes de la haute ou de la moyenne comédie. Et il s'accommodait de ces jugements-là !

2" Quant à la nature de son catholicisme, elle se produira assez dans tout le cours de notre Étude. Un seul trait ici suffira. Dans les notes du Congrès de Vérone, Chateaubriand cite une lettre de Béranger, dont il dit qu'elle est « aussi spirituelle qu'admirable (ma foi catholique à part). » Je ne sais trop ce que serait une lettre admirable si elle n'était spirituelle. Quoi qu'il en soit, dans cette lettre très-spirituelle et très-travaillée, Déranger parle du Christianisme comme d'une grande forme sociale dont la sanction divine, qui a pu être nécessaire à l'origine, doit disparaître avec le progrès de la raison. Un catholique sincère ne saurait un seul instant admettre ni par conséquent admirer une telle profession de foi, qui ressemble à celle du Vicaire savoyard; niai^

la parenthèse {ma foi catholique à part) sauve tout. On raconte qu'en Italie les courtisanes ont le plus souvent dans leur chambre un crucifix, une image de la Vierge ou d'un saint : quand elles veulent faire de certaines choses de leur métier, elles tirent le rideau et mettent ainsi leur foi catholique à part. Puis quand elles ont fini de ces choses-là, elles relèvent le rideau, l'image dévote reparait et la foi catholique avec elle. La parenthèse de M. de Chateaubriand rappelle tout à fait ce rideau qu'on tire à volonté, qui permet tout et n'empêche rien. — De même qu'il fraternisait avec Béranger (sa foi catholique à part), Chateaubriand fraternisait avec Carrel (sa foi monarchique à part) ; il y gagnait en popularité, et n'y perdait pas en laveur dans son propre parti, qui lui passait tout, ne pouvant se passer de son nom. Il y a disette de croyances et de convictions sincères en ce temps-ci ; on prend ce qu'on trouve, on fait parade et tapage du peu qu'on a.

DOUZIÈME LEÇON

De la première partie du Génie du Christianisme. — Sis^uici 5.

— Érudition à faux. — Conseil de M. Joubert — Histoire universelle. — Son rossignol. — Les deux cygnes. — Le crocodile. — Le héron : — image verticale. — La prière du soir sur l'Océan. — Images de la toile.

Nous avons assisté à ce qu'on peut appeler la mise en scène du Génie du Christianisme; nous en avons admiré l'encadrement heureux au milieu de circonstances sociales uniques, et nous avons aussi entendu l'auteur dans sa Préface nous expliquer son

dessein formel , son parti pris de pousser l'effet et la couleur dans un certain sens. Ce premier coup d'œil nous a déjà permis de faire quelques réflexions générales sur l'ensemble et sur l'esprit du livre, sur les inconvénients inévitables qui devaient en résulter quant à la vérité du fond, et aussi nous avons senti quels avantages de circonstance et quel triomphe pouvait en tirer un de ces talents éblouissants et rapides qui sont comme des foudres de guerre.

Aujourd'hui nous avons, selon notre méthode très humble, à nous édifier nous-mêmes en lisant le livre, en l'ouvrant à divers endroits, et en courant, si je puis dire, à travers. Rien ne supplée à ce genre de démonstration et de vérification. Il importe qu'un auditoire soit convaincu pièces en main, qu'il conclue de lui-même sans qu'il reste un nuage dans les esprits; et tout l'art du professeur ne saurait consister sur ce point qu'à faire lire un peu plus rapidement et un peu plus commodément que chacun ne lirait chez soi dans son

LIEUX COMMUNS 299

à l'usage (ce qui pourtant a bien aussi son avantage et son agrément).

J'ai dit que le Génie du Christianisme se compose d'une suite de tableaux. Les uns sont factices et de propos délibéré; les autres sont observés et plus vrais : cela se sent aussitôt. On sent dans les premiers un peintre qui se pose devant sa toile et qui se dit : Je veux faire un tableau. Mais dans les seconds règne un grand sentiment de nature et une belle critique littéraire.

La première partie du Génie du Christianisme est la plus factice, la moins attrayante ; elle est aussi la plus faible. La rhéto-

rique proprement dite , une rhétorique transcendante*, y a une grande part. C'est qu'en effet l'auteur y traite des Mystères, des Sacrements, des trois Vertus théologiques, du Décalogue, de la Cosmogonie de Moïse, de la Chute, du Péché originel, du Déluge, tous objets qui peuvent prêter au tableau , mais qui demandent encore un autre mode de démonstration et d'ex position. Le lieu commun y domine, revêtu de magnificence, lieu commun pourtant s'il en f t jamais. L'auteur commence ainsi sur les Mystères :

(c II n'est rien de beau, de doux, de grand dans la vie, que les choses mystérieuses. Les sentiments les plus merveilleux sont ceux qui nous agitent un peu confusément. La pudeur, l'amour chaste, l'amitié vertueuse, sont pleines de secrets. Ou dirait que les cœurs qui s'aiment s'entendent à demi-mot, et qu'ils ne sont que comme entr'ouverts. L'innocence à son tour, qui n'est qu'une sainte ignorance, n'est-elle pas le plus ineffable des mystères? etc., etc. »

De tels préambules sont, je le répète, des lieux com-

* Ce qu rappelait autrefois M(^/ongi/e s'appelle aujourd'hui po  /c. De ce que le rhéteur et le sophiste est déguisé en poète, on croit qu'il a disparu. Tel se flatte toujours d'être un po te qui n'est le plus souvent qu'un magiiliquo rh luri -ieu.

muns qui s'appliqueraient à bien des choses, cl qui certainement ne s'appliquent pas plus au Christianisme qu'à toute autre religion. L'auteur confond le mystère qui est vague, et les Mystères, au sens chrétien, qui sont une chose fort positive. Quand il veut aborder ces derniers Mystères, la Trinité, la Rédemption, l'Incarnation, il se perd dans les images ; il en est réduit à chercher le côté poétique de ces redoutables obscurités :

« La Trinité confond notre petitesse, accable nos sens de sa gloire, et nous nous retirons anéantis devant elle. Mais la touchante Rédemption, en remplissant nos yeux de larmes, les empêche d'être trop éblouis, et nous permet du moins de les fixer un moment sur la Croix. »

Il sent lui-même le côté faible, et il laisse échapper l'objection : « Des images ne sont pas des raisons, dirat-on peut-être ; nous sommes dans un siècle de lumières qui n'admet rien sans preuves... On ne manquera pas de s'écrier : Ehl qu'est-ce que tout cela prouve, sinon que vous savez plus ou moins bien faire un tableau?... » Il a beau essayer de répondre à cette objection qu'il soulève, il n'y parvient pas d'une manière satisfaisante, et on reste en droit de lui dire : Parlez-nous d'un Mystère parce qu'il est grand, redoutable et vrai; mais venir nous en parler et nous le prêcher parce qu'il est beau, c'est puéril. De même pour un Sacrement : parlez-nous-en parce qu'il est souverain, efficace et salutaire; mais venir nous le prêcher parce qu'il doit nous sembler touchant et beau, c'est nous traiter comme des enfants qu'on gagne avec des images. « Supposé même que la Communion fût une cérémonie puérile ^ dit en un endroit l'auteur, c'est du moins s'aveugler beaucoup, de ne pas voir, etc. » Mais ce sont là de ces suppositions que les Dogmes saints ne supportent pas un seul

PHRASE ÉTRANGE

'nstanl. Évidemment la méthode de sentiment et d'inagination n'a nulle place ici, dans cette portion réservée du sanctuaire. Tout y est subordonné au vrai. Il l'est point permis d'y prononcer

d'autre mot que celui le véinté. L'imagination peut se jouer autour des poriques, et tout au plus dans le vestibule du temple, nais non pas ailleurs.

Le chapitre sur la Communion se terminait dans le principe par cette conclusion :

« Nous ne savons pas ce qu'on peut objecter contre un Sacrement qui fait parcourir un tel cercle d'idées poétiques, morales, historiques et métaphysiques ; contre un Sacrement jui commence avec des fleurs, déjeunes années et des grâces, ît qui finit par faire descendre Dieu sur la terre, pour le donaer en pâture spirituelle à l'homme. »

Comment I vous ne savez ce qu'on pourrait objecter... Mais on pourrait tout objecter contre une telle institujon malgré les grâces et les fleurs, si ce n'était pas un Sacrement réel et fondé en vérité. Cette phrase étrange i disparu et a été élaguée dans les éditions dernières, nais l'esprit qui l'avait dictée circule dans toute la oranche.

C'est sur cette partie de l'ouvrage que tombe avec jusesse la critique de Ginguéné, qui disait :

« Et d'abord qu'est-ce que cet ouvrage? Est-ce un livre dog-Kiatique, ou une poétique, ou un traité de philosophie mo- ^-ale? Si c'est le premier, la partie poétique est de trop, ou l'est pas ce qu'elle devait être... Si c'est une poétique ou un traité sur le parti que les poètes modernes pouvaient tirer de la Religion chrétienne (et ce sujet pouvait être riche et intéressant à traiter), toute la partie dogmatique est au moins superflue. Si Aristote s'était proposé d'analyser dans sa Poétique l'emploi que les grands poètes grecs avaient fait de la mythe-

logie, et celui qu'on en pouvait faire encore, il n'eut certainement pas commencé par démontrer la vérité de tous les dogmes du polythéisme; c'était l'affaire des hiérophantes et des prêtres de Jupiter* ».

L'analyse de Ginguené nous montre de plus combien l'auteur a profité des critiques pour corriger cette partie de son ouvrage dans les dernières éditions :

« Des Mystères il passe aux Sacrements ; on ne doit pas se surprendre qu'en traitant de l'Ordre et du Mariage, il examine fond le vœu du célibat sous ses rapports moraux, et qu'il le considère comme la plus morale des institutions... Ce sujet de la virginité, qui lui inspire des idées si peu communes, est à la vérité de son goût, qu'après en avoir parlé plusieurs fois, il cesse d'en parler et par occasion, il le traite ex professa dans un chapitre, qu'il intitule très-sérieusement : De la Virginité sous ses rapports poétiques. Ce n'est pas, on peut le croire, un des moins curieux de l'ouvrage; il faudrait lire tout entier, de même que l'auteur y a compris la nature humaine. Contentons-nous de ce grand trait qui termine et résume. Comme tous les autres, à l'instar de la Virginité, remonte à la source « le dernier anneau de la chaîne des êtres jusqu'à rhonunc « passe bientôt de l'homme aux Anges, et des Anges à Dieu » et où elle se perd... Dieu est lui-même le Dieu Solitaire de « Vénus, Vénus Célibataire des mondes, à »

' Et M. Vinci a dit aussi : « Il en a trop d'usage pour une simple poétique, et l'usage peu utile pour une apologétique. .. Le théologien et le philosophe s'entrevoient et se comprennent; Ils éclatent et confondent leurs affirmations... On dirait, quand la preuve fait défaut, que l'image est là pour faire le complément. » — Il faut lire les articles de Ginguené dans la Mémoire (30 prairial, 10 messidor et 20

messidor an X, 19 c' 29 juin. 9 jaSi 1802 , et non dans les Œuvres d'^ Chateaubriand, où ils so. C'est au sujet de ces at ticles que I5enjaniiin Constant éc'w »•

(Genève, 28 mes>idor an X, 17 juillet 1802) : " Je ^i ' Décade, avec un bien grand plaisir, l'extrait de Chat

gucné. On voit (pie l'auteur «le cet extrait avait roim a

de M être pas trop sévère et de ne pas Mes cr l'auteur, et »|u d a él graduellement emporté par la lore« de la vérité et par lamour 4 U philosophie et de la république. » (Style du tem|)s.,

ÉRUDITION INSUFFISANTE

le grand Solitaire et ce Célibataire des mondes a disparu ;S les éditions corrigées.

Je grandes beautés se mêlaient pourtant auxdél'auLs 3ette première partie et les recouvraient par places, ' îlles ne les rache-taient pas. Il suftirait de citer la e scène du dernier des Sacre-ments, de VExtrèmetion : « Venez voir le plus beau spectacle que puisse sentir la terre, venez voir mourir le fidèle... » L'au- ', il est vrai, se sent dans cet apprôt; j'aperçois le ^t du peintre , et presque du décorateur; mais, à ce :, le tableau a de la beauté et même de la vérité, e chapitre où l'auteur compare les lois morales des îrents peuples de la terre, quelques lambeaux des de l'Inde, de l'Egypte, des lois de Zoroastre, de os, de Solon, etc., avec celles de Moïse; le chapitre il veut prouver la supériorité de la tradition de se sur toutes les autres cosmogonies, étalent une Jition incom-plète, partielle, insuffisante. Ces endroits)eaucoup d'autres , sur-

tout dans leur rédaction prerer, offraient une large prise à la critique, et, pour îsprit philosophique un peu rigoureux, il y avait en t de quoi faire tomber le livre des mains dès le prer volume'. L'auteur aurait bien dû mieux écouter

)n peut noter, chemin faisant, une page brillante et ingénieuse sur "onom'ie, née chez les pasteurs, et toute peuplée d'imagps et do minations rurales, une page digne d'Ovide dans les Fastes. Mai> eur a une singulière manière de vouloir prouver la Chute, en nou-; ivant les singularités du serpent, quil se donne les airs d'avoir proéüient étudié : u Le serpent a souvent été l'objet de «osohserva- ; » et il en conclut que « tout est mystérieux, caché, étonnant, cet incompréhensible reptile ; que ses mouvements diflèrent de dç tous les autres animaux ». Peu s'en faut qu'il n'y voie tin niiracorame si la zoologie ne tenait))as compte de l'organisation des les, aussi bien que de celle des poissons et des oiseaux. Le serpent leut comme tous les êtres organisés, contorniéinent à sonorgani- Q même. L'historiette du Canadien et de sa/7ù/e, qui vient à ce

dU4 CHATEAUBRIAND ET SON GROLPE LITTÉRAIRE

sur ce point les délicats et charmants avis que lui fai parvenir par M""^ de Beaumont l'aimable critique térieur que nous aimons tant à citer, M. Joubert. C*^ en effet au village de Savigny.chez M^{TM*} de heaunr même, dans l'automne de 1801, que le jeune (vain faisait en toute hâte ses extraits d'érudition ec sias-tique quelque peu indigeste, et cette aimable fen l'y aidait de son mieux; singulier collaborateur, to fois, en matière d'orthodoxie! Mais le monde éta brouillé alors qu'on n'y regardait pas de si près l'Église a toujours passé beaucoup à ses défenseur M. Joubert donc craignait ces hors-d'œuvre de soi» dans un ouvrage qui de-

vait être tout de charme de persuasion. — La vérité n'est jamais mieux que quand elle se dit de près et qu'elle sort d'une bouche ou de la plume d'un ami intime. Ces sortes de confidences et de contradictions intestines arrivent inévitablement au public; mais, s'il pouvait les surprendre, le travail de la critique lui serait épargné : il la tro

propos, est agréable, mais elle n'est bonne que pour à faire dire à font rédéchi : Qu'est-ce que cela prouve? Et ici remarquez qu'on (il faudrait élever cette question, sans ressemblera ce géomètre qui a fait en venant d'enlommer de la musique ; car l'historiette est; d'ordre titre d'argument, comme une sorte d'induction en faveur d'écritures de l'Écriture. — Le tableau du Déluge est plein d'analogie la Girodet; mais surtout l'auteur fait preuve d'une grande coquetterie quand il croit voir des attestations du Déluge dans les plénitudes météorologiques les plus simples, ou même dans de pures répétitions « Le soleil n'eut plus pour trône au matin, et pour lit au soir, qu'un élément humide, où il sembla s'éteindre tous les jours, ainsi qu'au du Déluge. Souvent les nuages du ciel imitèrent des vagues au milieu des sables ou des écueils blanchissants... Il naquit dans les lieux les plus arides des arbres dont les branches affaissées pendirent inévitablement vers la terre, comme si elles sortaient encore toutes trempées des ondes... » Il semble que les saules fleuris nous indiquent maintenant ce sont de ces vains efforts de rimagination. Tout ces pages attestent le pur jeu du talent et l'absence totale de gravité

M. JOUBERT A M^{me} DE BEAUMONT

it là, finfi, juste , tempérée, exquise, définitive. Croyez en que si quelqu'un a su les défauts de Luther, ç*a é Mclanchthon ; si quelqu'un a connu le défaut de la lirasse du grand Arnould , c'a été Nicole. Ainsi dans us les groupes religieux, politiques, intellectuels, litraires, où il y a eu des gens d'esprit, et il s'en glisse sèment partout. Seulement quand ils se mêlent de ger les leurs , ils ne prennent ni porte-voix ni trom- Mte, ils parlent bas, et du dehors il est souvent imossible de les entendre. Que si leur parole nous arrive ar quelque heureux accident, ne manquons pas de la scueillir et d'en faire notre profit.

« Dites-lui qu'il en fait trop (écrivait M. Joubert à Mme de

^eaumont) ; que le public se souciera fort peu de ses citations, lais beaucoup de ses pensées; que c'est plus de son génie que e son savoir qu'on est curieux ; que c'est de la beauté, et non •as de la vérité, qu'on cherchera dans son ouvrage ; que son sprit seul, et non pas sa doctrine, en pourra faire la fortune; {u'enfin il compte sur Chateaubriand pour faire aimer le Christianisme, et non pas sur le Christianisme pour faire ainer Chateaubriand. J'avouerai, à la suite de ce blasphème, iu'il ne doit rien dire, lui, qu'il ne croie la vérité; que, pour le croire, il faut qu'il se le prouve, et que, pour se le prouver, il a souvent besoin de lire, de consulter, de compulser, etc. Mais, hors de là, qu'il se souvienne bien que toute étude lui est inutile; qu'il ait pour seul but, dans son livre, de montrer la beauté de Dieu dans le Christianisme, et qu'il se prescrive une règle imposée à tout écrivain par la nécessité de plaire et d'être lu facilement, plus impérieusement imposée à lui qu'à tout autre par la nature même de son esprit, esprit à part,

qui a le don de transporter les autres hors et loin de tout ce qui est connu : cette règle, trop négligée, et que les savants même en titre d'office devraient observer jusqu'à un certain point, est celle-ci : Cache ton savoir[^]. Je ne veux

Bien au contraire, il ne l'a jamais caché. Il nous a étalé à satiété

306 CHATEAUBRIAND ET SON GROUPE L* w.....ii>E

pas qu'on soit un charlatan , et qu'on use en rien d'artifice mais je veux qu'on observe l'art. L'art est de cacher l'artK Noti ami n'est point un tuyau, comme tant d'autres, c'est ur source[^] et je -veux que tout paraisse jaillir de lui. Ses citatioi sont, pour la plupart, des maladresses; quand elles dcviei nent des nécessités, il faut les jeter dans les notes. On se fi chait autrefois de ce qu'à l'Opéra on entendait le bruit d bâton qui battait les mesures : que serait-ce si on interrioni pait la musique pour lire quelque pièce justificative à l'appi de chaque air? Écrivain en prose, M. de Chateaubriand nere[^] semble point aux autres prosateurs j par la puissance de s . pensée et de ses mots , sa prose est de la musique et de vers. Qu'il fasse son métier : qu'il nous enchante. Il rompt tro souvent les cercles tracés par sa magie; il y laisse entnr* dt voix qui n'ont rien de surhumain, et qui ne sont bonnes -[u rompre le charme et à mettre en fuite les prestiges. Ses ir folio me font trembler. Recommandez-lui, je vous prie, d'e faire ce qu'il voudra dans sa chambre, mais de se garder bie d'en rien transporter dans ses opérations. Bossuet citait, mai il citait en chaire, en mitre et en croix pectorale; il citait au persuadés. Ces temps-ci ne sont pas les mêmes. Que notre ann nous raccoutume à regarder avec quelque faveur le Clirûtianisme; à respirer avec quelque plaisir l'encens qu'il oflirau Ciel; à entendre ses cantiques avec

quelque appf'b'i*^'!! il aura fait ce qu'on peut faire de meilleur, et sa i remplit. Le reste sera l'œuvre de la Religion. Si la . ^

la philosophie peuvent lui ramener l'homme une lois, «tti s'en sera bientôt réeraporce, car elle a ses séductions et Mt puis- sances, qui sont grandes. Ou n'entre point dans ses tes-

toutes ses notes en volumes. Par exemple, les .Vr ' ' 'n-

d'érudition el en fonl montre. Puis sont venues les ii' — Puis la Défense des Martyrs, — Puis l'Itinéraire, i.uim ii'> / imi«i hiit- toiiqufs, dernier rôsidu des doctes matériaux. — Il ne nous a flrfl gràre de ren.

' On sait les beaux vers du Tasse dans la description des JI d'Aimide {Jérusalem, rlianl xvi) :

E quel che l bello el caro accrc^** ail' opre, L'arte che tullo Ta, nulla si strupre

HISTOIRE NATURELLE RELIGIEUSE

lien préparé, sans en sortir asservi. Le difficile est de

aujourd'hui aux hommesTenvie d'y revenir. C'est à quoi

se borner; c'est ce que M. de Chateaubriand peut faire.

;ii*il écarte la contrainte; qu'il renonce aux autorités

I un ne veut plus reconnaître; qu'il ne mette en usage des moyens qui soient nouveaux, qui soient siens exclu-

nient, qui soient du temps et de l'auteur.

Il me faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde, a dit ièce. Notre ami a été créé et mis aujour tout exprès pour les onstances
^ Dites-lui de remplir son sort et d'agir selon son inct. Qu'il file la soie de son sein; qu'il pétrisse son propre l; qu'il chante son propre ramage; il a son arbre, sa ruche on trou. Qu'a-t-il besoin d'appeler là tant de ressources mgères^?»

kprès de telles paroles la critique du Génie du Chrislisme est faite. Il n'y a rien à y ajouter, et il suffit de bien appliquer.

Auteur se retrouve sur son terrain lorsque dans cette ornière partie il s'attache à prouver l'existence de !U par les merveilles de la nature : il n'a pour cela à puiser dans ses cartons de voyage , et nous retrouvons bien des tableaux de VEssai retouchés avec art, naniés avec addition et insistance sur les causes il es :

(Ici, dit-il, nous ne suivrons personne. Nous avons conré à l'histoire naturelle des études que nous n'eussions jais suspendues, si la Providence ne nous eût appelé à d'autres

La nouveauté , une nouveauté originale , c'est là le point important e secret des grands succès. « Dans les arts, me fait reman|uer un nme d'ofprit qui les a vus de près , pour réussir, il ne s'agit pas faire plus ou mieux que les auties, il s'agit de faire autrement. » !a est surtout vrai en France, et s'applique à tout ce qui a vogue, Génie du Christianisme comme à la danse de M"* Taglioni. — n iam vteliora quam nova, disait le vieux Corneille en tôle de Don nche.

* Pensées de M. Jcubert, lome II, pages 264 et suiv.

travaux. Nous voulions opposer une Histoire naturelle religieuse à ces livres scientifiques modernes, où l'on ne voit qu'une matière[^]. Pour qu'on ne nous reprochât pas d'être dédaigneux de notre ignorance, nous avons pris le parti de voyager et voir tout par nous-même. Nous rapporterons donc quelques-unes de nos observations sur les instincts des animaux, des plantes, sur leurs habitudes, leurs migrations, leurs amours, etc. : le champ de la nature ne peut s'épuiser, l'on y trouve toujours des moissons nouvelles. Ce n'est pas dans une ménagerie où l'on tient en cage les secrets de la nature qu'on apprend à connaître la Sagesse divine : il faut la surprise, cette Sagesse, dans les déserts, pour ne plus douter de son existence; on ne revient point impie des royaumes de la solitude, régna solitudinis : malheur au voyageur qui n'a fait le tour du globe, et qui rentrerait athée sous le toit de ses pères ! »

Il était pourtant tel à très-peu près, du moins par ces et par veine, en revenant d'Amérique : témoin l'écrit^{*} qui, ou les pensées déistes sont contre-balancées plus d'une fois que l'est l'écrit même pas.

Les descriptions d'oiseaux dans le Génie du Chrétien[<] nisme passent en général pour charmantes. Un spirit admirateur a dit : « C'est Buffon[^] plus aimable, plus pieux, plus éclairé (ce dernier point est seul contraire). Les oiseaux sont, après l'homme, l'espèce favorite : il se montre avec le plus de force et d'élégance : du moins cela m'a toujours paru ainsi. » Je rapporte les impressions favorables des autres, étant un peu blasé d'habitude même sur ces descriptions à effet. Le chant du ro

* Il anticipe sa vocation. Voltaire['] n'est là pour prouver si son but religieux qu'il se proposait dans ses voyages. Pourquoi ainsi arrêter toute chose ? On retrouve dans les moindres détails ce peu de souci (de la vérité

- Hufonou plutôt son collai orateur. Guenoau de M' la plupart dos jolies descriptions d'oiseaux qui se li<>< ioire naturelle, le Paon , le Rosi>iguol entre autres, sont de ce dan

CHANT DU ROSSIGNOL

-urtout a paru admirablement traduit : c'est pro- ■ nt de la musique, c'est presque de l'harmonie

àlive. Le compositeur a soigné ce morceau comme

mtate triomphante de son oratorio :

Lorsque les premiers silences de la nuit et les derniers
ires du jour luttent sur les coteaux, au bord des fleuves,

à bois et dans les vallées; lorsque les forêts se taisent

grés, que pas une feuille, pas une mousse ne soupire,

lune est dans le ciel, que l'oreille de l'homme est atten-

. premier chantre de la Création entonne ses hymnes à

riel. D'abord il frappe l'écho des brillants éclats du plai-

le désordre est dans ses chants ; il saute du grave à l'aigu,

lûux au fort : il fait des pauses; il est lent, il est vif : c'est

;œur que la joie enivre, un cœur qui palpite sous le poids

amour. Mais tout à coup la voix tombe, l'oiseau se tait.

commence ! Que ses accents sont changés ! Quelle tendre
 ûdie! Tantôt ce sont des modulations languissantes, quoi-
 variées; tantôt c'est un air un peu monotone, comme
 li de ces vieilles romances françaises, chefs-d'œuvre de
 plicité et de mélancolie ^ Le chant est aussi souvent la
 que de la tristesse que de la joie : l'oiseau qui a perdu ses
 ts chante encore; c'est encore l'air du temps du bonheur
 il reedit, car il n'en sait qu'un ; mais, par un coup de son
 , le musicien n'a fait que changer la clef, et la cantate du
 isir est devenue la complainte de la douleur. »

Est-ce bien exact? est-ce là de l'histoire naturelle ite pure et
 authentique? On a cherché , je ne l'ignore 3, chicane à l'auteur
 sur ce qu'il ne fait chanter le »signol que de nuit, sur ce qu'il le
 fait chanter même rès la saison des amours : cette Philomèle
 classique s poètes n'est pas tout à fait, à ce qu'assurent les nata-
 listes, le rossignol de la nature. Il en résulte que

Par exemple l'air de la romance à Hélène : Combien fai douce
 ivenance...

310 CnATEAOBflLASD ET SON GROUPE LITTÉRAIRE

ce changement de clef, si ingénieusement trouvé p transfor-
 mer la cantate en complainte , est une pure vention. A un autre
 endroit il prenait les autans p^ les aquilons, les vents du midi
 pour ceux du nord. L sons ces misères, et ici jouissons du talent
 cii.iml ! serait permis encore quelque jeu.

Une autre peinture charmante que j'accepte et que je ne veux pas presser davantage, est celle du nid de tivreuil dans un rosier :

Il ressemblait à une conque de nacre, contenant qu; perles bleues : une rose pendait au-dessus, tout humide bouvreuil mâle se tenait immobile sur un arbuste volcomme une fleur de pourpre et d'azur. Ces objets étaient pétés dans l'eau d'un étang avec l'ombrage d'un noyer*, servait de fond à la scène, et derrière lequel on voyait so It l'aurore. Dieu nous donna, dans ce petit tableau, une idée grâces dont il a paré la nature. »

C'est arrangé à coup sûr; c'est peint comme su; r; et sur porcelaine. Mais quelle perfection achevée î ; . coquetterie suprême I

A certains endroits de ces pages, à propiK> u(- ; grations des oiseaux comparées à l'émigratiuii hommes, on sent l'infortuné qui a connu l'exil et ju: a gardé quelques accents. Plus loin, on retrouve !> ni rêveur qui, par un temps grisâtre d'automne, ;i; x nôtres du manoir de Gomhourg, regardait p

leue dans le ciel les longues files de canaru. _

et de grues. Mais voici le poêle pur, le chantre vi ment antique , qui se révèle dans son emblème le p chaste et le plus harmonieux :

a Ce n'est pas toujours en troupes que ces oiseaux risil

* Il y avait dans la première édition , dCv^n vieux noyer, \ mieux faire contraste avec la jeune aurore.

LE CYGNE

S demeures : quelquefois deux beaux étrangers, aussi blancs le la neige , arrivent avec les frimas : ils descendent, au miu des bruyères, dans un lieu découvert, et dont on ne peut prochersans être aperçu; après quelques heures de repos, remontent sur les nuages. Vous courez à l'endroit d'où ils nt partis^ et vous n'y trouvez que quelques plumes, seules irques de leur passage , que le vent a déjà dispersées : heujx le favori des Muses qui, comme le Cygne, a quitté la terre is y laisser d'autres débris et d'autres souvenirs que quelles plumes de ses ailes! »

Qui de nous n'a dans la mémoire et dans le cœur le anl du Poète mourant de Lamartine? L'image du cygne mine et plane dans cette pièce, elle y est comme pertuelle :

Ah ! qu'il pleure celui dont les mains acharnées S'altachant co-rame un lierre aux débris des années , Voit ^ avec l'avenir s'écrouler son espoir ! Pour moi, qui n'ai point pris racine sur la terre , Je m'en vais sans effort, comme Therbo légère Qu'enlève le souffle du soir.

Le poète est semblable aux oiseaux de passage Qui ne bâtissent point leurs nids sur le rivage , Qui ne se posent pas sur les rameaux des bois ; Nonchalamment bercés sur le courant de l'onde, Ils passent en chantant loin des bords ; et le monde Ne connaît rien d'eux que leur voix.

Ce n'est pas là de l'imitation, c'est de l'émulation. —)bles poètes, pourquoi tous deux n'avez-vous pas jusié jusqu'au bout votre emblème, sans jamais ternir tre blancheur?

Plus on a aimé les poètes sous cette forme idéale qu'ils

Ici la grammaire est complètement en oubli. Le pluriel voient ne irait satisfaire : Am mains qui i;o/eî< / Mais l'harmonie qui anime isemble de celte pièce est telle, qu'on ne s'aperçoit de la faute du 18 qu'en transcrivant le vers.

312 CHATEAUBRIAND ET So.\ GROUPE LITTÉUAIRE

nous ont donnée d'eux-mêmes, plus on regrette qu'i ne l'aient pas réalisée en tout dans leur vie, et qu'ils soient tant môles ensuite à la poussière et aux bruits < la terre. Mais l'homme ne veut pas mourir; et quand chant sublime l'abandonne avec la jeunesse , il essa de changer la clef, et il recommence sur un mode inl rieur une cantate, encore harmonieuse, s'il se peut, • dans tous les cas moins aimable.

Pour revenir à notre sujet, notre digression m«3n nous avertit que des beautés de description et de pc sie, telles que nous venons d'en admirer, pourraie certainement se trouver dans un tout autre ouvrage q le Génie du Christianisme : elles n'y ont aucun rappc immédiat, et c'est à peine si l'on peut apercevoir lien, tant il est arbitraire. J'en dirai autant de l'épiso des Ecureuils et de leur expédition aventureuse codI les Caators : guerre d'Athènes et de Lacédémone. nécessité de tout ramener aux causes finales, même le qu'elles échappent à notre courte vue, a conduit IV teur à des exagérations qui font sourire; il en revu aux crocodiles, dans lesquels il se plaît à reconnal quelques marques de la grîice ou de la bonté divin

« Un crocodile, un serpent, un tigre , sont-ils moins tettu
 *pour leurs petits qu'un rossignol, une poule, et,. puisqu'il f; le dire, qu'une femme?... IS'est-ce pas une chose aussi mi culeuse *

que touchante, que de voir ce crocodile bâtir un i et pondre un œuf comme une poule, et un petit monstre 5<

* L'auteur ne paraît pas se bien rendre compte de ce que signifie racle, qui c[^]t une deroii.ilioii aux lois de la nature. Le rroroJil' le ser[ient sont dans l'ordre de la nature, ni plus ui inoins que Ihoiu Le nnracle est partout, ou il n'est nulle part. An r. ..t. i.^ n[^] n.- n.>ri pas de soulever ici les objections véritahles et ' point de vue où se complaît l'auteur, et qui coi: la vue de la nature toutes les illusions anthropoinorphique[^]ijjù

IMAGE VERTICALE

r (1 une coquille comme un poussin? Que ce contraste renrme de vérités attendrissantes ! Combien il fait aimer |la bonté 3 Dieu! »

Cette prédilection marquée pour les crocodiles est un Mé d'énormité et de difformité légère par où M. de Chaîaubriand se rattache à certaines difformités romantiques modernes, qui ont fort grossi depuis lui, mais dont principe et le germe se trouvent là pour la première fois dans notre littérature.

Ses procédés habituels de peinture à effet se retrouvent à chaque pas. La poule d'eau aime à se percher sur ses armoiries sculptées des vieux châteaux : « On la rendrait, avec son plumage noir et le cachet blanc de sa tête, pour un oiseau en blason, tombé de l'écu d'un ancien chevalier, » tandis que la poule sultane (en égypte) se tient immobile sur quelques débris, comme un oiseau hiéroglyphique de granit et de porphyre. » eut-il peindre des marais plantés de joncs et leur genre de beauté aquatique : « Le vent

glissant sur ces roseaux cline tour à tour leurs cimes : Tune s'abaisse, tandis .16 l'autre se relève; puis soudain, toute la forêt venant se courber à la fois , on découvre ou le butor doré , ou héron blanc , qui se tient immobile sur une longue itte, comme sur un épieu. » Ce genre d'image verticale, ai termine une description comme en pointe, produiit encore plus d'effet, si évidemment il ne la recherlait pas et ne la prodiguait pas. Il en résulte une sorte 3 roideur. Le lecteur, au lieu de suivre un courant, — 1 fleuve naturel de pleine et riche parole, — arche en quelque sorte sur des pointes continuelles , 3nt quelques-unes, tout d'un coup plus hautes, se dres-

rne à relever l'excès et l'abus qu'il fait de l'idée de création, telle ime qu'il la conçoit.

TOME I

314 CHATEAUBRIAND ET SON GROUPE LITTtUAIRB

sent devant lui et Tarretent. Au bout de chaque ayeni apparaît l'image en perspective sur son piédestal, ou, défaut de piédestal, sur un épieu. Autrefois c'était bel esprit qui s'aiguissait, qui se terminait nécessaire ment en trait ou en épigramme; aujourd'hui, à chaqi pas, à tout bout de champ, c'est l'image qui est inéviL ble. Elle crève les yeux. Le héron blanc est partout. - Et puis, qu'est-ce que toutes ces choses, poule d'eaï poule-sultane, héron ou bixtor, ont à faire avec le Génie i Christianisme?

Il est habile pourtant, en plus d'un lieu , à appropriia d'anciennes descriptions et d'anciens souvenirs à ses fij nouvelles. La

perspective de la nature envisagée sur W c éan est célèbre :

tt Dieu des Chrétiens! c'est surtout dans les eaux de l'ablD et dans les profondeurs des cieux que tu as grave bien fort ment les traits de ta toute-puissance! Des millions d'étoil rayonnant dans le sombre azur du dôme céleste, la lune i milieu du firmament, une mer sans rivage, l'infim dans le c et sur les flots! Jamais tu ne m'as plus troublé de ta grande " que dans ces nuits où, suspendu entre les astres et l'Océa j'avais l'immensité sur ma tête et l'immensité sous mes pied:

« Je ne suis rien; je ne suis qu'un simple solitaire ; j'ai so vtut entendu les savants disputer sur le premier Être, et ne les ai point compris ; mais j'ai toujours remarqué quecV * à la vue des grandes scènes de la nature, que cet Etre incoBi se manifeste au cœur de l'homme. Un soir (il faisait uu pr fuiul calme), nous nous trouvions dans ces belles mers <] baioUcnt les rivages de la Virginie ; toutes les voiles étak

< Le bon Joinville, au moment du départ i>nur la Palrstine, qow- \\c\Ci de vue la terre et qu'il ne voit plus <\\\" '•• < ■•! '^t ' ^ ■■ ?" ^!ve» exprimé le sentiment de pieuse terreur : ;.>cii

conclure que •« bien loi hardi est celui qui il r

le bien «laulnn sur la consdence el en | i^nd

Icsôir là où on ne sait si Ton ne se trou \ . r.t,

l'ond de la mer. >* Voilà la foi chrétienne dans toute sa Muipliciléi

vœux à ceux de mes compagnons de voyage.

Les officiers

talent sur le château de poupe avec les passagers; l'auraô-

ier, un livre à la main, se tenait un peu en avant d'eux, les
latelots étaient répandus pèle-mêle sur le tillac; nous étions
ous debout, le visage tourné vers la proue du vaisseau, qui
egardait l'occident.

« Le globe du soleil, prêta se plonger dans les flots, appa-
aissait entre les cordages du navire, au milieu des espaces
ans bornes. On eût dit, par les balancements de la poupe,
[ue l'astre radieux changeait à chaque instant d'horizon.
Quelques nuages étaient jetés sans ordre dans l'orient, où la
une montait avec lenteur; le reste du ciel était pur : vers le
lord, formant un glorieux triangle avec l'astre du jour et ce-
ui de la nuit, une trombe, brillante des couleurs du prisme,
'élevait de la mer comme un pilier de cristal, supportant la
^oùte du ciel. »

Je demande pardon d'interrompre le merveilleux tableau,
mais cette trombe, mise en si beau jour, m'a bien Tair d*être
ajoutée après coup, pour compléter le triangle. Ce contraste si
parfait me rappelle celui que nous ivons précédemment noté

dans le nid du bouvreuil , le gontraste de la rose, du noyer et de Taurore. L'arrangement ici, pour être dans de tout autres proportions, me paraît rentrer dans le même artifice : c'est le même procédé qui là-bas se jouait dans une miniature brillante, et qui s'applique ici à une décoration sublime. Je ne sais si je m'abuse, mais une magnificence moins concertée, moins théâtrale, n'aurait peut-être pas moins de grandeur, et elle s'accorderait mieux avec l'émotion :

« 11 eût été bien à plaindre celui qui dans ce spectacle n'eût point reconnu la beauté de Dieu. Des larmes coulèrent malgré moi de mes paupières lorsque mes compagnons, ôtant leurs chapeaux goudronnés, vinrent à entonner d'une voix rauque leur simple cantique k Notre-Dame-de-Bon-Secours, pa-

Ironne des mariniers. Qu'elle était touchante la prière de cf hommes!... »

Faut-il que ce soit de celte même scène qu'il ait di dans ses Mémoires posthumes :

« Quand je transportais cette description dans le GMe d Christianisme, mes pensées étaient analogues à la scène; mai quand j'assistais au brillant spectacle, le vieil homme étai encore tout entier au fond du jeune homme. Était-ce Die seul que je contemplais sur les flots. ..? Non; je voyais un femme et les miracles de son sourire M... »

11 est fâcheux vraiment de savoir ainsi le secret, d voir à nu le revers de la toile. Même là où l'on ne sai pas, on est tenté désormais d'agiter la tapisserie magni fique, et de dire : Il y a du creux. — Et c'est ce qu'o; pourrait dire presque toujours, sans crainte de se trom per, aux plus magnifiques endroits des écrivains de c

temps-ci. Au contraire, jamais le plein des choses nées* sent mieux que quand on tient en main les grands écrits du siècle de Louis XIV.

Oh! qu'il eût mieux valu encore faire comme le cygne : après le dernier chant mélodieux, disparaître et

' Je donne le texte tel que je l'ai transcrit en 1834, avant l'^^ ' — = ' — corrections de l'auteur. Les curieux peuvent voir le passage dans les Mémoires d'Outre tombe ; je ne suis arrivé avant les imprimés que l'auteur prend le loisir à caresser. Du premier texte il résultait que ce devait être quelque belle jeune femme, passagère romaine. du navire, qui préoccupait le voyageur : au moins un plaisir naturel. Dans le dernier texte, il suppose que c'est une femme inconnue qui Ta « flamme, — cette Sylphide sur le compte de laquelle il n'en faut rien dire ne veut pas préciser : mais alors, pour rendre cette folle ardeur vraisemblable, il est obligé de multiplier l'expression de ses désirs et d'introduire des couleurs presque lascives -. « Je me figurais quelle palpita derrière ce voile de l'univers qui la cachait à mes yeux etc. ■ D'ailleurs qu'en nous en disant plus qu'il n'en faut pour détruire son idée du Génie du Christianisme, il ne nous donne pas pour cela le réel Nous n'avons le vrai d'aucun côté.

IDÉAL OU RÉALITÉ

se taire, plutôt que de venir ainsi nous expliquer et nous déduire, dans une confidence elle-même incomplète, comme quoi il nous avait abusés en nous charmant I

Idéal et réalité, ce sont deux grandes choses. Mais si vous choisissez la part de l'idéal, ô Poète, qu'il ne nous apparaisse jamais factice. Si c'est la part de la réalité au contraire, que nous la sentions toute franche sous votre plume, et jamais sophistiquée.

TREIZIÈME LEÇON

Poétique du Christianisme.— Genre de beauté des Anciens. — 1 littéraire. — Caractère de la critique française. — Virgile •• Quelques assertions outrées. — Ginguéné sur la musique.— Ci; il

vengeur du xvii^e siècle,— Dernière partie du Génie du Christianisme.— Les Jésuites du Paraguay.— Conclusion. - Prière finale supprimée.— Le plan de Pascal tout autre que celui de Chateaubriand.

J'en viens à la seconde et à la troisième partie, à la Poétique du Christianisme. « L'auteur, après avoir jeté des fleurs sur les choses grandes et profondes, pour parler son langage, approfondit les choses agréables; et c'est ici la partie de son ouvrage la plus originale, la plus spirituelle; disons, et peut-être la plus sérieuse*. » Mais elle-même est exagérée. On ne saurait admettre avec l'auteur ce perpétuel triomphe du Christianisme sur ce qui l'a précédé, en poésie, en beaux arts, en littérature. Il y a des endroits où le Christianisme est supérieur à l'Antiquité, et d'autres où il ne l'est pas. Il n'est pas exact de dire, même moralement, qu'avant la venue de Jésus-Christ le monde était un chaos. Les noms de Confucius, de Socrate, de Platon, d'Aristote, le grand analyste et le parfait classificateur des vertus morales, s'élèvent contre une pareille assertion. Mais il est juste de reconnaître que le Christ purifié, éclairci, agrandi le monde moral, et que la haute poésie à cet égard (à cet égard seulement * : - • - niâ

* M. de BonaUl, article sur le Génie du Christianisme.

GENRE DE BEAUTÉ DES ANCIENS

j reste, l'auteur, qui sent si bien l'Antiquité, nous fourrait lui-même, par ses aveux et par ses hommages,) quoi opposer à certaines prétentions excessives où n entraînent d'avocat l'a poussé. Parlant du Tasse, fait remarquer que ses idées ne sont pas d'une aussi îUe famille que celles de Virgile :

« Les ouvrages des Anciens se font reconnaître, nous dirions esque à leur sa7ig. C'est moins chez eux , ainsi que parmi Jus, quelques pensées éclatantes au milieu de beaucoup de loses communes, qu'une belle troupe de pensées qui se conennent, et qui ont toutes comme un air de parenté : c'est groupe des enfants de Niobé, nus, simples, pudiques, roussants, se tenant par la main avec un doux sourire, et pornt pour seul ornement, dans leurs cheveux, une couronne 3 fleurs. »

Quand on a une fois ainsi parlé des Anciens, il n'y a lus à se dédire; on les sent trop bien pour jamais se arjurer, même quand on a l'air ensuite de vouloir éle- 3r autel contre autel*.

Toute cette partie de l'ouvrage oti l'auteur examine les irac-tères naturels dans l'Antiquité et chez les Modères : les époux, Adam et Eve de Milton, Ulysse et Pénc-)pe d'Homère; — le père, Priam si au-dessus de Luignan; — la mère, l'Andromaque de Racine au conve plus sensible, plus délicate que l'Andromaque

^La compnraison avec les enfants de Niobé {Génie du Chrlsf/aisine, 2" partie, liv. i, chap. 2) se terminait dans la pre-

manière édilioii une manière un peu diffùrenle ; « ... et portant , pour seul ornement, ne couronne de fleurs dans leurs che\eu\ bouclés. » Ce dernier trait, ouclés, quoique rendant lidèlement l'expression grecque si fr»^queiite, kXôxatxo;, aura paru trop particularisé pour le goût franc is, et Fo:ianes l'aura fait effacer à son ami. — (Voir encore dans la 2e partie, iv. H, cbap. 2, une admirable page sur le goût des Anciens opposé à elui des Modernes • « Les MoJernes sont en géiicral plus saants, etc. »)

antique; la fille, l'Iphigénie de Racine comparée à ce d'Euripide et déjà un peu chrétienne, nous Tave dit; — plus loin la reconnaissance d'Ulysse et de T lémaqiie en regard de celle de Joseph et de ses frèn les larmes du roi d'Ithaque et celles du fils de . cob; — toute cette partie est riche de beautés fines de nuances exquises : c'est de la grande critique lit raire.

Le meilleur fonds de la critique française classiq doit se chercher en de telles pages. Toute nation livi à elle-même et à son propre génie se fait une critiq littéraire qui y est conforme. La France, en son be temps, a eu la sienne, qui ne ressemble ni à celle l'Allemagne, ni à celle de ses autres voisins; — un p plus superficielle, dira-t-on; — je ne le crois p? mais plus vive, moins chargée d'érudition , moins thé rique et systématique, plus confiante au sentiment ii médiat du ^ot.i,Jifnpeu de chaque chose et rien_dejj semble, à la françoisé: telle était la devise de Montaigni et telle est aussi la devise de la critique française. No ne sommes y^_^sjnthétiques_, comme diraient les Al mands; le mot môme n'est pas français. L'imaginati de détail nous suffit. Montaigne, La Fontaine, M** Sévigné, sont volontiers nos livres de chevet. Ce critique française, dans sa pureté, roulait sur un pe nombre de noms heureux parmi les Anciens; maiuï' taient les au-

teurs le plus à portée de tous, les plus ciles, ceux qui sont le plus faits pour orner les mŒUO embellir l'usage de la vie. Tout le fonds de la critiq littéraire française, en ce qui concerne l'Antiquité, résumerait en un petit nombre de volumes qui ont p« à peu formé comme notre rhétorique. Arnauld ouT la voie dans quelques écrits sur les brllr > "-f» Doiicuu continue de la tracer dans ses Réflc.i

CRITIQUE FRANÇAISE CLASSIQUE

Traité du Sublime. Fénelon, dans sa Lettre à l'Académie Vanpo/se /ouvrage solide sous une forme charmante, a cueilli la fleur des plus beaux passages des Anciens. [ollin dans le T7^aité des Études, Racine fils dans ses Réflexions sur la Poésie , ont soigneusement amassé et iisposé avec ordre ces exemples choisis d'une applicaion agréable. Voltaire les a semés à profusion dans ses articles de l'Encyclopédie, dans ses lettres, en toute rencontre. Ajoutez les deux premiers disciples de Voltaire, La Harpe et Marmontel , comme ayant le plus contribué à répandre ce genre de culture moyenne. Il serait injuste de ne pas compter Delille pour sa traduction et ses notes des Géorgiques. N'oublions surtout pas Montaigne, qui le premier, et sans avoir l'air de faire œuvre de critique littéraire , avait commencé ce travail d'abeille. Enfin Chateaubriand et Fontanes, à leur moment, ont rajeuni et renouvelé sans le détruire ce premier fonds acquis. Là se trouvent toutes les citations, les souvenirs d'Horace, de Virgile, d'Homère \ ^ui devaient orner la mémoire et composer le trésor l'un homme de goût fidèle à l'esprit français. H en résultait une sorte de circulation courante à l'usage des 5ens instruits. J'avoue ma

faiblesse : nous sommes devenus bien plus forts dans la dissertation érudite, mais j'aurai un éternel regret pour cette moyenne et plus libre habitude littéraire, qui laissait à l'imagination tout son espace et à l'esprit tout son jeu; qui formait une atmosphère saine et facile où le talent respirait et se mouvait à son gré : cette atmosphère-là je ne la trouve plus, et je la regrette.

< Pas assez d'Homère pourtant, c'était le côté faible : on ne remontrait pas assez à la première et à la plus grande originalité poétique naturelle.

Pourquoi les Grecs furent-ils si heureux, si légers d'esprit et d'imagination? C'est aussi qu'ils n'étaient pas obligés de tant apprendre, et que le poids du passé ne les surchargeait pas.

Quelle plus excellente, quelle plus vive et plus pénitente comparaison que celle qu'on va lire de Virgile de Racine :

« Puisque Virgile et Racine reviennent si souvent dans notre critique, disait Chateaubriand, tâchons de nous faire une idée juste de leur talent et de leur génie. Ces deux grands poètes ont tant de ressemblance, qu'ils pourraient même jusqu'aux yeux de la Muse, comme ces jumeaux de Vénus qui causaient de douces méprises à leur mère.

« Tous deux polissent leurs ouvrages avec le même soin, tous deux sont pleins de goût, tous deux hardis, et pourtant naturels dans l'expression, tous deux sublimes dans la peinture de l'amour; et comme s'ils s'étaient suivis pas à pas, Racine fait entendre dans Esther je ne sais quelle suave mélodie dont Virgile a pareillement rempli sa seconde Églogue. Mais toutefois avec la différence qui se trouve entre la voix de jeune fille et celle de l'adoles-

cent, entre les soupirs de liin cence et ceux d'une passion criminelle.

« Voilà peut-être en quoi Virgile et Racine se ressemblent voici peut-être en quoi ils diffèrent.

« Le second est en général supérieur au premier dnns fi vention des caractères : Agamemnon, Achille, Or date, Acomat, sont fort au-dessus des héros de 11 et Turnus ne sont beaux que dans deux ou trois momefii Mézence seul est fièrement dessiné.

« Cependant, dans les peintures douces et tendres, Vii,: retrouve son génie : Évandre, ce vieux roi d'Arcadio. <vii sous le chaume, et que défendent deux chiens de ber_ '< :,

' '< Une (vnUho Kii-loiViQ^uve voix de quinze oimdrs, { Première édition). — En comparant le lexe de ce morr. le lit actue-IhMiient , avec ce qu il était dans la première n\i\<. initié à tous les scrupules de j;oiit par lesquels a passé l'auteur.

VIRGILE ET RACINE

lème lieu où les Césars, entourés des prétoriens, habiteront

Il jour leur palais; le jeune Pallas, le beau Lausus, ^isus et iu-ryale sont des personnages divins.

« Dans les caractères de femmes. Racine reprend la supériorité : Agrippine est plus ambitieuse qu'Amate, Phèdre plus lassionnée que Didon.

« Nous ne parlons point d'Athalie, parce que Racine, dans cette pièce, ne peut être comparé à personne : c'est l'œuvre la plus parfaite du génie inspiré par la Religion.

« Mais, d'un autre côté, Virgile a pour certains lecteurs un avantage sur Racine : sa voix, si nous osons nous exprimer ainsi, est plus gémissante, et sa lyre plus plaintive. Ce n'est pas que l'auteur de Phèdre n'eût été capable de trouver cette sorte de mélodie des soupirs; le rôle d'Andromaque, Bérénice eut entière, quelques stances des Cantiques imités de l'Écriture, plusieurs strophes des chœurs d'Esther et d'Athalie monrent ce qu'il aurait pu faire dans ce genre; mais il vécut trop à la ville, pas assez dans la solitude. La Cour de Louis XIV, en lui donnant la majesté des formes et en épurant son langage, lui fut peut-être nuisible sous d'autres rapports; elle l'éloigna trop des champs et de la nature.

« Nous avons déjà remarqué qu'une des premières causes de la mélancolie de Virgile fut sans doute le sentiment des maux qu'il éprouva dans sa jeunesse. Chassé du toit paternel, il garda toujours le souvenir de sa Mantoue; mais ce n'était plus le Romain de la république, aimant son pays à la manière dure et âpre des Brutus : c'était le Romain de la monarchie d'Auguste, le rival d'Homère et le nourrisson des esclaves.

« Virgile cultiva ce germe de tristesse en vivant seul au milieu des bois. Peut-être faut-il encore ajouter à cela des accidents particuliers. Nos défauts moraux ou physiques influent beaucoup sur notre humeur, et sont souvent la cause du tour particulier que prend notre caractère. Virgile avait une difficulté de prononciation ; il était faible de corps, rustique d'apparence. Il semble avoir eu dans sa jeunesse des passions vives, auxquelles ces imperfections naturelles purent mettre des obstacles. Ainsi, des

chagrins de famille, le goût des chimps, un amour-propre en souffrance et des passions

ron satisfaites s'unirent pour lui donner cette rêverie qu'il nous a
charmée dans ses écrits.

>« On ne trouve point dans Racine le *Dis aliter visum*, \<
Dulces moriens remissiis Argos, le *Disce*, *puer, virtutem ci*
me,... *fortunam ex aliis*, le *L'frnnessi domus alla : solo*Laurenk se-
puicrum ^ II n'est peut-être pas inutile d'observer que ces mots
attendrissants se trouvent presque tous dans les si derniers
livres de *VÉnéide*, ainsi que les épisodes d'*Évandre* et de *Pallas*,
de *Mézence* et de *Lausus*, de *Nisus* et de *Euryale*. Il semble qu'en
approchant du tombeau, le Cygne de Mantoue mit dans ses ac-
cents quelque chose de plus céleste, comme les Cygnes de l'*Euro-*
tas, consacrés aux Muses, qui, avant d'expirer, avaient, selon Py-
thagore, une vision de l'Olympe, et témoignaient leur ravisse-
ment par des chants harmonieux.

«Virgile est l'ami du solitaire, le compagnon des heures se-
crètes de la vie. Racine est peut-être au-dessus du poète latin par-
cequ'il a fait *Athalie* ; mais le dernier a quelque chose qui remue
plus doucement le cœur. On admire plus l'un, on aime plus
l'autre.

a Le premier a des douleurs trop royales.

« Le second parle davantage à tous les rangs de la société.

« En parcourant les tableaux des vicissitudes humaines tracés
par Racine, on croit errer dans les parcs abandonnés de Ver-
sailles : ils sont vastes et tristes; mais à travers leur solitude on
distingue la main régulière des arts et les vestiges des grandeurs :

Je ne vois que des tours que la cendre a couvertes, Un fleuve teint de sang, des campagnes désertes.

« Les tableaux de Virgile, sans être moins nobles, ne sont pas bornés à de certaines perspectives de la vie ; ils représentent toute la nature ; ce sont les profondeurs des forêts, l'as-

* Voir *Enéide*, liv. II, vers 428; X, 782; XII, 435-547. — Ces simples motifs cités suffisaient aux gens instruits et de r * " ' - ^ - '■ — c'est pour le goût français) pour leur rappeler les passages qui et ix)ur amener à leur paupière une larme. — Il ne faut pas, j'espère, toutefois, de se rappeler également ce que Virgile a dû à l'œuvre de plus d'un de ces passages.

EXAGÉRATIONS ET OMISSIONS

pect des montagnes, les rivages de la mer, où des femmes exilées regardent, en pleurant, l'immensité des flots :

. i Cunctæque profundum

Pontum adspectabant fientes ^ »

Le critique-poète termine par une de ces perspectives de l'infini, comme il les aime. Tout mis en balance, on croit sentir sa prédilection de cœur pour Virgile.

L'expression des sentiments et des beautés classiques, comme les Français l'entendent , n'a jamais été au delà de ce qu'on vient de lire. C'est un égal, c'est un pareil qui juge avec amour de ses frères. L'Allemagne avait ses Lessing, ses Herder : nous avions à leur opposer ces pages et quelques autres encore.

A côté des remarques exquises il y a les excès et les exagérations. Il y a aussi les omissions. Ginguené, qui sait l'Italie , fait observer que l'auteur n'a tiré pour sa cause aucun parti de Dante, et il en conclut que la Divine Comédie, très-peu connue alors et très-peu appréciée en France, lui était étrangère : il a raison. L'auteur qui cherche partout l'influence du Christianisme , et qui souvent la crée où elle n'est pas, oublie également de la faire remarquer chez Pétrarque , lequel était pourtant plus accessible que Dante. En fait d'assertions excessives, l'auteur prétend que « c'est la Religion qui nous a donné les Claude Lorrain, comme elle nous a fourni (le pendant est très-inégal) les Delille et les Saint-Lambert. » Il avance que « c'est au Christianisme que Bernardin de Saint-Pierre doit son talent pour peindre les scènes de la solitude. » Il se pique lui-même d'avoir puisé le style descriptif dans les Lettres des Mis-

* Enéide, liv. V, 614; — et Génie du Christianisme, 2^e partie, Uy. II, chap. 10.

IO.ME I. 19

sionnaires, et notamment chez le Père Dutertre, et il a soin de mettre dans l'oubli Jean-Jacques; il aime mieux,

dans l'inléict de son sujet comme de son amour-propre, relever du bon religieux presque inconnu que de celui qu'il appelait à ses débuts le grand Rousseau^ 11 trouve dans rarciiitecture de

l'hôtel des Invalides et de l'École militaire un témoignage de la foi du siècle qui a élevé ces monuments. Ginguéné Ta aussi repris très-pertinemment sur la musique, qu'il savait, et que Chateaubriand ne savait pas :

« Il y avait, dit le critique en ceci très-judicieux, un bon chapitre à taire sui- les services rendus à la musique moderne par la religion romaine, et sur ceux que la musique lui a rendus à son tour; mais il aurait fallu connaître, sinon l'art même, au moins l'histoire de l'art. Alors on aurait dit quelque chose de signifiant et de raisonnable; on se serait surt de donner cette singulière leçon de composition m « Le musicien qui veut suivre la Religion dans tous ses rap- « ports est obligé d'apprendre l'imitation des leurmonies d^j /« tt solitude. 11 faut qu'il connaisse ces notes mélancoliques ^ « rendent les eaux et les arbres; il faut qu'il ait étudié le b/uti ce des vents dans les cloîtres, et ces murmures qui régissent dans c(l herbe des cimetières, dans les souterrains des morts et dans a les temples gothiques. » Je puis affirmer à M. de Chateaubriand qu'U ne faut à un compositeur rien, absolument nul de semblable, que ni le grand l'alesti'ina au ivi« siècle, m uu-

* C'est dtinsV Essai (édit. de 1826) qu'il faut chercher en droit les pienters jugemeils de l'auteur sur Rou^oau et lations. Le passage esseuUei se trouve au tome 1". Son second jugement est juste, mais bieu stiverc. (^ Chateaubriand lui-même, si ou le jouait sur ce picJ-lu . dit-il, n est déliuivmeiit au-dessus des autres écrivains <Ju soixantaine de lettres de la t^ouvelle ii(' dans ses Confessions... » Lt lui, Chatoun délinitivement supérieur qi; - ' - ' du Cliristiaisme, dans li pohtique. ta un mot. il ii_j^ . .,.,.,.,,

ERREURS DE PARTI PRIS

rante ni Pergolèse au xyiii[^], eux qui ont tant de t'ois dans des solennités religieuses touché , transporté les cœurs et fait couler de pieuses larmes, ni aucun de leurs rivaux ou de leurs plus fameux élèves, ne se sont jamais avisés de faire de pareilles études[^] et que si on leur avait conseillé, pour composer leur Miserere, leur Messe des Morts ou leur Stabat , d'aller écouter le bruit des eaux, celui des vents, ou les murmures de l'herbe du cimetière de leur paroisse, ils auraient pris cela pour une mauvaise plaisanterie ^ »

Au reste, sur tous ces points en bloc, Tauteur s'est jugé lui-même plus sévèrement qu'on ne le pourrait : « Tout ce que j'ai dit des arts dans le Génie du Christianisme est étriqué ou souvent faux; à cette époque je n'avais vu ni l'Italie, ni la Grèce, ni l'Egypte ^))

Celte précipitation , cette immaturité de jugement s'étend encore à d'autres sujets. L'auteur n'hésite pas à voir dans le rusé Gommynes un chrétien simple qui groit à l'Évangile et aux ermites, et à l'associera Rolin; il en fait une espèce de Joinville. C'est tout bonnement un contre-sens. Évidemment il ne l'avait pas lu à getLedate[^]

On lui passerait peut-être de poser comme un axiome, i propos de Buffon : Sans religion point de sensibilité! zn ne saurait le suivre quand il va jusqu'à affirmer «que ;ans religion on peut avoir de l'esprit , mais qu'il est

* Ces endroits solides de la critiique de Ginguené ont été soigneusement retranchés de l'extrait informe qui en est donné au tome Vtiu lénie du Christianisme (1827), page 79.

2 Au tome II, page 208, des Voyages (édit. de 1827).

' Plus tard, après l'avoir lu, il a dit dans ses Études historiques :
' Philiipe de Commynes , homme complaisant, qui a laissé des Mé- Qoirs hardis. » Le jugement est plus concis que juste; Com-
mynes, lont le caractère personnel a des taches, a fait mieux que
des Mé- Qoirs hardis : il a fait des Mémoires lins et naïfs , sensés
, profonds ,)arfois 610(iuents, bréviaire des politiques, chers à
Montaigne et à tous es bons esprits.

difficile d'avoir du génie. » Je le renvoie à Byron , à Goethe
et à Lucrèce^ Rappelons-nous que Daunou di sait précisément la
même chose dans le sens républicain : « 11 n'y a de génie que
dans une âme républicaine. » Chacun ainsi proche pour son saint
et pour soc clocher. Si haut que soit le clocher, sachons en sortir.
Yoyons les choses naturelles dans toute leur étendue ei avec une
plus généreuse indifférence.

A travers ces propositions de parti pris il laisse échap per des
vérités littéraires qu'il est piquant de lui appliquer à lui-même.
Ainsi, sur le style des Tacite et de- Montesquieu , il ose dire :

« Tacite, Machiavel et Montesquieu ont formé une écol dange-
reuse, en introduisant ces mots ambitieux, ces phrase sèches, ces
tours prompts qui, sous une apparence de brièvetc touchent à
l'obscur et au mauvais goût. — Laissons donc c style à ces génies
immortels qui, par diverses causes, se soi: créé un genre à part,
genre qu'eux seuls pouvaient soutenii et qu'il est périlleux d'imi-
ter. Rappelons-nous que les écr vains des beaux siècles littéraires
ont ignoré celle concisic affectée d'idées et de langage. Les pen-
sées de Tite-Live et d Bossuet sont abondantes et enchaînées les
unes aux antres chaque mot chez eux naît du mot qui l'a précédé,

et devie le germe du mot qui va le suivre. Ce n'est pas par bonds, (M intervalles et en ligne droite que coulent les grands fleuves (nous pouvons employer cette image) ; ils amènent longuement de leur source un flot qui grossit sans cesse; leurs débois sont larges dans les plaines; ils embrassent de leurs orb« immenses les cités et les forêts, et portent à l'Océan agras des eaux capables de combler ses gouffres. »

L'auteur des Études historiques, qui ne va que par sauts et par bonds, savait donc ce qu'il fallait éviter

* Et Molière, et il y a lieu de croire que Molière a vu Aune Liu-iiier ci Sb

ley. J'en assemble des extraits de toutes les sortes.

LE GÉNIE FAIT DE SOUVENIRS

Avec des citations bien prises on trouverait ainsi dans chaque auteur son propre jugement, et je conçois dans le cas présent un petit chapitre : Chateaubriand jugé par lui-même *.

C'est dans cette partie de son ouvrage, dans l'examen des passions, et à propos d'un chapitre intitulé : Du vague des passions, qu'il avait d'abord placé l'épisode de René : je l'en détache, ainsi que lui-même l'a fait ensuite, et je le mets en réserve pour l'étudier tout à l'heure séparément comme un portrait idéal de l'auteur. Nous en aurons le droit d'après ses propres aveux. Parlant d'une scène de raccommodement entre Adam et Eve , dans laquelle on prétend que Milton a consacré un événement de sa vie domestique : a Nous sommes persuadé, dit-il, que les grands

écrivains ont raconté leur histoire dans leurs ouvrages. On ne peint bien que son propre cœur en l'attribuant à un autre, et la meilleure partie du génie se compose de souvenirs. » Et encore : « Les plus belles choses qu'un auteur puisse mettre dans un livre sont les sentiments qui lui viennent, par réminiscence, des premiers jours de sa jeunesse. » — Aussi, poètes, lorsqu'il nous arrive de ressaisir par l'imagination, par la mémoire du cœur, et de fixer par le pinceau ces souvenirs de notre fraîcheur première,

Et sur les beautés poétiques recherchées à cet effet, sur les expressions créées, telles que dans *Mil Ion* les ténèbres visibles, le silence ravi..., il dira encore : « Ces hardiesses, lorsqu'elles sont bien sauvées, comme les dissonances en musique, font un effet très-brillant; elles ont un faux air de génie : mais il faut prendre garde d'en abuser; quand on les recherche, elles ne deviennent plus qu'un jeu de mots puéril, pernicieux à la langue et au goût. » Et qui donc a usé plus que lui du jeu et du cliquetis des mots ? — Il y aurait pourtant à faire remarquer que l'exemple si souvent cité de Milton, les ténèbres visibles, n'est pas aussi absolu dans le texte, mais que l'expression est préparée (*Paradis perdu*, Uv, I, vers 60 et suiv.)- En arrachant ces expressions de leur place, on les force toujours un peu.

330 CDATEAUBRIAND ET SON GROUPE - m i i j . i . a i i u - .

touchons-les avec discrétion, encadrons-les avec religion, et surtout ne les profanons jamais en les jetant au bas des feuilles publiques parmi les rumeurs des carrefours. O pudeur du poète, es-tu donc perdue, ci impies autres pudeurs, avec la jeunesse !

Le grand résultat de la partie littéraire du *Oa* ? au Christianisme, de ces appréciations toutes neuves qui allaient de Bossuet

et de Pascal à Montesquieu et à Buffon, c'a été de remettre à sa place le xvii^e siècle et aussi Te AViii^e"; de rétablir les vrais rapports intervertis ' par l'opinion et l'engouement des contemporains : «Il est possible que la somme de talents départie aux auteurs du xviii^e siècle soit égale à celle qu'avaient reçue les écrivains du xvii^e. Pourquoi donc le second siècle est-il audessous du premier? Car il n'est plus temps de le dissimuler, les écrivains de notre âge ont été en général placés trop haut. » Ces causes d'infériorité, l'auteur les réduit à une seule, V irréligion, et en cela il est homme de parti pris et lui-même de décadence. Mais il dit, chemin faisant, de bonnes vérités :

a II y a eu dans notre âge, à quelques exceptions près, une sorte d'avortement général des talents... Aussi le xviii^e siècle diminuerait-il chaque jour dans la perspective, tandis que le xv^e s'élève à mesure que nous nous en éloignons : l'un ^ l'autre monte dans les doux. On aura beau chercher à ravaler le génie de Bossuet et de Racine, il aura le sort de cette grande figure d'Homère qu'on aperçoit derrière les âges^^

* On ne saurait dire pourtant d'une ^lani^re absolue que le xviii^e siècle ait nu^connu le x^eu^e ; tout siècle vivant se flatte un peu, ««t le xviiu^e n'écliaj'pa point à cette fdil!»!«'sse; mais el'-^ n-r i.-i ,!ii i.oiiit île rendre justice à presque tous les grands éi 11 > eut njôme des renommc^es. toiles que < Féiielon, qui grandirent singn irreinent alors. (\ le chapitre xivi de l'Huai sur L'Eloquence de la page 146.) ^

GÉNfB DU PAGANISME 331

quelquefois elle est obseircie par la poussière qu'un siècle fait en s'écroîlant; mais aussitôt que le nuage s'est dissipé, on voitre-

paraître la majestueuse Ligure, qui s'est encore agrandie pour dominer les ruines nouvelles. »

Laissons Homère, qui est hors de cause, et qui n'intervient ici que pour ornement. Tout cela, bien qu'amplifié, était vrai jusqu'à un certain point, et bon à dire alors; mais les disciples et continuateurs de Ghateaubriand ont abusé de la permission de rabaisser le XVIII^e siècle, ce siècle qui eut plus de vérité que de grandeur, et plus d'audace encore que de vérité : il ne serait que juste, à notre tour, de le relever et de le maintenir aujourd'hui. Bossuet, certes, et même Racine restent suaves par le talent; mais si, laissant la forme et allant au fond, on avait à choisir pour son propre commerce des esprits fermes, désabusés, guéris des préventions originelles, enhardis à juger avec étendue et liberté de toutes choses, il en est d'autres qu'on irait chercher de préférence, et c'est encore dans le siècle ouvert sous la présidence de Fontenelle qu'on en trouverait le plus.

En feuilletant cette partie de l'ouvrage avant de la quitter, je me reproche de n'y avoir pas admiré plus d'un tableau, — un entre autres, qui se trouverait d'ailleurs encore plus à sa place dans le Génie du Paganisme que dans celui du Christianisme, Il s'agit des ruines considérées sous les rapports du paysage, et qui sont plus pittoresques que le monument frais et entier. L'auteur en vient aux ruines de la Grèce, qu'il n'avait pas vues en-

Je nomme Fontenelle à dessein, et j'insiste sur la première moitié

du siècle, car la déclamation et la manie de propagande n'avaient pas

encore i ris ie dessus, comme dans la sec<jnde. Que d'esprits aimables,

t"»mes. lins, éclairés, ayant lié4ilé du goût du dernier si»'cle et y

lant une liberté d'idt'es toute moderne! les Desalleurs, les Lau-
, les Du Delfand et tant d'autres, la race des Hamillon !

core, mais ([u'il devine, et qu'il nous peint avec les couleurs d'Apelles*.

La quatrième partie du Génie du Chrislian'sme, qui a pour titre le Culte , contient de tout : le premier chapitre s'intitule Des Cloches , et le dernier Politique et Gouvernement, Tout passe dans l'intervalle, Costumes religieux, Cérémonies, Solennités, Fête-Dieu, Rogations. Fontanes a heureusement comparé ce tableau des Rogations par Chateaubriand à l'antique pompe de Cérés décrite en vers charmants par TibuUe :

Qulsquis ades, faveas : fruges lustramus etagros,

Rilus ut a piisro traditus cxsfal avo... Di patiii, purgamus agros, purgamus agrestes...

Ici le critique inspiré par l'amitié a lui- même ses pinceaux; cette digression de Fontanes n'est autre qu'une page qui a été oubliée par son ami au chapitre des Rogations ^ et qu'il faut y ajoutera

On aurait à indiquer encore les Tombeaux de Saint- Denis, les Religieux du Saint-Bernard , les Religieux quêteurs; mais c'est surtout aux Missionnaires des />/-

- Troisième partie, liv. V, rli. iv.

• ^ Œuvres de Fontanes , tome II, page 216 (1839). — Fontanes
 anrli pu ajouter encore à l'exemple de Tibulle celui d'Ovide.
 LU^crivant ôgaleraient une fête sacrée célébrée aux champs, et
 (chose singulière, rooint en désaccord avec l'esprit de Chateaubriand
 qu'il ne .tihI)'. iiii la décrivant au milieu de ses Amours.
 Un effet, au livre II intitulées {Amorum ires tibri), que l'on
 cherche la tu i i sacra, la fête rurale de Junon au pa\s des Falisques.
 o>idi', quicJ«i4 allé visiter ce pays de sa femme, apprenant
 qu'une fête locale . dun ra* ractère singulier, el qui avait un
 cachet de haute Antiquité, - t selon l'usage annuel, eut la curiosité
 d'y assister : «< (elle méritait bien (|ue je m'arrêtasse c\i>rès,
 et je voulus la v<iir (juûi ^ufi l'on n'arrive à l'endroit où elle se
 célèbre (|ue par des chemins dillies. « Cet endroit est un bois
 Antique et sacré, ayant son autd rustique , d'où paît une procession
 condui>ant, aux sons d.^ la lirtte, blanchies génisses , jeunes
 taurc.ux, l'humble porc, le bouc lui-ïu^nm (car la chèvre seule est
 o.lieuse à la Déc&se), et b'avançaul par dflt

MISSIONNAIRES DU PARAGUAY

très édifiantes que l'auteur s'arrête. Il en tire un parti heurieux,
 leur emprunte des citations pleines de naïveté et de grâce, et nous
 fait d'après eux une peinture enchantée et complaisante de la République
 du Paraguay- Après un détail des saintes ruses employées par ces Pères
 pour apprivoiser les Sauvages :

« Quand les Jésuites, dit-il, se furent attachés quelques Indiens,
 ils eurent recours à un autre moyen pour gagner des âmes.

Ils avaient remarqué que les Sauvages de ces bords

chemins couverts de tapis que les jeunes garçons et les jeunes filles s'empressent d'étendre partout où l'on doit passer ;

Stat velus et densa praenubilus arbore lucus. Adspice : concedas numen inesse loco.

Hinc ubi praxsonuit soleinni tibia cantu, rt per velatas annua pompa vias.

Qua Ventura Dea est, juvenes timidaeque puellag Praeverrunt ktas veste jacente vias.

De jeunes filles richement vêtues font office de prêtresses : ce n'est qu'à leur suite que paraît la Déesse elle-même, fermant la pompe. Cette procession est à l'instar de la Grèce : un Argien fugitif, Halésus , l'importa, dit-on, dans les aimées qui suivirent le meurtre de son père Agamemnon :

nie succ docuit Junonia sacra Faliscos.

Sint mihi, sint populo seniper arnica suol

Ovide finit par cette sorte de prière ; il est édifié : du moins son imagination mythologique est ébranlée, et il obéit, dans cette page singulière, égarée dans ses États sensuelles, à la religion du poète. — Les temps, au reste, avaient quelque ressemblance. Ovide vint un peu tard, mais la politique d'Auguste à son avènement, comme celle de Napoléon, avait été de réparer le culte, de redorer la religion. C'était le conseil que lui avait donné Mécène dans ce grand discours (dont l'historien Dion Cassius nous a conservé au moins l'esprit livre lu), et qui est comme la résumé de toute la politique monarchique : « Toi-même honore toujours

et en toute occasion la Divinité selon les rites de la patrie, et oblige les autres à l'honorer; sois en garde contre les introducteurs de religions étrangères... Méfie -toi des soi-disant philosophes. »

334 CHATEAUBRIAND ET SON GHOUE LITTÉRAIRB

étaient fuit sensibles à la musique; on dit même < ' - nwx du Famguay rendent la voix plus belle. Les 1 .les

s'embarquèrent donc sur des pirogues avec les nouveaux catecliumùues; ils remontèrent les fleuves en chantant des Cantiques. Les néophytes répétaient les airs, comme des oiseaux privés chantent pour attirer dans les rets de l'oiseleur les oiseaux sauvages. Les Indiens ne manquèrent point de se venir prendre au doux piège. Ils descendaient de leurs montagnes et accouraient au bord des fleuves pour mieux écouter ces accents : plusieurs d'entre eux se jetaient dans les ondes et suivaient à la nage la nacelle enchantée. L'arc et la flèche échappaient à la main du Sauvage ; l'avant-goût des vertus sociales et les premières douceurs de l'humanité euti'aient dans son âme confuse... »

Une âme confuse, voilà de ces expressions trouvées, de ces touches heureuses qui valent mieux que toutes les métaphores.

... Lacté luero mentes perculsa novellas,

a dit Lucrèce. On sent dans tout ce passage comme un frais renouvellement des jours d'Orphée, ou encore comme une douce haleine de ce vent salubre et gracieux qui soufflait du côté de Rome au temps de Numa*.

Le dernier chapitre du livre dans lequel l'auteur examine ingénieusement, mais en outrant les couleurs et la conjecture , quel

serait aujourd'hui l'éclat de la société si le Christianisme n'eût point paru sur la terre, se termine assez bizarrement par un syllogisme, ou même par ce qu'on appelle dans l'école jésuite²: singulière conclusion d'un ouvrage qui a eu pour objet unique de présenter une suite de beautés et de tableaux. Le livre, dans la première édition, finissait mieux, en se couron-

* Vie de. Numa, dans Amyot.

² Voir la dernière page des éditions actuelles.

PRIÈRE POUR LE NOUVEAU SIÈCLE

nant par une prière. Cette prière, un peu emphatique de ton, aura paru choquante au goût, puisque les amis de l'auteur la lui ont fait supprimer; mais elle répondait à d'autres convenances; elle se ressentait des dernières inspirations de l'exil. Elle a dû être écrite à Londres le dernier jour du siècle, le 31 décembre 1799 *, au coup de minuit, dans une effusion mêlée de larmes. Si étrange qu'elle paraisse, elle a un accent de sincérité qui nous rappelle la lettre à Fontanes du 25 octobre 1799[^], et l'auteur s'est montré plus docile que juste en la supprimant. Elle mettait le cachet à la dernière page de son livre :

« Créateur de la lumière, pardonne à nos premières erreurs. Si nous lûmes assez infortuné pour te méconnaître dans le siècle qui finit, tu n'auras pas roulé en vain le nouveau siècle sur notre tête. Il a retenti pour nous comme l'éclat de ta foudre. Nous nous sommes réveillé de notre assoupissement, et, ouvrant les yeux, nous avons vu cent années, avec leurs crimes et leurs générations,

s'enfoncer dans l'abîme : elles emportaient dans leurs bras tous nos amis ! A ce spectacle nous nous sommes émus ; la rapidité de la vie nous a troublé. Nous avons senti combien U est inutile de vouloir se défendre de toi. Seigneur, nous te louerons désormais avec le Prophète : Daigne recevoir ce premier hymne que nous t'adressons sur l'aile de ce siècle, qui rentre dans ton éternité. »

C'était, d'ailleurs, une illusion de l'auteur de croire en finissant, comme il l'a dit, qu'il avait suivi la route et rempli jusqu'à un certain point le plan de Pascal. Ce dernier plan n'a pas le moindre rapport avec le sien. La partie morale est l'essentielle chez Pascal ; c'est sur elle que porte principalement tout l'ouvrage qu'il médi-

' Dans la chronologie rijnourcusc le siècle n'a commencé qu'au 1^{er} janvier 1801, mais vulgairement on le commence avec l'année 1600. - Voir ci-dessus, sixième Leçon, page 177.

tait. Elle est la plus faible chez M. de Chateaubriand. Dans cette première partie du Génie du Christianisme, qui est censée consacrée aux Dogmes et à la Doctrine, et où il est question, sous ce prétexte, de tant d'objets qui se suivent arbitrairement, de la Cosmogonie de Moïse et du chant des oiseaux, le livre qui traite des Vertus et Lois morales se distingue pour être des plus tronqués et des plus insuffisants. Et puisqu'il vient d'être parlé du plan de Pascal, l'exposer ici en abrégé comme contre-partie, serait véritablement la seule critique qui me resterait à faire du Génie du Christianisme : et ce serait, j'ose le dire, la plus fondamentale. Mais j'ai expressément traité de ce plan ailleurs *,

Qu'il suffise de rappeler que Pascal, dès le premier instant, saisis l'homme au sein de la nature extérieure et en lui-même. Il

le saisit en flagrant délit de contradiction, de grandeur et de bassesse, de noble essor et de cupidité; il le convainc, par une impitoyable analyse, de l'impossibilité de se satisfaire et à la fois de l'impossibilité de s'étourdir; il lui enfonce au cœur l'aiguillon, et le force à chercher partout le remède en gémissant. C'est alors qu'il le conduit aux philosophies, et les fait s'entre-choquer devant ses yeux jusqu'à ce qu'elles se détruisent les unes les autres. La Religion tout d'un coup élève la voix : mais laquelle entre les religions? Il faut chercher. Pascal les fait toutes parcourir à son pèlerin de vérité, et le convainc qu'aucune ne répond aux besoins de son cœur à la double marque de sa nature , — aucune , hormis une seule qui se trouve satisfaire, par son explication historique et par ses prescriptions morales, aux signes secrets qu'il porte en soi et dont il cherche partout les divines correspondances. Rien qu'à voir ces premiers caractères

* Port-Royal, tome III, livre troisième, chap. xii.

DIFFÉRENCE D'AVEU PASCAL

dans les livres saints, l'homme errant est porté à trouver cette religion aimable, et à désirer qu'elle soit la vraie. Les preuves directes ne commencent à lui être présentées qu'à ce moment. On entrevoit la marche, et combien différente de celle où s'est joué l'auteur du Génie du Christianisme! En résumé, le livre de M. de Chateaubriand ne commence guère que là où le livre de Pascal n'est pas allé, aux dehors, aux pompes, à l'influence poétique et à l'action sociale de l'Église catholique. Pascal, s'il avait exécuté tout son plan , n'aurait sans doute pas négligé, dans la dernière

partie, ce côté attrayant, majestueux , et presque dramatique, de son sujet; mais même alors il aurait toujours demandé avant tout ses vrais tableaux à la vie chrétienne intérieure; le vrai drame , il avait commencé par l'instituer au dedans, au sein de l'être moral : c'est là qu'a lieu chez lui la lutte et le combat à outrance, jusqu'à ce que, saisi par le cœur, l'homme en détresse soit venu tomber au pied de la Croix. Assurément il ne saurait y avoir entre deux manières de procéder plus de différence et même d'opposition *.

' L'avant-dernier chapitre de VEssai sur les Jéhovismes avait pour titre : Quelle sera la religion qui remplacera le Christianisme.' • c? En revanche, le Génie du Christianisme se terminait par ce chapitre en quelque sorte expiatoire , dont il vient d'être parlé : Quel serait aujourd'hui l'état de la société, si le Christianisme n'eût point paru sur la terre ? — Critique et biographie, excité dans son âme par ces questions, j'ai à mon tour l'idée d'un chapitre qui serait : « Quel aurait été Chateaubriand si, au lieu de faire le Génie du Christianisme, il avait continué dans le sens de l'Essai, se développant avec talent, philosophie, entière et pleine sincérité, sans être l'homme d'aucun rôle artificiel et le héraut d'armes d'un parti pris ? » On peut rêver là-dessus toute une carrière.

QUATORZIÈME LEÇON

Succès du Génie du Christianisme. — Son genre d'influence. — Son caractère. — En quoi elle coïncide. — En quoi il y déroge. — Obtenu, l'œuvre plus fixe. — Beaux passages des Rêveries. —

Peiiscii inédites de Senaucour. — Sa mort. — Sa tombe solitaire.
— Stances en mémoire <i'Ober-

man.

Le Génie du Christianisme, à cause de ses d(^fauts mômes ,
qui poussaient tous à l'extérieur, obtint à sa naissance un prodigieux succès, et on peut dire qu'il tit révolution dans les esprits.

Si l'on veut combiner l'influence du Génie du Christittnisme avec celle qu'ont pu avoir les écrits de M. de Bonald, et plus tard ceux de M. deMaistre, de M. de La Mennais en son premier temps ; si Ton n'en sépare pas l'inllluence plus douce, mais bien réelle, d'écrivains et d'hommes tels que l'abbé Eymery, iM. de Bausset dan» ses histoires, M. Frayssinous dans ses premières Confié^ rences, on embrassera à son origine presque tout Ten-' sembic du mouvement catholique moderne en 1 ra :cC|; de cette renaissance religieuse qu'il ne m'appartieulpnl ici de juger dans sa poi tée et dans son esprit. Je mê borne à reconnaître qu'il en est sorti de jeunes noms, d<L nouveaux talents, chez la plupart desquels s«ms doute It note ai(juë domine, mais qui n'en retentissent que mieux dans toutes les bouches, et qui sont aujourd'hui la uloire de la cbaire ou de la tribune.

Je n'ai à parler ici que de l'espèce d'influence qu., .. lient exclusivement au Génie du Chrisùanismc et qui iuiesl

JEU.NES CHRÉTIENS DE SALON

opre. La jeunesse, toute une portion du moins de la messe, s'y inspira; et depuis cinquante ans cette postée de néo-chrétiens est

reconnaissable à plus d'un signe. us avons eu toute une milice déjeunes Chrétiens de salon. Le Génie du Christianisme a produit mieux que cela , lis il a produit aussi cette forme de travers; il a créé e mode littéraire en religion.

.\u xvii^e siècle on croyait à la Religion et on la pratiait. Ceux qui la pratiquaient y vivaient, s'y inspiraienti iplement dans leurs œuvres et dans leur vie , et ne se tingiaient d'elle à aucun titre , ni moralement , ni armement : le mot même n'existait pa^e.

Au xviii^e on la niait volontiers, et on la combattait en e.

^u xix^e on s'est mis à y revenir, mais en la regardant iime une chose distincte de la pratique et de la vie , k considérant comme un monument qu'on voyait se issuer devant soi. On s'est posé en s'écriant à tout inst, comme dans un Musée : Que c'est beau! C'est ce on peut appeler le romantisme du Christianisme. On u une religion d'imagination et de tête plus que de ur. « Pour moi, chrétien entêté , » dit quelque part de Chateaubriand vieillissant. Entêté, et non touché, st bien le mot ^ Il y a longtemps que les vrais Chréis intérieurs avaient fait justice de cette méthode, de goût de métaphores qui n'a pas attendu le xix^e siècle ir paraître. On sait ce qu'un jour M. de Saint-Cyran, grand chrétien , disait à Balzac qui s'émerveillait Qtendre de sa bouche certaines vérités éloquentes

Il lui échappe, dans ses Mémoires, de dire en parlant de La Harpe : 'a pas manqué sa fin. C'est bien cela, il n'a pas manqué la belle le du cinquième acle. La vie pour lui est une œuvre d'art, une ;e de tlicâtre. o tra< éJien I

plutôt que de songer à en profiter : u M. de Balzac < comme un homme qui serait devant un beau mir. d'où il verrait une tache sur son visage , et qui se c tenterait d'admirer la beauté du miroir sans ôter tache qu'il lui aurait fait voir. » On est comme homme devant un miroir, ou plutôt, selon que l'a un poète, on est ce miroir même,

i dont la glace luisante

Recevrait les objets sans les pouvoir aimer.

Nous avons eu bien de ces miroirs en nos jours , i roirs éclatants et non ardents.

Le Génie du Christianisme fut utile en ce qu'il et tribua à rétablir le respect pour le Christianisme cor déré socialement et politiquement. 11 le fut moins ce qu'il engagea du premier jour la restauration r gieuse dans une voie brillante et superficielle, to littéraire et pittoresque, la plus éloignée de la f] régénération du cœur.

Littérairement , il ouvrit une foule d'aspects neuve et de perspectives, qui sont devenues de gran routes battues et même rebattues depuis : goût Moyen-Age, du gothique, poésie et génie de l'hist nationale, il donna l'impulsion à ces trains d'it modernes où la science est intervenue ensuite, D que l'instinci du grand artiste avait d'abord de?in

On peut voir i la suite du Génie du Christianisme, l'échantillon des divers morceaux critiques, le gt d'attaques et d'éloges dont il a été l'objet; il se 1 à l'entour un grand combat. Les graves et les lé entrèrent dans la lice , depuis M. de Bonald jusq chevalier de Bouliers. Toute cette poussière n'était encore tombée, et déjà le

char du vainqueur loue au but L'Institut, chargé de décerner les grandi

FALY GOÛT DES JURYS ACADÉMIQUES

écennaux^ avait d'abord négligé le Génie du Christiaisme. Le choix du Jury spécialement commis pour la résentation des ouvrages s'était porté, dans cet ordre e compositions, sur des écrits qu'on n'aurait guère levinés, par exemple Y Examen critique des Historiens "Alexandre par Sainte-Croix, et un livre vieux et moi-bond en naissant, le Catéchisme universel de Saint- .ambert. Les Jurys académiques, s'ils n'y prennent jarde, sont sujets à ces choix-là \ La Classe de la

< On lit à la fin du cinquième volume du Génie du Christia- nisme édit. de 1827, page 430) un petit récit de cette procédure académique, nais un récit légé.rement inexact, comme tout ce qu'a écrit cette agrén-)le plume de Charles Nodier. Voici un résu- mé des faits moins piquant : îtplus fidèle. Parmi les grands prix décennaux, il y en avait deux pour esquels le Génie du Clirisda- nisme Amaii pu être assez convenable- Tient désigné : le 12" grand prix de première classe desliné, disait le Programme, à l'auteur du meilleur ouvrage de littérature qui réu- •lira au plus haut degré la nouveauté des idées, le talent de la :omposition et Vélégance du style ; ou bien encore, en aidant un peu Ua lettre, le 13® grand prix depremi'cre classe destiné à l'auteur du meilleur ouvrage de philosophie en général, soit de morale, soit d'éduca- tion. Le Jury spécial, tiré du sein de l'Institut et chargé par l'Em- pereur de lui présenter ses vues et ses observations sur les ou-

vrages les plus distingués, proposa comme digne du 12^e grand prix l'Eraméii critique des Historiens d'Alexandre , par Sainte-Croix ; et comme digne du 13^e grand prix, le Catéchisme universel, de Saint-Lambert. Non content de ce Rapport, et peut-être mécontent, l'Empereur chargea la Classe de la langue française de faire à son tour une critique des ouvrages de poésie, de littérature et de philosophie présentés au concours ; c'était lui demander pour ces branches la coul repartie et le contrôle du travail déjà fait par le Jury. Revenant sur les deux jugements du Jury concernant le 12^e et le 13^e grand prix, la Classe conclut à les réformer. Quant au 12^e grand prix, qui était celui de littérature, Marie-Joseph Chénier, rappoi leur, disait . « La Classe a vu avec surprise l'Examen critique des Historiens d'Alexandre désigné comme digne du prix... » Et il proposait avec pUis de justice le Cours de Littérature de La Harpe. En ce qui était du 13^e grand prix, celui de philosophie, la Classe concluait, bien qu'à regret, à exclure le Catéchisme de Saint-Lambert, publié antérieurement à l'époque de l'Urmince par le Décret, et elle proposait à son tour deux ouvrages -. le Cours d'Instruction d'un Muet de naissance, par l'abbé Sicard, elles

342 CHATEAUBRIAND ET SON GROLi'i:: i-HTi r.AUIE

langue, il est vrai (autrement dite AcaJémie fiTingaise) proposa de son côté de substituer d'autres ouviages ; ceux qu'indiquait le Jury, mais sans songer pour cel; plus que lui au Génie du Christianisme. L'Empereu otonné voulut savoir pourtant ce que pensait la Clasg< sur l'ouvrage célèbre qu'elle honorait si h' par son silence; il imposa, a dit Nodier, ce y l'Académie. Les Rapports et opinions des académiciens se produisirent en 18H. M. Daru disait des chose justes et un peu dures; l'abbé Sicard en dit

d'à ^u. justes et de généreuses * : les autres nageaient danj l'entre-deux. Mais, en tout, c'était bien l'opinion d'ooe Classe sur une œuvre originale et neuve ; l'addition d« fautes était efrayante, et l'ouvrage y fondait tout entier. Tout compte fait, on y jugeait que l'ouvrage, tel qu'û est, powTait mériter une distinction, comme qui dirait un accemt. Cette conclusion solennelle joignait à ses

F rapports du Phyfiigue et du Moral de V Homme, i[HT C:' t

là qu'en élaient et c'est là qu'en restèrent, dans la ligne qui ; e

iti, ces projeis de prix, ducenuaux.

* 11 ne laut rien exagérer. L'abbé Sicard, en louant certaines pa«-!«f du Génie du Christianisme, ne croyait sans doute pas > si fort de ses autres confrères ; c'est ce que semble imW billet suivant qu'il adressait à Giiij^urué: — « LaM boîis joursà son aimable et cher collèj^ue .M. Gi tant de marques de bienveillanceMî et d amitié li dilliciles. Il le prie en grâce de v« uloir bien lui i une pelito brochure conlonant dos Observ.ition> dans le Mercure, il y a quelques années, sur l. nisme. Étant obligé de rrlover les défaut- "« ' »

ouvrage, l'abbé Sicard sera en(hanlé dop< i

réllexion^ de son collègue, à qui il renouvel l

inidtéiahleattachienient. — Ce 3 janvier I8II. » — Arôtede i Ial)l)i> Sicard rappelle d'un Ion de retonnai-sancc les iim wilié que Cingiieiie lui a données dent tes temps les plm a*iJic*Ui de la Révolution , Gin;^ueué a de sa main, .«jout<i eu uol« : « 11 me IflS «Lieu rendues depuis, ce prêtre torticolis I »

litres bonnes grâces de venir bien tard et d'avoir été ouvée durant neuf ans (1802-1811).

11 n'y a rien là, d'ailleurs, qui doive trop étonner ni l'8 scandaliser. L'opinion de M. Daru particulière, il se fondait sur des critiques très-judicieuses, saines, mais négatives; elle nous représente dans exacte mesure l'opinion conservatrice. Quand un cure est une révolution en littérature, il n'a qu'à s'adresser tout droit au public, et on ne peut raisonnablement espérer qu'il obtienne privilège et approbation .. oénat. — Et puis neuf ans, c'est trop peu; il faut il y a vingt ans avant qu'un Sénat littéraire sanctionne une révolution et couronne un novateur \

* raiiii les critiques un peu tardives, et qui ne vinrent que quinze ans après, il est quelques pages qui méritent d'être remarquées et qui rient tout à fait du commun : le Génie du Christianisme. et son influence sont tout bien jugés dans un chapitre du livre intitulé Les Quatre (concordis, par T'sihbè de Pradt, tome II, page 2:54). Le spirituel ne sait très-bien relever ce qui est chrétien dans le Génie du Christianisme et ce qui ne l'est pas : « On pourrait dire que de tous les ivraies dans lesquels la Religion est entrée comme objet principal, le Génie du Christianisme est le moins fondamentallement chrétien. » L'auteur a pas de peine à le prouver, en même lieu qu'il explique très-bien les causes du succès dans le monde : « C'était un Muséum religieux dans lequel le plaisir entraînait, pour ainsi dire, par les sens, comme il entre dans les yeux dans un Salon de peinture. » il dit encore : « Le Génie du Christianisme est une métaphore continuelle, une corbeille de fleurs... j'irai du genre descriptif qui, depuis les Jardins de l'abbé Delille, a fait introduire des ruines de chapelles, des sem-

blants de cloîtres que dans les parcs : « Le Génie du christianisme, ajoute-t-il, a >m|.i.H6 i'inva.^ion faite dans le nionie par le mélange des ra[»poris ;ligie ix a\ec les choses du monde. A mesure que la Religion se reliait des e.S})rits, on la meltait dans les objets extérieurs; moins on iaisait .servir à l'épurali n et à la direction de la vie, plu.<; on la fusait •trer dans ha décoration ; et, dans le fait, il ctail plus coujinode de la acer dans ses jardins que dans sa rej;le de vie. Delille u coniribué à îtteinva-ion par tout ce qu'il a répandu dan > ses poésies Dej)uis ses ardings, aucun lieu de plaisance n'aurait osé se montrer sans étaler uelque ruine religieuse ; toujours il fallait entendre ou rencontrer

J'arrive à René, c'est-à-dire au portrait de l'anlei lui-même dans sa jeunesse et sous le rayon le pli idéal. C'est un type d'où relève plus ou moins tout c qui fut jeune durant ces cinquante dernières anFjées. J crois la maladie un peu passée pour le moment : 1 jeunesse paraît plutôt disposée à se jeter dans le posit de la vie, et dans ses chimères mêmes elle trou\ moyen encore d'avoir pour objet ce positif *.

Atala finit par une très-belle parole , et que j'ai n levée déjà comme faisant la transition à René « Homme 1 tu n'es qu'un songe rapide, un rêve douloi reux; tu n'existes que par le malheur; tu n'es quelqt chose que par la tristesse de ton âme et l'éternelle m(lancolie de ta pensée ! » C'est de cette mélancolie poétique et séduisante qu'est éclos René. Mais qu'a-t-el de particulier et d'essentiel entre toutes les tristesses C'est ce qu'il nous faut définir.

René commence par où Salomon finit, par la satiél et le dégoût. Vanité des vanités I voilà ce qu'il se d avant d'avoir éprouvé les plaisirs et les passions; il .{ le redit pendant et après : ou plu-

tôt, pour lui, il n'y ni passions ni plaisirs; son analyse les a décomposé d'avance, sa précoce réflexion les a décolorés. & voir trop tôt, savoir toutes choses avant de les sentir c'est là le mal de certains hommes, de certaines générations presque entières, venues à un âge trop mf

quelque Fléolise, el contempler la demeure de quoique habitant d* cloîtres et «les d'terls. Il s'en est suivi que la Religion a l'té ini.<te « fabriques et que l'on a eu un Christianisme de jardin anglais. >' Tout < chaplre de l'abbé de Pradt est dan<« le même sentf, mais va plus à kn et l'énètre plus au vif que le Rapport de M. Daru.

' Fouriérisme, Sainl-Simonisme, etc., etc.; et les diverses Écoles q rêvent sur la terre le règne absolu du Lieu être et le Iriouiphe illiai de r»ii<lu>irie.

LE REGEÏNT ET LE ROI DAVID 315

^^^ la société. Ce travail que l'auteur du Génie du Christianisme fait sur la Religion, cherchant à la trouver .elle avant de la sentir vivante et vraie, à lui demander les sensations et des émotions avant de l'avoir adoptée omme une règle divine, — ce travail inquiet et plus aisonné qu'il n'en a l'air, René l'a appliqué de bonne iCLire à tous les objets de la vie, à tous les sujets du intiment. Avant d'aimer, il a tant rêvé sur l'amour [lie son désir s'est usé de lui-même, et que lorsqu'il

>t en présence de ce qui devrait le ranimer et l'en-
ever, il ne trouve plus en lui la vraie flamme. Ainsi
le tout. Il a tout dévoré par la pensée, par cette jouis-
>ance abstraite, délicieuse hélas I et desséchante, du
'ève; son esprit est lassé et comme vieilli ; le besoin
lu cœur lui reste , un besoin immense et vague , mais i
jue rien n'est capable de remplir.

Quand on est René, on est double; on est deux êtres d'âge di-
fierenl, et l'un des deux, le plus vieux, le plus froid, le plus désa-
busé, regarde l'autre agir et sentir; 3t, comme un mauvais œil, il
le glace, il le déjoue. L'un est toujours là qui empêche Vautre
d'agir tout simplement, naturellement, et de se laisser aller à la
bonne nature.

L'auteur a fait de René un contemporain de Louis XV ; ^ c'est
là un anachronisme moralement impossible. Le Régent était déjà
ennuyé autant que René peut l'être, mais ce n'était point dans le
rêve, j'imagine, qu'il prenait le point de départ et cherchait la fin
de son ennui. Le Régent suivait un peu la méthode pratique de
Salomon et du roi David, auquel le comparait ingénument sa
mère '. Les contemporains du maréchal

1 « Mon fils a beaucoup de choses du roi David : il a du cœur
et (le l'esprit; il est musicien, petit, courageux, et il couche
volontiers

de Richelieu avaient en général peu de penchant à une mélancolie prolongée. Ce n'était pas à eux qu'il était besoin de dire : « O René ! si tu crains les troubles dii cœur, défie-toi de la solitude : les grandes passion* : sont solitaires. »

René est bien venu à sa date, et pas plus tôt qu'il ne fallait; il n*a été précédé et annoncé chez nous que par les Rêveries du Promeneur solitaire, c'est-à-dire par Jean-Jacquwâ i j'ajouterais, par les Ilêveries de Sénaacour.

Je parle en vue de la France ; car, à remonter plus haut et à voir le mal dans son principe, la m"" moderne était née bien auparavant. On ne la (rait pas en vain dans Lucrèce, le poète de la natura. Saint Augustin la trouvait déjà dans Virgile , et il en est lui-même le plus sensible exemple. C'est elle que saint Chrysostome essayait de traiter dans le jcaie Stagyre. On la trouverait encore, cette mélancolie croissante, cherchant un refuge dans le cloître aux pre* miers jours du Christianisme, s'efforçant de s'y guérir, et souvent ne parvenant qu'à s'y nourrir. Qu'était^ » en effet que Vacedia? — Au Moyen- Age un minnesingcr célèbre*, laissant tomber sa tête dans sa main, s*é» criait : a Cette vie, l'ai-je vécue? Tai-je rêvée? » Geî& tristesse du Moyen-Age se voit profondément ennr preinte dans l'attitude et la sombre beauté de la MelanchoUa d'Albert Durer, assise au milieu des sphèr res, et laissant à ses pieds pôle-mêle les inslrumcnli de la science, qu'elle a, comme Faust, épuiséâé

avec les fcnimca. » » Celte noble Allemamle, quoi qu'elle ait à dire, rfjf va pas par quai rc chemins.

* Wallher van der Vogelwcide. — (Voir De la Litlérariute proicale, par Liuikde Lavcle>e, page 113, Bruxelles, 1815.)

RENÉ ET VOLTAIRE

omment qualifier Hamlet sous son pâle éclair, sinon ; plus sublime malade de cette maladie sacrée, saillant tout, devinant tout, revenu de tout, grand par intelligence, infirme de caractère, sage dans la folie? [Vinet a dit admirablement : « Le Christianisme > aptout où il n'a pas pénétré la vie, a fait un grand de autour d'elle, et l'homme qui, au sein de la Ghréenté , n'est pourtant pas chrétien , porte partout avec li le désert. » Est-ce bien là pourtant toute l'explicaon? C'en est du moins une partie. Il faudrait peuttre chercher l'autre dans les souvenirs instinctifs et !S habitudes originelles de ces races sorties des forêts 3 Germanie ; les petits-ûls demeurent atteints à leur isu et sont repris par accès de la nostalgie paternelle, uoi qu'il en soit, le Breton René est le pre-jnier type)ut à fait expressif et achevé que présente en ce genre i nation française : voilà sa gloire.

Le type, jusque-là le plus brillant de cette nation, oltaire, ce Français si jeune à tout âge, lui qui prelit goût et intérêt à toutes choses, et qui était le moins lonné au rôve, Voltaire parlant de ces passions qu'il ne ut ni supprimer, ni assouvir, ni encore moins sophisquer à force de raisonnement, avait dit avec charme :

Je ne conclus donc pas, orateur dangereux, Qji'U faut lâcher la bride aux paàsious humaines ; De ce coursier fougueux je veux tenir les rênes ; Je veux que ce torrent, par un licureux S(cours, Sans inonder nos champs les abreuve en son cours : Vents, épurez les airs , et soufflez sans tempêtes ; Soleil, sans nous brûler, marche et luis sur nos têtes. Dieu des êtres pensants, Dieu dts cœurs fortunés, Conservez les désirs que vous m'avez donnés, Ce

goût de l'amitié, cette ardeur pour l'étude, Cet amour des beaux-arts et de la solitude : Toilà mes passions *

- Cinquième Discours en vers sur l'Homme.

3^8 CTIATEAUBRIAND ET SON GROUPE LÎTTÉRATr.E

Voltaire, dans ces vers, les plus charmants pent-fttr qni lui soient (5chapp(^s , donnait la main h La Fon laine, alors que l'aimable auteur de Pyanhn, adressan à la Volupté un hymne, une invocation à la Lucrèce y rassemblait tous ses penchants :

Volupfô, VoliipLA, qui fus jadis maîtresse

Du plus bel esprit de la Grèce, Ne me dédaif^ne pas; viens-t'en lo^^er chez moî

Tu n'y seras pas sans emploi.

J'aime le jon, l'amour, les livres, la musinne, La ville et la campagne, enfin lont : il n'est rien

Oui ne me soit souverain bien , Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique.

Cette mélancolie de La Fontaine n'est pas encore un maladie, ce n'est qu'un rhnrme.

Quanta Voltaire, qui écrivait et sentait avec cette fra cheur, il n'était pas fils de son siècle, il Tétait du siècle précédent. Qnand le siècle de Voltaire à son tour et passé sur la France , il porta ses fruits amers , et Rcn put naître.

M. de Rémusat, parlant de cette analyse anticipée d toutes choses, et lui-même l'un des plus habiles ana lystes, a dit bien finement :

a ... Il en résulte quelquefois que, devinant ce qu'il lui arrivera et persuadé qu'il ne lui peut rien arriver que de préjudiciable, l'homme est peu tenté de vérifier les faits, et ne se soucie guère d'impressions qu'il connaît d'avance, rassasié sans avoir goûté, blasé sans avoir joui. On a vu dans cet état des nations entières.

a Cette disposition n'est pas rare au siècle où nous sommes. Ceux qui en sont atteints, lassés avant le temps, dégoûtés par prévoyance, sont travaillés d'une secrète et vague inquiétude qui ressemble au regret; on dirait qu'ils pleurent les illusions qu'ils n'ont jamais eues. Pleins de dédain pour ce qui est, ils repoussent tout ce que le monde leur ordonne de penser ou de sentir, parce que cet ordre suffit pour leur faire regarder comme factice ce que peut-être, livres à eux-mêmes, U

ILLUSTRES DÉCLASSÉS

eussent senti et pensé tout naturellement. Doués de la faculté de découvrir, et dispensés de le faire par la société, qui s'est empressée de leur donner comme une leçon ce qu'ils auraient vu reconnaître comme une vérité et constater eux-mêmes, CCS esprits appelés à l'indépendance trouvent un tourment dans leur originalité même. Ils rejettent avec dépit tout le fardeau des idées acquises et, tourmentés à la fois du besoin et de l'impuissance de sentir et de croire, ils aspirent à quelque chose de neuf, d'inconnu, qu'ils vont chercher au milieu des agitations de la foule ou du repos de la solitude, dans les conciliabules des sociétés secrètes ou dans les déserts du nouveau-monde : disposition bizarre qui, sur les débris des conventions sociales, conduit au mépris

des hommes et au mépris de la vie, réunit souvent l'insensibilité et la douleur, donne à l'egoïsme même le ton de l'exaltation, et au dévouement un caractère de personnalité *. »

René est le fils d'un siècle quia tout examiné, tout mis en question : c'est bien l'auteur de V Essai, mais chez qui cette intelligence avancée, consommée, se trouve en désaccord hagrant avec une imagination réveillée et puissante, avec un cœur avide et inassouvi. « Vous le savez , j'ai le malheur de ne pouvoir ôtre jeune,)) dit Sénancour daus Oberman, Mais chez Oberman, la pensée, l'imagination et le cœur sont suffisamment en

* Idée très-fine et très-juste. Imaginez un Voltaire naissant quand le monde est détrompé, qu'il ait vu la vérité, ou ce qu'il croyait tel, est passée dans la circulation commune : un Yollaire qui n'a rien à lui dire. Que deviendrait-il avec son activité diabolique ? bon démon se tournera contre lui-même. — Imaginez un homme dévoré de l'instinct des découvertes géographiques, un Christophe Colomb, naissant quand le Nouveau-Monde est découvert et que le tour du globe est déjà fait dans tous les sens 1 — Ou encore un La Rochefoucauld naissant quand la société est sourde à la vérité et que le monde moral est devenu grossier. C'est désagréable, c'est étouffant.

- Jacopo Ortolani, ou Jules Lalande.

3 René.

^ Fasse le Présent, mélangé(es, par M. de Rémusat t. I, page 119. (1847).

TOME

350 CHATEAUBRIAND ET SON GROUPE. ^ i-...x... ..,.,.,.,.,.

accord et en équilibre", dans ce sens que leur état de souffrance réciproque et de tiraillement sourd peut durer et s'éterniser. Aussi Oberman est-il le vrai type permanent de la situation n° orale dont René nous figure avec idéalisation un moment.

René a de plus qu'Oberman l'imagination et les conséquences qu'elle entraîne, la rapidité, la non l'éclat. Il traverse les situations au lieu d'attendre que de s'y attarder indéfiniment. René a la gloire de la parole, la poésie de l'expression, qui est presque une contradiction avec son état d'âme terne et désolé. Car un homme qui est complètement dans ce vague qu'il nous figure doit ne pas vouloir s'en teindre à rien, pas même à l'idéal de sa tristesse en le décrivant. Or René se dessine à nos yeux dans son type et se dresse comme une statue. C'est le beau ténébreux. Il y aura de la fatuité dans Byron ; il y a une haute coquetterie dans René : il n'y en a aucune dans Oberman.

Oberman vit au sérieux dans sa situation; il y habite, il la prolonge; il ne s'y drape pas. Il porte son ennui, son regret précoce dans les petites choses comme dans les grandes. Il ne peut voir une aurore sans regretter l'aube, l'aube sans regretter la nuit, ni une belle nuit sans regretter le lever du jour. Il se gâte tout et se complait à se gâter tout. A force d'être ennuyé, Oberman court risque à la longue de devenir ennuyeux. René il est loin de ce danger, il n'en a pas le moindre; le don; il a pour cela trop de cordes à son arc et à sa lyre. Il pourra être de mauvaise humeur, il ne sera jamais ennuyeux. On sent en le lisant qu'il guérit du moins qu'il

se distraira. M. de Rémusat , que nous Éilions tout à l'heure, a encore dit spiriluellement (il vient de parler de AVerlher) :

a Considéré indépendamment du talent admirable qui le place si haut^ René est un ouvrage aussi profond et plus i-ur.

RENÉ ET WELLThiEil , PAU M. DE RÉMUSAT 351

; deux ro-mriis se ressentent do=? circonstances différentes ii3 lesquelles ils ont été comoosés. La conception de Wern', au milieu d'une société paisible et rangée, a quelque ufiose de sédition; mais celle de René, qui porte révideiïie empreinte d'une époque de trouble et d*ora:^e, s'excuse et s'explique par la date de sa naissance. On peut, jusqu'à un certain point, permettre au témoin d'un grand bouleversement politique le découragement et l'incrédulité ; en pareil cas, les hommes très-forts ou très-passionnés peuvent seuls^ s'y soustraire. René n'est donc point un homme aigri comme Werther; il a peu souffert, il cherche à souffrir; son imagination seule l'a jeté hors des routes battues; sa vanité n'est point vindicative, elle ne hait point, et l'on sent qu'il garde en lui de quoi reprendre aisément aux jouissances de la vie usuelle et même aux petites joies, aux petites émotions qu'elle prodigue. L'éclat, la gloire du monde, les triomphes d'amourpropro le séduiraient encore. Il n'a pris aucun engagement avec lui-même, il reviendrait aisément, il changerait sans peine sa vanité sauvage contre une vanité civilisée; il deviendrait presque un homme frivole; car il n'a d'excessif que l'imagination ; c'est, pour emprunter l'expression commune, une tête montée-, mais il est faible et mobile; un rien peut le consoler et le distraire ; on est sur qu'il ne se tuera pas*. ».

La conséquence en effet serait de se tuer. Mais Oberman qui, en sceptique qu'il est, ne presse pas la conséquence, et qui arrive à la maturité et comme à la sagesse de son état (si Ton peut ainsi dire), ne se tue pas non plus ; il continue de rouler indéfiniment dans le même cercle aride et désenchanté. Il vit et végète jusqu'à la fin sous le poids, sous l'oppression du grand problème qui s'est dressé devant lui dès le premier jour, et qui, comme cette écrasante monlagne dont se couvrit tout d'un coup la ville des Phéaciens. menace à jamais de l'accabler.

M. Vinet, en jugeant Oberman à côté de René , nous paraît avoir été bien sévère et injuste pour une produc-

* Passé et Présent, mélamies, ionic l,i^z- ^ ^ 3.

tion et pour un homme qui n'a d'autre tort particulier que d'être parfaitement sincère. Il traite Obenuan d'homme d'esprit, et il lui oppose, dans le genre, René, l'homme de génie : c'est prononcer cette fois comme le hasard et la fortune*. Je me permets rarement de contredire M. Vinet, et je m'honore toujours de le suivre; mais dans le cas présent quelques mots inconvenants d'Oberman contre le Christianisme n'ont pas laissé au critique son ouverture ordinaire et son impartialité / l'ilé.

M. de Sénancour débuta en 1798 par des Rêveries, où son génie moral contristé et maladif se révèle déjà tout entier, et mieux peut-être que dans aucune de ses productions suivantes :

« J'ai vu, écrivait-il à vingt-six ans *, j'ai vu la nature mal interprétée, j'ai vu l'homme livré à de funestes déviations : j'ai cru entendre la nature, j'ai désiré ramener l'homme. Je pouvais errer moi-même, mais je sentais profondément qu'il pouvait être modifié d'une manière meilleure. J'interrogeai ensuite mes besoins

individuels; je me demandai quel serait l'emploi, l'occupation de ma vie; je portai mes regards sur ce qui est donné aux mortels et sur ce que leurs désirs poursui» vent dans les mœurs et les climats opposés : je n'ai rien vu qui déjà ne fût indifférent à mon cœur, ni dans la possession des biens de la vie^ ni dans la recherche des illusions diCQ*

, *« Après tout, est-il donc si nécessaire de réussir? » ad part SÉNANCOUR : ce proct'dé iilornc qui est le sien, lout i' >

l'effet (lu dehors, est ce qu'il y a de plus contraire au procéd.^ de Ckatchaubriand, dont la devise serait : Porto est unum necessarium^ réussir et plaire avant tout. Mais c'est à M. Vinet moins qu'à un autre qu'il appartenait de se ranger lout entier du côté du victoricut.

^ Rêveries sur la Sature i>riwifive de Vilomme, VA\\> an "VI, premier cahier. Cette preuûcre édition, qui fut in' avant la fin, paraissait par cahiers. Je m'attache à en r-^ snges caracU risiques qui n'ont pas été reproduits dans \antes, ou qui ne l'ont été ([ue dans la seconde édition ti. . v^ . . ">.... lie l'édilioa de 1809, l'auteur, suus piclexle de coiiigcr, a tuut altéré.

SÉNANCOUR

ciles; j'ai trouvé que tout était vain, même la gloire et la volupté, et j'ai senti que ma vie m'était inutile. Voyant qu'elle ne contenait nul bien pour compenser ses douleurs, je l'ai seulement tolérée comme un fardeau nécessaire. Il y a trois années environ (j'en avais vingt-trois alors), je m'appuyai sur la sagesse des Stoïciens,

et sa fière indifférence me soutint contre les afflictions; mais elle n'eut à opposer, contre le sentiment du néant de la vie, que de spécieuses chimères. Je trouvai que par la sagesse on était moins malheureux ; je trouvai qu'elle pouvait beaucoup contre les maux; mais lorsque je cherchai par quel bien positif elle pouvait rendre la vie heureuse, et sur quelle vérité inébranlable s'élevait son sublime édifice, je dis avec découragement : La sagesse elle-même est vanité. Que faire et qu'aimer au milieu de la folie des joies et de l'incertitude des principes? Je désirai quitter la vie, bien plus fatigué du néant de ses biens qu'effrayé de tous ses maux. Bientôt, mieux instruit par le malheur, je le trouvai doux lui-même, et je connus qu'il était indifférent de vivre ou de ne vivre pas. Je me livrai donc sans choix, sans goût, sans intérêt, au déroulement de mes jours. Au milieu des dégoûts et de l'apathie, où ma raison détrompée retenait mon cœur aimant, mes plus fréquentes impressions étaient la réaction sur moi des misères de mes semblables. Je cherchai leurs causes et je vis qu'à l'exception de quelques douleurs instantanées, tolérables ou mortelles, qui dès lors ne pourraient constituer un état de malheur, tous les maux de l'humanité découlaient d'erreurs locales, accidentelles; qu'ainsi le sort de l'homme pouvait être amélioré ; et que s'il était une destinée irrévocable, cette destinée même contenait sans doute un temps meilleur, puisque la versatilité des opinions funestes semblait montrer que les habitudes malheureuses ne faisaient point partie de la nature essentielle de l'homme. J'osai donc concevoir un grand dessein : soit sensibilité, soit génie, soit orgueil, je voulus tenter de ramener l'homme à ses habitudes primitives, à cet état facile et simple composé de ses vrais biens et qui lui interdit jusqu'à l'idée des maux qu'il s'en fait. Je voulais montrer cet état si méconnu et indiquer cette route de

retm^rradation, devenue si nécessaire et que l'on croit si difficile.
»

354 CHATEAL'BUIAJD ET SON GROUPE LITTÉRAIRE

Mais à peine ce dessein formé, il va le révoquer en doute :

c(Je ne me suis jamais dissimulé combien un pareil dessein était au-dessus de mes muyeis, et peut-être du génie d'un homme. Que l'on ne m'accuse point d'èlre le jouet des vanités de la vie en méprisant ses prestiges. L'espoir de servir le genre humain n'aura été pour moi qu'une illusion, sans doute, mais l'illusion est nécessaire à la vie, et celle-là seule restait à la mienne : voilà ma réponse. Il faudrait trop longtemps parler de moi pour l'expliquer à ceux qui n'entendront pas d'ahord tout ce qu'elle contient. »

Tel il se montre au moment de son plus jeune effort et de sa plus vive espérance. Le remède de l'auteur, si on l'acceptait, tendarait, en supprimant tout ce qu'il appelle illusions, à arrêter la nature, l'humanité, à lui retirer toute chance de renouvellement, toute jeunesse, et à fixer partout au moral la froide saison du dernier automne. C'est ce qui ressort de la seconde de ses Rêveries et de la suite des passages, si pénétrants d'ailleurs et si sentis, qu'on va lire; il faut l'entendre sur le lun de l'hymne protester contre le printemps :

« Doux Printemps , jeunesse toujours nouvelle de l'inépuisable nature, tous les cœurs ont aimé tes premiers Lcar.x jours, tous les poètes les ont cliantés : tu soutiens et consuies notre vie, tu fais fleurir l'espérance sur tes traces annuelles, et vivifies nos jours flétris durant le sommeil de la nature. Tu la montres toujours jeune à nos yeux vieillis, et son immuable durée semble

éloigner le terme de nos jours rapides; comme s'il nous était donné de nous renouveler avec elle, comme si chaque printemps n'abrégeait pas notre vie passagère, comme si nous n'étions pas des parties mortelles d'un tout impérissable...

« Et moi aussi j'ai aimé le Printemps; j'ai observé le bourgeon naître..., j'ai cherché les primevères et le muguet, j'ai cueilli la violette. J'ignore si ces temps se reproduiront encore. Je n'ai point perdu les goûts primitifs, mais leurs impressions ont changé lorsque mon cœur a perdu les désirs.

HYMNE A L'AUTOMNE SoD

Itérations passagères de l'être qui sent profondément et ne végètera qu'un jour.

« Le Printemps seul se revêt d'un charme indicible : nulle saison ne peut lui paraître comparable, aux yeux qui ne sont pas désenchantés : aux plaisirs qu'il donne, l'attente de l'Été ajoute encore ceux qu'elle promet; mais je sens que je lui préfère déjà la mélancolique Automne, reste épuisé de la splendeur des beaux jours, dernier effort de vie mêlé d'une sorte de langueur qui déjà repose et bientôt va s'éteindre sous les frimas ténébreux...

« Douce et mélancolique Automne! saison chérie des cœurs sensibles et des cœurs infortunés, tu conserves et adoucis l'être tantôt triste et précieux de nos pertes et de nos douleurs; tu nous fais reposer dans le mal même, en nous apprenant à souffrir facilement sans résistance et sans amertume. Tes ombres, tes vapeurs, tes feux qui s'éteignent, et ce revêtement antique que tu commences à dépouiller; tout ton aspect décevant et funèbre attache nos cœurs aux souvenirs des temps coulés, aux regrets des impressions aimantes. Émus, attristés, navrés, nous t'aimons, nous

te bénissons, car tu nous ralènes au charme aimable des illusions perdues, tu reposes à emi le voile consolateur sur nos yeux fatigués d'une impruente lumière. Douce Automne , tu es la saison chérie des iurs sensibles et des cœurs infortunés!

« Tes jours plus courts et ton soleil plus tardif semblent jréger nos maux en abrégeant nos heures. A travers tes rouillards portés sur les prairies, l'aurore elle-même suspend i lumière douteuse. Le voile vapoureux laisse au matin le sincc de la nuit et la paix des ténèbres, et nous nous éveillons bres du poids des heures écoulées, et incertains même s'il ut déjà vivre ou si nous reposons encore. Automne! doux »ir de l'année, tu soulages nos cœurs attendris etpacitlés, i portes avec nous le fardeau de la vie!...

a Que le jeune cœur avide d'amours et d'illusions se livre ms son enthousiasme aux erreurs du Printemps, je ne veux iS le détromper; l'ombre du bonheur s'est retirée sous le oile; il ignore la vie et s'ignore lui-même; qu'il jouisse loug- ^mps! pour moi je t'aime, douce et mélancolique Automne, 1 es douteuse et fugitive comme la vie de l'homme : si belle

encore et pourtant si voisine des frimas nébuleux, tu appren à son cœur détrompé que du moins le présent peut s'ecou doucement dans l'oubli des maux que la crainte anticip» « Et toi disciple de la vérité, tranquille Solitaire, qui aini et plains l'humanité souffrante , toi à qui on insulte par i nom qui fait ta gloire, vrai Philosophe, homme éclairé, v» tueux et aimant, malheureux parce que tu es sensible, pi malheureux parce que tu es détrompé, dis-moi, car je S' digne de t'entendre, comme toi j'aime la vérité et les hommi

— dis-moi quelle est des modifications annuelles celle q tu chéris davantage ? L'Automne n'a-t-elle pas surtout entj tenu tes méditations, inspiré tes pensées et ramené ton cœu Dans le silence des soirées d'octobre, n'as-tu pas connu u justice plus naturelle, senti plus d'impossibilité p!,:lu.~ phique, et pénétré dans une profondeur plus sublime?...

« Vous à qui les touchantes soirées d'octobre convienm davantage qu'un matin du mois de mai, comptez que la vit déjà perdu pour vous son illusion fugitive, que les regrets; ront vos seuls plaisirs, et qu'il n'est plus d'autre habitude < cœur qu'une mélancolie qui consume et que l'on aime. charme une fois dissipé ne revient jamais. Vous êtes dans soir de la vie, et son couchant se prépare. Descendez doue ment vers la nuit de la tombe : il n'est plus pour vous d'à rore; vos yeux fatigués ne verront pas mt'me l'éclat du mi et le seul espoir qui vous reste est celui dun sommeil paisib

— Mais ce repos, ce sommeil funèbre, aura-t-il aussi son: veil? rson , il ne l'aura point... Cependant reposez du mcint

Dans son dégoût sincère de la vie, il conclut à réti grader lentement vers tout ce qui l'éteint et la glac il aime à sentir les premiers frissons de l'hiver et la ^ nue des ténèbres; il voudrait rentrer peu à peu ds le sein de la nature muette d'où il est éclos, non | s'y précipiter par un coup violent, mais s'y glisser s'y couler pas à pas par une sorte de métimorphi qui le rendrait semblable à elle. Mais au momenl il s'y confond, il la trouve encore trop viv>n|<. t^, lui:

OBERMAN PRÉCURSEUR DE RE:;É

« Quand la passion de la vérité a conduit au doute universel, quand le doute a dévoilé les biens et stérilisé les désirs, le silence du cœur devrait du moins régner sur ces ruines éteintes : mais des cœurs mortels nul n'est plus déchiré que celui qui conçoit un monde heureux et n'éprouve * qu'un monde déplorable, qui toujours incité ne peut rien chercher, et toujours consumé ne peut rien aimer; qui, refroidi parle néant des choses humaines, est arraché par une sensibilité invincible au calme de sa propre mort. Il s'attache à la nature inanimée pour devenir indifférent comme elle, pour reposer dans sa paix impassible ; il la voulait muette, mais il l'entend encore, il la sent, il l'interprète tout entière, et demande à chacun de ses accents une expression indicible pour des douleurs inénarrables. Il voit la terre agitée dans la vague qui se brise contre le roc, et la destinée humaine dans celle qui vient mourir sur la grève. »

De telles pages se produisaient inaperçues au printemps de 1798, quatre ans avant René. Ce monde de René était donc bien véritablement découvert par celui qui n'a pas eu l'honneur de le nommer. Des trois grands peintres, Jean-Jacques, Bernardin de Saint- Pierre et Chateaubriand, aucun (je l'ai remarqué), malgré son vif entraînement vers la nature, ne va au panthéisme; chacun reste soi et se distingue du tout, et en dislingue Dieu. Oberman seul est plus en proie à la nature; il s'y livre, il s'y plonge, et cherche à n'être qu'une sorte de modification sourde du grand milieu universel. Son idéal, à lui, est une soirée de la fin d'octobre. Oberman, dans sa physiologie morale toute morne et déclinant à la mort, est bien le contemporain de Lamarck, c'est-à-dire du grand physiologiste

* Dans les éditions dernières l'auteur a gâté et affaibli cette expression, en mettant : 't Celui qui conçoit un monde heureux, et qui observe un monde déplorable. »

338 CUATEAUBRIAND ET SON GROUPE LITÉRAIRE

qui ne pense pas que la vie et son contraire émanent de principes tout différents'.

Épuré et plus religieux en vieillissant, l'auteur d'6 berman arrivera à une sorte d'idéalisme absolu qui n'est pas sans quelque rapport avec le système de ces Indes philosophes de l'Inde, se demandant si tout et la nature elle-même n'est pas un rêve, une apparence, une illusion émanée de l'Être incompréhensible.

M. de Sénancour est décédé le 10 janvier 1846, ; Saint-Gloud. Il y est enterré dans le cimetière : là en core il repose presque seul. Cette courte inscription tirée des *Libres Méditations*, est gravée sur la pierre de sa tombe : Éternité deviens mon asyle ^

1

Un seulami, prévenu à temps, accompagna sa dépouille mortelle. Aucun journal n'entonna l'hymne funèbre, ce que je ne sais même s'il en est un seul qui daigna annoncer sa mort. Ceux qui ne se règlent dans leurs jugements ni sur le renom, ni sur la fortune, et qui, après avoir suivi la foule, savent aussi s'en séparer, mettront tout bas en branle cette fin silencieuse et cette sépulture ignorée avec les pompes retentissantes du rocher de Saint-Malo; ils se demanderont si c'est là toute la justice. Mais ils ne s'en étonneront point; car, après tout, pour être regretté de hommes, il ne suffit ni de les avoir aimés ni de les avoir voulu éclairer, il faut les avoir éblouis, amusés, occupé longtemps, insultés quelquefois et

fustigés ou flattés^c presque toujours égarés dan? bien des voies*.

' Lainaick n- voit de clifércnro que dans les circonf *

dans ks causes cl dans les lois mêmes qui presidtMit tint vaut
(|uau règne inanimé (vuir sa l htlosop/iic :

- 11 n'allait pas jus^ju à dire avc<- Uossuel : « i Dieu, mais*
plutôt, ô Lternilé, tu es Dieu même ; » ^ùtruiiii mi ; , bilion, pour
le quatrième dimanche de Carême.)

^ M. Fer.linand Ueni*.

4 On peut se demander quelles ont été les relations de H. de
Ck

CHATEAUBRIAND ET SÉNAKCOUll 359

Il m'est venu entre les mains, après sa mort, quelques ensées
touchantes ou profondes de cet homme médiatif que rappelle et
que n'éclipse point pour moi la gloire te René. Je me contenterai
de les offrir ici, en laissant hacun se former son impression parti-
culière '. Mais

aubriand et de M. de Sénancour. Je ne crois pas qu'ils se
soient jalaià rencontrés. Quand on prononçait par hasard le nom
de M. de Scaucour et d'Oberman devant M. de Chateaubriand,
celui-ci gardait un ilence obstiné. M. de Sénaocour, en 1814, dans
de petits écrits poliiques fort raisonnables et fort inaperçu-;, avait
combattu avec politesse is exagérations du brillant pamphlétaire
: « Ce sont des choses bonnes u'il nous faut, avait-il dit, plus en-
core que des choses éclatantes. » I. de Sénancour croyait à une
mauvaise disposition de M. de Chateauriand contre lui, et il en

donnait cette explication ironique . « Je crois bien deviner d'où vient son mauvais vouloir : j'aime les montagnes, et j'en déteste. » Il y avait une autre raison plus précise : M. de Sénancour avait publié en 1816 des *Observations critiques sur le Génie du Christianisme*. Souvent, disait-il, était de montrer que « si le Génie du Christianisme méritait, comme ouvrage d'agrément, tous les éloges qu'on en avait faits, il ne contenait du reste, excepté deux ou trois chapitres, que des sophismes plus ou moins ingénieusement exprimés, et ne pouvait être lu sans impatience par quiconque veut sérieusement connaître le vrai ». L'ouvrage y était examiné sur ce point, chapitre par chapitre, et résistait peu : « Le Génie du Christianisme est un ouvrage d'effet ; une raison trop complaisante. y laisse à illusion tous ses moyens. Le succès de l'auteur y est beaucoup mieux réparé que le triomphe de sa cause. » Le style, d'ailleurs, était fort loué : la manière de l'auteur est large et hardie, très souvent forte, et quelquefois profonde. Comme peintre, comme poète, M. de Chateaubriand a beaucoup plus que du talent; il a le génie de l'expression; il est au nombre des premiers écrivains de la France. » On fit peu d'attention, en 1816, à cette dissertation rétrospective. — Tout adversaire et tout rival qu'il était à bien des égards, si M. de Sénancour avait été un écrivain populaire et influent, à une certaine heure M. de Chateaubriand serait allé à lui, et il en serait résulté, aux applaudissements de la foule, une paix éclatante. M. de Chateaubriand embrassait quelquefois son adversaire, mais sur le balcon.

* Voir aussi dans la dernière édition des *Portraits contemporains* (1870), tome V^e, l'article sur M. de Shancour, auquel M. Saintcieve a ajouté d'autres fragments inédits; — et dans le discours de M. Sainle-Beuve au Sénat sur la liberté de la presse (séance du 1^{er} mai 1868), le passage qui concerne Sénancour.

seulement, je le demande , y a-t-il trace dans tout ceK de cet homme d'esprit qu*a cru voir M. Vinet?

« De bonne heure j'ai demandé aux hommes quelle loi i fallait suivre, quelle félicité on pouvait attendre au miliei d'eux, et à quelle perfection les avaient conduits quarante sic clés de travaux? Ce qu'ils me répondirent me parut étrange ne sachant que penser de tout le mouvement qu'ils se don nent, j'aimerais mieux livrer mes jours au silence et achevé; dans une retraite ignorée le songe incompréhensible. » —

« La grandeur humaine est extrêmement vantée ; mais j< n'ai pas vu que l'homme pût être très-grand , en sorte quj'ai renoncé sans peine à être grand ; mais j'ai vu que l'homm» pouvait être très-bon , et il faut tâcher d'être bon : je croL que j'eusse pu l'être si j'avais eu des jours moins asservis.)

Oberman, celui que j'appelle le vrai René, le Ren« sans gloire, ne peut se flatter d'avoir eu dans tout Ji cours de sa vie monotone un seul moment illustre ot grandement désastreux :

« (1810). — Me voici parvenu à trente-neuf ans et demi. 1 y a plus de vingt ans que je suis sorti du collège. Dans cett moitié de la vie, car la durée de l'homme n'est que de qua ranie ou quarante-huit ans entre l'une et l'autre débilité ; dan cette moitié de la vie je cherche vainement une saison heu reuse, et je ne trouve que deux semaines passables, une d distraction en 1790, et une de résignation en 1797. »

Il aurait pu ajouter : Et je cherche en vain un gran» malheur, je ne trouve qu'une longue trace d'ennui obscurs.

Voici pourtant une pensée, une seule, qu'on dirai qu'il a écrite à l'un de ses rares jours de soleil, unaprès-midi, sous son lilas :

« 11 est bon d'être au milieu de la vie ; les regrets ei î reproches oui une place aiTclce dans nos souvenirs; iiu.

l'inaccessible et l'explicable 361

connaissons nos négligences, nos inadvertances, nos tiédeurs, toutes nos faiblesses. La joie nous paraît un peu ridicule, mais non le contentement. La paix est dans notre âme, et l'indulgence dans notre cœur. » —

K Je sens que mes écrits auraient pu être utiles si je les avais fait connaître davantage; mais faire beaucoup de pas pour le succès me paraît peu digne des Arts mêmes, à plus forte raison de l'Art par excellence, celui d'écrire pour le bonheur des hommes. Vitruve dit dans sa Préface : *Ceteri architecti rogant et ambiunt ut architectentur, mihi autem a praeceptoribus est traditum oportere eum qui curam alicujus rei suscipit rogari, non vero rogare.* »

Il est peu digne du talent et surtout de la pensée d'aller soi-même s'offrir; mais si elle attend qu'on vienne à elle, elle court risque d'attendre longtemps.

« Il y a, dit-on, dans mes écrits trop de vague et trop de doute. — Je pense que ce reproche tombera et que c'est précisément par cette sorte de tendance que peut-être mes écrits devancent les temps. C'est par le vague qu'on s'approche de l'universalité; c'est par le doute qu'on s'éloigne moins de la vérité. »

Cependant ce doute lui pèse :

« Cette incertitude universelle m'importune et m'accable. Tout ce qui compose ce monde impénétrable semble peser sur nous. En vain on cherche le vrai, on veut faire le bien, on renonce à d'autres désirs, et on se dévouerait pour lutter contre l'erreur, contre le désordre; en vain on demande à la nature ce qu'on doit être, ce qu'on doit faire; en vain on dit : Sagesse, ne te connaîtrai-je point? — tout est muet, ce silence nous oppresse; les nobles désirs et les grandes pensées nous semblent inutiles; on ne voit que doute et impuissance, et on sent déjà qu'on va s'éteindre dans les ténèbres où ce qui est reste inexplicable, et ce qui doit être, inaccessible. »

Son ciel s'entr'ouvre un moment : quæsit cœlo lucem, il se donne presque la peine d'espérer ou du moins de former un vœu :

TOME

362 CnATEAUBRIAND ET SON GROUPE LIT'l'i IIAIUL

« (1820). — Avoir une propriété dans un site favorable; — imprimer tout ce qu'on peut avoir à dire en trois volumes on peut-être deux; y travailler pendant quinze ans; venir les faire imprimer à ses frais dans la capitale; en déposer deux cent exemplaires dans les Bibliothèques publiques ou chez quelques libraires; en emporter deux dans sa retraite; — ur; penser à son livre; ne s'occuper que de ses enfants, de ses amis et de la paix des campagnes, ce serait du moins vpg< to en homme ! Mais la vie que je mène est celle d'un esclave à qui la mort est refusée. » ..^,

.....

Veut-on sur lui la vérité finale? Il va nous la dire il se retrouve tel à la fin qu'il était au commencement (c'est l'image de la plupart des hommes), — tel d« disposition et de nature , sinon tout à fait d'opinion e de doctrine. Il écrivait à la fin d'août 1837 à une femme qui avait elle-même plus de distinction d'âme que d« douceur de vie et que de fortune ;

« Enfin, Madame, vos heures vont être plus libres. Quant. des heures vraiment heureuses, on les dit assez rares; ni 1 raison, ni l'inspiration ne vous les donneront, mais c'est quel que chose d'écarter les maux insensés, et d'adoucir souvent o d'ennoblir les autres. Que dire en cela que vous ne sachiez très-bien? Notre meilleure ressource, c'est peut-être cette H flexion toute simple, et commune en un sens . « Si un grau « avenir suit la vie présente, ce qu'elle renferme de mata a peu d'importance; s'il en est ainsi, cette vie n'r- « en est autreniiiiit, nous ne sommes rien nous Cela est sans réplique et soutient la pensée jusqu'à un cerUi point ; mais des consolations positives, il n'y en a pas. — II en a bien peut-être dans la foi naïve; mais si l'œuvre subllir du monde n'est pas une œuvre absurde, il faut r)i' t.'^r vrai et non pas les consolations. D'ailleurs, il ne <! de nous de croire aux paroles des hommes. L'incei : partout, on ne croit, pour ainsi dire, qu'à ce qui i perpétuel, et l'on ne se remue g:ucré que par n adoucir quelque grande infortune, non mei. Dans le trouble où nous sommes sur la terre quand uou& i

SENANCOUR SUR LA PRIÈRE

sommes pas crédules, qui est-ce qui aurait le bonheur de servir d'appui lorsque viennent les afflictions de la pensée ? Ce ne serait pas moi si troublé, si triste, et si peu détaché des choses de la vie, excepté de celles dont je ne me suis jamais soucié. On * est toujours ainsi, impatient ou morne, agité ou fatigué, selon l'heure, la minute et même le régime, mais pas selon l'âge; découragé parce que tout est vain ici, mal résigné parce que tout reste incertain; joignant à la faiblesse humaine le manque de fermeté nerveuse; très-fâché que la vie avance si fort, et pourtant n'ayant pas à en regretter un seul mois, un seul jour; comme il y a quarante ans demandant à vivre, et comme il y a quarante ans demandant à nourrir ; espérant avoir formé ou saisi un grand ensemble de probabilités, mais ne voyant que du probable; songeant à les choses qu'on pourrait arranger sur la terre, mais sentant que le siècle n'est pas venu, et supposant de plus que, quoi qu'on fasse, la somme des biens et des maux changera. — Eu, les hommes ne pouvant s'entendre, excepté dans ce qui est routine. — Voilà une énergie bien trop boiteuse pour être d'aide à votre énergie vivante. »

C'est ce que trouvait à dire Oberman vieilli quand il l'essayait à consoler ; — une consolation noble , tendre , inépuisable parfois, et redevenant elle-même désolée *1

' On, c'est lui-même ; — c'est comme dans les livres de l'ort-Royal où le Ou remplace le Je et le Moi. Sénancour ne met le Moi en avant avec pudeur, et il le retire presque aussitôt. - Je donnerai la suite de cette lettre où il y a quelques vues, quelques jauges de pensées sur la prière, c'est-à-dire sur l'acte qui était

prilivenient le plus antipathique à Oberman. Vers la lin de sa vie il ne repoussait [lus absolument :

•• Si vous avez la prière, écrivait-il (tout étonné de son rôle de consolateur), c'est un asile; chez vous elle ne peut être que noble et dégagée des formules... Je ne sais point de langue comro.une entre le chélir et rinCini, entre un de nous qui passons et la Permanence inconnue. Oui, une religieuse aspiration est possible, mais c'est fugitif, *t l'on retombe dans son néant. Je ne vois pas de remède à cette iorte de stérilité. On serait heureux d'implorer une protection céleste quand la tristesse est élouffaulle. Demander la mort que d'ailleurs on ne veut pas précisément et qui n'écoule pas, cela ne signifie

N'exagérons pas le malheur. M. de Sénancour a véci en homme de conscience et de vertu ; il n'a pas eu I: gloire , il a eu des amis , il a eu des admirateurs secrets épars, mais religieux à leur manière et passionnés; il i sa postérité secrète qui lui restera fidèle. Un jeune po6l< anglais, fils d'un bien respectable père, et dont le talen réunit la pureté et la passion, M. Mathieu Arnold ,voya géant en Suisse et y suivant la trace d'Oberman , lui ; dédié un poème où il a évoqué tout son esprit et où lui-même , à la veille de rentrer par devoir dans la vi active, il fait ses adieux au grand méditatif rêveur. J donnerai ici ce poème parfaitement inconnu en Franc et dans une traduction que le poète a daigné avouer'

« rien. Hélas ! il ne signifie rien non plus mon billet 1 avard écrit dai « un des moments où les doigts n'ont pas trop de crampes... Chacc « de nous peut se dire : Si 7ious devons vivre après la vie présent «« elle n'est rien; autrement nous ne sommes rien nous-memc K Cela est de nature à aïïermir de certaines réso-

lutions, mais cela i « donne pas la paix à ce que nous nommons le cœur. Il faut la paix « cette paix au nombre des chimères, je crois : je veux dire qu'on i «t l'obtient sans doute que lorsqu'elle est misérablement facile.

« Au reste, il est une direction particulière que la prière pour
« prendre. 11 n'est pas de supposition plus naturelle que celle
d'intermédiaires. Dans cette hiérarchie aux mil-
lions de degrés « peuvent se trouver, de manière ou d'autre, des
Génies protecteurs;

« dont les inspirations... Que d'affreuses douleurs huma- ■■-;
« été épargnées ! d'autres ont été visiblement adoucies. Ai
« aux Pouvoirs tutélaires, à quelque Génie (gardien qui i
« notre lâche, cherchant à la proportionner à nos forces. Ci
« ricux sans être impossible, ce semble... La sagesse de ce- (
« pour ainsi dire, abordable... Précisément parce que l'abstrac-
tion

« Dieu et un mortel ne peut être franchi, notre avenir se
convoit donc

« perpétuel, si la mort ne nous éteint pas, si un mortel est
transi/ >

« mable. »

— Tel est le plus grand effort de l'essai de retour au Déisme qu'il
pu faire Oberman ; des Anglaises tout au plus à défaut de Dieu. —
Ce lettre était adressée à Mme A. Dupin, auteur d'écrits remar-

quabl J'en dois la communication à l'amitié de M. Ferdinand Denis, nal* fidèle à la mémoire du respectable mort.

* t Le livre d'Oberman étant écrit en Cranvais, et Tidée que j'ai

ÉCRITES EN NOVEMBRE

« En face, l'affreux sentier de l'Alpe fait ramper son escalier rocheux; les orageux vents d'automne balayent les traînées de nuages dans l'air.

a Derrière sont les bains abandonnés, muets, au milieu des prairies solitaires. Les feuilles sont sur le chemin des vallées; les brouillards sont sur le Rhône, —

« Les blancs brouillards roulant comme une mer. J'entends les torrents rugir. — Oui ! Oberman, tout parle ici de toi! Je te sens tout près, une fois encore.

« Je tourne tes feuillets : je sens encore leur haleine rouler sur moi; je sens ce souffle de langueur, de froid et de mort qui couvait sur ton âme.

« Fuis d'ici, pauvre Créature, qui que tu sois, condamnée à errer, toi qui es tout naufrage en ton propre cœur, et qui vas à la recherche de quelque allègement du dehors.

((Une fièvre brûle dans ces pages, et sous le calme qu'elles feignent; un esprit humain blessé se tourne et se retourne ici sur son lit de peine.

« Oui ! bien que l'air vierge de la montagne souffle frais

« lui se liant toujours dans ma pensée avec celle de la Suisse française, « les Stances que j'ai déiHée> à sa mémoire me semblent gagner beau- « coup, en fait de couleur locale et de véiité, à être revêtues d'une « forme française. Je vous assure qu'à présent je lis mon poème avec « plus de plaisir dans votre traduction que dans l'originaj. >» C'est ce que M. Arnold m'a fait l'honneur de m'écrire, et, tout en rabattant ce qu'il faut de ses politesses, je puis laisser louer une traduction qui est moins en effet de moi que d'un poète ami, M. Lacaussade. — Les Stances de M. Arnold n'ont été composées que dans l'automne de l'année 1849; je les ai insérées, après coup, dans cette quatorzième Leçon. C'est la seule intercalation de ce genre que je me sois permise.

à travers ces pages; bien que les glaciers versent de loin sur ces feuillets l'arae de leurs neiges muettes;

« Bien qu'ici le murmure de la montagne s'augmente et s'enfle du bruit des sapins aux sombres ramures; bien qu'il vous semble, en lisant, entendre la cloche des vaches pâturent sur les hauteurs ;

((Oui! à travers le roulement du torrent solitaire et le murmure de Tabeille des montagnes, ici sanglote je ne sais quel souterrain accent d'humaine agonie.

« Et n'est-ce point pour cela, parce que la note chez toi est trop lourdement chargée de peine, que le monde, ô Oberman! aime si peu tes accents?

« 11 est des secrets que le poète peut dire, car le monde aime les voies nouvelles; mais en dire de trop profonds n'est pas bien; le monde ne sait plus alors ce que dit le po<^te.

ft Cependant, parmi les Esprits qui ont régné en nos jours troublés, je n'en connais que deux, toi excepté, qui soient parvenus à voir leur chemin.

« Près des Lacs de l'Angleterre, dans le vieil âge déjà grii^ l'un garde son tranquille loyer; et l'autre, le Sage puisssK aux nombreux travaux est enduriui dans la germanique Weimar.

« Mais les yeux de Wordsworth détournent leur regard dt toute une moitié de la destinée humaine; et quant à la pleine carrière de Goethe, peu d entre les fils des hommes peuvefl songer à l'égaliser.

« Car il a suivi une route solitaire, les yeux sur le plan de la nature; il n'a ni trop fait de l'homme un dieu, ni de Dieu trop fait un homme.

a 11 était puissant, d'un esprit libre de brouillards, sain, clair, — combien plus clair que le notre! et pourtant nom avons une pire carrière à fournir.

SUITE DES STANCES

« Car, quoique sa virilité ait essuyé le souffl*^ d'une lamenable époque, au moins dans un monde tranquille s'est écoulée sa plus tendre et première jeunesse.

« Mais nous, produits et venus en des heures de changement, d'alarme, de surprise, quel abri avons-nous pour deveair mûrs? quel loisir pour devenir sages?

« Comme des enfants se baignant sur le rivage, à peine însevelis sous une vague, une seconde vague arrive avant que îous ayons eu le temps de respirer.

« Nous vivons trop vite, nous sommes trop éprouvés, trop larcelés pour atteindre au doux calme de Wordsworth, ou Jour arriver à la lumineuse et large vue de Goethe.

« Et c'est alors, ô Sage plus triste, que nous nous tournons vers toi : nous sentons ta magie et ton charme. L'énigme nextricable et désespérée de notre âge, — toi aussi tu l'as jien scrutée I

« Immobile tu t'assieds, tranquille comme la mort, pré-jaré à souffrir. De sang-froid est ta tête, froid ton sentiment, ;t glacé ton désespoir.

« Oui! comme l'a dit le fils de Thétis {Achille), on t'entend iire à ton tour : « De bien plus grands que toi sont morts; ne utte point ; meurs aussi, toi ! »

« Ah ! deux désirs agitent le sang fiévreux du poète : l'un le îousse au dehors vers le monde, l'autre vers la solitude.

« La flamme de la pensée, s'écrie-t-il , le sentiment de la x vie, — où, où donc abondent-ils?» Ce n'est ni dans le naonde ni dans le conflit des hommes qu'on peut espérer de les trouver.

« Celui qui a regardé de loin et qui n'a point partagé la utte, celui-là seul sait comment les choses se sont passées; 3elui-là seul vit de la vie de tous, qui a renoncé à la sienne

propre.

« Donc, à toi nous venons. Des nuages sont amoncelés là où tu t'es assis, ô Maître ! Le royaume de ta pensée est triste et froid, —

le monde est plus froid encore !

« Mais toi aussi tu as des plaisirs à partager avec ceux qui

viennent à toi : des baumes flottant sur tes brises de montagne; des spectacles à contempler, qui guérissent.

« Que de fois, là où les pentes sont vertes sur le Jaman, tu t'es assis à la porte de quelque haut chalet, et tu as vu le jour d'été être long à fmir,

« Et les ténèbres se glisser sur l'herbe humide étoilée de pâles crocus, et gagner peu à peu cette nappe étincelante de cristal sous le vert sombre des sapins, — <

« Les eaux du lac Léman, au loin là-bas ! — Que de fois tu as regardé la rose lumière s'évanouir des pics distants couverts de neige, et tu as entendu dans l'air de la nuit

« Les accents d'une langue éternelle jouer à travers les branches des sapins ! que de fois tu as écouté et t'es senti redevenir jeune, tu as écouté et pleuré! —Mais loin! arrière!

« Arrière! les rêves qui ne savent que tromper! Et toi. Guide triste, adieu! Je pars : la destinée me pousse ; mais je laisse la moitié de ma vie avec toi, ici.

« Nous tous, — instruments au service de quelque Pouvoir inconnu, — nous nous mouvons sur une ligne rigide : ne pouvant ni posséder et jouir quand nous le voulons, ni, quand nous le voulons^ nous démettre.

« Moi, c'est dans le monde que je dois vivre : — mais toi. Ombre mélancolique, si tu ne me vois plus desorma-^. ♦" v» me condamneras ni ne me blâmeras.

« Car tu es parti de la terre, et la place que tu réclames^ elle t'est due parmi ceux-là, les Enfants de la seconde naissance, que le monde n'a pu soumettre ni apprivoiser.

UNE IMMORTELLE COURONNE FUNÈBRE

« Et au sein de cette petite troupe transfigurée , que bien des voies différentes ont conduite à une terre commune, tu apprends à penser comme eux.

« Chrétien et païen, roi et esclave, soldat et anachorète, ces distinctions que nous estimons si graves ne sont rien à leurs yeux.

« Ils ne demandent pas qui a langui inconnu, qui s'est lancé dans l'action, eux dont l'unique lien consiste en ceci qu'aucun d'eux n'a été souillé par le monde.

« Là, sans colère, tu verras celui qui maintenant n'obéit plus à ton charme S pourvu seulement qu'il soit resté comme toi, sans tache. — Ainsi donc, adieu!

« Adieu ! — soit que tu reposes maintenant près de cette mer intérieure tant aimée, dont les vagues bleues réjouissent de leur sourire Vevey et Meillerie,

« Dans cette douce et gracieuse contrée où, avec leur bruissement sonore, les pins odorants du Switzerland se dressent sombres autour de ta verte tombe ;

« Là, où entre les murs de vigne tout poudreux qui aboutissent à cette verte place, le paysan matinal se rappelle encore la figure

du pensif étranger

« (Et il se baisse pour nettoyer ton chiffre tumulaire caché jous la mousse, avant de reprendre son chemin) ; — ou soit que, par un destin plus ironique, parmi les essais des hommes.

Le pocle lui-même, M. Arnold, qui s'apprêtait à entrordans la vie pratique et active. — Devenu professeur à Oxford et attaché, de plus, à l'administralion centrale de celte Instruction publique où son père a ét.i le grand et bienfaisant réformateur, nous l'avons vu récemment en France (1859) chargé d'une mission de son Gouvernement pour étudier cliez nous l'Insti unction primaire et voir ce qui pourrait se transporter utilement de nos méthodes dans son pays.

« Là OÛ entre ses terrasses de granit la Seine dirige son onde, la Capitale du Plaisir voie ton tombeau dont on parle à peine; —

« Adieu! sous le ciel nous nous séparons dans cette austère vallée des Alpes. o volonté détendue ! ô cœur brisé là toi un dernier, un dernier adieu ! »

Voilà pourtant, si je ne m'abuse, sur ce tombeau solitaire qui est moins en effet aux bords de la Seine qu'au bord du Léman, une immortelle couronne funèbre.

Il me semble qu'aujourd'hui nous avons été bien sombres. C'est que nous avons affaire à une vraie maladie. Nous nous relèverons avec René qui n'est un de ces malades qu'à demi, et qui excelle à dire avec éclat les choses sombres, et les choses désespérées avec enchantement. De bonne heure il a su faire de son désespoir et de ses ennuis même une séduction. Et ceux et celles surtout qui l'ont le mieux connu définissent volontiers sa per-

sonne et sa race quelque chose de capricieux, d'inattendu, d'inégal et d'aimable : — « Oh I quand elle le veut, que cette race de René est aimable I c'est la plus aimable de la terre 1 » Je ne saurais trop dire qui me souffle ces paroles, mais je suis bien sûr de ne les avoir pas inventées'.

Une seule et dernière remarque avant de (jurer .->. iian: « ur : c est que jamais René, si beau qu'il puisse être, ne saurait faire à un étranger, Allemand ou Anglais, une impression du genre ni de la force de celle qu'on vient de voir sortir de la lecture d'Oberrman. Chateaubriand supprime la traduction, ou simplement le transport à l'étranger. La beauté chez lui, même la beauté de la pensée, tient trop à la forme; elle est comme une (hal-née à la cime des mois {ajoutez veiooiumU' gala), à la crête brillante des syllabes.

QUINZIÈME LEÇON

René et Childe-Harold, frères de René. — Caractère propre de ce dernier; — image de l'auteur. — Naïveté d'égoïsme. — Moralité plaquée. — Le poison dans l'hostie. — Le héros de la Cité d'Aoste; — pitié et sympathie. — Salut final à René.

Je ne comparerai pas René avec d'autres types; une telle comparaison mènerait trop loin. M. de Chateaubriand se plaint dans un chapitre de ses Mémoires que Fauteur de Childe-Harold-VdXi imité sans le nommer. Il y a là de l'enfantillage vraiment*. Ces grands poètes n'ont pas eu besoin de s'imiter l'un l'autre ; ils ont trouvé en eux-mêmes et dans l'air du siècle une inspiration suffisante qu'ils ont chacun appropriée et figurée à leur manière,

en y mettant le cachet de leur talent et de leur égoïsme. Tous ces types sont éclos en Allemagne, en Angleterre, en France, sous un même souffle, sous un même courant atmosphérique général qui tenait à l'état du monde à ce moment. Il y a de ces grandes zones d'idées et de sentiments dans lesquelles plongent des quarts de siècle ou des demi-siècles tout entiers. Cela s'est vu au Moyen-Age, à la Renaissance, à la fin du xvm^e siècle, au moment de toutes les grandes rénovations de la société.

Un homme qu'on est assez surpris d'avoir à nommer en pareille matière, mais qui était véritablement dis-

* " Manfred n'est qu'un René;habillé à la Shal<speare. » (Chênedollé. Le mot esl bien dit et vrai si l'on n'eu abuse pas.

372 CnATEAIJBRIAND ET SON GROUPE LITTÊIIAIRE

tingué et qui avait bien de la finesse dans l'esprit, avant de s'être fait une réputation dans un tout autre genre, M. Pierre Leroux, dans sa Préface de la traduction de Werthe7', écrite il y a quinze ans, a dit :

« Il y aurait une étude bien curieuse à faire. Il faudrait comparer Werther à Faust et montrer le rapport intime qui unit ces deux ouvrages de Goethe : on obtiendrait ainsi une sorte de type abstrait de la poésie de notre âge. On prendrait ensuite l'œuvre entière de Byron, et le type en question reparaitrait. On ferait la même chose pour le René de M. de Chateaubriand, pour VOberman de M. de Sénancour, pour V Adolphe de Benjamin Constant, et pour une multitude d'autres productions éminentes et parfaitement originales en ellesmêmes, sans compter les imitations plus ou moins remarquables de Werther, telle que le Jacopo Ortiz d'Ugo Foscolo. Mais, si les considérations que j'ai émises tout

à l'heure sont vraies, une telle comparaison entre Werther et les œuvres analogues qui l'ont suivi, même en se restreignant à celles qui ont le plus de rapport avec lui, ne serait rien moins qu'un tableau et une histoire de la littérature européenne depuis près d'un siècle : ce serait la formule générale de cette littérature donnant à la fois son unité et sa variété, ce qu'il y a de permanent en elle et ce qu'il y a de variable, à savoir la forme que revêt, suivant l'âge de l'auteur, suivant son sexe, son pays, sa position sociale, ses douleurs personnelles, et au milieu des événements généraux et des divers systèmes d'idées qui l'entourent, cette pensée religieuse et irréligieuse à la fois que le xviii^e siècle a léguée au nôtre comme un funeste et glorieux héritage. Laissons là ce sujet qui demanderait un volume... »

Si l'on faisait ce travail il y aurait à ne pas oublier ceci (car j'aime toujours à faire la part du moraliste), que les René , les Childe-Harold , sous leur noble pâleur ne sont qu'un seul aspect idéalisé de l'individu qui se pose à son avantage et qui ne se livre pas à nous tout entier. René a son côté de prose, dont il ne se vante pas. De même, Gbilde-Haroldest doublé de don Juan, et il

CHILDE-HAROLD ET RENÉ

/en vante. Descendant des vieux Normands, Childe-Ha-

old, ce type de toute la jeunesse dorée d'Albion, est

;orti un matin de son île comme un écumeur des mers

^on ancêtre , comme un pirate avide de toutes les sensa-

ions , de toutes les voluptés. Il s'est jeté sur l'Italie , sur

a Grèce , sur les plages heureuses. Si le beau pèlerin

s'est vite blasé à ce jeu-là, faut-il donc s'en étonner*?

Le Breton René a un peu fait de même : « Quand je

peignis René , a dit l'auteur des Mémoires dans un mo-

Quant de franchise, j'aurais dû demander à ses plaisirs

le secret de ses ennuis. » — Quanta Oberman, il n'est

que ce que nous le voyons; il nous dit tout; il est lui,

Oberman, à toutes les heures du jour et de la nuit :

pauvre homme ! trop vrai sage !

L'Européen René arrivé chez les Natchez, établi déjà parmi eux depuis plusieurs années , demeurerait opiniâtrement mélancolique. Il avait pris une épouse en arrivant pour se conformer aux mœurs du pays, mais il ne vivait point avec elle. Le vieux Ghatas, qui lui avait raconté ses aventures, désirait l'entendre à son tour : le vénérable missionnaire, le Père Souël , de même. C'étaient les deux seuls hommes avec qui René eût lié commerce. Un jour, après bien des résistances, René décide à parler devant ses deux vieux amis. Le cadre, qui ne fait jamais défaut chez M. de Chateaubriand , est admirablement posé ;

* « Quand les plaisirs nous ont épuisés, nous croyons avoir épuisé les plaisirs, et nous disons que rien ne peut remplir le cœur de l'homme. » Cette remarque est d'un jeune sage qui a beaucoup deviné, — Vauvenargues. On sait les beaux vers de Lucrèce :

Quoniam medio de fonte leporum

Surgit araari aliquid, quod in ipsis floribus angat; Aut quum
consciis ipse animus se forte remordet...

Ce remords masqué est pour beaucoup au fond de toutes ces
belles mélancolies de René, qui ont l'air de ne porter que sur des
nuages.

« Le 21 de ce mois que les Sauvages appellent la lune dei
flmrs, René se rendit à la cabane de Chactas. Il donna le bras au
sachem, et le conduisit sous un sassafras, au bord du Meschacébc.
Le Père Souël ne tarda pas à arriver au rendez-vous. L'au-
rore se levait : à quelque distance dans la plaine, on apercevait le
village des Natchez, avec son bocage de mûriers et ses cabanes
qui ressemblent à des ruches d'abeilles. La colonie française et le
fort Rosalie se montraient sur la droite, au bord du fleuve. Des
tentes, des maisons à moitié bâties, des forteresses commencées,
des défrichements couverts de nègres, des groupes de blancs et
d'Indiens présentaient, dans ce petit espace, le contraste des
mœurs sociales et des mœurs sauvages. Vers l'orient, au fond de
la perspective, le soleil commençait à paraître entre les sommets
brisés des Apalaches, qui se dessinaient comme des caractères
d'azur dans les hauteurs dorées du ciel; à l'occident, le Meschacé-
bé roulait ses ondes dans un silence magnifique, et formait la
bordure du tableau avec une inconcevable grandeur. »

Quand on se plaît à encadrer si glorieusement son ennui , il ne
saurait être incurable. L'auteur de René excelle à poser la tris-
tesse de son héros , comme les Grecs savaient asseoir leurs mo-
numents et les mettre en harmonie avec la nature.

Le récit commence : il le faudrait lire en entier, tant il est parfait, mesuré, cadencé, d'une beauté de ligne et d'un enchaînement continu. Une tristesse dépeinte et chantée de la sorte se devient sa propre consolation à elle-même; et n'y aurait-il que cela seul, on sent que René se consolera et se distraira ; il deviendra poète, littérateur, écrivain , ce qui est un pis-aller qui amuse bientôt et dédommage.

Après tout, il revient ayant découvert son monde, non pas juste ce qu'il croyait chercher, la passion, mais ce qui en tient lieu et en console, la poésie. Il lui est arrivé comme à Colomb : au lieu de l'Asie et du royaume du Calay, il rencontra les riches Antilles.

MÉLODIE SUR AMÉLIE

((Je ne puis, en commençant mon récit, me défendre d'un aveu de honte. La paix de vos cœurs, respectables vieils, et le calme de la nature autour de moi, me font rougir

1 trouble et de l'agitation de mon âme. Combien vous aurez
lié de moi!... »

C'est sa propre histoire qu'il raconte, un peu armée, un peu déguisée à la surface, mais exacte dans ses traits intérieurs. Ce nom de René même est son

propre nom :

« ...J'avais un frère que mon père bénit, parce qu'il voyait 1 lui son fils aîné. Pour moi, livré de bonne heure à des lains étrangères, je fus élevé loin du toit paternel. — Mon demeure était impé-

tueuse, mon caractère inégal. Tour à tour ruyant et joyeux, silencieux et triste, je rassemblais autour 3 moi mes jeunes compagnons; puis, les abandonnant tout à)up, j'allais m'asseoir à l'écart pour contempler la nue fiigive, ou entendre la pluie tomber sur le feuillage... Timide et mtraint devant mon père, je ne trouvais l'aise et le conteniment qu'auprès de ma sœur Amélie !... »

Cette Amélie , nous la connaissons. Tout ce qui suit t qui se rapporte à elle est une mélodie :

«Tantôt nous marchions en silence, prêtant l'oreille au)urd mugissement de l'automne ou au bruit des feuilles sélées que nous traînions tristement sous nos pas; tantôt, dans os jeux innocents, nous poursuivions l'hirondelle dans la rairie, l'arc-en-ciel sur les collines pluvieuses; quelquefois jssi nous murmurions des vers que nous inspirait le spectae de la nature. Jeune, je cultivais les Muses ; il n'y a rien de lus poétique, dans la fraîcheur de ses passions, qu'un cœur e seize années. Le matin de la vie est comme le matin du)ur, plein de pureté, d'images et d'harmonies. »

Nous avons eu depuis lors une seconde édition de ces êves dans les Mémoires d' Outre-tombe. Combien le preûier récit, malgré les incontestables beautés du second, este plus pur, plus net, plus vrai, sans aucune sur-

charge, et tout à fait classique î 11 a dit quelque part « Les plaisirs de notre jeunesse reproduits par noti: mémoire ressemblent à des ruines vues au flambeau.! C'est trop ce qu'il a fait dans ses Mémoires mômes il s'y glisse quelque fantasmagorie; mais ici, dan Herié, il revoyait encore sa jeunesse à la clarté du ma tin.

Son père meurt. Pour la première fois l'immortalité de Tâme se présente clairement à ses yeux :

« Un autre phénomène me confirma dans cette haute idée « Les traits paternels avaient pris au cercueil quelque chose de sublime. Pourquoi cet étonnant mystère ne serait-il pas l'idée de notre immortalité? Pourquoi la mort, qui sait tant n'aurait-elle pas gravé sur le front de sa victime les signes d'un autre univers? Pourquoi n'y aurait-il pas dans la tombe quelque grande vision de l'Eternité ? »

Lamartine a repassé sur cette grande idée dans / Crucifix :

De son pieux espoir son front gardait la trace. Et sur ses traits frappés d'une auguste beauté La douleur fugitive avait empreint sa grâce, La mort sa majesté.

Et moi, debout, saisi d'une terreur secrète. Je n'osais m'approcher de ce reste adoré, ^

Comme si du trépas la majesté muette t

L'eût déjà consacré I

Les poètes modernes ont commencé par mettre le pied dans les vestiges de M. de Chateaubriand ; mais bien lot, et même en faisant cela (je parle des plus grands) ils ont volé d'eux-mêmes.

Quand on en est à René il faudrait tout lire; i énumère et parcourt l'une après l'autre toutes les idées pressions, toutes les circonstances naturelles de l'enfance, de l'adolescence, de la jeunesse, et il conclut

FLEUR DU DÉSENCHANTEMENT

nir chacune ce que j'oserais appeler la fleur du désen- \ Mnte-
ment; il s'en compose une couronne aux nuances pâlies et déli-
cieuses, aux parfums mortels et eni- ' vranls. Le cloître, les
voyages, les débris antiques des peuples illustres, les peuples vi-
vants et nouveaux, il louche à tout, il traverse tout, et augmente,
à travers! tout, son trésor d'ennuis et de vagues tristesses.

Dans ses voyages il va d'abord s'asseoir sur les débris de Rome
et de la Grèce, pays de forte et d'ingénieuse mémoire :

« Quelquefois une haute colonne se montrait seule debout
dans un désert, comme une grande pensée s'élève, par inter-
valles, dans une âme que le temps et le malheur ont dévastée... »

On a fort critiqué dans le temps cette comparaison, comme ex-
pliquant le réel par l'abstrait, le plus connu par ce qui l'est moins.
La critique, dans le cas présent, me paraît tomber à faux. 11 Cbt
naturel à René de mieux connaître encore son désert intérieur
que celui de la Campagne romaine, et d'y tout rapporter. Gela lui
est plus commode et plus familier. 11 sait mieux les réalités du
dedans que les ombres et les phénomènes du dehors.

Mais ces ombres elles-mêmes, ces images diverses et ces spec-
tacles où glisse son regard, comme il les comprend et les em-
brasse aussitôt I Avec quel art, quel arrangement suprême, il les
compose, les achève et les décore I

« Je méditai sur ces monuments dans tous les accidents et à
toutes les heures de la journée. Tantôt ce même soleil qui avait vu
jeter les fondements de ces cités se couchait majestueusement, à

m«s yeux, sur leurs ruines ; tantôt la lune se levant dans un ciel pur, entre deux urnes cinéraires à moitié

brisées, me montrait les pâles tombeaux. Souvent, aux rayons de cet astre qui alimente les rêveries, j'ai cru voir le Génie des souvenirs assis tout pensif à mes côtés.»

Des peuples morts il passe aux vivants :

« Je recherchai surtout dans mes voyages les artistes et ces hommes divins qui chantent les Dieux sur la lyre, et la félicité des peuples qui honorent les lois, la Religion et les tombeaux. Ces chantres sont de race divine ; ils possèdent le seul talent incontestable dont le Ciel ait fait présent à la terre... »

Voilà le secret de René, l'anneau d'or par lequel il se rattache à la vie. René croit à l'immortalité de la poésie, donc René croit à quelque chose, et le jour où il se sentira certain de posséder lui-même ce seul talent incontestable j il sera sauvé.

« L'antique et riante Italie m'offrit la foule de ses chef-d'œuvre. Avec quelle sainte et poétique horreur j'errais dans ces vastes édifices consacrés par les arts à la Religion I Quel labyrinthe de colonnes I quelle succession d'arches et de voûtes I... »

René ne fait autre chose que tracer ici (et c'est sa \ gloire d'avoir été le premier à le concevoir et à le I remplir) l'itinéraire poétique que tous les talents de i notre âge suivront; car tous, à commencer par Chateaubriand lui-même qui n'exécuta que plus tard ce qu'il avait supposé dans liené, ils parcourront avec des variantes d'impressions le même cercle, et recommenceront le même pèlerinage : l'Italie , la Grèce , l'Orient. Lamartine dans

cette belle pièce de VHomme où il faisait la leçon morale à lord Byron, a dit :

Hélas! tel fut ton sort, telle est ma destinée.

Xai vidé comme toi la coupe empoisonnée;

Mes yeux, comme les liens, sans voir se sont ouverts;

J'ai cherché vainement le mol de l'univers,

J'ai demandé sa cause à toute la nature...

LAMARTINE ET BYRON

Dès empires détruits je méditai la cendre , Dans ses sacrés tombeaux Rome m'a vu descendre; Des mânes les plus saints troublant le froid repos , J'ai pesé dans mes mains la cendre des héros* ; J'allais redemander à leur vaine poussière Celte immortalité que tout mortel espère. Que dis je? suspendu sur le lit des mourants, Mes regards la cherchaient dans des yeux expirants; Sur ces sommets noircis par d'éternels nuages, Sur ces flots sillonnés par d'éternels orages, J'appelais, je bravais le choc des éléments. Semblable à la Sibylle en ses emportements, J'ai cru que la Nature, en ces rares spectacles , Laisse tomber pour nous quelqu'un de ses oracles : J'aimais à m'enfoncer dans ces sombres horreurs 2.

Mais un jour que plongé dans ma propre infortune , J'avais lassé le Ciel d'une plainte importune, Une clarté d'en haut dans mon sein descendit, Me tenta de bénir ce que j'avais maudit, etc.

Le ton de la pièce change à partir de ce moment, et le poète entre dans la sphère qui lui est propre. Il y a de la sérénité chez Lamartine, même dans ses moins beaux jours, jamais chez René. Lamartine engendre la sérénité ; il la crée même là où il n'y a pas lieu : René engendre l'orage.

Prenez le René réel, ôtez-lui ce léger masque chrétien que M. de Chateaubriand lui a mis tout à la fin pour avoir droit de le faire entrer dans le Génie du Christianisme, revenez au pur René des Natchez, et la pièce de Lamartine pourra s'adresser à lui non moins justement qu'à lord Byron.

La naïveté de René, c'est de croire qu'il est seul de son espèce, qu'il a inventé pour son propre usage

* « Mais je me lassai de fouiller dans les cercueils, où je ne remuais trop souvent qu'une cendre criminelle. » (René.)

2 «Un jour j'étais monté au sommet de l'Etna... (et tout ce qui suit.)» i^{lien}.

380 CHATEAUBRIAND ET SON GROUPE LITTÉRAIRE

ces duplicités, ces contradictions du cœur dont il s'étonne, et qui ne sont, après tout, que le fond même du cœur humain. S'il promène tour à tour son caprice ardent de la solitude aux cités et des cités à la solitude, il y a longtemps qu'Horace a dit :

Romae Tibur amena veatosus, ilbure Romam *,

René se fait dire par Ghactas : o Si tu souffres plus qu'un autre des choses de la vie, il ne faut pas t'en étonner : une grande âme doit contenir plus de douleurs qu'une petite. » Je l'ai déjà remarqué, il se pique dans cette foule, dans ce désert d'hommes que lui

offre une grande ville, de n'avoir pas un ami ; au fond , c'est qu'il se flatte de n'avoir pas un semblable. Erreur I il en a beaucoup (sauf le talent); et dès qu'il eut parlé, dès qu'il eut exprimé sa peine singulière, une multitude de Renés se reconnurent et se levèrent en s'écriant : Moi aussi! Ce que René a surtout de propre, c'est de se mettre en présence de sa tristesse, de la regarder en l'admirant et en la chérissant, de [la revêtir, comme un beau fantôme, d'harmonie et de blanche lumière.

* Il y a quelque temps aussi que Bossuet, dans sa Lettre au Père Caffaro sur la Comédie, disait eu évoque clirétien, et se réléranl aux Pères de l'Église : « Que si on veut pénétrer les principes de leur morale, quelle sévère condamnation n'y lira-t-on pas de lespiril qui mené aux spectacles, où (pour laisser tous les autres maux qui les accompagnent) Ton ne cherche qu'à s'étourdir et qu'à s'oublier soi-même, pour calmer la persécution de cet inexorable ennui, qui fait le foixd de la vie humaine, depuis que l'homme a perdu le goût de Dieu?» Ilossuet, s il avait pu être témoin de cet ennui des René et desQberinan qu'il avait si admirablement défini à l'avance, aurait donc pu lui dire : « Je le connais.' * > Mais, chez liossuel, coUe connaissance profonde el cette dénonciation de l'ennui inhérent au cœur humain est de toutes parts encadrée et dominée par l'idée ciiréticnne. On ne songe même à la relever chez lui que depuis que la maladie, en se trahissant à découvert et en s'étalant, est devenue une gloire.

SUCCESEURS DE RENÉ

Nous continuons de retrouver sur sa trace les plus brillants de ses successeurs :

« La solitude absolue , le spectacle de la nature , me plongèrent bientôt dans un état presque impossible à décrire. Sans parents, sans amis, pour ainsi dire seul sur la terre, n'ayant point encore aimé, j'étais accablé d'une surabondance de vie. Quelquefois je rougissais subitement, et je sentais couler dans mon cœur comme des ruisseaux d'une lave ardente; quelquefois je poussais des cris involontaires, et la nuit était également troublée de mes songes et de mes veilles. Il me manquait quelque chose pour remplir l'abîme de mon existence : je descendais dans la vallée, je m'élevais sur la montagne, appelant de toute la force de mes désirs l'idéal objet d'une flamme future; je l'embrassais dans les vents; je croyais l'entendre dans les gémissements du fleuve; tout était ce fantôme imaginaire *, et les astres dans les cieux^ et le principe même de vie dans l'univers. »

C'est juste l'Isolement de Lamartine, toujours avec la différence des complexions et des natures :

Que le tour du soleil ou commence ou s'achève, D'un œil indifférent je le suis dans son cours ; En un ciel sombre ou pur qu'il se couche ou se lève, Qu'importe le soleil? je n'attends rien des jours.

Quand je pourrais le suivre en sa vaste carrière, Mes yeux veraient partout le vide et les déserta : Je ne désire rien de tout ce qui m'éclaire ; Je ne demande rien à l'immense univers.

* Ce fantôme imaginaire... Il a un peu matérialisé cela dans les Mémoires d'Outre-tombey au chapitre intitulé Fantôme d'amour^ litre presque ridicule, ajouté sans doute, j'aime à le croire, parle directeur du journal où ces Mémoires parurent d'abord ; car il feut un litre et une affiche au feuillet. Il y a bien un des chapitres précédents qui est intitulé : Premier Souffle de la Muse. Ce qui doit passer en courant et à la légère est devenu une marque et une enseigne. Le trait délicat est grossi et comme appesanti ; mais les générations nouvelles aiment ces signes extérieurs de force.

Mais peut-être au delà des bornes de sa sphère, Lieux où le vrai soleil éclaire d'autres ceux, Si je pouvais laisser ma dévotion à la terre, Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux.

Là je m'enivrerais à la source où j'aspire; Là je retrouverais et l'espoir et l'araour. Et ce bien idéal que toute âme désire, Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour !

Que ne puis-je, porté sur le char de l'Aurore, Vague Objet de mes vœux, m'élancer jusqu'à toi ! Sur la terre d'exil pourquoi resté-je encore ? Il n'est rien de commun entre la terre et moi.

Quand la feuille des bois tombe dans la prairie, Le vent du soir so lève et l'arrache aux vallons ; Et moi je suis semblable à la feuille flétrie : Emportez-moi comme elle, orageux Aquilons I

Ce dernier cri est presque un écho fidèlement répété : « Levez-vous vite, Orages désirés, qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie... » Mais René a plus d'énergie que Lamar-tine et que tous les Jocelyns du monde quand il continue en ces immortels accents :

« La nuit, lorsque l'aquilon ébranlait ma chaumière, que les pluies tombaient en torrent sur mon toit, qu'à travers ma fenêtre je voyais la lune sillonner les nuages amoncelés, comme un pâle vaisseau qui laboure les vagues, il me semblait que la vie redoublait au fond de mon cœur, que j'aurais eu la puissance de créer des mondes. Ah! si j'avais pu faire partager à une autre les transports que j'éprouvais! o Dieul si tu m'avais donné une femme selon mes désirs; si, comme à notre premier père, tu m'eusses amené par la main une Eve tirée de moi-même... Beauté céleste! je me serais prosterné devant toi, puis, te prenant dans mes bras, j'aurais prié TÈterncl de te donner le reste de ma vie. »

On retrouve là, adouci à peine, le cri de Chaclas dans la forêt , le cri d'Eudore tenant Velléda sur le rocher.

ORGUEIL ET ISOLEMENT DANS LE MALHEUR

René, dégoûté de tout, est décidé à en finir avec la vie, à mourir. C'est alors qu'Amélie reparaît. Je n'insisterai pas sur cette dernière moitié du récit. Je remarquerai seulement qu'ici René obtient un peu ce qu'il désire : il voulait un beau malheur, en voilà un. Sa vie jusque-là, son état moral se composait d'une suite de désenchantements sans cause précise : désormais il a son accident singulier entre tous, son fatal mystère. 11 a quelque raison de se dire : « Mon chagrin même, par sa nature extraordinaire, portait avec lui quelque remède : on jouit de ce qui n'est pas commun, même quand cette chose est un malheur. » Et plus loin : a Je ne sais ce que le Ciel me réserve, et s'il a voulu m'avertir que

les orages accompagneraient partout mes pas. » Il peut désormais caresser à son gré sa chimère, c'est-à-dire l'orgueil et l'isolement dans le malheur. Tel qu'il est et que nous le connaissons, il est récompensé par cette conchision romanesque bien plus qu'il n'en est puni. Étrange moralité I

La fin , d'ailleurs, de son récit, celle dernière nuit passée à terre, son cri lointain d'adieu à sa sœur et au vieux monde, son dernier salut au matin du départ, tout cela est d'une beauté accomplie d'expression et d'images. Ce sont de ces pages qu'il est bon d'offrir, en les détachant, et de rappeler à ceux qui, tout fiers d'avoir surpris en défaut le vieillard, seraient tentés d'oublier que M. de Chateaubriand est et demeure en définitive le premier écrivain original de notre âge :

« L'ordre était donné pour le départ de "a flotte, déjà plusieurs vaisseaux avaient appareillé au baisser du soleil; je m'étais arrangé pour passer la dernière nuit à terre, afin d'écrire ma lettre d'adieux à Amélie. Vers minuit, tandis que je m'occupe de ce soin, et que je mouille mon papier de mes larmes, le bruit des vents vient frapper mon oreille. J'écoute,

et au milieu de la tempête je distingue les coups de canot d'alarme, mêlés au glas de la cloche monastique. Je vole sur le rivage où tout était désert, et où l'on n'entendait que ! rugissement des flots. Je m'assieds sur un rocher. D'un côté s'étendent les vagues étincelantes, de l'autre l'écueils sombre du monastère se perdent confusément dans les cieux. Une petite lumière paraissait à la fenêtre grillée. Était-ce toi, ô moi; Amélie! qui, prosternée au pied du crucifix, priais le Dieu des orages d'épargner ton malheureux frère? La tempête sur les flots, le calme dans ta retraite; des hommes brisés sur des écueils, au pied de l'asile que rien ne

peut troubler; l'infii. de l'autre côté du mur d'une cellule; les fanaux agités de vaisseaux, le phare immobile du couvent; l'incertitude de destinées du navigateur, la vestale connaissant dans un seu jour tous les jours futurs de sa vie; d'une autre part, une âme telle que la tienne, ô Amélie! orageuse comme l'Océan ; ui naufrage plus affreux que celui du marinier : tout ce tableau est encore profondément gravé dans ma mémoire. Soleil d ce ciel nouveau, maintenant témoin de mes larmes, écho d rivage américain qui répétez les accents de René, ce fut I lendemain de cette nuit terrible qu'appuyé sur le gaillard d mon vaisseau, je vis s'éloigner pour jamais ma terre natale Je contemplai longtemps sur la côte les derniers balancement des arbres de la patrie, et les faites du monastère qui s'abaîi saient à l'horizon. »

Le vrai René finit là. Les paroles de réprimande qu'a dresse à ce malade si content de l'être le vénérable Ter Soiiel ne sont que pour l'assortiment, et pour fournir 1< prétexte d'insérer un tel épisode troublant dans un ou vrage consacré au Christianisme. Elles sont sévères san être pénétrantes et efficaces. J'appelle cela une moralil plaquée.

En vain l'auteur a cherché à se disculper complète ment à cet égard dans la Défense du Génie du Christio nisme. Plus il s'attaque durement à Jean-Jacques et l'auteur de Werther (dont il réclamera plus tard la pa rente quand il récriminera contre Byron), plus il moi

CÉLLTA 385

Ire le .peu de solidité et même de sincérité de sa plaidoirie*. Un de ses amis d'alors est allé plus au fond en osant dire : « Dans

/?ene Chateaubriand a caché le poison sous Tidée religieuse ;
c'est empoisonner dans une

hostie^ . »

' Il disait dans sa Défense du Génie du Christianisme: « L'au-
« teur y combat (dans llené) le travers particulier des jeunes gens
du « siècle, le travers qui mène directement au suicide. C'est J.-J,
Rous- « seau qui introduisit le premier parmi nous ces rêveries si
désasleu- « ses et si coupables. En s'isolant des hommes, en
s'abandonnant à ses « songes, il a fait croire à une foule de jeunes
gens qu'il est beau de se « jeter dans le vague de la vie. Le roman
de Werther a développé « depuis ce germe de poison. L'auteur du
Génie du Christianisme^ « obligé de faire entrer dans le cadre de
son apologie quelques tableaux « pour l'imagination, a voulu dé-
noncer celte espèce de vice nouveau, « et peindre les funestes
conséquences de l'amour oiîtré delà solitude.» Comment accom-
moder ces paroles avec ce qu'il dit dans ses Mémoires : « Je re-
connais tout d'abord que, dans ma première jeunesse, Ossian,
Werther, les lîêveries du Promeneur solitaire,... ont pu s'apparen-
ter à mes idées; mais j'e n'ai rie?i caché, rien dissimulé du plaisir
que me causaient des ouvrages où je me délectais, n On vient de
voir, en effet, jusqu'à quel point il s'est montré tendre et recon-
naissant. Au reste, s'il a maltriité ses pères (Goetbe et Jean-
Jacques) dans sa Défense du Génie du Christianisme^ il ne traite
guère mieux ses enfants dans ses Mémoires d'Outre -tombe : «
Lord Byron « a ouvert une déplorable école : je présume qu'il a
été aussi désolé « desChilde-Harold auxquels il adonné nais-
sance, que je le suis des « René qui rêvent autour de moi. » L'iso-
lement, toujours l'isolement ! Il tâche de n'avoir pas eu de pères,

comme il se glorifie de n'avoir point d'enfants. Il renie les uns et désavoue les autres.

2 (Chênédollé.) — Pour juger de René et de son esprit, pour ne pas trop se laisser prendre à l'admirable beauté de la forme et à l'appareil religieux extérieur dont il se couvre aux yeux des simples, il importe d'y joindre comme un complément indispensable la lettre de René à Céluta dans les JSatchez, que j'ai plus d'une fois citée : c'est là que le fond de cette âme incurable se produit tout à nu dans sa violence, sans plus de souci de la beauté et sans respect de l'impression morale : « Céluta, il y a des existences si rudes qu'elles semblent accuser la Providence et qu'elles corrigeraient de la manie d'être. Depuis le commencement de ma vie, je n'ai cessé de nourrir des chagrins : j'en portais le germe en moi, comme l'arbre porte le fruit de son fruit. Un poison inconnu se mêlait à tous mes sentiments; je me reprochais jusqu'à ces joies nées de la jeunesse et fugitives comme elle... J'écris

TOME I

M. Vinet a eu raison de faire remarquer que, s'il avait fallu insérer dans un livre de ce genre une anecdote

assis sous l'arbre du désert, au bord d'un fleuve sans nom, dans la vallée où s'élèvent les mêmes montagnes qui la couvrent lorsque les terribles événements se produisent. Je suppose, Céluta, que le cœur de René s'ouvre main tenant devant toi: vois-tu le monde extraordinaire qu'il renferme? 1 sort (Je ce cœur des flammes qui manquent d'aliment, qui dévoreraient la Création sans être rassasiées, qui te dévoreraient toi-même. Prend garde, femme de vertu

! recule devant cet abîme, laisse-le dans mon sein... Quelle nuit j'ai
 passée ! Créateur, je te rends grâce ; j'ai encore des forces,
 puisque mes yeux, revoient la lumière que tu as faite Sans flam-
 beau pour éclairer ma course, j'errais dans les ténèbres mes pas,
 comme intelligents d'eux mêmes, se frayaient des sentiers travers
 les lianes et les buissons. Je cherchais ce qui me fuit ; je n'ai
 le tronc des chênes ; mes bras avaient besoin de serrer quelque
 chose. J'ai cru, dans mon délire, sentir une écorce aride palpiter
 contre mon cœur : un degré de chaleur de plus, et j'animais des
 êtres insensibles. Le sein nu et déchiré, les cheveux trempés de la
 vapeur de la nuit, je croyais voir une femme qui se jetait dans mes
 bras-, elle ne disait : Viens échanger des feux avec moi, et perdre
 la vie ! Mais l'ions des voluptés à la mort ! Que la voûte du ciel nous
 cache et tombant sur nous... Si enfin, Céluta, je dois mourir, vous
 pourrez chercher après moi l'union d'une âme plus égale que la
 mienne. Toi toutefois, ne croyez pas désormais recevoir impuné-
 ment les coups d'un autre homme; ne croyez pas que de faibles embras-
 sements effacer de votre âme ceux de Reut». Je vous ai tenue sur ma
 poitrine dans le lieu du désert, dans les vents de l'orage, lorsque,
 après vous avoir porté de l'autre côté d'un torrent, j'aurais voulu
 vous poignarder. ; le bonheur dans votre sein, et pour me punir de
 vous avoir donné le bonheur. C'est toi, Être suprême, source d'amour et de
 toi seul qui me créas tel que je sois, et toi seul me peux (Oh ! que
 ne me suis-je précipité dans les Cataractes au lieu de me tenir
 écumant sur les vagues ? je serais rentré dans le sein de la nature avec toute
 mon énergie... Oui, Céluta, si vous me perdez, vous ne serez plus
 qui pourriez vous environner de cette flamme que je porte avec
 moi-même en n'aimant pas ? Ces solitudes que je rendais brûlantes.
 Elles paraîtraient glacées auprès d'un autre époux. Que deviendrai-je.
 « Dans les bois et sous les ombrages. » Il n'est plus pour vous d'enivre-

ment, de délire : je t'ai tout ravi en te donnant tout,uu plut en ne te donnant rien, car une plaie incurable était au fond de m âme... I' Tel était le vrai René, tel il fut dans la réalité de ses volaq amours (lui simulaient parfois l'habitude, mais qui n'étaient qu'u «uile d'ardenU caprices. Ce Jupiter se plaisait à consumer loutet J Sémdés.

LE LÉPREUX DE LA CITÉ D*AOSTE

lote OÛ figuraient un frère et une sœur, c'eût été bien)lutôt l'histoire du Lépreux de la Cité d'Aoste qui aurait onvenu. Ici, en effet, dans cette simple et modeste hisoire tout respire la pitié, la sympathie humaine, une ensibilité pure et vraie, une onction pieuse, la résignaion sans faste, et le sacrifice bien douloureux, raais sans mertume; en un mot l'esprit du Christianisme en ce [u'il a de plus intime et de plus salutaire. On ne peut a relire après Jîéné sans mieux sentir tous ces contrases, et sans être baigné de douces larmes.

Ouvrez ce livre charmant qui, au milieu des douleurs iffreuses qu'il retrace, semble animé du souffle divin de 'Imitation. Dans René, au milieu de la splendeur du îiél, on sent comme un fond d'air aigre et sec ; ici on ;e sent dans un air clément. Il y a des cris pourtant)ien douloureux et qui sortent d'une âme puissante :

« Au commencement du printemps, dit le Lépreux, lorsque e vent du Piémont souffle dans notre vallée, je me sens péiétré par sa chaleur vivifiante, et je tressaille malgré moi. réprouve un désir inexplicable et le sentiment confus d'une 'élicité immense dont je pourrais jouir et qui m'est refusée. Uors je fuis de ma cel-

lule, j'erre dans la campagne pour res- Dire plus librement. J'é- vite d'être vu par ces mêmes hommes ine mon cœur brûle de ren- contrer, et du haut de la colline, 2aché entre les broussailles comme une hôte fauve , mes regards se portent sur la ville d'Aoste. Je vois de loin , avec des yeux d'envie, ses heureux habi- tants qui me connaissent à peine; je leur tends les mains en gé- missant, et je leur demande ma portion de bonheur. Dans mon transport, vous l'avouerais-je? j'ai quelquefois serré dans mes bras les arbres de la forêt, en priant Dieu de les animer pour moi , et de me donner un ami! Mais les arbres sont muets; leur froide écorce me repousse; elle n'a rien de commun avec mon cœur, qui palpète et qui brûle. Accablé de fatigue, las de la vie, je me traîne de nouveau dans ma retraite, j'expose à Dieu mes tourments, et la prière ramène un peu de calme dans mon âme. »

C'est le même mouvement que nous avons vu tout à l'heure à René : a Ah I si j'avais pu faire partager à une autre les transports que j'éprouvais I... » Mais ici le r.ippport avec René se trouve dans le mouvement, non dans le sentiment; ce vœu désesoiré du soli- taire est tout dans le sens de l'amitié, et non d'une possession égoïste; une chaleur d'affection y transpire : est-il besoin d'ajou- ter qu'on y sent moins la flamme? — Dans l'histoire de la sœur du Lépreux, atteinte et frappée comme lui, que de délicatesses de tout genre I « La lèpre n'avait attaqué que sa poitrine. » La jeune femme, même dans son mal, n'a rien de hideux au premier as- pect ni qui repousse. — Je laisse à chacun le plaisir de recueillir dans ce touchant récit la moralité bienfaisante qui s'en exhale. Cette moralité, si douce qu'elle semble, est pourtant sévère. Le Lépreux, ému et reconnaissant de la pitié du militaire, ne s'y abandonne pas lui-même; il refuse, au moment des adieux, d'en- tretenir aucune relation dans l'avenir avec lui. Il sent qu'à de tels

maux il n'y a qu'un Consolateur. Ainsi rien d'amollissant ni d'embelli dans la douce histoire, et le malheureux reste jusqu'au bout dans le réel de la situation.

7?ene n'est compléleinent jugé qu'après cette double lecture, qui achève de l'éclairer. La différence des deiu inspirations et comme des deux lumières devient toute fait visible. Ce jour intérieur si pur, ce souffle de If bonne parole font mieux ressortir à l'instinct ce qu'il } a de troublé, ce qu'il y a de personnel et de sec à Ira vers les trompeuses mélodies et les sons brillants du bc Archange de tentation. De lui aussi on peut dire comme de l'autre Archange, qu'il a un port de roi mais on le reconnaît à sa splendeur pâle et fanée*. Lt

* Miilo.j, Paradis perdu, livre IV.

SALUT FINAL A RENÉ

malheureux au contraire, le défiguré qu on n*ose regarder en face au visage, semble plus voisin que lui du divin rayon.

Le Lépreux est à René ce que Paul et Virginie est à Atala. Et pourtant (ce qui paraît singulier à dire) le Lépreux placé dans le Génie du Christianisme, tel qu'est ce dernier ouvrage, y ferait contre-sens. René, tout disparate qu'il est, s'y trouve encore plus à sa place.

Tout cela dit, René garde son charme indicible et i d'autant plus puissant. Il est la plus belle production de M. de Chateaubriand', la plus inaltérable et la plus durable ; il est son portrait même. Il est le nôtre. La maladie de René a régné depuis qua-

rante-huit ans environ ; nous l'avons tous eue plus ou moins et à divers degrés. Vous, jeunes gens, vous ne l'avez plus. Mais serait-ce à nous, qui l'avons partagée autant que personne, de venir ainsi vous en dire le secret et vous en révéler la misère? S'il y a indiscretion de notre part, l'amour de la vérité seule nous y a poussé, et aussi peut-être un reste d'esprit de René qui porte à tout dire et à se juger soi-même jusque dans les autres. Un de nos amis, qui est de cette famille, mais resté plus fidèle, s'est écrié à ce sujet (et c'est par là que nous finirons, nous plaisant, selon notre méthode, à rassembler devant vous et à vous offrir tous les témoignages) :

« Non, ce n'est jamais nous, ô René, qui parlerons de vous autrement que nous avons accoutumé : nous sommes vos fils, notre gloire est d'être appelés votre race. Notre enfance a rêvé par vos rêveries, notre adolescence s'est agitée par vos troubles, et le même aquilon nous a

* M. de Chateaubriand le savait bien; et dans son amour d'auteur il disait de la guerre d'Espagne que c'était le liené de sa politique, voulant dire que c'en était le chef-d'œuvre. En fait de René pourtant, je m'en liens à l'autre.

soulevés. Quand le Génie de la prière et de la foi est venu vers nous, un rameau à la main, c'est par vous qu'il nous est apparu ; il avait un éclat tout nouveau qui nous a séduits. Comme vous nous avons pleuré, nous avons accueilli, puis rejeté la pensée sinistre comme vous ; nous nous sommes agenouillés encore une fois devant le Dieu de nos mères, et nous avons cru un moment que nous croyions. Et quand Torage et la bise sont revenus, nous avons encore oscillé comme vous, nous avons essayé de tous les cultes généreux et de toutes les pensées que l'imagination vou-

drait assembler dans un même cœur. Nos inconstances ont été les vôtres. Ne soyez jamais renié par votre race, ô René! soyez, dans cette tombe tant souhaitée, à jamais honoré par nous I »

SEIZIÈME LEÇON

uccès du Gi'nie du Christianisme. — Chaieaubriand secrétaire d'ambassade.

— Lettre i in dite. — Étourderies à Rome. — Retour et démission. — Littérature de Napoléon. — Chateaubriand en duel avec lui. — Lettres su." l'Italie, — sur la Campagne romaine. — Chateaubriand paysagiste. — École romaine. — Souvenir d'une conversation. — Le poème des Martyrs.

— Trois sortes d'Épopées.

Le Génie du Christianisme^ y compris Atalafii Ilcné,eni m succès tel que rien ne le saurait rendre. Les édiions, les traductions se multiplièrent'; l'auteur, du ■remier coup, avait enlevé la renommée. La seconde dition, publiée en avril 1803, était dédiée au Premier lonsul en ces termes :

((Citoyen Premier Consul,

« Vous avez bien voulu prendre sous votre protection cette dition du Génie du Christianisme; c'est un nouveau témoignage de la faveur que vous accordez à l'auguste cause qui [•iomphe à l'abri de votre puissance. On ne peut s'empêcher e reconnaître dans vos destinées la main de cette Providence

^ Le Génie du Christianisme parut vers le mois d'avril 1802. La remière édition en fut tirée à quatre mille exemplaires. Dix moi> ;iprès, édition (lait épuisée, et elle avait eu à lutter contre deux contrefaons, l'une dans le nord de l'Allemagne, l'autre dans le midi de la rance, à Avignon. Pour satisfaire à l'avidité du public, on se mit à •réparer, vers le mois de mars 1803, trois éditions nouvelles pour paaltre à la fois ou presque à la fois. (\ oir quelques détails dans mon rticle Fontanes, Portraits littéraires, tome II, page 253, 1844. — - 'oir aussi dans le Bulletin du Bibliophile de janvier 1848, p. 649, es instructions de Chateaubriand à son libraire sur la destination des xemplaiiC; de luxe. La famille Bonapa»le y est traitée royalement.)

qui vous avait marqué de loin pour l'accomplissement de ses desseins prodigieux. Les peuples vous regardent; la France, agrandie par vos victoires, a placé en vous son espérance, depuis que vous appuyez sur la Religion les bases de l'État et de vos prospérités. Continuez à tendre une main secourable à trente millions de Chrétiens qui prient pour vous au pied des autels que vous leur avez rendus.

« Je suis avec un profond respect, etc. »

L'auteur venait d'être attaché à la diplomatie, et il ne tarda pas à recevoir ses ordres de départ pour Rome, oh il allait comme secrétaire d'ambassade auprès du cardinal Fesch. Dans le voyage il s'arrêta quelque temps à Lyon, cette ville essentiellement catholique où il était déjà allé l'année précédente, et oii les ovations dont il avait été l'objet se renouvelèrent. Il écrivait de là à un ami, M. Gueneau de Mussy (je choisis cette lettre entre d'autres plus ou moins semblables, et qui fourniraient matière à des commentaires du même genre) :

« J'ai traversé, mon cher ami , une partie de ces montagne> du Morvan où vous voulez faire errer votre jeune homme *. J'y ai vu la lune; j'y ai entendu la caille et le rossignol, et j'ai pensé à vous. J'étais bien triste. Cette vie vagabonde commence à me peser; je ne suis plus soulevé par les espérances de la première jeunesse. Je comptais ce matin sur mes doigts, en regardant le Rhône , le nombre de fleuves que j'ai traversés en Europe et en Amérique, et j'ai été effrayé, je vous assure, de la multitude des rivages qui m'ont vu passer*. Dans quel lieu a donc été ma vie? Sept années au collège, quatorze ans voyageur, je ne puis compter que douze ans d'enfance sur le sol et sous le toit paternels. Ce qui m'épouvante c'est le

^ C'est une allusion à quelique projet d'ouvrage de M. de ^t-
^sv.

2 Les rù]t'> sont changés : c'est la nature qui devient le >: q'ii l'a vu |)a>*scr. C'est lui qui est sur le premier plan, l'autre

que sur le second. Cet étonnement sur lui-même, qui va »e lui
d'iiiiMi de i)lus en plus, est naïf.

LETTRE A M. GUENEAU DE MUSSY

vide de mon avenir. De la fumée littéraire? j'en suis rassasié, et j'en connais la valeur. Des places? je n'ai point, au fond, d'ambition. Des illusions de jeune homme? je suis trop vieux, et de plus détrompé. Du bonheur de famille? ma part est faite. Vous êtes bien heureux, mon cher ami, d'avoir encore quelque chose à faire, et de n'être pas comme moi rendu trop tôt au but : il ne faut

arriver à l'auberge que pour se coucher. Vous m'avez dit, je crois, que vous avez une petite maison au bord de la Saône. Les bons Lyonnais m'en ont proposé une, si je veux rester parmi eux : Rura mihii Si je n'étais naturellement triste de vous avoir tous quittés, je devrais être comblé de la manière dont on me reçoit. Vers, prose, compliments, etc., c'est une fête continuelle. Ce qu'il y a de mieux dans tout cela, ce sont les propositions des libraires*. Je demande trente mille francs pour une opération à faire sur mon ouvrage, et je ne désespère pas de les obtenir. Si cela arrive, je ne sais si j'irai à Rome. Je pourrais bien retourner à Paris, acheter une chaumière à Marly et planter des choux, le dernier vœu sincère et permanent de mon cœur. Mon cher petit ami, mariez-vous, épousez M^{me} B..., et venez me visiter dans ma cabane. Je serai l'homme de la terre d'Hus, vir ille simplex et reclus. Vous viendrez me consulter sur les choses de la vie. Mes oracles ne seront pas toujours des oracles, mais ils sortiront toujours pour vous du fond de mon cœur et cela suffit.

Il faut maintenant vous quitter. Mille joies, mille prospérités. Embrassez pour moi notre cher Fontanes; dites à Chénedollé que je l'aime tendrement. Adieu, cher Corbeau du Mont-Blanc. Je vois d'ici votre montagne et je vais bientôt la franchir : je me reposerai en votre honneur sur un de ses

< Ces libraires étaient Ballanche père et fils, avec qui il traita en 1804.

2 Job.

* M. de Cbaleaubrian, dans ses Mémoires dit de Chénedollé qu'il était si triste qu'il se surnommait le Corbeau. Il oublie «(ue ce n'était pas Chénedollé seul, que c'étaient presque tous les

membres de la petite société de M^{TM*} de Boaiimont (y compris lui-même) qui prenaient et se donnaient entre eux ce surnom. — La famille de M. de Muv-y possédait un bien dans la Bresse, d'où l'on voyait le Mont-Blanc : de là le Corbeau du Mont-Blanc.

sommets. Écrivez-moi, pensez à moi, aimez-moi. Âdien, adieu. Chateaubriand.

« P. S. Si vous voyez MM. de Clausel , dites-leur mille choses tendres de ma part; qu'ils ne m'oublient pas, ni vous non plus, cher paresseux. Avez-vous remis votre article à des mains étrangères, comme vous me l'aviez promis*?

c(Lyon, jeudi 13 prahnal (1803). v

Sur ses impressions durant le voyage, sur les dispositions qu'il apporte dans la Ville éternelle et raccueil qu'il y reçoit, on trouverait encore des particularités dans plus d'une lettre écrite alors et plus ou moins semblable à celle qu'on vient de lire. On l'y voit ce qu'Usera toujours, capricieux, mobile, prompt au dégoût, commentant sur tous les tons le même thème : Toedet animam mcam vitoemeœ; on Vy voit étalant ses ennuis, dévorant ses plaisirs, moins sensible à ce qui doit le combler qu'à ce qui peut lui déplaire , et , à peine arrivé, ne visant qu'à repartir. Son amour-propre de chrétien et d'auteur avait eu pourtant de vives jouissances :

« Sa Sainteté m'a reçu hier, écrivait-il à M. Joubert (3 juillet 1803); elle m'a fait asseoir auprès d'elle de la manière la plus affectueuse. Elle m'a montré obligeamment qu'elle lisait le Génie du Christianisme dont elle avait un volume ouvert sur sa table. On ne peut voir un meilleur homme, un plus digne prélat, et un

prince plus simple : ne ni'^.^r,.nn, pas pour M"^ de Sévigié *.
»

< Cepost-scrîptum est la chose importante, celle qui proba-Moine:;! a fait l'crire la lettre. Il s'agissait d'aricles de M. de Clausel, cl aussi d'un article pour le Mercure qu'avait promis M. de Mussy à Toccasion des nouvelles éditions du Génie du Christ ïa-nixiue. Il seraqw^tion encore de cet artirU' dans une lettre de Chateaubriand à Cbènedollé écrite de Lyon le 19 prairial. (Voir à la suite du Cours, dana la Notice sur ChôncdouÉ, une quantité de pièces qui se joii;nent làm àcelle<-ri.)

2 « Il faut convenir que nous avons un grand roi î » disait IP" de

ÉTOURDERIES A ROME

Mais bientôt le vent change, tout se gâte, etFonf ânes, son grand appui à la Coup consulaire, en est réduit à écrire à M. Gueneau de Mussy (5 octobre 4803) :

« ... Je voudrais bien, mon cher ami, être hearciix en vous, car je ne le suis guère pour mon propre compte. J'ai éprouvé quelques amertumos depuis votre départ. Des étourdories de notre ami Chateaubriand m'ont été vivement reprochées. Je crains bien que ce pauvre ami n'ait choisi la carrière qui lui convenait le moins. Son ambassadeur ^ est un sot, j'en conviens; mais il est oncle et tout-puissant. Le secrétaire, qui devait user de la plus grande circonspection auprès d'un ennemi si redoutable, surcharge tous les courriers de ses plaintes. Or, vous savez qu'il y

a en Europe un écho qui redit tout : cet écho est à la poste où toutes les lettres sont décachetées. Jugez de l'effet de confidences pareilles. Rome, le cardinal Consalvi, le Pape lui-même, sont les premiers dénonciateurs de notre ami accusé par son ambassadeur. Le Pape n'est plus qu'un vice-comul, et c'est ce que n'a pas senti Chateaubriand. Pour comble de ridicule, MTM« de Beau-
roont est en Itahe et se rend à Rome. Je suis désolé. Le Maître s'est plaint hautement de ce choix. Je défends le mieux qu'il m'est possible mon ami, mais que puis-je contre l'orage? Dimanche dernier pourtant on m'a paru moins irrité. Cependant la prévention reste, et ce qu'il y a de pis, c'est qu'on croira qu'un homme qui écrit est incapable de toute affaire et ne convient à aucune place drainistrative... »

M^{TM*} de Beaumont, déjà bien malade, était donc

Scvigné qui venait de danser avec Louis XIV. — «Je le crois bien, ma cousine, lui répondit Bussy, après ce qu'il vient de faire pour vous. » — Chateaubriand ne veut pas qu'on le prenne pour M^o»« de Sévigné et il fait comme elle, et nous aurions fait comme lui.

* Le cardinal Fesch. — Dans l'ouvrage que l'abbé Lyonnet a consacré à ce prélat {Le Cardinal Fesch, archevêque de Lyon; 2 vol. 1841), on trouvera au tome 1*% pages 280-284, des détails sur la nésintelligence qui s'était élevée entre lui et son secrétaire d'ambassade. Le cardinal Fesch n'était pas un supérieur accommodant, pas plus que M. de Chateaubriand n'était un subordonné commode.

allée rejoindre M. de Chateaubriand à Rome : elle ne tarda pas à y mourir entre ses bras (4 novembre 1803). Ce qui aurait pu le perdre le releva dans l'opinion. 11 s'honora par la manière dont il remplit envers elle tous les devoirs de l'amitié et de la religion. Il trouva moyen de se faire regretter, en partant, de ceux-là même qu'il avait d'abord indisposés. Il avait le don , quand il le voulait, de retourner les cœurs, à commencer par le sien. Au moment de quitter cette Rome qui lui était devenue odieuse, tout d'un coup il se met lui-même à en regretter le séjour, ou du moins il en a l'air. Il écrit h Fontanes une Lettre admirable , faite pour être publiée , dans laquelle il célèbre les grandeurs romaines en les égalant par sa parole; le souvenir de M^o de Beaumont s'y mêlait avec sensibilité et avec art :

« Quiconque s'occupe uniquement de l'étude de l'Antiquité et des Arts, ou quiconque n'a plus de liens dans la vie, doit venir demeurer à Rome ^ Là, il trouvera pour société une terre qui nourrira ses réflexions et qui occupera son cœur, des promenades qui lui diront toujours quelque chose. La lierre qu'il foulera aux pieds lui parlera, la poussière que le vent élèvera sous ses pas renfermera quelque grandeur humaine. S'il est malheureux, s'il a mêlé les cendres de ceux qu'il aima à tant de cendres illustres, avec quel charme ne passera-t-il pas du sépulcre des Scipions au dernier .isile d'un ami vertueux, du charmant tombeau de Cecilia Metdhi au modeste cercueil d'une femme infortunée! Il pourra croire que ces mânes chéris se plaisent à errer autour de ces monuments avec l'Ombre de Cicéron, pleurant encore sa chère Tullie, ou d'Agrippine encore occupée de l'urne de Germanicus. S'il est chrétien, ah! comment pourrait-il alors s'arrache! de cette terre qui est devenue sa patrie, de cette terre quia vu naître un second Empuc, plus saint dans son berceau ^

* " Rome, di[^]ail-il encore en causant, c'est le plus grand appui
aiD lassitudes de lame. »

ROME CHATEAUBRIANESQUE 397

plus grand dans sa puissance que celui qui l'a précédé; de cette terre où les amis que nous avons perdus, dormant avec les martyrs aux Catacombes sous l'œil du Père des fidèles, paraissent devoir se réveiller les premiers dans leur poussière , et semblent plus voisins des Cieux. »

Art, émotion, poésie et magnificence d'expression, qu'est-ce qu'il y a de vrai dans tout cela? Je répondrai : tout cela à la fois , mais c'est dire que l'émotion , la douleur n'est pas souveraine \

Revenu à Paris au commencement de 1804 , M. de Chateaubriand était nommé ministre dans le Valais, lorsque arriva la fatale affaire de duc d'Enghien , et il envoya sa démission.

Tôt ou tard, et même quand la cause eût été moins noble, on peut dire que ce divorce entre Napoléon et

^ Cette poésie de Rome, soit de la Rome antique, soit de la Rome catholique, de cette Rome qu'on pourrait appeler Chateaubrianesque [tant il se l'était appropriée), il l'eut et la conserva éclatante et vive jusqu'à la fin, et il ne l'a nulle part plus admirablement exprimée, iiiid'un sentiment plus religieux, que dans une lettre à M^{""}^ Récamier iu mercredi saint, 15 avril 1829; il était alors ambassadeur : .« Je cornmence cette lettre le mercredi saint au soir, au sortir de la Cliapelle- Sixtine, après avoir assisté à Ténèbres et entendu chanter \q Miserere. ième souvenais que vous m'aviez parlé de cette belle cérémonie, et j'en Hais à cause de cela cent fois plus touché. C'est vraiment incompara-)le : cette

clarté qui meurt par degrés, ces ombres qui enveloppent peu à peu les merveilles de Michel-Ange; tous ces cardinaux à genoux, ce jeune Pape prosterné lui-même au pied de l'autel où quelques jours avant j'avais vu son prédécesseur; cet admirable chant de souffrance et de miséricorde s'élevant par intervalles dans le silence et la nuit; l'idée d'un Dieu mourant sur la Croix pour expier les crimes et les fautes des hommes; Rome et tous ses souvenirs sous les voûtes du Colisée : que n'étiez-vous là avec moi! J'aime jusqu'à ces cierges dont la lumière étouffée laissait échapper une fumée blanche, image d'une vie subitement éteinte. C'est une belle chose que Rome pour tout oublier, pour mépriser tout et pour mourir. » — Il avait même pensé, dans un temps, à placer son tombeau à Rome, il voulait y reposer dans quelque sarcophage antique : il n'y eut qu'un rocher et l'Océan qui lui parurent plus en harmonie avec ses songes durant le long sommeil.

TOME I

SOS CHATEAUBRIAND ET SON GROUPE LITTÉRAIRE

Chateaubriand devait éclater. C'est Napoléon qui, dans une lettre à son frère Joseph, alors roi de Naples, écrivait : « Vous vivez trop avec des lettrés et des savants. Ce sont des coquettes avec lesquelles il faut entretenir un commerce de galanterie, et dont il ne faut jamais songer à faire ni sa femme ni son ministre. » Or Chateaubriand était de ces gens de Lettres qui veulent devenir ministres. Nous en avons connu depuis comme cela. Il a fait presque autant d'élèves en ce genre que du côté de René, et je

doute même qu'il ait été¹ beaucoup plus satisfait des uns que des autres.

Napoléon avait d'ailleurs du goût pour ce t i

avait de l'extraordinaire et parfois du grand a u

du sien : « Chateaubriand , disait-il à Sainte-Hélène , a reçu de la nature le feu sacré : ses ouvrages Taltestent Son style n'est pas celui de Racine, c'est celui du Prophète. Il n'y a que lui au monde qui ait pu dire impunément à la tribune des Pairs que la redingote grise et le chapeau de Napoléon placés au bout d'un bâton sur la côte de Brest feraient courir l'Europe aux armes* . »

Napoléon n'avait aucune littérature régulière, mais y excédait à force d'esprit celle de son temps. Jeune , ce sauvage qui cherchait encore son génie avait commencé par écrire de pures déclamations romantiques. On sait son admiration pour Ossian. Arrivé à la grandeur, il devina vite tout ce qu'il convenait de savoir et d'admirer. Corneille le frappa d'abord ; il ne vint que plus tard à Racine. De bons juges qui l'observaient de près ont noté le moment où commença à se former en lui cette admiration plus réfléchie et, si j'ose dire, plus civilisée, v. pom

¹ Dans la Préface de ses *Mélanges politiques* (édit. de 1828. page 10) Chateaubriand se défend d'avoir dit exactement cette phrase, et il rectifie. Je la aime mieux dans la version de Napoléon.

CAUCHEMAR DE CHATEAUBRIAND

le théâtre de Racine¹¹ Malgré tout, on peut affirmer avec certitude qu'il ne rencontra nulle part une poésie qui répondit pleinement à la sienne et qui le satisfît. Chateaubriand seul lui en offrait quelques traits. Aussi, malgré les incartades qu'il en essuya, il lui conserva toujours une prédilection et lui rendit justice. 11 le jugeait, en définitive, avec le calme que donne le sentiment de la supériorité.

Cette justice rendue par Napoléon est bien ce qui tourmente Chateaubriand et ce qui lui pèse. Il n'en a eu aucune en retour, à l'égard de Napoléon; il le sent, et il en a quelque remords. Il essaye après coup de justifier ses violences, et il les aggrave. Il institue dans ses Mémoires un antagonisme permanent, un duel fort inégal et presque ridicule entre le dominateur du monde et lui. On l'y voit passer continuellement d'un extrême à l'autre, de l'outrage à l'admiration, de l'hommage à l'invective. Il sent que Napoléon est et sera la grande figure populaire des âges modernes, et il reconnaît l'inconvénient de venir se heurter contre cette idole, lui qui prétend à être une idole aussi. De là les contradictions pénibles et les alternatives inextricables de jugement par lesquelles il essaye de concilier les colères de son passé et les calculs de son avenir. L'observateur désintéressé s'étonne que tant de misères aient trouvé place dans l'âme d'un vrai poète, ou du moins qu'il ne les ait pas su maîtriser. — On peut dire que la figure grandit*

¹¹ faut voir dans la Correspondance de Voltaire une très belle Lettre à Vauvenargues (15 avril 1743) sur Corneille et sur Racine. Vauvenargues, qui me représente l'idéal de la plus belle âme civi-

lisée, s'était déclaré trop exclusivement pour Racine. Voltaire, en paraissant Ta!. prouver, le remet dans la voie juste à l'égard de Corneille et le redresse. C'est le bon sens exquis et délicat, et cette foisbie» équitable.

santé de Napoléon est devenue , à la lettre , le cauchemar de Chateaubriand.

Pendant son séjour à Rome, Chateaubriand conçut la première idée du poème des Martyrs, et il écrivit ses Lettres sur Vitalie à Joubert, sa Lettre sur Rome à Fontanes. Cette dernière passe avec raison pour une des productions les plus parfaites et les plus classiques de l'auteur.

Dès les premières pages des Lettres à Joubert, on s'aperçoit qu'on n'a plus affaire au jeune disciple de Jean- Jacques, ardent, enthousiate, qui allait exhaler son premier rêve étouffant à travers les savanes de l'Amérique. Le voyageur est devenu plus réfléchi, plus rassis; maître désormais de ses émotions, il ne les prodigue plus. En traversant les Alpes, il est comme en garde contre une admiration nouvelle. On dirait qu'il craint de trop louer à son tour ce que Jean-Jacques a surtout admiré et décrit, ce qu'Oberman décrira. M. de Chateaubriand est et restera le grand antagoniste des montagnes ; il leur en veut; il a cherché querelle au Monl Blanc, dans un voyage qu'il y fit en 1805. Nous n'avoas pas à discuter ici cette question de paysagiste ; des Juges compétents lui ont répondu; et comme vérité, comme sentiment de nature, je ne craindrai pas d'opposer l'au torilé de Tôpffer à celle de Chateaubriand lui-même. Si vaste que soit l'imagination, on dépend toujouu plus ou moins de ses impressions premières, a Cha(jut homme porte en lui un monde composé de tout C(qu'il a vu et aimé, et où il rentre sans cesse, alor même qu'il parcourt et

semble habiter un monde élargi.)) C'est l'illustre voyageur qui a dit cela , et il en est la preuve. M. de Chateaubriand aime l'espace, Tin fini; il a commencé par l'embrasser sous la forme de savanes américaines. Cette forme première de son ad

CHATEAUBRIAND N'AIME PAS LES ALPES

miration et de son rêve , il la cherchera un peu partout; il la retrouvera en partie jusque dans le désert de la campagne romaine; mais là où elle manque absolument, et où le développement est en sens inverse, comme dans les montagnes, il se sentira désempoigné, désorienté , et il n'entrera qu'à son corps défendant dans ces points de vue nouveaux où la grandeur s'achète par des replis.

Il n'aime les montagnes que comme horizon. Il consent bien à les admirer de loin; mais de près, elles le diminuent, elles l'écrasent.

En traversant les monts de Savoie, Chateaubriand trouve pourtant de ces traits qui ne sont qu'à lui pour les peindre. Ayant passé Saint-Jean-de-Maurienne, il est forcé , faute de chevaux , de s'arrêter à Saint-André vers le coucher du soleil :

c(J'allai, dit-il, me promener hors du village. L'air devint transparent à la crête des monts ; leurs dentelures se traçaient avec une pureté extraordinaire sur le ciel, tandis qu'une grande nuit sortait peu à peu du pied de ces monts, et s'élevait vers leur cime. »

C'est le contraire du Majoresque cadunt altis de montibus umbræ. On est déjà dans la montagne : l'ombre ne descend plus, elle monte. — Sa conclusion sur les Alpes leur est médiocrement favorable ;

« En général, les Alpes, quoique plus élevées que les montagnes de l'Amérique septentrionale, ne m'ont pas paru avoir ce caractère original , cette virginité de site que l'on remarque dans les Apalaches, ou même dans les hautes terres du Canada : la hutte d'un Siminole sous un magnolia , ou d'un Chipowais sous un pin, a tout un autre caractère que la cabane d'un Savoyard sous un noyer. »

Ce ne sont pas les Alpes, ô voyageur I qui ont perdu

leur virginité débite; ce n'est pas l'Iung-Frau, làbas dans sa fleur de neige, qui a perdu sa fraîcheur première ; c'est votre àrae , c'est déjà votre l'acuité de sentir qui ne l'a plus.

Le voyageur semblait, dans le premier moment, douter de l'Italie elle-même; mais ici cette froideur ne tient pas longtemps en présence du riche paysage des Géologiques, et dès la seconde lettre il écrit :

« Réparation complète à l'Italie. Vous aurez vu par mon petit journal daté de Turin, que je n'avais pas été très-frappé de la •première vue. L'effet des environs de Turin est beau , mais ils sentent encore la Gaule; on peut se croire en Normandie, aux montagnes près... Mes jugements se sont rectifiés en traversant la Lombardie : l'effet ne se produit pourtant sur le voyageur qu'à la longue. Vous voyez d'abord un pays fort riche dans l'ensemble, et vous dites: « C'est bien; » mais quand vous venez à détailler les objets, l'enchantement arrive. Des prairies, dont la verdure sur-

se mêlent à des champs de maïs, de riz et de froment; ceux-ci sont surmontés de vignes qui passent d'un cchalas à l'autre, formant des guirlandes au-dessus des moissons : le tout est semé de mûriers, de noyers, d'ormeaux, de saules, de peupliers, et arrosé de rivières et de canaux. Dispersés sur ces terrains, des paysans et des paysannes, les pieds nus, un grand chapeau de paille sur la tête, fauchent les prairies, coupent les céréales, chantent, conduisent des allages de bœufs, ou font remonter et descendre des barques : sur les courants d'eau. Cette scène se prolonge pendant trente lieues, en augmentant toujours de richesse jusqu'à l'an, centre du tableau : à droite on aperçoit l'Apennin . gauche les Alpes. »

Toutes les pages qui suivent sur l'Italie ne sont qu'un des notes; il se proposait d'en faire une vingtaine de lettres. Il n'y a que celle à M. de Fontanes qu'il a écrite. Dans ces notes, prises au courant de la plume; et nourries de souvenirs classiques, il y a de belles

NOTES SUR L'ITALIE

pensées, bien que trop d'antithèses'. On y trouve le premier jet de ce qu'il reprendra et encadrera plus tard dans les Maîtres, Eudore ne fera souvent que répéter les mêmes impressions et presque les mêmes paroles que notre voyageur. Ainsi, à propos de sa course au Vésuve, M. de Chateaubriand nous dit : « Né sur les rochers de l'Armorique , le premier bruit qui a frappé mon oreille en venant au monde est celui de la mer ; et sur combien de rivages n'ai-je pas vu depuis se briser ces mêmes flots que je retrouve ici? Qui m'eût dit, il y a quelques années, que j'entendrais

gémir aux tombeaux de Scipion et de Virgile ces vagues qui se déroulaient à mes pieds sur les côtes de l'Angleterre, ou sur les grèves du Maryland?... » Eudore aura le même mouvement et le rendra mot pour mot dans les mêmes termes ; « Né au pied du mont Taygète, me disais-je, le triste murmure de la mer est le premier son qui ait frappé mon oreille... » Et ce qui suit-. Mais n'anticipons pas.

En général, M. de Chateaubriand est un peu trop disposé à s'étonner de sa destinée, et à prendre comme chose singulière et qui n'arrive qu'à lui ce qui est le sort de bien des hommes en cet âge. Et qui donc, de nos jours, n'a pas voyagé? Qui n'a pas essuyé la pluie et le soleil sous bien des climats? Qui n'a pas été tantôt ministre ou ambassadeur, tantôt pauvre diable? Homme,

' Cel abus est surtout sensible dans la Lettre sur la Villa Adriana. — Celte anlilhèse et ce cliquetis de souvenirs se retrouveront, ù plus de trente ans de dislance, dans un Fragment descriptif sur le Château de Maintenon (Souvenirs et Correspondance de MTM^ Récamier, tome II, page 453), mais alors à l'étal de décadence visible; l'antith('e. chez lui, était devenue un//c, une vraie manie.

- Les Maiiyr, livre X. — On a vu tout à l'heure, dans la lettre (Mlle à M. Queneau de Mu>sy, une troisième variaie de la même idée-, t< Je comylais ce matin sur mes doigts en regardant le Rhône, etc. »

pourquoi tant s'étonner d'avoir été sujet aux divorses chances humaines? Était-ce la peine de tant courir le monde, pour ne sortir jamais de soi* ?

La Lettre à M. de Fontanes sur la Campagne romaine est comme un paysage de Claude Lorrain ou de Poussin : lumière du Lorrain et cadre du Poussin !

« Figurez-vous quelque chose de la désolation de Tÿt et de Babylone dont parle l'Écriture; un silence et une solitude aussi vastes que le bruit et le tumulte des hommes qui se pressaient jadis sur ce sol. (Il faut lire toute cette page)... Vous croirez peut-être, moucher ami, d'après cette description, qu'il n'y a rien de plus affreux que les Campagnes romaines? Vous vous tromperiez beaucoup; elles ont une inconcevable grandeur; on est toujours prêt, en les regardant, à s'écrier avec Virgile : *Salve ^ magna Par-em...* Rien n'est comparable pour la beauté aux lignes de l'horizon romain, à la douce inclinaison des plans, aux contours suaves et fuyant des montagnes qui le terminent... »

Je ne fais que donner la note, et je renvoie à Tadrairable développement. Parlant des femmes romaines, de ce caractère matronal et digne qui les distingue dès la jeunesse bien plus que la grâce, il dit :

« La beauté des femmes est un autre trait distinctif de Rome : elles rappellent par leur port et leur démarche les Clélie et les

* Montaigne nVtait pas ainsi : « II se tire, disait-il, une merveilleuse clarlé pour 1<^ jugrmont humain de la fréquncialion du monde: nous sommes touls coittraincls et amoncelez en nous, et avons la veue raccourcie à la longueur de noslre nez... A qui il greslesur In teste, tout l'hémisphère semble estre en tempeste et orage. . Ce grand monde, c'est le mirouer où il nous fauU regarder, pour nous cognoistre de bon biais... Tant de remuements d'estat el changements de fortune publique nous instruisent à ne

pas (aire grand miracle de la no»trc...» {Essais, lir. I, chap. xxv.)
.M. de Chateaubriand, au contraire, fil toujours grand miracle de
.«a fortune, a chaque accident qui lui arrivait, il dirait avec un
mélange de satisfaction et de tristesse : « Je Suif né pour tous les
malheurs! De telles choses n'arrivent qu'à moi! »

ÉCOLE ROMAINE

Cornélie; on croirait voir des statues antiques deJunon ou de Pal-
las descendues de leur piédestal et se promenant autour de leurs
temples. »

Notez que c'est ce dernier trait qui achève et accomplit la pen-
sée. On croirait voir des statues antiques de Junon ou de Pallas,
on trouverait encore cela assez aisément, et on s'arrêterait satis-
fait. Le reste est du grand écrivain, qui ne laisse rien à dire après
lui et qui ferme le cercle d'or.

En prose, il n'y a rien au delà. Après de tels coups de talent, il
n'y a plus que le vers qui puisse s'élever encore plus haut avec son
aile.

((N'oubliez pas, m'écrit un bon juge, Chateaubriand comme
paysagiste, car il est le premier; il est unique de son ordre en
français. Rousseau n'a ni sa grandeur, ni son élégance. Qu'avons-
nous de comparable à la Lettre sur Borne ? Rousseau ne connaît
pas ce langage. Quelle différence! L'un est genevois, l'autre olym-
pique. »

Cette belle Lettre a produit en français toute une école de
peintres, une école que j'appellerai romaine. W^ de Staël la pre-

mière s'inspira de l'exemple de Chateaubriand : son imagination en fut piquée d'honneur et fécondée ; elle put figurer Corinne^ ce qu'elle n'eût certes pas tenté avant la venue de son jeune rival. MTM^ de Staël n'est pas si fière , si élégante que Chateaubriand ; mais elle est aussi élevée, et, au fond, plus sérieuse.

A cette école éprise des grandeurs silencieuses et solitaires de Rome, se rattachent M. Charles Didier, qui a su repasser avec originalité sur les mêmes paysages; la femme distinguée auteur du roman de Sextus* ; M. J.-J. Ampère, quia si bien peint Rome auxdiffé-

♦ iM^o"" Hortense AUart.

rentsâges, et le léger Stendhal lui-même (Beyle), qui se retrouve sérieux et qui revient au grand goût quand il parle de ces choses augustes.

Lamartine a lui-même beaucoup vu, beaucoup aimé et chanté l'Italie , mais son Italie a plus de mollesse. Le séjour habituel de Lamartine était Florence, et ses excursions préférées étaient Naples, Ischia, le golfe de Baïa. Chateaubriand s'attache plus à Rom{'. Il a les grandes lignes précises de l'horizon sabin. L'autre exprime les soupirs, les parfums, les vagues ondulations de cette mer amoureuse dans ce golfe délicieux 5

Vois-ta comme le flot paisible Sur le rivage vient mourir?

Vois-tu le volage Zéphir Rider d'une haleine insensible L'onde qu'il aime à parcourir?

Colline de Baïa, poétique séjour, Yoluptieux vallon, qu'habita tour à tour

Tout ce qui fut grand dans le monde, Tu ne retentis plus de gloire ni d'amour.

Pas une voix qui me n[^]ponde,

Que le bruit plaintif de celte onde, Ou l'écho réveillé des débris d'alentour !

Ainsi tout change, ainsi tout passe Ainsi nous-mêmes nous passons.

Hélas! sans laisser plus de trace Que cette barque où nous glissons Sur celte mer où tout s'efface'.

Je me permettrai de donner ici, pour conchno sur ce côté romain de Chateaubriand, une note prise autrefois après une conversation tout historique, dans la-

* Dans les Confidences, M. de Lamartine parle dignement de Rome, et avec une fermeté de ton chez lui inusitée. Mais ces derniers manières, où il entre toujours de rac([uis, n'ont pas à mes yeux la inéwc authenticité que les premières manières, comme témoignage direct de l'impression originale.

CHATEAUBRIAND DANS LE FAMILIER

quelle je l'avais entendu s'inspirer du souvenir de ces mêmes grandeurs. Nous avons assez souvent l'occasion de le voir à son désavantage dans le solennel ; c'est justice ' que nous le surprinions cette fois à son honneur dans le familier. Voici cette note, toute familière en effet :

«... L'autre jour chez MTM» Récamier la conversation fut plus sérieuse et d'un intérêt moins gai (que le jour précédent), mais vraiment grandiose. Ampère revenait de Rome; il n'avait pas encore vu M. de Chateaubriand. A peine la main serrée, ce furent des nouvelles sans fin de la Ville éternelle : et les fouilles et le CoHsée, et ce bouquet d'arbres proche Saint- Jean-de-Latran, et la découverte si belle et si imprévue de la campagne au sortir de la porte Saint-Pancrace ; et ces ruines sans nom, entassées, dite-siôma vecchia!.,. M, de Chateaubriand se rappelait tout, il racontait ses promenades dans ces plaines austères dont il sait chaque butte, chaque repli autant et mieux que pour notre plaine de Montrouge. J'écoutais, voyant dans ces grands récits l'image exacte des lieux témoins des choses immortelles. — Survint le duc de Laval qui, aussitôt la main serrée à Ampère, demanda qui il avait vu, non pas quels objets, quelles ruines, mais quelles personnes, quels chargés d'affaires. — M. de Chateaubriand fit remarquer tout bas à MTM® Récamier que le caractère des personnes se trahit aux questions qu'on fait d'abord. Puis la conversation tournant à la société actuelle, à l'emploi à faire de ses facultés et de sa vie , M. de Chateaubriand reprenant éloquemment le discours, et toujours l'image de Rome dans le fond, se mit à nous exhorter, nous plus jeunes, à ne pas nous perdre dans l'action journalière, dévorante, inutile; que le meilleur moyen d'aider l'avenir en des moments de transition et de décomposition ou re-composition sociale intermédiaire comme aujourd'hui, c'était de s'appliquer au passé non encore aboli, à l'histoire sous ses diverses formes, de s'attacher à reproduire, à peindre ce dont la mémoire autrement s'évanouirait bientôt. Si sous les Empereurs, à Rome, on avait fait ainsi, que de souvenirs eussent été conser' es de?, plus beaux tepps et des plus illustres caractères! Il

était éloquent^ sincère, plein de sens et de gravité à parler ainsi. J'aurais dû noter tout son discours, aussitôt entendu. C'était une inspiration historique qui lui venait des ruines romaines où son imagination l'avait reporté. »

Sa démission donnée, le plan des *Martyrs* conçu et plusieurs parties du poème étant déjà exécutées*, au lieu de se hâter, de se satisfaire à trop peu de frais en le terminant vite et le publiant, au lieu de s'amollir sur place dans une vie de succès et de loisir, M. de Chateaubriand partit courageusement, en juillet 1806, pour visiter la Grèce, l'Orient, Jérusalem, les ruines de Mérope; il devait revenir par l'Espagne et par Talhambra. Le reste de sa vie poétique et des écrits qui s'y rattachent se trouve compris et rappelé dans ce cercle de noms brillants; il en sortit les *Martyrs*, *Vitimeraire*, le dernier *Abencérage*, toute sa moisson sous l'Empire avant la politique et la vie d'action. — Commençons par /et *Martyrs*, qui parurent en 1809.^

On peut distinguer trois sortes d'épopées, et comme trois âges. Les épopées du premier âge sont celles qu'on a tant remises en honneur dans ces derniers temps, les épopées populaires. On a un peu prodigué ce nom; on l'a appliqué à des chansons, à des romances qui se suivent à peine et que le rhapsode n'avait pas encore coisues. Les grands monuments qui méritent véritablement ce titre sont dans l'Antiquité l'Iliade et l'Odyssée, chez les modernes les *Nibelungen*. Un poète vient qui rassemble ce qui était épars dans la tradition populaire et le met en œuvre avec plus ou moins de génie. C'est là le premier corps et la première forme de répopée.

* « Parlez-moi de Chateaubriand et du bel ouvrage dont j'ai lu les cinq premiers chants. » (Lettre de Fontanes à Gueneau de

Mxxsij écrite de KImes le 31 mai 1805.)

LES TROIS AGES DE L'ÉPOPÉE

Quand la puissance du génie s'y mêle à la naïveté des mœurs, rien n'égale cette grandeur et cette sublimité primitive, à la fois plus humaine et plus voisine des Dieux.

La seconde espèce d'épopée est cultivée et savante. A une époque de littérature avancée, un homme de talent ou de génie se propose un sujet grandiose, s'y applique dans le cabinet, et exécute une œuvre toute d'art, mais où il aura pu fondre habilement les imitations du passé, les traditions nationales, les passions humaines et sa propre sensibilité. C'est là l'épopée d'Apollonius de Rhodes, de Virgile, du Tasse, de Milton, de Klopstock. Si on la prend dans ses chefs-d'œuvre, elle ne reconnaît pour supérieures que les incomparables Iliade et Odyssée, et elle offre aux natures cultivées et sensibles mille sources de jouissances délicates et mille charmes.

Il semble que toutes les épopées connues doivent se ranger dans l'une ou dans l'autre de ces familles. Et en effet, elles s'y rangent à peu près toutes à ma connaissance, — toutes excepté une seule, l'épopée des Martyrs, Celle-ci n'est pas seulement une épopée d'art, d'étude et de réflexion; elle a cela de particulier qu'elle a été faite expressément à l'appui d'une théorie; elle a été conçue comme preuve justificative d'un système, — « J'ai prétendu que le Christianisme avait un merveilleux supérieur en intérêt et en puissance, même à ne le prendre que comme mythologie, à la fable antique; que les caractères d'époux, de père, d'amant, y

devenaient aussitôt plus grands et plus beaux que tout ce que l'Antiquité païenne nous a offert d'achevé en ce genre. Vous en doutez, et moi je le prouve par un exemple : lisez les Martyrs.))

Telle a été à peu près l'argumentation de laquelle est sorti le poème. On remarquera en effet que cette épopée se ressent, par une certaine raideur, du raisonnement d'où elle est née, et il y a de quoi s'étonner encore qu'elle

reste en bien des parties si réellement belle, et que la gageure de Tauteur (car c'en était une en face de la critique hostile) ait été si bien tenue.

Si l'Iliade et l'Odyssée sont les chefs-d'œuvre de l'épopée qui se peut wommç^Y populaire ; si V Enéide est le chefd'œuvre de l'épopée savante, pourquoi ne pas dire que les Martyrs sont le phénix de l'épopée systématique?

Je ne prétends pas que l'auteur ait prouvé tout ce qu'il voulait. Même après l'avoir lu, on peut trouver qu'il excelle surtout à nous rendre les antiques beautés, les grâces païennes, les amours naissantes, et, mieux encore, les tendres regrets qui s'attachent aux douces et trop chères erreurs. On peut trouver que l'endroit le plus touchant de ce nouvel Augustin qu'on appelle Eudore, ce sont encore les larmes qu'il verse au souvenir de ses belles et coupables Didons. Toutefois , la puissance da talent n'a été en défaut nulle part, et même dans les endroits qui pouvaient sembler les plus rudes à traverser et les plus austères, la baguette magique a su produire des prestiges sacrés qui font presque l'effet des miracles dus à la verge d'Aaron.

Suivant les indications de M. Sainte-Beuve, qui a annoté son propre volume, nous nous bornerons à copier ici un frag^ ment

de lettre de lui, gardé dans ses cahiers, auquel une de ses notes nous renvoie :

• « Pour moi, je le reconnais , si Chateaubriand est un Épicurien, c'est un Épicurien rehaussé d'honneur et panaché d'imagination, c'est-à-dire de ce qui manque le plus ordinairement à l'Épicurien. »

(Lettre à M. Barbey d'Aurevilly, du 10 novembre 1860.)

M. Charles Clément, du Journal des Débats, a eu l'obligeance, pendant la réimpression posthume de ce premier tome, de nous communiquer une note que lui adressa à Londres, en 1848, M. Sainte-Beuve, en le priant de la mettre sous les yeux de l'ancien ministre de l'intérieur, M. Duchâtel, avec lequel il le savait en relations suivies. C'est cette note, annoncée ailleurs (dans le volume de Souvenirs et Indiscrétions, à la fin du chapitre Intimités et Confidences, où nous n'avons pu la faire entrer) que nous allons publier ici. M. Sainte-Beuve remontait à la source même, en demandant des éclaircissements auprès du ministre , sur ces fameuses listes de fonds secrets," où son nom s'était trouvé inscrit pour la somme de cent francs! Il a fini par en trouver lui-même l'explication la plus vraisemblable, à la fin de son Avertissement ci-dessus (page 9). La seule

raison que M. Duchâtel, interrogé, put en trouver dans k moment même, ce fut, tout en répudiant la calomnie qui es. sayait de flétrir un des noms les plus honorablement portés dans les lettres, d'attribuer la prétendue révélation des registres officiels à une erreur, à moins que le nom de M. Sainte- Beuve n'eût servi là que de substitution mnémonique. M. Sainte- Beuve, du reste, avait eu la même idée dans la note qu'on va lire. Aujourd'hui que

l'affaire a été suffisamment éclairci par lui-même, et ne vaut pas, dans tous les cas, la peine de l'être davantage, cette page inédite du maître conserve en- core toute sa valeur biographique, et nous en remercions M. Clément :

« Dans une liste de fonds secrets, intitulée Ministère de l'intérieur^ Gestion de M. Duchâtel du {^janvier 1844 au 15 mai 1845, liste trouvée par suite des événements du 24 février et à laquelle il va être donné de la publicité, le nom de M. Sainte-Beuve se trouve porté entre les noms ^Eugène Vuillot et de Charles Maurice.

((— Cette découverte a été annoncée comme grave à M. Sainte-Beuve par ses amis du ministère de l'Instruction publique.

« Quoiqu'en effet toutes les personnes qui le connaissent sachent bien à quoi s'en tenir à ce sujet, on s'attend à ce que beaucoup de gens qui ne vous connaissent pas et qui ne demandent pas mieux que de croire tout ce qui peut nuire.

((M. Sainte-Beuve n'ayant jamais donné, non-seulement la moindre occasion, mais le plus léger prétexte à ce que son nom pût être porté sur une telle liste,— n'ayant jamais eu l'honneur de rencontrer M. Duchâtel durant ces huit années qu'une ou deux fois chez M^e de Bergue, — ose prier que la seule personne au fait de ce détail lui veuille venir en aide pour une explication.

« Ces fonds, a-t-il été répondu quand il s'est adressé à quelques personnes de l'ancienne administration, ces fonds étaient à la disposition du ministre seul.

« C'est à lui donc, c'est à son ancienne bienveillance, à sa justice et à sa délicatesse que M. Sainte-Beuve se permet de faire appel aujourd'hui, dans une affaire qui n'intéresse pas seulement sa propre position très-modeste et qu'il a déjà sacrifiée en idée (celle de bibliothécaire à la bibliothèque Mazarine)^ mais qui touche sa délicatesse même et jusqu'à un certain point son honneur.

« Sous quel prétexte, par quelle substitution mnémonique, le nom de M. Sainte-Beuve a-t-il pu se glisser là, et quelle a pu être la personne qui a trouvé plus commode d'être désignée sous ce nom?

« — En osant interroger M. Duchâtel sur ce point délicat, M. Sainte-Beuve promet de ne faire usage de la réponse qu'avec discrétion, n'ayant certainement envie de ne faire aucun éclat, mais désirant simplement être sur la voie d'une explication qui ne le mène à soupçonner injustement personne.

« Paris, ce 17 avril ISⁱS. »

Dans une fin de note, au bas de la page 59, je m'étais permis de nommer un jeune écrivain politique comme ayant trouvé moyen de faire ses preuves d'esprit et de malice, et de les faire avec goût, au milieu et en dépit des gênes et des entraves : quelques mois se sont écoulés, et j'ai besoin d'avertir que je n'entendais parler ainsi de M. Prevost-Paradol qu'en tant qu'écrivant au Journal des Débats, et dans ce cadre d'une politique encore littéraire, où je regrette, pour le Journal du moins et pour nous autres lecteurs, qu'il ne soit pas resté plus longtemps. {Note de la première édition.)

DU TOME PREMIER

Avertissement l

Bédicace a m. Charles Rogier, Ministre de l'intérieur,

à Bruxelles 11

Préface de 1849 13

Discours d'ouverture pour servir d'Introduction au Cours de Littérature française, prononcé le lundi 30 octobre 1848, dans la salle académique de l'Université de Liège 21

Crémière leçon

La vraie méthode avec les contemporains : — pourquoi l'on commence par Chateaubriand. — De la littérature du xviii^e siècle; son caractère ; — continuité de régime. — Des dix années révolutionnaires. — Littérature du Directoire : — ce qu'elle aurait pu être. — Inauguration de l'Institut : discours de Daunou. — Les Écoles normales. — MTM de Staël sous la république 43

DEUXIÈME LEÇON

Du livre de la Littérature; — idée générale; partie historique et théorique. — Manière de composer de MTM de Staël. — Des causes de décadence littéraire sous le Directoire : — vulgarité et manque d'émulation. — Li-

cence. — Pronostic de MTM de Staël sur l'avenir de la poésie; — son tact en défaut sur ce point; — Fontanes devine mieux. —

Sa prédiction d'une apologie du Christianisme; — plan idéal qu'il en trace à l'avance. — Belles pages inédites G6

SIXIÈME LEÇON

Manière de composer de Chateaubriand. — De son érudition ; de son procédé historique. — Du vrai sens philosophique de l'Essai. — Haute misanthropie. — Dunii-réconciliation avec la société. — Masque et défaut du masque dans le personnage. — Sensibilité *

vraie dans V Essai; pages touchantes. — Lettre (inédite) à Fontanes; — jour qui en résulte sur les croyances de l'auteur en d799. — Belle parole du tliéosophe Saint-Martin 158

SEPTIÈME LEÇON

Religion du talent. — Les salons en 1800; — le petit salon de M^o^^ de Beaumont. — Lettre de Chateaubriand contre M["]»® de Staël. — Relations exactes des deux grands écrivains à cette époque. — Publication d'Atala. — Roussoau attajjué-daasla^Pxéface. — Poétique élevée de Chateaubriand. — Prologue d'Atala. — Magie et infidélité. — Manie de grouper. — Parallèle avec Bernardin de Saint-Pierre 1B7

HUITIÈME LEÇON

Jalousie des vieillards. — Trois âges dans l'ordre des images poétiques. — Bernardin de Saint-Pierre peintre virgilien. — Des images dans Paul et Virginie. — Un couplet de Theoclyte^{T^Teïé} cit darisAfa/a. — Harmonie et nombre. — Couleur locale. — Incohérence dans les caractères. — Citation de M. Yinét. — Puissance et passion 212

NEUVIÈME LEÇON

Expressions créées et nuances. — Les quatre manières comparées de Jean- Jacques, — de Bernardin, — de Chateaubriand, — de Lamartine. — Les Anciens par- y

tent de la nature; les Modernes y reviennent. — Cri ^ de Chactas. — Dernier mot de René. — Le Père Aubry. — Bizarrerie et faux brillant. — Faux Bossuet. — Vrai Chateaubriand 234

ONZIÈME LEÇON

Le Génie du Christianisme. — Circonstances et préambule. — Jour de Pâques de 1802. — Page de M. Tbiers.

— Bonaparte metteur en scène. — Fontanes au Moniteur. — Gloire de la critique. — L'ouvrage en lui-même. — Apologie religieuse d'un genre nouveau. — Mondain contre mondain. — Abus. — Christianisme et poésie, choses très-différentes. — Chateau-

briand passe outre. — Procédé de son talent en tout. — Unité factice 275

DOUZIÈME LEÇON

De la première partie du Génie du Christianisme. — Mystères et Sacrements. — Érudition à faui. — Conseil de M. Joubert. — Histoire naturelle de l'auteur. — Son rossignol. — Les deux cygnes. — Le crocodiit'.

— Poule d'eau, héron : — image verticale. — La prière du soir sur l'Océan. — Revers de la toile 298

Xreuième leçon

Poétique du Christianisme. — Genre dj beauté des Anciens. — Belle critique littéraire. — < Caractùc*- d*^ la critique française.' — Virgile et Racine. — Quelques assertions outrées. — Ginguené sur la musique. — Chateaubriand vengeur du xv^u* siècle. — Dernière » partie du Génie du Christianisme, — Les Jésuites du Paraguay. — Conclusion. — Prière Guale supprimée. Le plan de Pascal tout autre que celui de Chateaubriand 3iS,

QDATORZIÈME LEÇON -J)/ 1

Succès du Génie du Chnstianisme, — Son genre d'ia- i

fluence. — René; sa maladie. — En quoi elle consiste. — En quoi il y déroge. — Oberman, type plus fixe. — Beaux passages des Rêveries. — Pensées inédites de Sénancour. — Sa mort. — Sa tombe solitaire. — Stances en mémoire d'Oberman o = 9.... 838

SEIZIÈME LEÇON

Succès du Génie du Christianisme. — Chateaubriand secrétaire d'ambassade. — Lettre inédite. — Étourderies à Rome. — Retour et démission. — Littérature de Napoléon. — Chateaubriand en duel avec lui.

— Lettres sur l'Italie, — sur la Campagne romaine.

— Chateaubriand paysagiste. — École romaine. — Souvenir d'une conversation. — Le poème des Martyrs. — Trois sortes d'Épopées 391

^Appendice 411

EMILE COLIN. — IMPRIMBRIJB DE L'AGNT.

PQ Sainte-Beuve, Charles Augustin

25S3 groupe littéraire sous 1^{*} empire

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/chateaubriandetsoosainuoft>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.